



SZONDIANA

JOURNAL OF FATE-ANALYSIS
AND CONTRIBUTIONS
TO DEPTH PSYCHOLOGY

dec 2024

Special issue

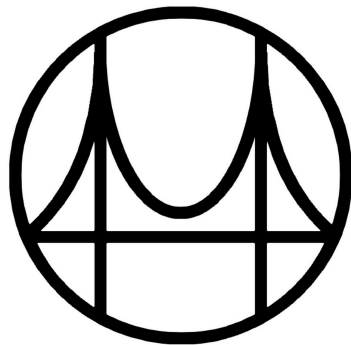
Numéro spécial

EDITED BY MÁTYÁS KÁPLÁR and ROBERT MAEBE

Szondiana

Journal of fate analysis
and contributions to depth psychology

Crisis
Crise



Special issue — Numéro spécial, December 2024

Impressum: Szondiana, the journal of fate analysis and contributions to depth psychology, is the official organ of the International Szondi Association (ISA), and of the Schweizerische Gesellschaft für Schicksalsanalytische Therapie (SGST)

Szondiana, revue de l'analyse du destin et de contributions à la psychologie des profondeurs, est l'organe officiel de la Société Internationale Szondi (SIS) et de la Schweizerische Gesellschaft für Schicksalsanalytische Therapie (SGST)

ISSN number : 1663-9766

online publication

Published: once a year

Editors / direction:

Mátyás Káplár (Ph. D.) University of Pécs, Hungary

Robert Maebe (M.D.), Centre d'Études Pathoanalytiques, Brussels, Belgium

Editorial board / Comité de rédaction:

Thierry Bisson (Ph. D.), University of Nice, France

Bruno Gonçalves (Ph. D.), Em. University of Lisbon, Portugal

Almut Schweikert (Ph. D.), Szondi Institut, Zürich, Switzerland

Publisher / éditeur: International Szondi Association (ISA)

Reference: International Szondi Association (ISA),
Société Internationale Szondi (SIS)

www.szondi.ch and <https://szondiassociation.org/>

Editorial contact address:

Robert Maebe (MD)

E-mail: robert.maebe@telenet.be

Ce numéro spécial contient une conférence élargie tenue lors du congrès ISA-SIS CRISIS-CRISE 2024, à Louvain, en Belgique. En raison de sa grande taille, il ne cadrerait plus dans la revue Szondiana habituelle. Par son contenu exceptionnel il mérite cependant d'être publié sur le site web de la SIS.

This special issue contains an extended conference held at the 2024 ISA-SIS congress CRISIS-CRISE, Leuven, Belgium. Because of its very large size it did no longer fit in the regular Szondiana. Because of its extraordinary content it deserves publication on the ISA website.

Adolf Eichmann et son destin (Auto)portraits, écriture historique et portraiture szondienne

Guerric van Wessem¹

Résumé

Nous disposons aujourd'hui de plusieurs travaux et d'analyses, à commencer par celle de Szondi lui-même, portant sur le protocole szondien d'Adolf Eichmann, génocidaire et criminel de guerre nazi.

L'analyse effectuée par Szondi, qui s'est faite dans un contexte particulier peu avant le début du « procès Eichmann » en 1961, reste très précieuse, bien que s'agissant d'un diagnostic et d'une interprétation « à l'aveugle ». Toutefois, elle n'en comporte pas moins des limites, intrinsèques à une telle démarche. N'étant pas articulée aux signifiants propres à un sujet qui se dit, – voire, à défaut, biographiques –, signifiants indispensables afin de « faire parler » le protocole au plus près du réel clinique, l'analyse s'expose par conséquent au risque de dessiner une logique et une dynamique pulsionnelles ne respectant pas, ou insuffisamment, le cas dans sa singularité.

Par la suite, dans une optique szondienne, d'autres auteurs se sont à nouveau penchés sur le protocole, y apportant éventuellement quelques commentaires interprétatifs complémentaires. Néanmoins, leur position a toujours été de reprendre comme telle l'analyse « à l'aveugle » qu'en avait faite Szondi, en se cantonnant de surcroît (quasi) exclusivement à une démarche qui, partant du matériel testologique, néglige une articulation/confrontation suffisamment approfondie du protocole avec les travaux historiographiques faisant autorité, se limitant même parfois à un bref aperçu, factuel, du parcours d'Eichmann.

Or, s'il s'agit justement d'un cas pour lequel nous ne disposons pas à proprement parler d'« histoire de malade » (*Krankengeschichte*), ne serait-ce qu'écrite par le sujet lui-même, recourir à tout le moins aux données historiographiques pourrait peut-être, dans le cas présent, constituer un substitut à ce matériel clinique. D'autant plus que, comme nous l'avons stipulé, ces données existent. Mieux : au-delà des travaux biographiques et historiographiques, mais aussi grâce et à travers eux, la parole du sujet nous est aujourd'hui rendue accessible. En effet, Eichmann a laissé derrière lui un nombre considérable de notes et manuscrits divers, mais également près d'une trentaine d'heures d'enregistrements d'entretiens auxquels il a pris part après-guerre, puis retranscrits.

Réintroduire cette parole, ainsi que celle de l'histoire du sujet, là où elles faisaient défaut, c'est ce à quoi nous nous proposons, afin de montrer en quoi non seulement elles illustrent mais peuvent véritablement nourrir notre élaboration clinique, enrichir la lecture szondienne, et contribuer à en souligner d'autant mieux la pertinence ainsi que le potentiel diagnostique et la fécondité de son instrument.

¹ Psychologue et criminologue clinicien (guerricvw@hotmail.com). Nous tenons à remercier tout particulièrement le Professeur Jean Kinable, sans la suggestion duquel la présente contribution n'aurait pas vu le jour.

« Lorsque j'ai écrit mon livre sur Eichmann à Jérusalem (...) l'un de mes principaux objectifs était de détruire la légende de la grandeur du Mal, de sa force démoniaque, de retirer aux gens l'admiration qu'ils ont pour les grands malfaiteurs comme Richard III »

(H. Arendt, 1974²)

« Le démoniaque, c'était qu'ils n'étaient pas démoniaques »

(Survivant d'Auschwitz³)

Sommaire

Introduction

Adolf Eichmann dans l'Histoire : un aperçu historique

Remarques préliminaires : réflexions méthodologiques et techniques

Première partie : Une première esquisse : le protocole d'Eichmann, une lecture « fictivement aveugle »

Deuxième partie : Des histoires de portraits à une portraiture szondienne : le destin d'Eichmann à la lumière du Szondi

Chapitre 1 : La jeunesse : construction « identitaire », quête d'idéal et recherche d'appartenance

Chapitre 2 : Carrière et renommée

Chapitre 3 : La vie clandestine ou l'anonymat le plus complet

Chapitre 4 : L'Argentine : tentative de réappropriation de son image ou reconquête de sa renommée

Eichmann écrivain ou le « visionnaire de monde » (*Weltanschauer*)

Eichmann en entretien ou le « combattant fanatique » : fièvre, frénésie et folie de l'idéal

Chapitre 5 : La capture : Eichmann aveuglé par son image et rattrapé par son nom

Réflexions connexes

.Le portrait arendtien d'Eichmann

.La banalité du mal dans un monde de fiction total(itair)e

.Du sujet et du collectif en régime totalitaire : meurtre de la subjectivité et desubjectivation du meurtre

Chapitre 6 : Jérusalem ou l'écriture et l'incarnation d'un personnage afin d'inscrire son nom dans l'Histoire

Conclusion

Introduction

² H. ARENDT, *Édifier un monde : interventions 1971-1975*, Paris, Seuil, 2007 [1974], p. 149 (texte reprenant la discussion télévisée d'octobre 1973 avec l'écrivain français Roger Errera et diffusée par l'ORTF le 6 juillet 1974 dans la série « *Un certain regard* » de J.-C. Lubtchansky).

³ R. J. LIFTON, *Ärzte im Dritten Reich*, Stuttgart, Klett Cotta, 1983, p. 3, cité par R.C. Zürcher, *Massacreur et père : un paradoxe apparent*, dans *Témoigner entre histoire et mémoire*, 100, 2008, p. 43.

Nous disposons aujourd'hui de plusieurs travaux et d'analyses, à commencer par celle de Szondi lui-même, portant sur le protocole szondien d'Adolf Eichmann, génocidaire et criminel de guerre nazi.

L'analyse effectuée par Szondi, qui s'est faite dans un contexte particulier peu avant le début du « procès Eichmann » en 1961, reste très précieuse, bien que s'agissant d'un diagnostic et d'une interprétation « à l'aveugle ». Toutefois, elle n'en comporte pas moins des limites, intrinsèques à une telle démarche. N'étant pas articulée aux signifiants propres à un sujet qui se dit – voire, à défaut, biographiques –, signifiants indispensables afin de « faire parler » le protocole au plus près du réel clinique, l'analyse s'expose par conséquent au risque de dessiner une logique et une dynamique pulsionnelles ne respectant pas, ou insuffisamment, le cas dans sa singularité.

Par la suite, dans une optique szondienne, d'autres auteurs⁴ se sont à nouveau penchés sur le protocole, y apportant éventuellement quelques commentaires interprétatifs complémentaires. Néanmoins, leur position a toujours été de reprendre comme telle l'analyse « à l'aveugle » qu'en avait faite Szondi, en se cantonnant de surcroît (quasi) exclusivement à une démarche qui, partant du matériel testologique, néglige une articulation/confrontation suffisamment approfondie du protocole avec les travaux historiographiques faisant autorité⁵, se limitant même parfois à un bref aperçu, factuel, du parcours d'Eichmann.

Or, s'il s'agit précisément d'un cas pour lequel nous ne disposons pas à proprement parler d'« histoire de malade » (*Krankengeschichte*), ne serait-ce qu'écrite par le sujet lui-même, le fait de recourir à tout le moins aux données historiographiques pourrait peut-être, dans le cas présent, constituer un substitut à ce matériel clinique. D'autant plus que, comme nous l'avons stipulé, ces données existent. Mieux : au-delà des travaux biographiques et historiographiques, mais aussi grâce et à travers eux, la parole du sujet nous est aujourd'hui rendue accessible. En effet, Eichmann a laissé derrière lui un nombre considérable de notes et manuscrits divers, mais également près d'une trentaine d'heures d'entretiens enregistrés auxquels il a pris part après-guerre, puis retranscrits⁶.

Réintroduire cette parole, ainsi que celle de l'histoire du sujet, là où elles faisaient

⁴ A. PERALTA, The Adolf Eichmann case : contradictions, new data, and integration, *Rorschachiana*, 23, 1999, pp. 76-89 ; П. Панайотов, СЛУЧАЯТ АЙХМАН В СВЕТЛИНАТА НА SCHICKSALSANALYSE, *ЛЮБОСЛОВИЕ*, 12, 2012, pp. 37-43 (P. Panayotov, Le cas Eichmann à la lumière de la Schicksalsanalyse, *Lyuboslovie*, 2012 [article en bulgare, notre traduction]) ; A. Peralta, R. Kramer et M. Stassart, Le T.A.T. de Adolf Eichmann : une personnalité démythifiée par les tests projectifs, *Szondiana*, 33, 2013, pp. 8-45 ; A. Peralta, La prueba de Szondi : la mejor entre las más desconocidas, y la más desconocida entre las mejores técnicas proyectivas, *Psicodiagnosticar*, 30, 2022, pp. 79-106 ; В. КВИТКО, Амана звали Эйхман. Психология небанального убиийцы, Praha, Animedia Company, 2023 (V. Kvitko, *Le nom d'Haman était Eichmann. Psychologie d'un tueur non conventionnel*, Prague, Animedia Company, 2023 [ouvrage en russe, notre traduction]).

⁵ Deux contributions d'historiens au moins, fruits d'un minutieux travail dans des fonds d'archives jusqu'alors parfois encore inexploitées ou même non répertoriées, nous permettent aujourd'hui de retracer de manière très fouillée l'histoire d'Eichmann et sont unanimement reconnues pour leur valeur et leurs qualités historiographiques. Nous y reviendrons.

⁶ Mentionnons également ici des entretiens réalisés dans le cadre d'un examen psychologique effectué en Israël, et ayant fait l'objet d'une étude à laquelle nous nous intéresserons aussi (I. S. Kulcsar, S. Kulcsar et L. Szondi, Adolf Eichmann and the Third Reich, dans R. Slovenko (dir.), *Crime, Law and Corrections*, Springfield, 1966, pp. 16-52).

défaut, voilà ce que nous proposons de faire ici, afin de montrer – et c’est là l’objet de notre étude sur ce cas – non seulement en quoi la parole d’un sujet contribue à nourrir notre élaboration clinique et à enrichir la lecture szondienne, mais surtout en quoi cette lecture a tout intérêt à s’inscrire au plus près de cette parole – d’où elle a pu tirer, dès le départ, sa substance même – afin qu’au-delà de sa dimension technique, l’instrument qui la rend possible maintienne sa valeur de boussole dans et pour la clinique. Si l’instrument szondien – ainsi que l’œuvre qui s’y rattache mais ne s’y confond ni ne s’y réduit – est en effet issu essentiellement du réel clinique, il n’a d’autre finalité que de se situer en dialogue, en dialectique avec lui, façon d’en souligner d’autant mieux, en retour, le potentiel diagnostique et la fécondité clinique. En d’autres termes, c’est à travers les réalisations et manifestations concrètes d’une dynamique pulsionnelle et à travers son histoire, que se dessine le destin d’un homme.

Qui est donc Adolf Eichmann, cet homme dont il est ici question ?

Après un bref historique qui permettra de situer Eichmann dans l’Histoire, suivi de quelques remarques préalables nécessaires à notre propos et à notre démarche, nous nous pencherons ensuite, dans une première partie, sur son protocole szondien, nous proposant de relever et de souligner les éléments essentiels qui s’en dégagent.

Dans la deuxième partie de la présente contribution, la plus conséquente, nous nous intéresserons à l’histoire du sujet Eichmann, faisant retour au protocole afin de voir non seulement en quoi cette histoire peut l’éclairer, mais tout autant comment le protocole est susceptible de nous révéler un certain sens du destin qui a été le sien, celui de sa dynamique pulsionnelle sous-jacente.

À la lumière des résultats de notre étude, et avant d’aborder le chapitre final qui portera sur la période israélienne et le procès d’Eichmann, nous proposerons quelques réflexions connexes, qui trouveront place au sein même de cette deuxième partie. Au sein de ces réflexions, après nous être penchés sur quelques éléments du portrait qu’Hannah Arendt dresse d’Eichmann, nous nous intéresserons principalement à la « banalité du mal », expression qu’Arendt consacra en vue de caractériser ce mal dont Eichmann a été l’auteur. En effet, nous ne pouvions envisager de traiter du cas Eichmann sans prendre en considération cette notion, issue du compte rendu ou reportage du « procès Eichmann » qu’Arendt a consigné dans son fameux ouvrage paru en 1963⁷ et passé à la postérité. Il s’agira de préciser le contexte de cette notion, de préciser la manière dont nous pouvons, avec Arendt, la définir, et d’évaluer sa pertinence et son intérêt. Nous clôturerons ces réflexions connexes par quelques considérations autour de la question de la relation entre dynamique/mouvement totalitaire et dynamique pulsionnelle subjective, en nous intéressant en particulier au cas Eichmann.

Adolf Eichmann dans l’Histoire : un aperçu historique

Otto Adolf Eichmann est né le 19 mars 1906 dans la ville de Solingen en Allemagne, au sein d’une famille calviniste presbytérienne de la classe moyenne montante. En 1914, vers

⁷ H. ARENDT, *Eichmann à Jérusalem : rapport sur la banalité du mal*, Gallimard, Folio, 2002.

l'âge de huit ans, il part vivre à Linz en Autriche, où son père avait trouvé, un an plus tôt, un emploi au sein de la compagnie des tramways et de l'électricité de la ville.

Il rejoint le Parti nazi en 1932 et y deviendra *Obersturmbannführer SS* ([lieutenant-colonel], dernier grade obtenu, en novembre 1941), ainsi que fonctionnaire et haut responsable de la déportation des juifs vers les camps de la mort.

Le 30 juin 1944, Léopold Szondi voyagea au départ de Budapest au sein du « train Kasztner »⁸, qui transportait 1684 juifs hongrois et était censé rejoindre un pays neutre (l'Espagne, d'où les passagers devaient ensuite se rendre en Palestine) suite à des négociations entre une organisation sioniste (le « Comité d'aide et de sauvetage », dirigée entre autres par Rezső Kasztner⁹) et Eichmann. Malgré ce qui avait été convenu dans les négociations, Eichmann fit détourner le train Kasztner vers le camp de concentration de Bergen-Belsen afin de maintenir sous silence cette transaction, qu'il considérait comme un « secret du *Reich* », et de garder ses passagers en otage comme éventuelle « monnaie d'échange ». Szondi y passa cinq mois avec sa famille. Sur la route vers Bergen-Belsen, le train fit notamment arrêt à Linz en Autriche, ville où avait grandi Eichmann, et où Szondi et les autres passagers furent débarqués et, de là, envoyés dans une station militaire d'épouillage, avant de reprendre leur route vers Bergen-Belsen. Suite à plusieurs mois d'après négociations, sur fond de chantage et de duperies réciproques, menées d'une part par le *SS* Kurt Becher, représentant d'Hitler et, d'autre part, par Kasztner, l'*American Jewish Joint Distribution Committee*¹⁰, ainsi qu'à partir de novembre 1944 le diplomate américain Roswell McClelland, du *War Refugee Board*¹¹ des États-Unis, les passagers du

⁸ Cet épisode de l'histoire est relaté à divers endroits dans la littérature, mais le lecteur pourra notamment se référer à une contribution considérable, issue d'un travail de recherche approfondi (S. Szita, *Trading in Lives ? Operations of the Jewish Relief and Rescue Committee in Budapest, 1944-1945*, Central European University Press, 2005), ou encore aux récits – un article ainsi qu'un ouvrage qui est aussi le résultat d'une recherche historique approfondie – de deux survivants et témoins directs de cet épisode, tous deux jeunes adolescents à l'époque, et devenus par la suite professeurs d'université, le premier en philosophie aux États-Unis, et le second en langues et littérature en Angleterre (L. Stern, *Le don de lacets : Perte et reconquête de la dignité humaine*, dans *Mémoires en jeu : revue critique interdisciplinaire et multiculturelle sur les enjeux de mémoire*, 3, 2017, pp. 114-119 ; L. Löb, *L'affaire Kasztner, Témoignage d'un survivant : Le juif qui négocia avec Eichmann*, Waterloo, André Versaille, 2013).

⁹ REZSŐ KASZTNER (1906-1957), avocat et journaliste juif d'origine hongroise, était l'un des dirigeants et fondateurs du « Comité d'aide et de sauvetage », organisation sioniste, créée en 1944 en Hongrie durant l'occupation nazie, et qui essayait, au travers d'opérations de secours et de sauvetage, d'éviter aux juifs la déportation, passant notamment par la négociation avec les nazis. L'opération du « train Kasztner », dans le cadre de laquelle Kasztner négocia avec Eichmann, constitue une des opérations les plus importantes de sauvetage réalisées par le Comité, et probablement la plus importante qui fut réalisée au travers de négociations directes avec les nazis durant la Shoah. Suite à un procès en diffamation concernant des accusations de collaboration avec l'occupant nazi en Hongrie, procès qu'il avait intenté en 1954-1955, et duquel il fut débouté, Kasztner fut considéré par l'opinion publique comme un traître qui s'était compromis avec les nazis. Il fut assassiné par des nationalistes juifs radicaux en 1957 en Israël, où il avait émigré après-guerre, avant d'être innocenté à titre posthume, en 1958, par la Cour suprême d'Israël, qui reconnaitra alors la diffamation et le blanchira de l'accusation de collaboration.

Pour une mise au point concernant la controverse autour de l'affaire Kasztner, le lecteur pourra consulter les deux articles suivants, tous deux écrits par des historiens : S. Combe, *Quand Israël sacrifiait un héros : un épisode méconnu de l'extermination des Juifs hongrois*, *Le Monde Diplomatique*, 840, mars 2024, p. 22 ; P. Sanders, *Grand inquisition or historiography : Paul Bogdanor's old-new take on the Kasztner saga*, *The Times of Israel*, 4 janvier 2017, consultable sur la page internet suivante : <https://blogs.timesofisrael.com/grand-inquisition-or-historiography-paul-bogdanors-take-on-kasztner/>.

¹⁰ Fondée en 1914 aux États-Unis, l'*American Jewish Joint Distribution Committee* est une organisation internationale d'assistance humanitaire aux juifs dans le besoin.

¹¹ Fondé par le président Franklin Roosevelt en 1944, le *War Refugee Board* est une agence américaine qui avait pour

train Kasztner qui se trouvaient encore dans le camp de Bergen-Belsen, dont Szondi et sa famille, purent finalement quitter le camp, à bord d'un train, le 4 décembre 1944. Ils rejoignirent la Suisse neutre où ils arrivèrent trois jours plus tard et où Szondi s'établit définitivement.

À la fin de la guerre, Eichmann fut prisonnier de guerre sous un faux nom, mais en mars 1946 il prit la fuite d'un camp allié situé en Bavière et se réfugia dans le nord de l'Allemagne (Basse-Saxe) muni de faux papiers au nom d'« Otto Heninger ». Il y vécut jusqu'en 1950, dans une cabane en forêt, puis dans une petite ferme qui se situait non loin – à une quinzaine de kilomètres – de l'ancien camp de Bergen-Belsen... là même où il avait fait déporter Szondi deux ans plus tôt. Il maintint durant toute cette période de proches contacts avec d'autres (anciens) nazis, dont certains l'avaient aidé à se cacher.

En 1950, par l'entremise d'un réseau nazi et grâce à une filière impliquant la complicité de passeurs, d'intervenants, d'instances et d'institutions de divers pays (Allemagne, Autriche, Italie et Argentine¹²), le fugitif quitta l'Europe en direction de Buenos Aires, sous le faux nom de « Ricardo Klement ». De l'autre côté de l'Atlantique, une communauté de nazis, d'anciennes connaissances, et un véritable réseau l'attendaient, qui lui permirent d'obtenir d'emblée, ou en très peu de temps, travail, logement et passeport argentin sous cette même nouvelle identité avec laquelle il avait fait le voyage en bateau. Sa femme et ses enfants le rejoignirent en 1952.

Le 11 mai 1960, il fut enlevé par le Mossad (services secrets israéliens) et emmené clandestinement en Israël – où il arriva le 22 mai – afin d'y être jugé. Le travail d'enquête et l'interrogatoire de la police, préliminaire au procès, commença le 29 mai 1960 pour se terminer le 2 février 1961¹³. Le procès, qui se tint à Jérusalem, débuta le 11 avril 1961, et Eichmann fut condamné à mort le 15 décembre de la même année. Il fit appel de sa condamnation et, suite aux procédures de révision, la Cour suprême d'Israël rejeta son appel le 29 mai 1962. Il introduisit alors un recours en grâce auprès du président d'Israël, recours rejeté à son tour deux jours plus tard. Le 31 mai 1962, Eichmann fut exécuté par pendaison au sein de la prison de Ramla où il était alors détenu, à une cinquantaine de kilomètres de Jérusalem.

À la demande du procureur général de l'État d'Israël, Gideon Hausner, Eichmann fut examiné durant les phases préparatoires au procès par le Dr Istvan Kulcsar, psychiatre d'origine hongroise et chef de service de psychiatrie au sein d'un hôpital du gouvernement israélien. Au cours de sept entretiens cliniques en allemand, d'une durée d'environ trois heures chacun, le Dr Kulcsar soumit Eichmann à une série d'épreuves psychologiques, dont le Rorschach et le TAT, mais aussi le Szondi entre le 20 janvier et le 1^{er} mars 1961. Si les résultats des autres épreuves furent évalués par l'épouse de Kulcsar, qui était psychologue,

but de sauver les victimes du nazisme.

¹² Le régime du président Juan Domingo Perón a accueilli nombre de réfugiés et fugitifs nazis, auxquels il apportait soutien et sécurité durant l'après-guerre, et chez lesquels il entendait trouver des compétences professionnelles qui pourraient servir les intérêts de son pays.

¹³ La dernière rencontre entre Eichmann et l'officier de police qui l'interrogea date du 2 février 1961, mais la dernière séance d'interrogatoire eu lieu une quinzaine de jours plus tôt, à la mi-janvier (B. Stangneth, *Eichmann avant Jérusalem*, Calmann-Lévy, 2016, pp. 557 et 634 ; J. von Lang, *Eichmann : l'interrogatoire*, Paris, Belfond, 1984, p. 306).

Kulcsar envoya le protocole szondien à Szondi lui-même, en Suisse, afin d'en recevoir une analyse « à l'aveugle »¹⁴.

Remarques préliminaires : réflexions méthodologiques et techniques

Au moins trois remarques, préalables à notre propos, nous paraissent ici nécessaires :

Tout d'abord, une considération technique, concernant le protocole en tant que tel : quiconque a déjà pu voir le protocole szondien d'Eichmann aura remarqué qu'il y manque la 10^{ème} passation de l'arrière-plan et que l'on ne dispose pas des notes brutes¹⁵. Afin de vérifier les notations du protocole et d'en corriger certaines petites erreurs¹⁶ – certaines notations n'étaient pas cohérentes à certains endroits –, mais aussi afin d'obtenir le profil pulsionnel de la 10^{ème} passation qui faisait défaut à l'arrière-plan, les notes brutes ont été progressivement remplies¹⁷.

In fine, nous obtenons la version du protocole qui figure en annexe¹⁸, selon nous la plus vraisemblable, mais en tout cas indiscutablement plus acceptable¹⁹ que la version originale et incomplète.

¹⁴ Nous pouvons toutefois émettre de sérieuses réserves concernant le caractère véritablement sinon complètement aveugle de l'analyse de Szondi. Szondi connaissait bien Kulcsar, également juif hongrois, qui était un ami depuis le début des années 30 et avait émigré en Israël en 1950. Par ailleurs, le procès Eichmann fut l'un des tous premiers événements médiatiques mondiaux, et la capture d'Eichmann en 1960 avait déjà fait la une de tous les journaux. Par conséquent, Szondi ayant reçu par la poste un protocole en provenance d'Israël et de cet ami psychiatre le 3 mars 1961, c'est-à-dire un mois à peine avant le début du procès, il est difficilement concevable – voire même impensable – d'imaginer qu'il n'ait pu se douter ni même soupçonner qu'il puisse s'agir du protocole d'Eichmann (Pour une biographie d'Istvan Kulcsar, consulter notamment le site internet hongrois « InforMed », à la page suivante : <https://www.informed.hu/history/emlekezes-kulcsar-istvanra-1901-1986-101394.html> ; en ce qui concerne les liens entre Szondi et Kulcsar, cf. A. Jessep, « *Cain Rules the World* » : *Léopold Szondi, Genesis 4, and the Nature of Evil*, thèse de doctorat, Flinders University, 2021, p. 174, la note 125 au sujet de la lettre de recommandation de Kulcsar écrite par Szondi à l'adresse du professeur André De Vries de la faculté de médecine de Tel-Aviv en 1967, Bibliothèque de l'Institut Szondi : https://flex.flinders.edu.au/file/bccf0a06-8571-4d55-8083-660ec6ba06ee/1/Jessep2021_MasterCopy.pdf).

¹⁵ Le lecteur pourra retrouver la version originale du protocole d'Eichmann, non corrigée, chez Szondi (L. Szondi, *Introduction à l'analyse du destin*, Bruxelles, Nauwelaerts, Tome II, 1983, p. 60).

¹⁶ La version corrigée du protocole, sur laquelle nous avons travaillé, se trouve en annexe.

¹⁷ Ce processus a été réalisé en commençant par les ± (ambivalences, qui sont à minima des 2/2), les notes des positions accentuées (!) (qui regroupent à minima 4 choix bruts en sympathique ou en antipathique), en considérant qu'il faut 6 photos par facteur sur l'ensemble des deux plans (avant et arrière) et 12 choix en sympathique ainsi qu'en antipathique pour chaque profil pulsionnel. Ce qui est sûr a donc été complété en premier lieu, et lorsque plusieurs choix bruts étaient possibles à certains endroits, il a toujours été privilégié, avant tout, de respecter autant que faire se peut les notations déjà présentes sur le protocole incomplet dont on disposait, mais aussi d'annoter les choix bruts les plus plausibles et donc d'effectuer la « reconstruction » la plus vraisemblable en fonction de ce qui nous était donné dans le reste du protocole. Nous remercions ici Patrick Derleyn, qui avait eu l'idée de cette démarche, l'avait déjà réalisée, et nous a aimablement transmis sa version corrigée du protocole.

¹⁸ Concrètement, outre l'arrière-plan de la 10^{ème} passation qui a été complété, de légères rectifications ont dû être apportées dans les passations 3, 7 et 8 : en 3^{ème} *EKP*, dans le facteur *e* (*e0* devient *e-*) ; en 7^{ème} passation, dans le facteur *m* du *VGP*, en *d* et en *m* en *EKP* ; et en 8^{ème} passation dans ces deux mêmes facteurs (*d* et *m*) de l'*EKP*.

¹⁹ Bien que nous pensions que, dans le cas présent, la différence avec le protocole original incomplet ne devrait avoir aucune conséquence considérable ou significative sur le plan de son analyse et de son interprétation, quiconque s'essaiera lui-même à l'exercice de reconstruction des notes brutes ne pourra que se rendre compte de l'apport de cette démarche – particulièrement dans la récupération de la 10^{ème} passation, qui est, en toute « logique pulsionnelle », hautement vraisemblable – mais également du fait que l'on ne peut pas s'en tenir, en toute rigueur, à un protocole original dont il ressort que certaines notations sont manifestement incorrectes.

La deuxième remarque est liée à la première, et touche aux conditions d'administration de l'épreuve : le psychiatre Kulcsar a lui-même affirmé s'être rendu à sept reprises à la prison afin d'y rencontrer Eichmann. Dès lors, et sachant par ailleurs qu'aucun autre professionnel du champ de la « santé mentale » n'a rencontré Eichmann²⁰, le plus plausible est que la tâche de lui administrer l'épreuve ait été confiée, à trois reprises, à l'un ou l'autre gardien ou surveillant de la prison. Curieusement, comme nous l'avons vu, on retrouve l'une ou l'autre erreur de notation justement dans trois passations (ce à quoi il faut tout de même ajouter l'absence de l'arrière-plan de la 10^{ème} passation).

La troisième remarque, très importante à nos yeux – d'autant plus qu'elle n'est pas sans incidence sur la façon dont il s'agira de « lire » le protocole –, concerne la temporalité de la passation de l'épreuve en regard de sa finalité : si, en faisant passer le Szondi – qui s'intégrait dans le cadre d'une enquête ou d'un examen psychologique plus global –, l'intention de Kulcsar était de pouvoir obtenir un éclairage sur l'état et la situation psychologique d'Eichmann juste avant le procès, son ambition était aussi très clairement – comme en atteste son étude, de même que le rapport qui y est inclus et que lui avait transmis Szondi – de pouvoir rendre compte d'une logique subjective à l'œuvre dans la trajectoire d'Eichmann, notamment durant la période de la seconde guerre mondiale voire même celle qui la précède, c'est-à-dire remontant à une période antérieure d'au moins 15 à 20 ans. Aujourd'hui encore, si nous nous penchons sur son protocole et si nous y trouvons un intérêt, c'est parce que nous supposons bien qu'il puisse être en mesure d'apporter quelque lumière sur cette période antérieure.

À partir de cette situation toute particulière, qui se distingue des conditions d'usage et d'analyse les plus courantes de l'épreuve, nous avancerons, d'une part, un postulat et, d'autre part, une précaution méthodologique :

a) Notre postulat, c'est qu'il est possible, selon nous, d'exploiter les résultats de l'épreuve szondienne afin de nous fournir un éclairage sur la dynamique et la logique subjective d'Eichmann à cette période antérieure de sa vie. Tout d'abord, il nous faut souligner l'importance de ne pas perdre de vue ce que nous pouvons considérer comme une certaine dimension structurale de ce que l'on appelle les épreuves projectives, dimension qui renvoie à une structure subjective²¹ par rapport à laquelle la symptomatologie clinique, aussi

²⁰ Ceci est notamment attesté par Kulcsar (I. S. Kulcsar, S. Kulcsar et L. Szondi, *Op. cit.*, p. 48). En outre, s'il indique que la question de désigner un psychiatre pour examiner Eichmann n'a à aucun moment été soulevée par le tribunal de Jérusalem, Gideon Hausner a expliqué avoir pris lui-même la décision de désigner Kulcsar afin d'examiner Eichmann, en tant que Procureur général d'Israël et procureur d'Eichmann (*The New York Times*, Lettre à l'éditeur, Section SM, 15 janvier 1978, p. 18 : <https://www.nytimes.com/1978/01/15/archives/letters-to-the-editor-in-defense-of-disarmament-yon-can-go-home.html>). Après vérification et à notre connaissance, hormis celles de Kulcsar, il n'existe dans l'ensemble de la littérature strictement aucune autre publication – ni même la citation d'un seul autre nom – d'un quelconque autre professionnel du champ de la « santé mentale » qui aurait pu rencontrer Eichmann. Si certains articles de journaux de l'époque évoquent bien – ou font allusion – à l'un ou l'autre psychiatre – toujours anonyme –, il apparaît clairement qu'il ne s'agissait là que de rumeurs sans fondement et erronées.

²¹ Entendue ici, délibérément, dans un sens large. En effet, il est important de souligner, par rapport à ce terme et à son acception, qu'il existe également des terminologies distinctes (organisations, fonctionnements, etc.) qui renvoient à des conceptions et perspectives diverses. L'approfondissement d'une telle question renverrait toutefois à la nécessité de développements qui dépassent largement le cadre du présent travail.

variée puisse-t-elle être, ne représente que des manifestations d'un état que cette même structure sous-jacente rend possible. Le fait qu'il puisse y avoir une indépendance relative entre les données testologiques projectives et la symptomatologie clinique manifeste – du fait du caractère potentiellement mobile, variable ou évolutif de celle-ci –, nous renvoie précisément à cette dimension structurale qui fait l'intérêt et la pertinence de telles épreuves. Par ailleurs, comme le dit Lacan – faisant ici référence à la structure signifiante, laquelle est spécifique dans les différentes formes de névroses et de psychoses²² –, « *si nos repères sont toujours stables et sûrs, c'est parce qu'ils sont structuraux* »²³. Référence structurale qui, précisément, nous permet de récuser, sur un plan subjectif, toute idée de métamorphose.

Mais en définitive, et c'est là le point essentiel, la confrontation du protocole avec les données relatives à l'histoire même d'Eichmann sera décisive, dans ce sens qu'elle nous enseignera si oui ou non et, le cas échéant, dans quelle mesure le protocole aura valeur de boussole.

b) Néanmoins et malgré ce postulat, du fait que le Szondi est également un instrument sensible aux variations de la vie pulsionnelle, nous nous limiterons, par précaution méthodologique afin d'éviter tout « anachronisme testologique », à n'exploiter pleinement des données du protocole – c'est-à-dire à mettre en lien avec la vie d'Eichmann antérieure à celle de Jérusalem – que ce qui en ressort de manière suffisamment nette ou frappante, à savoir les constantes et les tendances claires, mais aussi les particularités significatives dans une logique d'ensemble.

Première partie

Une première esquisse : le protocole d'Eichmann, une lecture « fictivement aveugle »²⁴

Eichmann est âgé de 54 ans quand le Szondi lui est administré²⁵, début 1961, en Israël. Nous proposons ici une première lecture de son protocole, dans laquelle nous essayons de réaliser une analyse aussi objective que possible. Non pas qu'il y ait lieu d'accréditer quelque objectivisme illusoire – l'objet est toujours en excès par rapport à sa connaissance –, mais si notre ambition s'écarte aussi bien de tout fictionnalisme, qui se trouve du côté du semblant, l'enjeu est bien, à travers la lecture d'un protocole, de tenter d'en restituer l'écho

Notons, par ailleurs, qu'à un autre niveau que celui dont il est ici question, il y a, dans le cas du Szondi, un fondement structural. Pour une première introduction à cette question dans le cadre de l'approche szondiennne, se reporter à J. Schotte, Notice pour introduire le problème structural de la Schicksalsanalyse, *Szondiana*, 5, 1964, pp. 114-201 (repris dans J. Schotte, *Szondi avec Freud. Sur la voie d'une psychiatrie pulsionnelle*, Bibliothèque de Pathoanalyse, Bruxelles, De Boeck Université, 1990, pp. 21-75) ; ou encore à J. Mélon, Révision de la doctrine szondiennne des pulsions – Les thèses de l'École de Louvain, *Fortuna*, 3, 1987, pp. 4-19, où l'auteur parle notamment des « propriétés structurales du schéma pulsionnel ».

²² J. LACAN, *Le Séminaire, Livre III : Les psychoses*, leçon du 31 mai 1956, Paris, Seuil, 1981, p. 282.

²³ J. LACAN, *Le Séminaire, Livre V : Les formations de l'inconscient*, leçon du 29 janvier 1958, Paris, Seuil, 1998, p. 199.

²⁴ Notre lecture veut s'inscrire dans la ligne et dans l'esprit de l'œuvre szondiennne telle que reprise et relancée par l'enseignement de Jacques Schotte et les développements de l'École de Louvain.

²⁵ Le lecteur pourra trouver le protocole Szondi (corrigé) d'Adolf Eichmann en annexe.

du réel clinique. Voilà pourquoi il est nécessaire, pour l'analyse et l'interprétation du dispositif de savoir qu'est l'instrument szondien, de disposer d'une méthode, c'est-à-dire, radicalement parlant, d'un chemin ou d'une voie menant à l'objet, en l'occurrence le langage pulsionnel et son déchiffrement. Importance donc de la méthode d'interprétation qui nous est d'ailleurs rappelée par Szondi lui-même tout au long de la troisième partie de son *Manuel du diagnostic expérimental des pulsions*²⁶.

Nous avons donc procédé de manière systématique²⁷, partant des données quantitatives significatives, considérant les tropismes factoriels et vectoriels et les plans séparément avant de nous pencher sur les réactions intervectorielles, les rapports et la dialectique inter-plans et enfin la dynamique d'ensemble.

Nous partirons ici de l'avant-plan (*VGP*), pour passer ensuite à l'arrière-plan (*EKP*), aux réactions intervectorielles et finalement au profil total (*Ganzprofil*). L'objectif sera de dégager certaines possibilités de choix d'existence auxquelles le protocole nous renvoie, sans toutefois chercher nécessairement à en déterminer ou à en arrêter plutôt l'une ou l'autre. En d'autres termes, nous ne chercherons pas ici à établir de diagnostic, mais à faire ressortir et mettre en évidence la dynamique pulsionnelle, avant de voir, dans un second temps, grâce à la confrontation au matériel biographique, comment cette dynamique est susceptible de se manifester concrètement dans la vie d'Eichmann.

L'avant-plan (*VGP*)

Nous commençons en conséquence par le contact de l'avant-plan : on constate qu'il est dans l'ensemble relativement stable : on retrouve à cinq reprises le « contact fidèle » $d- m+$ et, hormis des réactions nulles, en d surtout, les deux facteurs sont globalement polarisés vers ces deux positions pulsionnelles. Toutefois, les ambivalences au sein du facteur m ($m\pm$) en 4^{ème} et 5^{ème} passation indiquent qu'il y a un certain doute et que se pose la question de la confiance dans le milieu ambiant et environnant qui concerne le socle, les assises, la base.

En h , nous trouvons pas mal de $h+$, renvoyant à une demande d'amour, exclusive et singulière ; mais aussi des ambivalences ($h\pm$), ainsi que deux fois du $h-$ (distanciation affective) qui, relevons-le, se manifeste presque parallèlement au $m\pm$ dans le contact.

Ce qui, à l'avant-plan, saute aux yeux, c'est la réaction pulsionnelle $s\pm$ qui est présente de bout en bout, d'autant plus frappante qu'elle n'est pas, habituellement, une réaction qui se présente avec une grande récurrence. C'est aussi dans ce facteur que l'on retrouve deux des trois accentuations de l'avant-plan. Le tropisme factoriel en s est de 51, ce qui est énorme, et a pour conséquence de pratiquement vider totalement le facteur en arrière-plan.

Ce $s\pm$ nous indique clairement qu'il y a un dilemme concernant la question de la domination/soumission, peut-être une grosse incertitude à ce propos (avec une pointe de sado-masochisme) : dominer ou être dominé ? Il y a en tout cas une question fondamentale qui se pose au sujet du moyen, de la méthode ou de la technique relationnelle, de la façon de s'y prendre dans le relationnel, et un investissement massif de ce registre. Dès lors, cela peut

²⁶ L. SZONDI, *Manuel du diagnostic expérimental des pulsions*, 3^{ème} édition augmentée, Volume I, 3^{ème} partie, traduction E. Favraux, [1972], 2011 (disponible auprès du Centre d'Études Pathoanalytiques).

²⁷ Nous remercions encore ici Mr Patrick Derleyn pour son apport au travers d'une première lecture globale du protocole.

aussi concerner la question des moyens dans la tentative d'amadouer l'autre, ce qui ressortirait d'ailleurs au travers du clivage $h^+ s_{\pm}$, le clivage du « dragueur » et de la séduction, présent à quatre reprises, dans le sens d'une recherche pour obtenir la considération et l'appréciation d'autrui quels que soient les moyens. L'absence de cartouche au sein du vecteur sexuel n'est d'ailleurs pas pour démentir la possibilité d'une telle expression.

Mais le fait de donner du $h_{\pm} s_{\pm}$ à quatre reprises ne peut néanmoins nous faire perdre de vue la présence d'une incertitude relationnelle qui se manifeste en avant-plan et qui pourrait être en lien direct avec ou signe d'un forçage dans le contrôle sur son agressivité (on peut aussi le voir comme expression d'une bisexualité, éventuellement dans le sens d'une tension entre les positions actives/passives). C'est donc en tout cas le signe d'une tension, et d'une possible difficulté à psychiser les excitations sexuelles dont il est le siège.

Le facteur e est relativement stable avec du e^- , indiquant la présence d'une affectation de l'ordre des affects « brutaux ». Si nous pouvons mentionner, à l'avant-plan, un niveau relativement faible de censure (seulement 3 hy^- et 3 k^- sur les dix passations ; pas non plus de e^+), nous n'avons pas plus, loin s'en faut, de hy^+ (absent) ou de k^+ à l'avant-plan (le k^+ s'observe à deux reprises et, fait intéressant, dans le profil du Moi $k^+ p0$ de l'introjection pure, accompagné des deux seuls h^- du *VGP*). Signalons encore qu'une telle présence du e^- peut aussi témoigner d'un besoin de structure, de balises ou de repères.

Les ambivalences (\pm) sont assez présentes (3 dans les profils 2, 4, 8 – en tenant compte des deux 0 minimalistes –, ainsi que dans le profil 9, et même 4 voire 5 ambivalences en 10^{ème} passation, en comprenant le 0 minimaliste dans le facteur k), laissant présumer l'existence d'une certaine obsessionnalité ou compulsivité, de doutes ou blocages chez le sujet. La forme d'existence 12, obsessionnelle et de contrainte, la plus présente dans le protocole, à l'avant-plan, va également dans ce sens. À cela, on peut encore ajouter l'index symptomatique élevé (53%), qui devrait nous laisser nous attendre à la présence de symptômes manifestes ou observables qui seraient plutôt de l'ordre, si l'on tient compte de l'index d'acting ($< I$), d'une conflictualité interne, tension intérieure ou inhibition, pouvant notamment se manifester par de la rigidité ou de la compulsivité.

En se penchant sur les index de variabilité et de désorganisation, tout en considérant plus en détail l'ensemble des diverses configurations et conjonctures pulsionnelles en avant-plan, on remarque assez vite que le vecteur du Moi pose particulièrement question de par sa labilité et sa déstructuration, ce à quoi on peut y ajouter la présence de deux ambivalences en p (\pm) et d'un cartouche de désarroi entre la 6^{ème} et la 9^{ème} passation dans le facteur k , le tout renvoyant ici à une certaine perturbation, faiblesse et fragilité du Moi.

L'arrière-plan (*EKP*)

Cette fragilité vient sans doute recouvrir et masquer un Moi que l'on constate complètement différent et très stable à l'arrière-plan : il y a ici une absence complète de k^- ; le clivage du Moi autistique $k^+ p^-$ (avec quelques accentuations) à 6 reprises, fréquence qui n'est pas commune ; et 2 fois le clivage, assez proche, du Moi fugeur paroxysmal $k_{\pm} p^-$.

Dans ces clivages, nous trouvons la position projective ($p-$), indiquant un Moi tout d'abord participatif qui tend à trouver réponse à la question de son être et à s'identifier à travers l'Autre, trouvant sa place dans un Tout. Nous ne pouvons toutefois pas exclure la potentialité que cette identification participative laisse place à une dimension projective-interprétative, voire persécutrice, potentialité que les accentuations peuvent notamment corroborer.

Avec le $k+$ se conjoignant au $p-$, on trouve ici majoritairement le Moi autistique indiscipliné que nous pouvons qualifier de buté, obstiné, têtu, qui ne veut pas se conformer aux limitations imposées par le monde extérieur et reste sur ses positions propres qu'il assume et revendique, et qui va également de pair avec la réalisation catatonique de se positionner en se donnant ou s'inventant un personnage auquel il s'identifie (héros, célébrité, maître du monde,...). On retrouve ici le mécanisme d'introjection, où le Moi introjecte, égoïfie ($k+$) les objets de ses désirs et aspirations pulsionnelles qu'il a d'abord projetés ($p-$), façon de réinvestir ou maintenir sa libido sur son Moi. Le sujet qui se situe en $k+ p-$, nous dit Derleyn, « se donne la toute-puissance à travers une partie de son corps, un objet qui le représente, un scénario qu'il élabore ou un personnage qu'il se donne »²⁸. Il vit littéralement son scénario, ses fantasmes, son personnage qu'il affirme et par lequel il se donne de l'importance. Il cherche par là un certain pouvoir, une toute-puissance narcissique par la pensée et le fantasme : il vise à s'auto-obtenir en tendant à correspondre à sa propre image telle que projetée dans les objets auxquels il aspire.

Ce clivage du Moi autistique indiscipliné reflète un effort en vue de maintenir la fiction de l'auto-suffisance qui a été perdue et de la toute-puissance sur l'environnement et sur les limites qu'il impose, dont le sujet se libère dans la pensée et le fantasme : il en résulte, par conséquent, un repli narcissique sur soi, qui peut être qualifié d'« autistique » ou d'« égocentrique ».

Malgré la fréquence importante de cette image du Moi, le fait qu'elle ne se présente pas même une fois en avant-plan nous pousse à penser que le sujet est en mesure de s'adapter au social et de s'y intégrer – ce qui ne serait d'ailleurs pas absolument exclu même dans le cas où cette image était bien présente en avant-plan – ; à ce point de notre analyse, nous sommes néanmoins déjà en mesure de nous attendre à ce que se manifestent et apparaissent, d'une façon ou d'une autre et à strict minima, des particularités ou atypismes liés à la vie fantasmatique/intérieure et narcissique du sujet.

Dans le vecteur des affects, on trouve à l'arrière-plan, de manière impressionnante, la présence massive du clivage du Caïn pur, $e- hy+$, avec du $e-$ 9 fois sur 10 et de l'ambivalence en $hy (\pm)$ à 3 reprises²⁹. Le facteur e , stabilisé en $e-$ et qui vient confirmer

²⁸ Cf. note précédente.

²⁹ Nous pouvons ici relever en passant qu'aussi bien dans son rapport remis à Kulcsar en 1961 (repris dans I. S. Kulcsar, S. Kulcsar et L. Szondi, *Op. cit.*, p. 46), que dans son ouvrage sur Caïn en 1969 (L. Szondi, *Caïn y el cainismo en la historia universal*, Biblioteca Nueva, 1975, p. 171), à chaque fois Szondi fait mention du clivage du Caïn pur, $e- hy+$ en 6^{ème} passation de l'EKP. Si nous n'avons pas effectué de correction ou de modification concernant la réaction hy de cette 6^{ème} passation – étant donné que ce détail est de toute façon sans incidence aucune sur l'interprétation générale du protocole et ayant dès lors préféré nous en tenir à la réaction $hy0$ présente dans le protocole publié en 1983 dans *l'Introduction à l'analyse du destin*, Tome II (p. 60) –, nous avons déjà vu en quoi le protocole comportait quelques petites erreurs et il n'est donc pas exclu qu'il puisse ici aussi y en avoir une, d'autant plus qu'un $hy+$ ne ferait pas tache mais au contraire se conformerait mieux à l'ensemble des autres réactions en hy de l'EKP. Précisons enfin qu'une telle modification/correction, si elle était faite, pourrait être réalisée sans la moindre modification de notation partout ailleurs

l'avant-plan, nous indique clairement la présence d'affects « brutaux » ou de sentiments de l'ordre de l'injustice ou de la révolte ; bien qu'il y ait quelques ambivalences concernant la façon de manifester ses affects ($hy\pm$), il y a tout de même de manière marquée, et faisant clairement contraste avec l'avant-plan, une nette tendance orientée vers l'expression et la manifestation impudique des affects, à se montrer ($hy+$), à être démonstratif, manquant de retenue, de décence ou de vergogne, notamment à travers de la revendication, de la colère ($e-$), des cris ou des crises.

Concernant le vecteur sexuel ou relationnel en *EKP*, on voit ici qu'il est nettement du côté du $h+$ et du besoin d'amour et de considération.

À l'arrière-plan, le contact est désorganisé (index de désorganisation de 0,25), avec un cartouche de désarroi (2^{ème} à 7^{ème} passations dans le facteur m), ce qui confirme qu'il y a bien un malaise dans ce registre du rapport à l'autour de soi, en partie concomitant d'ailleurs au doute en *VGP*.

Signalons également que si l'arrière-plan est très important compte tenu des conjonctures pulsionnelles que l'on y trouve, nous révélant la possibilité sinon la probabilité que l'avant-plan ne renvoie qu'à un vague conformisme de façade aux exigences sociales et/ou à l'environnement, cet arrière-plan est d'autant plus significatif du fait qu'il n'y a de zéro barré qu'en s , ce qui le rend tout à fait interprétable globalement parlant. Aussi, étant donné l'allure d'ensemble particulièrement stable et constante de la configuration des deux vecteurs centraux de l'*EKP*, à quoi s'ajoute un net contraste avec ceux du *VGP*, on est poussé à penser que ces deux vecteurs en arrière-plan sont particulièrement solidaires, porteurs d'un poids significatif, et il est même permis de soupçonner qu'une dynamique puissante y est à l'œuvre et s'y joue chez le sujet.

Les réactions intervectorielles

Concernant les réactions intervectorielles, nous en relèverons trois en particulier :

$p- d- m+$: *le contact anxieux* : on le retrouve en *VGP* en 7^{ème} passation, ainsi qu'en *EKP* en 2^{ème} et 6^{ème} passations. Il est à mettre en lien avec les ambivalences que nous avons vues dans le facteur m en *VGP*, c'est-à-dire la question de la confiance dans ce qui l'entoure, son « autour de soi ». Le cartouche de désarroi en m en *EKP* renforce encore ces constatations, signifiant que le sujet est quelque peu perdu sur ce plan.

$p- d- m-$: *le « bloc d'irréalité »* : en 3^{ème} passation en *EKP*³⁰. Szondi parle à ce propos de forme d'existence prépsychotique, « car elle prélude souvent, non pas à des épisodes psychotiques caractérisés, mais à des épisodes qui ont quelque chose de psychotique

dans le protocole (en inversant les choix bruts entre e et hy en *VGP*, et en passant à l'*EKP* des choix bruts de 1/2 en e et 1/1 en hy à 0/2 en e et 2/1 en hy).

³⁰ Précisons ici que cette réaction intervectorielle (accompagnée du $k+$!) apparaissait également dans la version non corrigée du protocole (aucune de nos corrections, rappelons-le, n'a d'incidence significative sur la lecture du protocole). Ceci est un élément important, comme nous le verrons par la suite.

dans le sens où le sujet sort de la réalité »³¹. Elle est dès lors « *considérée comme une position de danger extrême* »³². Le sujet y opère une rupture de contact avec l'environnement ($m-$), barrage du contact ($C--$) qui le coupe du monde, mais aussi de la réalité du fait qu'il n'a pas même conscience ($p-$) de lâcher le monde (car il projette ($p-$) et attribue cette rupture au monde lui-même). Cette sortie ou ce retrait dans son monde permet au sujet de trouver satisfaction à un niveau détaché de tout attachement objectal et déconnecté de la réalité. Ce « bloc d'irréalité » est à mettre en lien, dans le cas présent, avec l'image du Moi autistique qui l'accompagne au sein du même profil, dans lequel il nous donne d'ailleurs, et c'est à souligner, le seul $k+$ accentué.

$e- hy+ k+ p-$: le centre « têtue » : très présent, 4 voire 5³³ fois en *EKP* (se retrouve aussi dans le *GANZ*), les autres centres de l'*EKP* étant généralement des variations qui en sont aussi assez proches. Ce centre, que Szondi considère comme celui du Caïn autiste, est un centre social négatif, aucune censure ne faisant fonction. Derleyn³⁴ le qualifie de centre « têtue » : la révolte tend à s'exprimer ou s'extérioriser et on y retrouve un scénario peu réaliste, fantasmé, le Moi autistique buté et obstiné hallucinant sa toute-puissance ; le centre $hy+ k+$ renvoie à la prégnance du scopique et à la mise en scène ($hy+$: importance de la posture et de la vision par rapport au regard social de l'autre ; $k+$: importance de la posture et de la vision par rapport à lui-même, à travers l'image qu'il se donne et à laquelle il tient).

Signalons encore rapidement la présence du $e- p- m-$ (le syndrome du meurtre passionnel) en 3^{ème} et 7^{ème} passations en *EKP*, invitant à porter attention à un potentiel pulsionnel pour le meurtre (pas nécessairement physique). Mais on doit le considérer avec réserve, car il apparaît justement dans deux des profils pulsionnels auxquels a dû être apportée quelque correction, et du fait même de cette modification (Szondi ne l'avait donc pas relevé dans son rapport³⁵) ; nous constatons encore la conjonction $p- d+$ (dédouanement de la responsabilité), en 1^{ère} et 7^{ème} *EKP*, le sujet cherchant à situer en dehors de lui-même la cause et la responsabilité de ce qui lui arrive ; et $s+ e-$ (violence potentielle) à relativiser car n'apparaissant que dans le *GANZ*, à trois reprises.

Le profil total (*Ganzprofil*)

Pour résumer synthétiquement quelques éléments qui ressortent du *GANZ*, nous pourrions dire que :

Si son identification est fondamentalement participative ($p-$), on peut être en mesure de penser qu'il ne veut pas être « n'importe quel $p-$ », n'importe quel sujet dans la masse à laquelle il participe (il y a une présence de plusieurs $p+$ en *VGP*).

³¹ D. DUBOIS, Le suicide comme destin, *Les cahiers du Cep*, 1, 1993, pp. 9-10.

³² *Ibidem*, p. 10.

³³ Si l'on considère qu'il s'agit d'un $hy+$ en 6^{ème} passation de l'*EKP* (Cf. note 29 à ce sujet).

³⁴ Cf. note 27.

³⁵ Szondi avait par contre mentionné ce syndrome pour la 4^{ème} passation en *VGP*, où l'on trouve du $e- k- m±$, au lieu de la forme plus classique du syndrome, constitué de trois réactions négatives [$e- (k- ou p-) m-$].

Il est plutôt dans l'« accrochage » ($m+$, dont un $m+$ total en 2^{ème} passation) avec $d-$ (pré-fère coller au connu et familier), mais il y a du doute.

Le *GANZ* fait ressortir la prégnance du $h+$, besoin d'être aimé et être au centre de l'attention aimante (se sentir aimé), même si, en *VGP*, il est plus mitigé et montre du doute quant à ses identifications relationnelles (ce qui semble en lien avec le contact anxieux et le cartouche en m).

Le paroxysmal confirme la révolte ($e-$) présente dans les deux autres plans, et la facilité à pouvoir l'exprimer ($hy+$), expression des affects et sentiments qu'il relègue/contient néanmoins à l'arrière-plan.

Enfin, en nous référant à la théorie des circuits pulsionnels de Jacques Schotte, que pouvons-nous dire et retirer des positions pulsionnelles ? Bien qu'à l'avant-plan, le $s+$ soit en balance avec le $s-$, montrant un investissement massif de la question des moyens dans le registre du relationnel, et bien que ce même avant-plan nous montre quelques velléités d'être en $p+$, qui y concurrence le $p-$, sur l'ensemble des deux plans la 1^{ère} position pulsionnelle (contactuelle) est la plus dominante dans tous les vecteurs, suivie de la 2^{ème} position (sexuelle), la 4^{ème} (moïque) étant systématiquement la moins investie. On peut notamment en conclure que, chez notre sujet, le désir d'être repose plus sur une dimension participative voire projective mais aussi narcissique, cherchant à investir sa propre image auto-suffisante sur un mode fantasmatique imaginaire (les investissements en $p-$ et en $k+$ sont tout à fait comparables sur l'ensemble des deux plans), plutôt que sur un Moi qui se pense véritablement et une réalisation de soi qui tendrait vers l'autonomie (4^{ème} position pulsionnelle).

En référence à notre remarque préliminaire relative à la temporalité, et compte tenu également du contexte particulier, que l'on connaît, de la passation de l'épreuve par Eichmann, cela aurait du sens de considérer que les variations propres au contact (en m) – mais peut-être aussi, dans une moindre mesure, les variations au sein du facteur h en *VGP* –, du fait qu'elles impliquent les facteurs des positions les plus contactuelles des vecteurs dits périphériques, puissent être plus tributaires de l'environnement et de la situation d'Eichmann en Israël. Mais à ce stade, ceci reste une hypothèse. Quoi qu'il en soit, nous allons maintenant nous intéresser directement à l'histoire d'Eichmann et à son parcours, que nous considérerons en regard de ce que le Szondi a déjà pu nous enseigner.

Deuxième partie

Des histoires de portraits à une portraiture szondiennne : le destin d'Eichmann à la lumière du Szondi

Il nous faut ici commencer par considérer une question importante : celle du choix des sources historiographiques auxquelles nous avons puisé pour la présente contribution.

Si grand nombre d'ouvrages sur Adolf Eichmann ont été écrits, souvent à la hâte, à la

suite directe de sa capture en 1960, et au départ à destination du grand public, ils se basaient essentiellement sur des éléments parcellaires ou peu fiables – sans compter l'influence de la désinformation provenant d'(anciens) nazis, dès le procès de Nuremberg – et participaient aussi d'un sensationnalisme ou encore d'une diabolisation et mythologisation du personnage, auxquelles ont ensuite pu contribuer – et contribuent d'ailleurs encore – certaines représentations, notamment cinématographiques.

Bien qu'Adolf Eichmann soit le nazi sur lequel la littérature et la documentation sont les plus abondantes, faisant d'« Eichmann » un nom bien (trop) connu, elle a également, par là même, certainement contribué à sa renommée mythologisante et à sa méconnaissance, en (le) figeant (dans) un certain portrait. Mais peut-être devrions-nous parler, au pluriel, de certains portraits, ceux-ci allant, ni plus ni moins, de l'homme terriblement et effroyablement normal, voire même du normopathe, au tueur pervers et sadique... jusqu'au « *serial-killer* » atavique et au monstre, démoniaque ou diabolique ! Il est d'ailleurs remarquable que, d'après Cesarani³⁶, une telle tension entre ces extrêmes ait toujours existé dans les représentations que l'on a pu se faire d'Eichmann. Que ces portraits puissent émaner de la presse grand public ou de l'opinion de ce dernier, soit. Mais il se fait qu'on les retrouve, dans leurs extrêmes et précisément en ces termes précités (!), au sein même de la littérature scientifique et spécialisée, et dans les publications consacrées spécifiquement au cas Eichmann ! Un tel « *kaléidoscope d'images d'Eichmann incompatibles les unes avec les autres* »³⁷, une telle disparité, ne pourrait-elle pas précisément refléter ou traduire l'incompatibilité du sujet Eichmann avec les portraits figurés par de tels extrêmes, sinon le fait même de sa singulière complexité ? Tout cela témoignerait dès lors de la nécessité d'une portraiture plus complexe et plus nuancée, qui s'efforce de s'approcher – sans jamais pouvoir l'atteindre – d'une représentation du sujet tel qu'il était vraiment, dans sa singularité irréductible à toute forme de catalogage normativant ou objectivant. Dans ce contexte, le Szondi, en dialogue avec les données cliniques ou singulières (des destinées) de la vie d'un sujet, terrain propice où il est à même de révéler toute sa portée et son tranchant, ne serait-il pas en mesure de nous apporter quelque éclairage et de nous proposer la composition d'une portraiture plus fine et plus détaillée ? C'est bien là notre pari, et c'est ce que nous proposons d'explorer dans le présent travail.

Il a fallu attendre le début de ce siècle et la publication en anglais de l'ouvrage³⁸ de l'historien britannique David Cesarani en 2004 (traduit en français en 2010) pour disposer d'un travail historiographique renouvelé, sérieux et rigoureux. Nous nous baserons sur cet ouvrage, mais aussi sur le travail magistral de l'historienne et philosophe allemande Bettina Stangneth, « *Eichmann avant Jérusalem* », publié en 2011 en allemand³⁹, et dont la

³⁶ D. CESARANI, *Adolf Eichmann : comment un homme ordinaire devient un meurtrier de masse*, Tallandier, 2010, p. 28.

³⁷ B. STANGNETH, *Eichmann avant Jérusalem : la vie tranquille d'un génocidaire*, Calmann-Lévy, 2016, p. 11.

³⁸ D. CESARANI, *Adolf Eichmann : his life and crimes*, Londres, Heinemann, 2004 (version française, déjà citée, et à laquelle nous nous référerons : *Adolf Eichmann : comment un homme ordinaire devient un meurtrier de masse*, Tallandier, 2010).

³⁹ B. STANGNETH, *Eichmann vor Jerusalem : das unbehelligte Leben eines Massenmörders*, Aix-la-Chapelle, Arch Verlag, 2011 (version française, déjà citée, et à laquelle nous nous référerons, sauf mention contraire : *Eichmann avant Jérusalem : la vie tranquille d'un génocidaire*, Calmann-Lévy, 2016). Cet ouvrage est le fruit de douze années de recherches dans une trentaine de dépôts d'archives en Europe, mais aussi en Russie, en Tchétchénie, aux États-Unis et en Israël (E. de Rubercy, Eichmann, maître d'œuvre peu banal de la « solution finale », *Revue des deux mondes*, décembre 2015-janvier 2016, 2015, pp. 76-83). Selon Berkowitz : « Stangneth (...) a reconstitué les traces écrites de la

traduction française date de 2016. Nous nous référerons également à l'ouvrage⁴⁰, déjà mentionné précédemment, d'Hannah Arendt, cette dernière étant considérée comme celle qui, à l'époque, a lu le plus attentivement les procès-verbaux d'audience du procès, mais aussi de l'interrogatoire de police qui le précéda⁴¹. Enfin, nous tirerons également certains éléments de deux autres chroniques (ou comptes rendus) du procès Eichmann. D'une part, la chronique du procès réalisée par Julius Margolin⁴², philosophe et écrivain juif ayant survécu à cinq années de Goulag, et qui aurait proposé le seul reportage⁴³ ayant couvert l'entièreté du procès Eichmann. Et d'autre part, l'essai de l'écrivain Harry Mulisch⁴⁴ (« *De zaak 40/61* »⁴⁵), qui se base sur son compte rendu du procès Eichmann publié un an auparavant pour un hebdomadaire néerlandais.

Nous tirerons par ailleurs aussi profit de l'étude psychologique déjà mentionnée et publiée par le psychiatre Istvan Kulcsar, qui rencontra lui-même Eichmann. Sauf exception afin d'illustrer notre propos, nous n'exploiterons toutefois pas les données testologiques non szondiennes qui sont disponibles et issues de cette étude, ayant pour objectif de nous consacrer essentiellement à l'apport spécifique et propre au Szondi, voire de convoquer à l'occasion le savoir métapsychologique avec lequel l'œuvre szondienne est, dès le départ, intrinsèquement en dialogue.

À partir des données biographiques⁴⁶ d'Eichmann, et sur base de l'analyse que nous

vie d'Eichmann avec une diligence et une obsession qui sont étranges et qui ne se reproduiront probablement jamais. Stangneth en sait plus sur Adolf Eichmann que toute autre personne vivante et probablement plus que toute autre personne dans l'histoire, passée ou future » [notre traduction] (R. Berkowitz, *Did Eichmann think ?*, *The Good Society*, 23 (2), 2014, p. 193).

⁴⁰ Pour la version française, révisée : H. Arendt, *Eichmann à Jérusalem : rapport sur la banalité du mal (EJ)*, Gallimard, Folio, 2002. Nous nous référerons aussi, à quelques occasions, à la version originale du texte, en anglais, préférant alors proposer notre propre traduction, qui se veut plus littérale : H. Arendt, *Eichmann in Jerusalem : a report on the banality of evil*, London, Penguin Classics, 2006.

⁴¹ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 20.

⁴² Julius Margolin (1900-1971), juif d'origine polonaise né en Biélorussie, au sein de l'Empire russe, il devint en 1937 résident permanent de Palestine, où il s'installa avec femme et enfant, après avoir obtenu en 1929 son doctorat en philosophie à l'Université Humboldt de Berlin. En 1939, alors qu'il était en séjour en Pologne afin de rendre visite à ses parents, le pays fut envahi par l'Allemagne nazie puis, dans le cadre du Pacte germano-soviétique, par les troupes soviétiques à l'est. Margolin, qui se réfugia à l'est du pays, désormais partagé entre le Troisième Reich et l'Union soviétique, et dont les frontières étaient fermées, fut arrêté par les soviétiques et envoyé au Goulag en 1940. Ayant échappé à la mort, il en sortit au bout de cinq années. Il témoigna ensuite de son expérience de ce que l'on n'appelait pas encore le « Goulag », tout d'abord avec la publication en 1949 – et face à l'aveuglement et l'incrédulité, l'indifférence, voire l'hostilité, de l'opinion publique occidentale, qui admirait alors l'ancien allié soviétique pour avoir contribué à la libération du régime nazi –, d'une version traduite en français et considérablement écourtée de son récit « *Voyage au pays des Ze-Ka* » (reparu en français, cette fois intégralement, soixante-et-un ans plus tard, aux éditions « Le Bruit du temps »). Ce texte constitue l'un des premiers ouvrages sur le Goulag soviétique, dont Margolin termina la rédaction en 1947. Son analyse du Goulag est probablement l'une des plus pénétrantes, à côté des chefs-d'œuvre de Varlam Chalamov (1907-1982), d'Alexandre Soljenitsyne (1918-2008), ou d'Evguénia Ginzbourg (1904-1977).

⁴³ J. Margolin, *Le procès Eichmann et autres essais*, Paris, Le Bruit du temps, 2016, p. 142. Margolin a couvert le procès Eichmann en 1961 pour le compte du *Novoïé Rousskoïé Slovo*, un journal d'exilés russes de New York.

⁴⁴ Harry Mulisch (1927-2010) est considéré comme l'un des plus grands écrivains et romanciers néerlandais contemporains. Né d'une mère juive et d'un père ayant collaboré avec l'Allemagne nazie – et incarcéré après la guerre –, la Seconde Guerre mondiale est un sujet qui a marqué son parcours et son œuvre.

⁴⁵ « *De zaak 40/61* » (« *L'affaire 40/61* ») est paru en 1962. Nous nous référerons, dans le cadre du présent travail, à l'édition en espagnol : H. Mulisch, *El juicio a Eichmann : Causa Penal 40/61*, Barcelona, Ariel, 2014. Mulisch avait écrit du 26 mars au 30 septembre 1961 une série de quatorze articles pour le compte de l'hebdomadaire *Elseviers Weekblad*.

⁴⁶ Compte tenu des conditions, du contexte et des enjeux qui entouraient le procès Eichmann à Jérusalem, toutes les

avons pu faire de son protocole, nous allons maintenant voir en quoi l'instrument szondien et cette historiographie sont susceptibles de se rencontrer, et dans quelle mesure la lecture szondienne peut nous permettre de lire un tel matériel. Pour ce faire, si nous proposerons parfois certaines réflexions ou certains développements, nous insérerons aussi régulièrement dans le texte de simples indications – ne se voulant pas exhaustives – renvoyant à des éléments de notre lecture préalable du protocole, afin de faciliter le processus d'articulation et de confrontation directe des données szondiennes avec l'histoire d'Eichmann. En outre, en mobilisant principalement les auteurs précités, nous suivrons dans l'ensemble un fil chronologique, sans toutefois nous y restreindre.

Chapitre 1 : La jeunesse : construction « identitaire », quête d'idéal et recherche d'appartenance

« Rien (...) n'indique que son enfance eût été d'une quelconque manière anormale »

(D. Cesarani, 2004⁴⁷)

Nous commencerons par exposer et faire ressortir quelques éléments de la jeunesse⁴⁸ d'Eichmann qui nous ont paru significatifs.

Si Eichmann, à Jérusalem, évoque toujours son père avec affection, il le décrit toutefois comme un patriarche strict, perfectionniste, qui surveillait ses enfants de manière compulsive et exigeait ordre et grande obéissance. Les enfants étaient fréquemment réprimandés et recevaient facilement une claque. Toutefois, dans son « autobiographie » écrite en Israël, Eichmann écrit que c'est seulement lui⁴⁹, l'aîné, que son père éduquait de façon si austère. Malgré des souvenirs de révolte ou de ressentiment, il manifesta cependant pour son père des sentiments de vénération, parfois à la limite de l'adoration. Dans ses derniers « Mémoires » écrits à Jérusalem, il écrivit qu'il considérait son père « *comme l'autorité absolue* »⁵⁰. Dès lors, sa tentative de fuir et de trouver refuge par rapport à cette figure paternelle n'est peut-être pas sans lien, pensons-nous, avec l'anti-conformisme⁵¹ dont parle Kulcsar et qu'il développa très tôt dans sa famille (école buissonnière fréquente,

données (auto)biographiques issues de cette période, quelle que soit leur source, et a fortiori celles issues des déclarations ou productions écrites d'Eichmann lui-même, demandent à être traitées et considérées avec la plus grande prudence et de manière critique quant à leur authenticité et à leur fiabilité (sans pour autant jamais être a priori négligées, déconsidérées ou discréditées). Aussi, concernant les données biographiques exploitées dans le présent travail, et qui proviennent d'Eichmann lui-même lors de sa période israélienne, avons-nous procédé avec un tel esprit critique. À cet égard, il nous faut ici souligner l'intérêt de la réflexion selon nous tout autant remarquable que rigoureuse proposée par Browning au sujet de la démarche à adopter quant à l'étude critique du témoignage d'auteurs de crimes, et notamment autour des critères qu'il définit et que sont l'épreuve de l'intérêt personnel, de la possibilité/plausibilité et de la probabilité (recoupement des sources) afin de déterminer la valeur d'un tel témoignage (C. R. Browning, *Perpetrator testimony : another look at Adolf Eichmann*, dans *Collected memories holocaust : history and postwar testimony*, Madison, The University of Wisconsin Press, 2003, pp. 3-36).

⁴⁷ D. CESARANI, *op. cit.*, p. 33 (l'année indiquée est celle de la version originale en anglais).

⁴⁸ La plupart des informations historiographiques de cette partie ont été extraites du travail de Cesarani (cf. note 36).

⁴⁹ I. S. KULCSAR, S. KULCSAR ET L. SZONDI, *Op. cit.*, p. 22 [notre traduction. Nous traduisons désormais les passages cités].

⁵⁰ D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 33.

⁵¹ I. S. KULCSAR, S. KULCSAR ET L. SZONDI, *Op. cit.*, p. 43.

vagabondage dans la nature mais aussi dans ses pensées⁵², etc. : « *il avait été, dès le départ, tout le contraire d'un enfant modèle* »⁵³) [*on peut ici oser un rapprochement avec la figure du Moi autistique indiscipliné k+ p- dont on retrouverait une première trace, figure nettement marquée par le non-conformisme*].

L'ambivalence qui transparait à travers ces souvenirs peut être mise en lien avec le fait suivant rapporté par Arendt : Eichmann raconta qu'en 1933-1934, alors qu'il était dans un camp d'entraînement SS en Allemagne, il se distingua uniquement dans le domaine des exercices de châtiments corporels qu'il exécutait avec grande obstination et qui lui valut une promotion, exprimant l'idée : « *si mes mains gèlent, ce sera bien fait pour mon père !* »⁵⁴. On retrouve ici la teinte sado-masochiste relevée précédemment. À titre d'exception, parce que cet exemple nous semble condenser particulièrement bien une série d'enjeux dont il est question chez Eichmann, nous ferons ici exceptionnellement référence au TAT : quand Eichmann fut exposé à la planche 7BM, que Kulcsar lui soumit en Israël, planche représentant un homme âgé et un plus jeune, il associa en parlant d'un père et d'un fils et y voyait quelque chose de « vicieux » et de « rusé » autour d'une sombre histoire de trafic et contrebande de drogue entre les deux hommes, le père faisant une offre à son fils ; il décrit le fils comme toxicomane, mais aussi comme étant en tension vers une brutalité visible sur son visage. On peut donc y retrouver rassemblées à la fois les thématiques de la relation au père (et quelque part de la dépendance au père), de l'ambivalence, de l'agressivité contenue (voire du tic sur le visage, nous y reviendrons) ou encore, à travers la « ruse », des enjeux de domination/soumission dans la relation [*vecteurs S et P, et notamment s±, mais aussi Sch et la thématique de l'identification*].

De la relation ambivalente au père, Kulcsar dira également lui-même qu'elle constitue ce autour de quoi tourne « *le conflit central* »⁵⁵ chez Eichmann : admiratif de son père, mais le sentant également distant et hostile, souhaitant le dépasser mais ne se sentant pas à la hauteur, le processus et le travail identificatoire [*vecteur Sch*] se verraient impactés, registre qui demeurerait d'ailleurs, par la suite, en souffrance. C'est d'ailleurs aussi à partir de là que Kulcsar situe un certain renoncement à l'identification masculine, une certaine passivité et la soumission à l'exigence d'autrui [*composante s-*], à commencer par celle de son père ; et l'auteur de souligner aussitôt la difficulté d'Eichmann à endurer cette même passivité, cherchant par conséquent à la surcompenser [*ce qui suggère l'intervention de la composante s+*]⁵⁶, bien que, en ce qui concerne la relation avec son père, se sentant faible face à lui, il s'incline, adopte une position passive et, comme nous l'avons évoqué, cherche plutôt à fuir pour trouver refuge dans la nature. On est aussi en mesure de déduire des propos de Kulcsar que l'attitude d'Eichmann dont il parle, consistant à « *se cacher constamment en jouant le rôle qui lui est imposé par les circonstances* »⁵⁷, n'est pas sans lien avec les incidences sur le registre identificatoire, ce qui peut suggérer la prégnance d'une dialectique singulière entre les vecteurs S et Sch.

⁵² À deux reprises, par exemple, alors qu'il devait aller rendre visite à sa mère atteinte de tuberculose pulmonaire et placée dans un sanatorium, il évita les visites et, au lieu d'aller la voir, partit se promener dans les bois ou... marcher avec les soldats (I. S. Kulcsar, S. Kulcsar et L. Szondi, *Op. cit.*, p. 23).

⁵³ I. S. KULCSAR, S. KULCSAR ET L. SZONDI, *Op. cit.*, p. 50.

⁵⁴ H. ARENDT, *EJ, Op. cit.*, p. 95.

⁵⁵ I. S. KULCSAR, S. KULCSAR ET L. SZONDI, *Op. cit.*, p. 35.

⁵⁶ *Ibidem*, pp. 35 et 40 notamment.

⁵⁷ *Ibidem*, p. 36.

Dans les entretiens avec Kulcsar en Israël, les seuls souvenirs d'enfance qui sont revenus spontanément à l'esprit d'Eichmann étaient centrés autour de la personne de son père. Il gardait aussi le souvenir d'un maître d'école maternelle qui racontait des histoires bibliques, l'image de Moïse l'ayant marqué. Plus tard, il participa à un mouvement de jeunesse, où il subit beaucoup l'influence d'un de ses chefs. Mais c'est au sein d'une association de nationalistes austro-allemands, qu'il rejoignit par la suite, qu'il se familiarisa avec un discours et une rhétorique non seulement pleinement nationalistes, mais cette fois aussi clairement antisémites⁵⁸. Par ailleurs, il fut aussi membre d'une organisation autrichienne monarchiste⁵⁹ avant d'intégrer en 1932, pour une très courte durée, un groupe franc-maçon, dont il fut « *grandement impressionné* »⁶⁰ par le fait qu'ils n'acceptaient pas les juifs [*à nouveau Sch et le registre identificatoire ; dont une mise en jeu du p- qui se dessine à travers une tendance ou recherche à s'identifier à travers un groupe, une communauté, une association ou une institution ; nous y reviendrons*].

Ses piètres résultats scolaires et son manque d'assiduité à l'école, qu'il quittera sans diplôme ni qualification, poussèrent son père à lui trouver un emploi : tout d'abord pour quelques mois comme ouvrier mineur au sein de la compagnie minière acquise par son père, qui avait changé d'emploi, puis comme vendeur au sein d'une entreprise dans le domaine de la technologie, où il passa deux ans et demi. Le jeune Eichmann ne progressant pas, son père, qui continuait à le prendre en main, décida à nouveau de lui trouver autre chose. Grâce à un familier de sa belle-mère, il obtint finalement un emploi dans une compagnie pétrolière, où il travailla durant plusieurs années, jusqu'en 1933, en tant que vendeur et organisateur de livraisons de produits pétroliers, se déplaçant en moto dans la région de la Haute-Autriche.

Dans ses « Mémoires » écrits en Argentine, Eichmann raconte un épisode qui se déroula avec sa première fiancée, fille d'un officier de police, lorsqu'il vivait encore à Linz en Autriche. Alors qu'elle aperçoit des membres de la SA [*Sturmabteilung*, « section d'assaut », organisation paramilitaire du Parti nazi] – nazis autrichiens qui voulaient une union avec l'Allemagne –, elle les traite d'idiots. Ce à quoi Eichmann lui rétorque que « *ces idiots connaissent l'ordre et la discipline – et ils savent marcher au pas* »⁶¹. Leurs fiançailles furent rompues peu de temps après.

Eichmann était de plus en plus impressionné par les nazis et commença, dès la fin des années 20, à lire chaque semaine divers journaux du Parti⁶². En particulier, le *Völkische Beobachter*, un des principaux journaux du Parti nazi, dirigé par Alfred Rosenberg, l'un des théoriciens du national-socialisme, enthousiasmait Eichmann par ses récits exaltant l'héroïsme des SA et des SS face aux bolchéviques en Allemagne.

Il est intéressant de relever ici que, des lectures bibliques quotidiennes que sa belle-mère, protestante dévote, faisait à la maison et auxquelles Eichmann participait – sa mère étant décédée de tuberculose pulmonaire lorsqu'il avait dix ans –, il s'intéressait avant tout

⁵⁸ D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 43.

⁵⁹ I. S. KULCSAR, S. KULCSAR ET L. SZONDI, *Op. cit.*, p. 24.

⁶⁰ A. Eichmann, cité par D. Cesarani, *Op. cit.*, p. 50.

⁶¹ D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 46.

⁶² *Ibidem*, pp. 46-47.

aux passages relatifs à la guerre et aux batailles. Aussi, il dira plus tard en Israël qu'il avait rêvé de devenir combattant⁶³ et avait été déçu de ne recevoir que du travail administratif au sein de la *SS*. Ceci n'est pas sans faire écho à la dimension de révolte que nous avons déjà pu repérer à partir de la configuration de son vecteur paroxysmal, mais aussi, comme nous le verrons par la suite, à sa propre vision de lui-même comme étant un idéaliste tout autant qu'à son engagement total à la Cause de ce qu'il intériorisera par la suite comme étant son idéal.

Malgré ce rapprochement progressif vers le Parti nazi qui s'est dessiné chez lui, il y a lieu de souligner que si l'antisémitisme ambiant et quotidien au sein de la société autrichienne de l'époque a inévitablement imprégné le jeune Eichmann – à quoi il faut adjoindre le rôle joué par l'association nationaliste austro-allemande qu'il intégra –, il n'y a pas de raisons suffisantes pour nous pousser à penser que ce serait pour des motifs essentiellement antisémites qu'il aurait fait le choix de rejoindre le Parti nazi. En effet, non seulement Eichmann avait un bon ami juif, qu'il fréquenta régulièrement jusqu'en 1931 et aurait même encore vu à l'occasion pendant quelque temps après son entrée au Parti (avril 1932), mais nous ne disposons par ailleurs d'aucun élément probant permettant de considérer qu'il aurait à l'époque été antisémite au sens (d'une animosité) personnel(le) et dépassant le seul fait de « ne pas aimer les juifs ». S'il faut chercher un fil logique, tenant compte de ce que nous savons de l'enfance d'Eichmann, ce serait plutôt, pensons-nous, du côté des éléments évoqués précédemment et qui, considérés isolément et en eux-mêmes, ne sont pas nécessairement négatifs (la vénération/adoration pour son père, l'admiration/idéalisation de différentes figures masculines, l'attraction pour l'ordre et la discipline, la dimension de soumission [mise en tension chez lui avec une contrepartie du côté de la recherche de contrôle dans le relationnel], le combat, l'héroïsme, un certain idéalisme, etc.), qu'il y aurait intérêt à se pencher.

Nous clôturerons enfin ce chapitre sur la jeunesse d'Eichmann avec l'épisode de son entrée au Parti nazi. Cela faisait plusieurs années qu'Eichmann travaillait pour une compagnie pétrolière, en tant que représentant de commerce, lorsqu'il reçut de la part d'un ami de son père, le *Gauleiter*⁶⁴ de Linz Andreas Bolek, une invitation à une réunion du Parti national-socialiste. Cet ami de la famille était un fervent national-socialiste de la première heure et était une figure qu'Eichmann idéalisait⁶⁵. Eichmann décida de se rendre à cette réunion du Parti, qui se tint le 1^{er} avril 1932. Un certain Ernst Kaltenbrunner, futur successeur de Heydrich à la tête des services de sécurité du *Reich*, mais aussi fils d'un proche collègue du père d'Eichmann et déjà bien connu d'Eichmann lui-même, était présent à cette réunion, et l'incita à rejoindre le Parti nazi et la *SS*. À cette époque, où le Parti nazi avait gagné une certaine respectabilité suite à une percée électorale, Eichmann connaissait son programme et il est un fait qu'il avait déjà lu au moins en partie *Mein Kampf*.⁶⁶ Aussi, le traité de Versailles et son humiliation, qu'il invoqua lors de son procès comme l'un des

⁶³ I. S. KULCSAR, S. KULCSAR ET L. SZONDI, *Op. cit.*, p. 24.

⁶⁴ Un *Gauleiter* était un membre du Parti nazi qui avait la charge de la direction du Parti au sein d'un district, circonscription territoriale indépendante des limites des États du *Reich*.

⁶⁵ D. CESARANI, *Op. cit.*, pp. 41 et 47 ; I. S. KULCSAR, S. KULCSAR ET L. SZONDI, *Op. cit.*, p. 24.

⁶⁶ D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 48.

motifs de son entrée au Parti, n'était qu'un cliché dont il fit délibérément usage⁶⁷. Il fut tout de suite convaincu par l'invitation de Kaltenbrunner, adhéra au Parti le jour même, et devint membre de la SS sept mois plus tard. En mai 1933, alors que le national-socialisme était depuis peu interdit en Autriche avec l'accession d'Hitler au poste de chancelier, et peu de temps après avoir perdu son emploi (le plus probablement à cause de restrictions économiques au sein de l'entreprise⁶⁸), Eichmann décida de laisser derrière lui sa vie autrichienne et de rejoindre l'Allemagne, au sein de l'« Ordre noir » de la SS (*Schutzstaffel*), service d'élite qui est une sorte de police militarisée – bien que constituée de branches diverses – et politisée du Parti nazi. Une telle organisation n'est pas sans similitudes avec l'armée, cette masse artificielle que Freud, comme on le sait, considère comme une illustration de la masse organisée façonnant un idéal commun⁶⁹. Et quel est, précisément, l'idéal dont il s'agit ici ? Eichmann laissera entendre, après-guerre, que c'est le *Reich*⁷⁰, dont Hitler, son chef suprême et « incarnation » du peuple (*Volk*), en représentera la quintessence. C'est là que s'articule un lien à cette figure qui, pour Eichmann, ne faisait pas tant office de père symbolique, le registre ou la fonction d'un tel père étant plutôt court-circuité pour venir alimenter d'autant plus l'imaginaire, qui n'était pas en reste... Arendt mentionnera d'ailleurs à propos d'Eichmann un « *élément personnel* » qui fut rapporté par un témoin de la défense lors du procès à Jérusalem : son authentique « *admiration immodérée sans bornes pour Hitler* »⁷¹.

Après qu'il ait rejoint le Parti nazi, son père fit de même. Cesarani nous dit que « *ce fait, souvent négligé, qui échappa à l'enquête sur Eichmann, confirme la dynamique à l'œuvre entre le père et le fils* »⁷².

C'est bien au départ de cette relation entre le père et le fils que nous avons tenté ici de dégager et de mettre en évidence certains enjeux cruciaux relatifs aux identifications et à la fonction d'idéal. Enjeux qui, selon nous, renvoient de manière privilégiée au vecteur du Moi et à la problématique qui y est en jeu mais, bien au-delà, à la dynamique identificatoire qui est à l'œuvre au sein de chacun des vecteurs dans leur spécificité propre. Comme nous avons pu le constater, les questions ici concernées, loin de se limiter seulement à l'identification personnelle (*Sch*) d'Eichmann, portent en effet tout autant et se répercutent, irradiant ou se dialectisent à partir de ce registre du Moi sur l'identification relationnelle (*S*), l'identification sociale (relative à la société et au vivre-ensemble) (*P*), et celle qui relève de l'attachement ou de l'investissement contactuel (*C*) : bref, sur la structure pulsionnelle dans son ensemble.

⁶⁷ Il exprima d'ailleurs, dans l'un de ses textes argentins, ne pas même avoir été au fait, au moment de son entrée au Parti nazi, de ce que signifiait vraiment le traité de Versailles (« *Mais j'étais peut-être déjà captif de la pensée nationale-socialiste avant même de concevoir et de comprendre correctement ce qu'était la honte de Versailles* »), et il répugnait à faire valoir cet argument pour expliquer son adhésion au Parti nazi (B. Stangneth, *Op. cit.*, p. 322).

⁶⁸ D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 39. Il apparaît toutefois qu'Eichmann serait véritablement devenu las de son travail de vendeur, surtout suite à sa promotion en 1933, qui l'amena à travailler à Salzbourg, alors qu'il n'appréciait guère la ville et sa région.

⁶⁹ S. FREUD, *Psychologie des masses et analyse du moi (PMAM)*, OCFP, tome XVI, Paris, PUF, [1921], 1991, en particulier pp. 31 et suivantes.

⁷⁰ Ce que Kulcsar désignera comme « *la conception spiritualisée du Reich d'Eichmann* » (I. S. Kulcsar, S. Kulcsar et L. Szondi, *Op. cit.*, pp. 26 et 49).

⁷¹ Ce sont là les mots d'un témoin de la défense, lors du procès d'Eichmann (H. Arendt, *EJ, Op. cit.*, p. 276).

⁷² D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 42.

Chapitre 2 : Carrière et renommée

« Mon nom est devenu un symbole »⁷³
« J'étais connu comme le loup blanc »⁷⁴

Eichmann, 1957)

Dès août 1933, au sein d'un centre d'entraînement de la SS à Klosterlechfeld, puis à partir de janvier 1934, au sein de la légion autrichienne de la SS à Dachau, Eichmann fit l'objet d'un endoctrinement⁷⁵ qui l'imprégna de l'idéologie raciale nazie⁷⁶ et modifia sensiblement, dès 1934, son attitude vis-à-vis des juifs⁷⁷. Le sens du sacrifice des SS l'impressionnait particulièrement, et lui-même « ne contestait jamais ce qu'on lui disait. Au contraire, son dossier personnel au sein de la SS indique qu'il était avide d'apprendre et qu'il était un excellent national-socialiste »⁷⁸ : on peut relever ici la dimension de soumission/obéissance dont Eichmann savait faire preuve, mais également l'importance de la question de la discipline, de l'ordre, voire même – à travers le sacrifice – d'un certain « héroïsme », qui ne sont pas sans entrer en résonance avec ce que nous avons pu reconstituer précédemment comme constellation d'éléments caractérisant potentiellement une certaine réalité fantasmatique. En octobre 1934, à Berlin, il intègre le SD (*Sicherheitsdienst*), service de sécurité et de renseignement idéologique du Reich dirigé par Heydrich. Ce service avait pour mission d'espionner et de collecter des informations sur les prétendus ennemis du Parti nazi et du Reich, afin de s'en défendre. Comme l'indique Cesarani, « une fois entré au bureau central du SD à Berlin, il reçut une éducation politique et un endoctrinement sans relâche au sujet des questions juives »⁷⁹. Il intégra ensuite, en 1935, le département des affaires juives du SD, sachant qu'il allait alors concourir à la guerre idéologique contre le puissant « ennemi juif », qu'il s'agissait de surveiller⁸⁰. Dès le départ, il aspirait à monter dans la hiérarchie.

Avide de connaissances [*typique du k+*], il était déjà considéré fin 1937 comme « spécialiste reconnu des questions juives » et impressionnait par son savoir aussi bien parmi les nazis qu'au sein de la communauté juive, n'en cachant pas sa fierté. Très vite, il se mit à alimenter sa réputation [*notamment fonction k+ en EKP : se donne un personnage et de l'importance*], par exemple en affabulant connaître la Palestine (où il avait à peine mis les pieds durant une seule journée en 1937⁸¹) : « manifestement, il disposa très tôt du talent

⁷³ STANGNETH, B., *Op. cit.* p. 23. Eichmann expliquait avec pédanterie en Argentine en quoi son nom était déjà devenu un symbole avant même le début de la guerre (p. 522).

⁷⁴ *Ibidem*, p. 57.

⁷⁵ D. CESARANI, *Op. cit.*, pp. 55-56 et 65.

⁷⁶ La SS, troupe d'élite du Troisième Reich, était la « dépositaire par excellence de l'idéologie nazie » (D. Gallo, L'éducation au service de l'idéologie nazie. L'« appareil d'instruction de la SS » (1933-1945), dans *Les Écoles dans la guerre*, J.-F. Condette (dir.), Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2014, p. 349), tandis que le SD, qu'Eichmann intégrera en 1934, occupait à l'égard de la « vision du monde » nazie, au sein même de la SS, une place toute particulière (B. Stangneth, *Op. cit.*, p. 293).

⁷⁷ D. CESARANI, *Op. cit.*, pp. 55-56.

⁷⁸ *Ibidem*, p. 65.

⁷⁹ *Ibidem*, p. 460.

⁸⁰ *Ibidem*, pp. 58 et 65.

⁸¹ Dans le cadre d'un voyage réalisé en compagnie de son supérieur de service dans le but notamment d'évaluer les possibilités d'une émigration de la population juive vers la Palestine, ils furent tous deux expulsés au bout de vingt-

qui consiste à nourrir sa propre réputation en utilisant même des projets qui ont échoué »⁸².

Il avait aussi le don de « *se mettre en scène sans une once de timidité* »⁸³ [EKP : centre *hy+ k+ et prégnance du scopique*] : un épisode que nous pouvons ici relever remonte au mois de juin 1937 où, lors d'une cérémonie d'adieux organisée en l'honneur du rabbin Joachim Prinz, qui avait décidé d'émigrer aux États-Unis, Eichmann, qui s'était invité et s'y présenta en civil avec quelques collaborateurs, « *se donna de tels airs de star et se mit tellement en scène que chacun des quelque 2000 invités remarqua forcément l'homme de la SS* »⁸⁴.

À cette époque, il écrivait des textes sur l'instruction idéologique ainsi que des manuscrits, des rapports et des comptes rendus de conférences qu'il donnait dans des écoles *SS* et *SD*, et qui reflétaient qu'il était déjà pris par le délire⁸⁵ du mythe nazi de la dangereuse puissance de l'ennemi juif et de la conspiration juive mondiale contre l'Allemagne, dont « *il était entièrement convaincu* »⁸⁶ : « *ses rapports et ses conférences des années 1936-1938, ceux qui nous sont parvenus, sont emplis d'une idéologie raciale antisémite et d'une forte croyance en une théorie du complot juif. À ce moment de sa carrière, les Juifs étaient déjà pour lui définis comme de puissants 'ennemis' du Reich* »⁸⁷. Pour Eichmann, le monde prenait son sens à travers la conception nazie de la vie⁸⁸.

En 1938, il devient directeur de l'unité spéciale II 112, puis de l'Office central pour l'émigration juive à Vienne. Son savoir et ses connaissances sur les organisations juives, le judaïsme, le sionisme et la société juive (il était entre autres chargé au sein du *SD* de missions de surveillance et d'espionnage), lui serviront d'armes contre les Juifs afin d'obtenir plus facilement leur coopération⁸⁹ [*s± : technique relationnelle ; séduction : h+ s±*]. Il devient connu parmi les Juifs de Vienne « *comme l'un des deux Adolf* »⁹⁰. Il représentait en effet la politique juive d'Hitler, se fit connaître et apprécier à tous les niveaux de la hiérarchie pour ses innovations (par exemple, la création des premiers camps de travail forcé pour les Juifs d'Autriche), son organisation et son efficacité : à côté de l'émigration/expulsion, il radicalise la persécution des juifs et la terreur grâce aux menaces et au chantage, aux extorsions et escroqueries, aux pillages des biens juifs (afin d'augmenter les quotas d'expulsion), aux maltraitements et à la violence, à des arrestations, des rafles, des

quatre heures par les autorités britanniques et leur voyage fut donc en lui-même un échec. Le ton et le contenu du rapport sur ce voyage, qu'Eichmann contribua à rédiger et cosigna, « *contredisent ainsi les déclarations ultérieures d'Eichmann, selon lesquelles il était alors un avocat enthousiaste du sionisme, dénué de la moindre animosité envers les Juifs* » (D. Cesarani, *Op. cit.*, p. 78).

⁸² B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 32.

⁸³ *Ibidem*, p. 32.

⁸⁴ *Ibidem*, p. 30. L'épisode est également relaté par Cesarani (*Op. cit.*, pp. 82-83).

⁸⁵ D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 18.

⁸⁶ *Ibidem*, p. 81.

⁸⁷ *Ibidem*, p. 457.

⁸⁸ *Ibidem*, p. 83.

⁸⁹ Il n'est pas exclu, à s'en tenir aux données historiques dont on dispose, qu'Eichmann ait pu, pendant un certain temps, considérer l'objectif des sionistes comme convergeant avec ses propres intérêts et ceux de ses missions d'expulsion/déportation de l'« ennemi Juif ». Mais s'il se montrait parfois plus respectueux à l'égard des juifs sionistes, c'est avant tout parce qu'« *il était plus rationnel de se comporter correctement envers les dirigeants juifs qui travaillaient à l'émigration du plus grand nombre de Juifs possible. L'émigration était la clé et tout, y compris les sentiments personnels, devait être subordonné à cette fin* » (*Ibidem*, pp. 83-84).

⁹⁰ T. SEGEV, cité par B. Stangneth, *Op. cit.*, p. 34.

emprisonnements et déportations en camps de concentration⁹¹. Eichmann pouvait trouver une véritable complaisance au travers du sentiment de domination de l'autre. Dès cette époque, il est en contact avec et rencontre des nazis tels que Göring ou encore Goebbels et, bien sûr, Heydrich.

Aussi, il inventa être né en Palestine, parler le yiddish et l'hébreu – il se promenait parfois avec un livre en hébreu à la main – afin d'encore mieux asseoir son autorité et sa réputation : « *Considérer les moyens modestes avec lesquels Eichmann parvint, même auprès de ses collègues, à donner l'image du parfait hébraïste, permet de tirer quelques leçons sur l'efficacité de son jeu avec les rôles et les images* »⁹² [à nouveau k+ : s'invente un personnage ; mais également le côté séducteur de h+ s± ; et le côté démonstratif de hy+]. Ce côté « mythomane » ne pourrait-il pas être considéré comme de l'ordre de « tous les moyens sont bons pour parvenir à ses fins » (s±), d'une part, mais surtout comme un moyen de servir son EKP, le personnage qu'il se représente être et dans lequel il se fond, et la prégnance de son côté scopique ? Début 1938, il fit même savoir à Adolf Böhm, historien juif et auteur de deux tomes d'un ouvrage sur l'histoire du sionisme (« *Die zionistische Bewegung* », 1921 et 1937), qu'il attendait de lui un grand article sur sa propre personne dans le tome suivant⁹³ ; et à propos du respect manifesté par ses subordonnés à son égard, il exprima que cela « *incita presque les Juifs à [l'] installer sur un trône* »⁹⁴. En février 1939, un journal français publie un article dans lequel Eichmann est surnommé le « *tsar des Juifs* ». Comme nous l'indique Stangneth, Eichmann s'en est enorgueilli⁹⁵ car il avait cherché cette renommée et avait même activement contribué à la façonner, conscient du pouvoir qu'elle lui procurait sous le régime. Il collectionnait et compilait d'ailleurs un dossier, déjà bien fourni en 1939, qui rassemblait toutes les coupures de presse à son sujet, et c'est d'ailleurs avec fierté qu'il exprima plus tard en Argentine : « *Personne d'autre ne jouissait d'une aussi grande notoriété que ma petite personne dans la vie politique juive, que ce soit en Allemagne ou dans les pays européens* »⁹⁶.

Si, comme le dit très justement Cesarani, « *sa soif de promotion et de pouvoir se confondait avec les dynamiques du SD et du régime nazi* »⁹⁷, il n'en demeure pas moins qu'un réel pulsionnel dans sa dynamique irréductiblement singulière est immanquablement en jeu. Nous reviendrons par la suite sur cette question importante de la relation entre un régime (anti-)politique et un sujet singulier afin d'en proposer notre lecture.

En 1939, Eichmann est envoyé à Berlin, où est créé un Office central du *Reich* pour l'émigration juive, puis à Prague pour la création de l'Office central pragois dont il sera directeur. Il intègre ensuite un service du bureau des Territoires occupés (*Amt für besetzte Gebiete*) qui lui donne comme mission supplémentaire la coordination des plans d'installation à l'Est, et il devient conseiller spécial de Heydrich pour les affaires juives, ce

⁹¹ D. CESARANI, *Op. cit.*, chapitre 3, particulièrement pp. 87-100.

⁹² B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 55.

⁹³ *Ibidem*, p. 33.

⁹⁴ *Ibidem*, p. 40.

⁹⁵ Et même auprès des Juifs eux-mêmes : « *Comme je l'ai dit à quelques reprises aux Juifs importants, quand je les avais sous la main : « Vous savez chez qui vous êtes ? Vous êtes chez le tsar des Juifs. Vous ne le savez pas ? Vous n'avez pas lu le Pariser Tageblatt ?! »* (*Ibidem*, p. 40).

⁹⁶ B. STANGNETH, *Op. cit.*, pp. 42-43.

⁹⁷ D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 98.

qui lui confère des pouvoirs exécutifs encore bien plus importants que ceux qu'il avait eu jusque-là dans le domaine de l'émigration. C'est durant cette même année 1939 que l'émigration forcée et les expulsions commencèrent à laisser place aux projets de déportation de masse vers la Pologne, qu'Eichmann coordonnait. Il intervient lors de réunions interministérielles et de conférences de planification pour les déportations, la mise en ghetto et les premiers essais d'extermination de masse.

En janvier 1942, lors de la conférence de Wannsee, au cours de laquelle les nazis planifièrent la systématisation de l'extermination des juifs d'Europe, il fut officiellement intronisé comme coordinateur de tous les travaux interministériels portant sur la « Solution finale de la question juive » et devient alors un acteur majeur du génocide. C'est lui qui avait rédigé les projets de discours pour l'exposé tenu par Heydrich ce jour-là, tout comme il rédigea ensuite le procès-verbal de la conférence, d'une quinzaine de pages, qui est « *peut-être le document le plus honteux de l'histoire moderne* »⁹⁸. Cette même année 1942, il écrit un livre (« *La Solution finale de la question juive* ») comprenant les statistiques de la déportation, ouvrage qu'il dédiera à Heydrich, assassiné peu de temps auparavant. Mais « *ses grands espoirs de devenir un auteur à succès furent rapidement déçus* »⁹⁹, car la publication de son ouvrage fut interdite du fait de données trop confidentielles et trop sensibles que pour être dévoilées au grand public.

En 1943 et 1944, il organisa des visites de la Croix-Rouge au sein du camp de Theresienstadt, pures mises en scène visant à faire passer ce dernier pour un ghetto modèle afin de rassurer l'opinion publique.

En mars 1944, Eichmann fut réaffecté en Hongrie, à Budapest, où il fut responsable de l'organisation des déportations, et où il bénéficia d'une équipe spéciale d'intervention [*Sondereinsatzkommando*] à son nom afin de diriger en personne pour la première fois un certain nombre de déportations¹⁰⁰. En moins de deux mois, de la mi-mai au début juillet 1944, 437 403 juifs hongrois¹⁰¹ furent déportés vers Auschwitz. Comme le note Arendt : « *nulle part ailleurs on ne déporta et extermina tant de gens en si peu de temps* »¹⁰². C'est aussi en Hongrie qu'Eichmann désobéit sciemment aux ordres d'arrêter les déportations du *Reichsführer-SS* [chef de la *SS* pour le *Reich*] Himmler. Se pavanant de ses « performances » meurtrières, il se dira plus tard en Argentine « *certain qu'on élèvera un monument [Denkmal] à [sa] mémoire à Budapest* »¹⁰³. On peut ici encore faire un rapprochement avec $k+$ ($p-$) et sa propre mise en scène ou scénarisation d'un personnage qu'il s'invente, au point même de se détacher de la réalité dont il fait fi ; l'élévation d'un monument ou d'une statue¹⁰⁴ est, dans le cas présent, éminemment représentative ou illustrative de la fonction $k+$ et de l'*Habmacht*, la puissance d'avoir dont parle Szondi (nous y reviendrons). Le côté « exhibiteur » du $hy+$, notamment, doit aussi à nouveau être

⁹⁸ M. ROSEMAN, *Die Wannsee-Konferenz. Wie die NS-Bürokratie den Holocaust organisierte*, Berlin, 2002, cité par C. GEISLER, *Individuum und Masse – Zur Vermittlung des Holocaust in deutschen Gedenkstättenausstellungen*, Bielefeld, transcript Verlag, 2015, p. 119 [notre traduction].

⁹⁹ D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 205.

¹⁰⁰ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 89.

¹⁰¹ La Hongrie comptait à l'époque un total de 750 000 juifs.

¹⁰² H. Arendt, *EJ*, *Op. cit.*, p. 263.

¹⁰³ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 92.

¹⁰⁴ L'expression allemande « *ein Denkmal errichten* », comportant le terme « *Denkmal* » (monument), peut par exemple se traduire par « élever une statue (à quelqu'un) ».

considéré.

C'est aussi en Hongrie qu'Eichmann ordonna à partir de fin 1944 des marches forcées ou marches de la mort de milliers de juifs ; et même après l'ordre donné par Himmler de les suspendre, il en ordonna la reprise.

À la toute fin de la guerre, à Berlin, il fit la déclaration suivante lors d'un « discours d'adieux » devant ses subordonnés : « *Je sauterai dans ma tombe en riant, car c'est une satisfaction extraordinaire pour moi que d'avoir sur la conscience la mort de cinq millions de Juifs* »¹⁰⁵. Cette déclaration fut ensuite rapportée, à charge, par un de ses anciens subordonnés, Dieter Wisliceny, lors du procès de Nuremberg¹⁰⁶. Comme l'exprime Arendt, reprenant des mots qu'Eichmann prononcera par la suite en Argentine, sortir de la scène avec une telle déclaration lui procura un « *sentiment extraordinaire d'euphorie* »¹⁰⁷ [« *bloc d'irréalité* » *p- d- m-* ; nous reviendrons plus tard sur cette question du « *bloc d'irréalité* »].

Mais dès les derniers mois de la guerre, beaucoup de nazis prirent leur distance avec lui, et il perdit alors petit à petit le contrôle de l'image qu'il avait activement cherché à construire. Le personnage dont il avait continuellement alimenté l'image sous le régime nazi s'est avéré en fin de compte être à double tranchant et s'est retourné contre lui : « *n'ayant cessé de se mettre en avant, il était désormais très facile de se dissimuler derrière lui* »¹⁰⁸. En effet, suite aux témoignages lors du procès de Nuremberg, où bien d'autres nazis qui étaient jugés en firent un « bouc-émissaire » tout trouvé – exagérant ouvertement le rôle et l'importance qu'il avait vraiment eue – il allait même devenir en 1947 pour David Ben Gourion et Simon Wiesenthal « l'ennemi des Juifs N°1 », notamment de par sa position privilégiée de témoin du nombre de victimes du génocide. Toutefois, Eichmann ayant inventé durant la guerre être un ami proche du grand mufti de Jérusalem, une fois prisonnier dans un camp allié à la fin de la guerre, s'appuya sur ce mensonge afin de faire croire aux officiers nazis de son entourage qu'il était en partance pour le rejoindre au Proche-Orient ; cette allégation, tout aussi mensongère que la première, eut par la suite un effet de désinformation dont il tira profit, la rumeur de ce prétendu exil s'étant vite répandue publiquement.

Qu'en est-il du registre paroxysmal chez Eichmann, plus précisément dans sa

¹⁰⁵ H. ARENDT, *EJ, Op. cit.*, p. 113. Dans un texte écrit en 1956 en Argentine, Eichmann ne nie pas avoir fait lui-même cette déclaration, mais il en donne une autre version : « (...) *et s'il le faut à présent, je sauterais dans la tombe avec plaisir, ayant conscience qu'avec nous environ 5 millions d'ennemis du Reich ont été tués* » (B. Stangneth, *Op. cit.*, pp. 313-314). Toutefois, lors de son procès à Jérusalem, confronté par le juge Yitzhak Raveh à ce qu'il avait écrit de sa propre main dans ses « Mémoires » de prison, il fut contraint de reconnaître qu'il n'avait pas prononcé « ennemis du Reich » mais bien « Juifs » (D. Cesarani, *Op. cit.*, p. 382 ; B. Stangneth, *Op. cit.*, pp. 314 et 431). Il est à signaler qu'en mentionnant le chiffre de cinq millions de juifs – et non pas six millions –, Eichmann fait sans doute référence au nombre de juifs « transportés » vers les camps de la mort.

¹⁰⁶ Wilhelm Höttl, officier SS autrichien, témoin à charge lors du procès de Nuremberg, y déclara qu'Eichmann lui avait confié non pas le chiffre de cinq, mais de six millions de victimes juives, exterminées par le régime nazi (B. Stangneth, *Op. cit.*, p. 106). Horst Theodor Grell, chef du service des questions juives à Budapest et témoin lors du procès Eichmann, rapporta qu'Eichmann lui avait aussi donné ce chiffre de six millions, dès la fin de l'automne 1944 (B. Stangneth, *Op. cit.*, p. 95).

¹⁰⁷ A. Eichmann, cité par H. Arendt, *EJ, Op. cit.*, p. 114.

¹⁰⁸ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 88.

composante *e-* d'affects « brutaux » et concernant le clivage caractéristique du Caïn pur, qui ressortent nettement en *EKP* ? Comme nous l'avons vu concernant la relation entre les vecteurs *S* et *Sch*, certaines configurations en *S* (*VGP*) [*séduction ; soumission/domination*] pouvant se « mettre au service » du Moi, nous allons découvrir qu'une telle tendance peut également être dégagée entre le vecteur *P* dans son ensemble – une certaine « contribution » [*mise en scène/démonstration*] du facteur *hy* (avec son positionnement en *hy+* de l'*EKP* qui nous intéresse plus particulièrement) au Moi ayant déjà été soulignée – et le vecteur *Sch*.

Commençons par relever qu'Eichmann se montrait souvent particulièrement grossier ou ordurier¹⁰⁹, mais aussi régulièrement insultant¹¹⁰ à l'égard de ses interlocuteurs juifs, leur criant ou même leur hurlant dessus¹¹¹. Mais il semble qu'il y ait eu une certaine évolution dans sa conduite envers les juifs : si des témoignages de certains d'entre eux le décrivaient comme pouvant se montrer à l'écoute et posé durant la période antérieure aux années 1938-1939, une série d'autres témoignages lors de son procès eurent pour effet que « *l'accusation et les juges convinrent que la personnalité d'Eichmann avait subi une métamorphose réelle et durable* »¹¹². Cesarani parle lui aussi d'une « *évolution de son caractère vers une plus grande brutalité* »¹¹³. Toutefois, une telle métamorphose se manifesta plus précisément « *dès qu'il fut promu à un poste de commandement* »¹¹⁴ à Vienne et, comme le relève dès lors Arendt, elle « *peut susciter quelques doutes* »¹¹⁵. On peut en effet penser, comme le laisse entendre Arendt, qu'une telle évolution dans la conduite d'Eichmann ait été plutôt liée au pouvoir qu'il obtint, et que cette évolution ait dès lors été fortement déterminée par un changement d'attitude délibéré de sa part (sans doute non sans rapport avec son *s±*¹¹⁶), bien qu'évidemment aussi favorisée sinon encouragée par le contexte totalitaire et ses normes. C'est ainsi que, déjà lorsqu'il était à Vienne, et dès 1938, Eichmann employait sans scrupule des méthodes agressives, recourait à la terreur pour expulser les juifs du *Reich*¹¹⁷ et que, selon plusieurs témoins lors de son procès, il était déjà à ce moment-là en proie à des crises violentes¹¹⁸. Soulignons enfin que des changements dans son comportement et des manifestations de décharge des affects comme celles précitées ne se limitèrent vraisemblablement pas au seul cadre des échanges avec les (représentants) juifs : « *au cours des dernières années, tout le monde avait peur de lui, tout le monde était vraiment terrifié. Il était très nerveux et criait sur ses officiers, et même sur ses amis* »¹¹⁹.

¹⁰⁹ H. ARENDT, *EJ, Op. cit.*, p. 356 ; D. CESARANI, *Op. cit.*, notamment pp. 85 et 101.

¹¹⁰ D. CESARANI, *Op. cit.*, notamment pp. 98 et 101.

¹¹¹ *Ibidem*, notamment pp. 100 et 207.

¹¹² H. ARENDT, *EJ, Op. cit.*, p. 143.

¹¹³ D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 233.

¹¹⁴ H. ARENDT, *EJ, Op. cit.*, p. 143.

¹¹⁵ *Ibidem*.

¹¹⁶ Voici ce que dit Arendt, qui relate les propos du Dr Franz Meyer, responsable juif, à propos de la « métamorphose » d'Eichmann entre la fin de sa première période berlinoise (1936-1937) et l'année 1939, à Vienne : « *à cette époque, Eichmann nous écoutait vraiment et essayait sincèrement de comprendre la situation* » ; *sa conduite était 'tout à fait correcte' – 'il avait coutume de m'appeler monsieur et de m'offrir un siège'. Mais en février 1939, tout était changé. (...) on le reconnaissait, bien sûr, mais il était complètement transformé : 'J'ai dit aussitôt à mes amis que je n'étais pas certain d'avoir affaire au même homme. Tant la métamorphose était terrible [...]. Je rencontrai là un homme qui se comportait comme s'il était maître de la vie et de la mort. Il nous reçut avec insolence et grossièreté. Il ne nous laissa pas approcher de son bureau* » (H. Arendt, *EJ, Op. cit.*, p. 143).

¹¹⁷ D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 29.

¹¹⁸ *Ibidem*, p. 337.

¹¹⁹ D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 251. Témoignage de Joseph Weisl, l'un de ses sous-officiers. Stangneth évoque aussi la

Intéressons-nous maintenant au contexte dans lequel surviennent nombre de ces crises que nous venons d'évoquer et qui nous sont rapportées par la littérature. En mars 1939, Eichmann convoqua à Berlin des représentants de la communauté juive, se mit à hurler violemment sur eux et à les menacer de les envoyer en camp de concentration¹²⁰. Pourquoi donc ? La nouvelle de sa promotion à venir au sein de l'Office central du *Reich* pour l'émigration juive à Berlin avait fuité dans un journal d'exil en langue allemande avant même qu'elle ne soit officiellement annoncée (par l'Office central de la sécurité du *Reich* [*Sicherheitshauptamt*]). Cette fuite ne pouvait donc venir que de la communauté juive... à laquelle il s'était vanté de cette future promotion. Cependant, une telle fuite était très mal vue par ses supérieurs, car elle signifiait qu'Eichmann s'était vanté de cette promotion auprès des juifs, signe d'une arrogance, d'autant plus déplacée que c'était auprès des ennemis du *Reich* qu'il avait révélé l'information. Cette crise se manifesta donc dans un contexte où *sa réputation* était en jeu.

En 1939 également, Eichmann explosa¹²¹ face à la suggestion faite par un dirigeant juif d'utiliser une taxe acquittée par les émigrants juifs pour la mise en place d'un bureau d'émigration : cet argent était celui du *Reich* et devait par conséquent servir à *la Cause du Reich*. En juillet 1942, il se mit dans une colère sans borne sur un subordonné lorsqu'il apprit que ce dernier avait annulé le départ d'un train de déportation de juifs depuis Bordeaux parce que ce train n'était pas assez rempli : tous les trains prévus devaient rouler car c'était une question de *prestige*¹²², *pour lui-même vis-à-vis de ses propres supérieurs*. En 1944 en Hongrie, Eichmann se retrouva fou de rage¹²³ : lui, l'expert, le spécialiste, voyait un collaborateur nazi autorisé à s'ingérer dans son domaine de compétences (la déportation) et *empiéter sur son terrain de prédilection*, ce qu'il ne pouvait tolérer ! Cela éveillait chez lui des sentiments prononcés et tenaces de *rivalité*¹²⁴ et nous montre encore une fois à quel point il était centré sur lui-même. Lors de l'enquête préliminaire à son procès à Jérusalem, Eichmann fut confronté par l'inspecteur de police à un témoignage accablant – et peut-être mensonger – d'un ancien colonel SS. Il bégaya alors de rage¹²⁵ et rétorqua en insinuant que ce SS n'était pas digne de son grade.

Enfin, il était aussi susceptible d'exploser de rage face à des situations où était remis en question le national-socialisme ou son idéologie. Ainsi, lorsqu'en Argentine, au sein d'un groupe de discussion de camarades restés nazis, des dames invitées ont signifié que le national-socialisme avait été un régime de nature criminelle, Eichmann avoua avoir eu besoin de se dominer pendant que ces dames étaient encore présentes, avant d'exploser et de dire : « *C'est pour ça que nous avons tout donné (...) tout, notre jeunesse, tout, y compris la liberté, et d'autres ont donné encore plus, même leur vie. Et c'est la raison pour laquelle je ne supporte pas qu'on me demande ce qui, le 30 janvier 33, [aurait] pu arriver de pire*

colère qu'il pouvait manifester à l'égard de ses subordonnés (B. Stangneth, *Op. cit.*, p. 197).

¹²⁰ B. STANGNETH, *Op. cit.*, pp. 37-42.

¹²¹ D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 101.

¹²² *Ibidem*, p. 186.

¹²³ *Ibidem*, pp. 378 et 234-235.

¹²⁴ Un tel sentiment de rivalité se retrouve également chez Eichmann vis-à-vis ni plus ni moins que d'Hans Frank, gouverneur général de Pologne et haut membre du parti nazi, car ce dernier voulut un temps empêcher le moindre transport de juifs sur son territoire. Eichmann laissa entendre qu'il aurait le dessus sur Frank si ce dernier engageait une lutte avec lui (B. Stangneth, *Op. cit.*, p. 51).

¹²⁵ H. ARENDT, *EJ*, *Op. cit.*, p. 119.

[que] le national-socialisme à la tête de l'État ? Là, je deviens fou »¹²⁶. Il raconta aussi un épisode où, en Argentine, il explosa de rage¹²⁷ après avoir vu sa femme lire la Bible : c'était quelque chose d'*incompatible avec sa « Gottgläubigkeit »*¹²⁸ [littéralement : « croyance en dieu »], *religiosité* ou « croyance » nationale-socialiste à caractère ethnique.

Selon nous, ce qui se dégage de similaire ou de commun à ces diverses situations, ce sont, en définitive, des réactions de crise d'affects face à tout ce qui touche à sa propre personne à travers ce qu'il nous révèle avoir de plus cher (sa réputation, son prestige, sa compétence, son expertise, sa spécialité), ou à travers ce qui représente un prolongement de sa personne, ou plutôt ce à quoi il s'identifie, ce dans quoi il se retrouve (le national-socialisme) et à travers quoi il cherche véritablement à se donner sens et consistance, à exister.

Il nous paraît intéressant, avant d'en terminer avec ce chapitre sur la carrière

¹²⁶ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 377.

¹²⁷ D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 384.

¹²⁸ Une première tentative de définition très – sinon trop – approximative de cette notion pourrait revenir à dire qu'il s'agit d'un mouvement religieux nazi se rapprochant d'une forme de déisme néo-païen. Toutefois, à proprement parler, les qualifications de « nazi », tout autant que celles de « déisme » ou de « néo-paganisme », sont toutes insatisfaisantes : même des individus sans aucune accointance avec le Parti nazi étaient tout à fait susceptibles de se reconnaître pleinement dans cette catégorie générique ; la croyance d'une partie des *gottgläubige* [croyants en dieu] ne pouvait être assimilée ni à une forme de déisme ni à une forme de paganisme (certains se considéraient d'ailleurs toujours chrétiens bien qu'ayant quitté leur Église ; d'autres encore se considéraient en fait athées mais adhéraient avant tout au Parti nazi). Parmi les *gottgläubige*, on pouvait retrouver des catégories aussi diverses et disparates que les chrétiens ayant décidé de rompre avec leur Église, les théistes, les déistes, les néo-païens germaniques ou encore les panthéistes : bref, la croyance religieuse ou spirituelle dans un sens très large. Dès lors, ce qui demeure, au fond, le commun dénominateur de cette *Gottgläubigkeit* [croyance en dieu] – à entendre comme une croyance en dieu quel qu'il soit, catégorie quelque peu « fourre-tout » –, et qui la définit de manière caractéristique, c'est son détachement de toute Église préexistante. Si le mot *Gottgläubiger* [croyant en dieu] n'était pas nouveau et existait déjà bien avant 1936, c'est suite à la rupture des premiers dirigeants nazis avec leur Église au cours de l'année 1936 [seul Alfred Rosenberg, parmi les dirigeants, quitta son Église avant cela, dès novembre 1933] que cette catégorie de « croyant en dieu » fut officiellement intégrée dans le national-socialisme. L'objectif était notamment de « créer une alternative aux noms confessionnels existants et de contrer les accusations d'impiété ou de néo-paganisme de l'Église » (P. Rosin, *Konrad Adenauer Stiftung*, le 30 janvier 2023, Glaube und Aberglaube [Croyance et superstition] :

<https://www.kas.de/de/web/die-politische-meinung/artikel/detail/-/content/glaube-und-aberglaube> ; signalons ici que, pour des raisons stratégiques, Hitler n'a jamais officiellement quitté l'Église catholique, tout comme il ordonna formellement à Joseph Goebbels, notamment, d'en faire autant). En somme, avec l'intronisation de cette catégorie de *gottgläubiger* dans le mouvement nazi, il s'agissait avant toute chose d'une manœuvre politico-idéologique qui avait pour but, d'une part, de tenter d'ôter ou de dissiper les réticences des citoyens – potentiels futurs membres du Parti nazi ou de la SS – qui étaient toujours rattachés à une Église et, d'autre part – et c'est le motif majeur – de viser à écarter les freins et résistances ainsi que toutes les influences et ingérences qui pourraient venir des Églises traditionnelles et de leurs institutions. Si l'opération se voulait stratégique, la finalité était clairement anti-cléricale. Ce n'est qu'à partir de fin 1936 que la mention *gottgläubiger* a commencé à être officiellement inscrite sur les papiers d'identité en Allemagne, suite à un décret du Ministère de l'Intérieur du Reich du 26 novembre 1936 ; le terme sera également utilisé dans les pays annexés à partir de 1938 (Pour plus de détails sur ce sujet peu étudié dans la littérature francophone, le lecteur pourra entre autres se référer aux publications suivantes : P. Rosin, *Op. cit.* ; R. Steigmann-Gall, *The Holy Reich : nazi conceptions of christianity, 1919-1945*, New York, Cambridge University Press, 2003, spécialement le chapitre « gottgläubig : Assent of the anti-christian ? », pp. 218-260 ; H. Junginger, *Die deutsche Glaubensbewegung und der Mythos einer « dritten Konfession »*, in M. Gailus und A. Nolzen (Eds.), *Zerstrittene, « Volksgemeinschaft ». Glaube, Konfession und Religion im Nationalsozialismus*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2011, pp. 180-203 ; M. Gailus, *Gefährliche ambivalenzen des religiösen : religiosität im « Dritten Reich »*, in *Theologie geschichte : Zeitschrift für Theologie und Kulturgeschichte*, 18, 2023, pp. 1-16). Voir aussi la note suivante.

d'Eichmann, de revenir sur cette question de sa *Gottgläubigkeit* national-socialiste¹²⁹, et cela pour deux raisons.

Tout d'abord, parce qu'elle constitue un élément sur lequel nous serons amené à revenir dans la suite de notre réflexion.

Ensuite, afin d'en tirer dès à présent au moins une première conclusion : s'il n'y a pas lieu de considérer que cette *Gottgläubigkeit* ait joué un rôle incitateur¹³⁰ décisif quant à la participation d'Eichmann au projet nazi, elle constitue sans doute, avec d'autres éléments, un reflet¹³¹ de son aliénation à l'idéologie nazie, plus encore si l'on tient compte de sa persistance bien après la fin de la guerre, ce qui était un cas rare¹³². Sachant comment la SS, et plus particulièrement encore le SD, étaient pétris de l'idéologie nazie, et que la *Gottgläubigkeit* nazie pouvait être considérée comme un accomplissement de la « vision du monde » national-socialiste, le fait qu'Eichmann explose de rage en Argentine, une décennie, ou presque, après la fin de la guerre, du seul fait de voir sa femme lire la Bible, peut nous donner une idée de l'emprise idéologique dont il pouvait (s') être (fait) l'objet.

Chapitre 3 : La vie clandestine ou l'anonymat le plus complet

« Il y resta [dans le nord de l'Allemagne] pendant quatre ans (...) et il s'y ennuya probablement à mourir »

(H. Arendt, 1963¹³³)

¹²⁹ Si la dénomination « Gottgläubiger » n'a jamais été restreinte aux seuls membres du Parti nazi, à partir de fin 1936 lesdits « croyants en dieu » membres du Parti, à tout le moins, désignaient les nazis qui avaient fait du Parti leur « église » et de la « vision du monde » national-socialiste leur « théologie » (M. Gailus, Op. cit., pp. 8-9). Au sein du Parti nazi cette « croyance » n'impliquait pas grand-chose dogmatiquement parlant et elle pouvait renvoyer au christianisme dit « positif » (tel que pensé par le Programme du Parti nazi de 1920), hors Églises, mais se basait plus souvent sur des vues créationnistes et déistes (I. Bear, Adolf Hitler : a biography, Alpha Editions, 2016, p. 75) ou sur un néo-paganisme panthéiste, forme de panthéisme naturaliste et « scientifique » qui revendiquait l'intégration du paradigme biologique dans une conception vitaliste et que l'on retrouvait notamment chez Himmler et dans la SS (A. Mineau, SS Thinking and the Holocaust, Brill, 2012, pp. 35 et 56). C'est à cette dernière forme que se rapporte, très nettement, la « croyance » en dieu d'Eichmann.

Au sein de la population allemande dans son ensemble, dont l'immense majorité était chrétienne [$\pm 95\%$], seulement 3,5% se considéraient gottgläubige lors d'un recensement effectué en 1939 (H. Junginger, Op. cit., pp. 197-199), 3,5% parmi lesquels une part encore ne se reconnaissait pas nécessairement dans la mouvance nazie (cf. note précédente). Au sein du Parti nazi, le taux de *Gottgläubigkeit* était de loin le plus élevé au sein de la SS. Mais au sein même de la SS, c'est dans le SD, dont Eichmann faisait partie, que l'on retrouvait un taux encore plus élevé d'adhésion à cette « croyance » nazie. Parmi ses membres, « au moins 90 pour cent ont changé d'affiliation religieuse pour devenir croyant en Dieu (Gottgläubig) », ce qui fait que « le taux de retrait de l'église était étonnamment élevé dans le SD par rapport au reste de la SS » et qu'il « contraste fortement avec celui du corps des officiers SS » (G. C. Browder, Hitler's enforcers : The Gestapo and the SS Security Service in the Nazi Revolution, New York, Oxford University Press, 1996, p. 166).

¹³⁰ Ce qui se distingue notamment, quant au rapport avec leurs propres crimes, du cas de figure de terroristes ou radicalisés religieux.

¹³¹ Cf. note 129.

¹³² En effet, « avec l'effondrement du régime nazi en 1945, presque tous les 'croyants en dieu' sont retournés dans le giron des communautés chrétiennes. En revanche, quelques rares anciens 'croyants en dieu' sont restés fidèles à leur nouvelle vision du monde religieuse jusque dans les années 1960 » (P. Stellnberger, Gottgläubig war ich im Leben. Gottgläubig sterbe ich ! – 'Gottgläubigkeit' als Ausweis eines nationalsozialistischen Weltbildes ?, *Zeitschrift des historischen Vereines für Steiermark*, 114, 2023, p. 322 [notre traduction]).

¹³³ H. ARENDT, *EJ*, Op. cit., p. 415 (l'année indiquée est celle de la version originale en anglais).

Comme nous le rapporte Arendt, la défaite de l'Allemagne en mai 1945 provoquera une certaine crise chez Eichmann : « *Je pressentais qu'il me faudrait vivre une vie individuelle, difficile, sans chef ; que je ne recevrais plus de directives de qui que ce soit, qu'on ne me donnerait plus d'ordres ni de commandements, qu'aucune ordonnance appropriée ne serait là pour que je la consulte – bref, que je devrais mener une vie jusque-là inconnue de moi* »¹³⁴. On retrouve ici comme un écho de la description freudienne de l'angoisse panique qui s'empare du sujet lors de la désagrégation de la masse¹³⁵, angoisse aussi de devoir faire face à sa liberté.

Le fait qu'Eichmann formule explicitement ce sentiment d'obligation à devoir vivre, malgré lui, une vie individuelle, nous laisse dès lors non seulement entendre, de ses propres mots, en quoi sa vie n'était pas individuelle jusqu'alors, mais aussi en quoi il craignait une telle vie... [*p-* : *c'est ici au GANZ qu'il faut se référer, qui nous dévoile la dimension fondamentalement participative du Moi ; on peut aussi rappeler ici la présence et le rôle que peut jouer le contact anxieux, déjà mentionné, le p- étant accompagné du d- et du m+, lesquels ressortent également au travers du GANZ et renvoient à la participation contactuelle, au besoin d'accrochage et de collage à un Haltobjekt (« objet de tenue »), lequel fournirait une base faisant office de support, d'appui ou/et de soutien*]. L'effondrement du régime nazi révèle dès lors une certaine régression : de fait, jusqu'alors et cela depuis une douzaine d'années, l'existence (moïque) d'Eichmann ne tenait essentiellement que dans son rapport au *Führer*, aux membres du Parti et à son élite, la *SS*, à laquelle il appartenait. À travers son adhésion et son appartenance au Parti nazi ainsi que sa carrière au sein de la *SS*, il pouvait jouir de l'unité/union/unisson/unification national-socialiste et s'était « libéré » du « fardeau » de la liberté. Ce délestage du poids de la liberté est tout autant décharge de la responsabilité, et renvoie à ce que Kinable identifie comme constitutif de la loi fondamentale propre au vecteur *Sch* et de ce qui s'y joue : la responsabilité et l'autonomie/liberté¹³⁶.

Relevons dès à présent – même si nous y reviendrons par un autre biais – que la *Weltanschauung* (« vision du monde ») nazie, comme toute *Weltanschauung* et suivant la définition que donne Freud¹³⁷ de cette notion, ne laisse aucune question ouverte et donne à toute réalité (considérée) sa place déterminée : elle constitue donc un système fermé par lequel tout se trouve mis en ordre. Freud exprime explicitement ou laisse entendre en quoi la possession d'une telle « vision du monde » est à même de procurer sentiment de sécurité, sens à la vie, direction pour celle-ci et orientation pour nos intérêts et pour nos investissements affectifs, dès lors également structure, cadre et repères, ce qui renvoie nettement – bien que non seulement – à des enjeux propres au vecteur *P*. Or, dès le chapitre concernant la jeunesse d'Eichmann, nous avons relevé son intérêt ou son attraction pour l'ordre (et la discipline). Nous aurons l'occasion de revenir sur ce rapprochement, qui n'est selon nous pas sans intérêt ni sans importance, entre ce qu'instaure le régime totalitaire nazi

¹³⁴ H. ARENDT, *EJ*, *Op. cit.*, pp. 90-91.

¹³⁵ S. FREUD, *PMAM*, *Op. cit.*, pp. 34-36.

¹³⁶ Le lecteur pourra notamment se référer à l'article suivant : J. Kinable, Finasser avec la loi naturelle en cause au vif de la partie destinée à se jouer par vecteur, *Szondiana*, 36, 2016, pp. 7-35.

¹³⁷ S. FREUD, 35^{ème} leçon, dans *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse*, OCFP, tome XIX, Paris, PUF, [1932], 1995, p. 242.

et sa « vision du monde », d'une part, et ce que peut représenter l'ordre pour Eichmann, d'autre part.

Enfin, précisons encore que c'est durant sa période clandestine, où il se cache dans le nord de l'Allemagne, qu'Eichmann aurait pour la première fois tenté d'écrire des « Mémoires », qui auraient en réalité surtout compris une part importante de statistiques sur les crimes de masse ; mais il aurait ensuite brûlé ces documents, de peur qu'on ne tombe dessus¹³⁸.

Chapitre 4 : L'Argentine : tentative de réappropriation de son image ou reconquête de sa renommée

« En 1961, lorsque dans sa cellule israélienne il se demanda ce dont il avait le plus souffert après 1945, il répondait sans ambiguïté : 'la charge psychique due à l'anonymat de la personne' »

(B. Stangneth, 2011¹³⁹)

Si c'est bien un certain Ricardo Klement qui débarque à Buenos Aires en 1950, comme nous le dit Stangneth¹⁴⁰, le « nazi transfiguré devenu un amoureux de la nature, cet homme totalement apolitique [tel qu'il se présentera, plus tard, en Israël], n'est en réalité jamais arrivé en Argentine (...) Pour lui, la guerre, sa guerre, n'avait jamais cessé. L'Obersturmbannführer SS n'était certes plus en fonction, mais le national-socialiste fanatique, lui, était toujours en activité. Il avait certes perdu l'État totalitaire (...), mais il n'était pas désarmé pour autant, loin de là »¹⁴¹. Et c'est quelque part encore et toujours son stylo qui lui servait d'arme... : « Il passa dès lors ses soirées à lire et à écrire (...). [Il] était capable de jeter des livres contre le mur et de les déchirer (...) d'en couvrir les marges de propos diffamatoires ou insultants et, tel un possédé, de noircir des montagnes de papier avec ses commentaires et ses développements. Il écrivait avec une telle rage (...) Sa volonté de se battre était intacte. Le guerrier idéologique n'avait pas baissé les armes, et il était loin d'être le seul »¹⁴² [On retrouve notamment ici très nettement une expression possible de la position e-]. En Argentine, en effet, Eichmann retrouvera d'anciens camarades et intégrera un groupe qui, comme nous allons le voir, non seulement partageait ses idées nazies, mais construisait aussi le projet d'un retour en Allemagne afin d'y renverser le pouvoir en place et de faire renaître le national-socialisme.

En 1953, un an après le regroupement familial avec sa femme et ses enfants, Eichmann s'installa à Buenos Aires (il avait vécu jusque-là dans une autre région d'Argentine, le Tucumán). Il eut alors l'occasion d'intégrer pleinement le *cercle Dürer*, réseau nazi organisé par un certain Eberhard Fritsch, un national-socialiste radical germano-argentin mais qui avait toujours vécu en Argentine (il était âgé de 23 ans à la fin de la guerre). Installé à Buenos Aires, Fritsch fonda en 1947 la maison d'édition *Dürer* et la revue mensuelle *El*

¹³⁸ B. Stangneth, *Op. cit.*, p. 291.

¹³⁹ *Ibidem*, p. 164 (l'année indiquée est celle de la version originale en allemand).

¹⁴⁰ Pour ce qui concerne les données historiographiques, cette partie s'appuie plus particulièrement sur les recherches et le travail de Stangneth.

¹⁴¹ *Ibidem*, p. 15.

¹⁴² B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 15.

Sendero / Der Weg – dont il était le rédacteur en chef –, laquelle deviendra rapidement une des principales revues internationales de la droite radicale nazie d'après-guerre, et la plus extrémiste d'entre elles. Il engagea nombre de criminels nazis ainsi que des auteurs d'extrême droite pour rédiger des ouvrages et collaborer à sa revue. À partir de 1948, un des principaux contributeurs fut le journaliste néerlandais Willem Sassen, ancien membre de la *Waffen-SS* puis reporter de guerre *SS*. Les publications de *Dürer* s'inscrivaient dans une perspective négationniste par rapport au génocide des juifs et à toute extermination organisée, perspective partagée par l'ensemble des auteurs de la revue *Der Weg*, pour lesquels ce génocide n'était rien d'autre qu'un mensonge et une invention de « l'ennemi Juif » qui avait pour intention d'en tirer profit (politiquement, par la création de l'État d'Israël, et financièrement, par des dédommagements). Il s'agissait pour eux de glorifier le nazisme, mais aussi de s'exonérer des crimes commis par le régime en les niant, malgré que la participation à cette revue s'inscrivait dans un contexte de prétendue lutte à mort pour la survie de la « race aryenne » contre la « race juive ». Pour ces extrémistes et fervents partisans du national-socialisme, cette « guerre » était donc loin d'être terminée. Le but de cette mouvance négationniste était de soutenir une autre version de l'histoire du Troisième Reich, à laquelle ils s'attachaient obstinément, en disculpant Hitler et en promouvant le rétablissement de l'idéologie nationale-socialiste.

Toutefois, si dans les années qui suivirent la fin de la guerre, les publications sur le génocide étaient encore très réduites¹⁴³, elles commencèrent à devenir plus régulières à partir de 1955¹⁴⁴, accumulant une série de preuves des crimes nazis. Ceci contraignit le *cercle Dürer* à évoluer plutôt vers un révisionnisme et une réinterprétation des faits, certains remettant par exemple¹⁴⁵ en cause la *Gestapo* [*Police secrète d'État*] qui aurait selon eux fomenté un complot nuisible à Hitler, au gouvernement allemand, à l'Allemagne et au Reich tout entier, *Gestapo* au sein de laquelle on retrouverait selon eux les véritables responsables du génocide et des crimes nazis (certains pouvaient même aller jusqu'à considérer que c'étaient des sionistes et agents secrets juifs qui auraient été au départ d'un pervertissement de la *Gestapo* !).

C'est dans ce contexte, et afin de s'évertuer à contrecarrer toutes ces publications (ouvrages et articles compris), que se constitua un petit groupe, le *cercle Sassen*¹⁴⁶, issu du *cercle Dürer*, et qu'Eichmann – qui au plus tard en 1954 fréquentait déjà Fritsch et Sassen, tous deux à l'initiative de la formation de ce cercle –, du fait de son rôle privilégié d'expert dans la « politique juive » du Troisième Reich et dans la logistique (et les statistiques) de la déportation vers les camps de la mort, devint une pièce-maîtresse de ce projet révisionniste. Ce projet visait à la fois à démentir les publications issues de la recherche, qui étaient considérées comme une désinformation résultant de la propagande juive et d'une

¹⁴³ Les recherches sur la Shoah n'ont en effet connu leur véritable essor qu'avec le procès Eichmann.

¹⁴⁴ Avec la publication en 1956 de l'ouvrage *Le Troisième Reich et les Juifs* de Léon Poliakov et Josef Wulf, et celle de *La Solution finale : la tentative d'exterminer les juifs d'Europe, 1939-1945*, de Gerald Reitlinger, paru en langue anglaise en 1953, et traduit en allemand en 1956.

¹⁴⁵ B. STANGNETH, *Op. cit.*, pp. 269-271.

¹⁴⁶ *Ibidem*, p. 369. Nommé comme tel, car les réunions étaient organisées et se tenaient chez Willem Sassen, qui se chargeait également de leurs enregistrements sur bandes magnétiques et de leurs transcriptions. Ces entretiens sont donc également dénommés *Entretiens Sassen*. Outre Eichmann, Fritsch et Sassen, déjà mentionnés, on sait aujourd'hui que Ludolf von Alvensleben, qui était l'ancien aide de camp en chef de Himmler, et un certain Dr. Langer, qui avait travaillé au sein du *SD* à Vienne, faisaient partie de ce groupe qui se réunissait durant les weekends.

conjuración juive mondiale, et à poursuivre le combat idéologique qui était le leur, et cela notamment par l'entremise de publications auxquelles les enregistrements audio des *Entretiens Sassen* et d'Eichmann devaient servir. Pour Eichmann, pour qui le besoin passionné de parler (et d'écrire) était plus fort que la prudence¹⁴⁷, c'était une opportunité en or de regagner le devant de la scène et la reconnaissance, mais aussi de rétablir son honneur et son image – salis depuis les accusations dont il avait fait l'objet lors du procès de Nuremberg – et, au moyen de l'écriture d'un livre, de préparer son grand retour triomphal en Allemagne¹⁴⁸ !

La vue que Stangneth nous offre sur la vie argentine d'Eichmann nous permet en effet de saisir très clairement, comme nous le verrons, en quoi Eichmann n'a jamais voulu ni supporté rester dans l'ombre : « *En Argentine aussi, il voulait être vu et jouer le rôle qu'il avait déjà tenu par le passé : celui de symbole d'une ère nouvelle* »¹⁴⁹. [EKP : centre hy+ k+ et prégnance du scopique].

Pour cette période argentine, nous nous référerons en particulier au travail de Stangneth, qui l'a étudiée mieux que quiconque, au travers de ce que l'on appelle les *Papiers argentins*. Ces documents comprennent les notes prises par Eichmann en Argentine (des centaines de pages de notes, essais, commentaires de livres, et un manuscrit de 107 pages¹⁵⁰) et les transcriptions (environ 1000 pages, avec annotations et corrections) et bandes magnétiques d'entretiens qu'il y a réalisés au cours des réunions du *cercle Sassen* (*Entretiens Sassen*), durant lesquelles il parle sans pseudonyme et sans réserve. Ces transcriptions d'entretiens – dont de grandes parties sont disponibles depuis 1979, et les bandes magnétiques depuis 1998 – constituent, avec les écrits d'Eichmann, un corpus de quelque 1300 pages, disséminées dans nombres d'archives comme « *un monstrueux puzzle de l'abyssal*¹⁵¹ ». Stangneth a néanmoins pu le reconstituer et nous restituer, à partir de ce corpus, le fond de la pensée d'Eichmann en Argentine.

Eichmann commença à écrire son projet de livre pour les éditions *Dürer* à la fin de l'année 1956 au plus tard, tandis que les *Entretiens Sassen*, enregistrés, et qui devaient aussi servir à améliorer la version et les arguments qu'il adopterait pour son livre, n'ont pas débuté avant fin avril 1957, et se sont prolongés au moins jusqu'à la mi-octobre 1957.

Penchons-nous maintenant sur les écrits d'Eichmann en Argentine, ainsi que sur les *Entretiens Sassen*, car ils sont, selon nous, d'une importance majeure, et même un matériau inestimable pour qui voudrait sonder plus avant sa pensée – ou plutôt son raisonnement – et, par là, mieux saisir certains fils de sa logique subjective. Après avoir brièvement contextualisé ce qui polarise, en son contenu, la « pensée » d'Eichmann dans ses textes, nous tenterons ensuite d'en faire ressortir et de mettre en relief un certain nombre d'éléments qui nous paraissent essentiels pour notre propos.

¹⁴⁷ *Ibidem*, pp. 12, 231 et 282.

¹⁴⁸ *Ibidem*, p. 319. Sa femme à peine arrivée en Argentine, en 1952, Eichmann lui exprima incessamment son intention de retourner en Allemagne. Nous reviendrons sur la question du projet d'un tel retour.

¹⁴⁹ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 16.

¹⁵⁰ Il existe aussi un autre manuscrit de 260 pages, non accessible, mais apparemment conservé par la famille d'Eichmann.

¹⁵¹ *Ibidem*, p. 21.

Eichmann écrivain ou le « visionnaire de monde » (Weltanschauer)

« Je commence à en avoir assez de vivre entre les mondes comme un promeneur anonyme à bord d'un 'sous-marin' »

(A. Eichmann, 1956¹⁵²)

Tout d'abord, il faut souligner que les textes d'Eichmann en Argentine – dont ceux dont nous allons parler et qui devaient servir à un projet éditorial pour un livre – s'inscrivent nettement dans une démarche d'autojustification par rapport à ses crimes, ainsi que de volonté de mainmise sur l'image de l'histoire du *Reich* – et de l'Histoire tout court – ainsi que sur la sienne propre.

Les notes introductives : écriture idéo-logique ou monoidéisme

Dans ses notes introductives à son projet d'ouvrage, on retrouve déjà chez Eichmann une rhétorique typiquement nationale-socialiste (qui imprégnera d'ailleurs largement voire abondera ostensiblement dans l'ensemble de ses textes). Il y met en avant la morale de la patrie, une morale ethnique, qu'il a suivie, et qui, pour lui, est la seule morale qui vaille, car c'est la « voix du sang ». On reconnaît clairement ici la vision nazie de la morale, s'inscrivant dans une perspective « *völkisch* » – c'est-à-dire propre au peuple, entendu dans le sens d'une communauté d'appartenance ethnique et raciale –, qui exclut tout droit universel et veut que les intérêts de son propre peuple passent avant ceux des autres. Dès lors, en invoquant une prétendue détresse du peuple allemand – qui aurait été agressé¹⁵³ –, Eichmann justifie le droit de se défendre, voire la nécessité d'une guerre totale pour la survie de son peuple. Pour lui, « *cette affirmation d'une guerre totale et englobant la terre entière est un pur et simple fait* »¹⁵⁴, et c'est au titre du respect de sa morale ethnique et de son patriotisme qu'il exprime même ne pas pouvoir « *être plus papiste que le pape* »¹⁵⁵ !

Ce que l'on peut repérer ici c'est que, s'il y a bien une logique dans le raisonnement d'Eichmann, cette morale ethnique, cette « voix du sang » dont il parle – qui légitime pour lui une guerre totale, jusqu'à la destruction de l'« ennemi » –, est néanmoins donnée comme un fait établi, comme une évidence. Sachant par ailleurs, avec Arendt, que la lutte des races dont se prévaut le régime totalitaire nazi prétendait s'ordonner, en dernier ressort, sur la « Loi de la Nature »¹⁵⁶, le fait que cette « Loi » n'est pas explicitement invoquée par Eichmann dans ses notes introductives n'en accentue que davantage, selon nous, son

¹⁵² A. Eichmann, cité par B. Stangneth, *Op. cit.*, p. 302. Ces mots d'Eichmann sont repris d'un des documents qui constituait une tentative d'introduction pour son livre.

¹⁵³ Eichmann écrit par ailleurs que c'est Chaïm Weizmann, alors président de l'Organisation Sioniste Mondiale, qui aurait publiquement déclaré la guerre au *Reich* ! (B. Stangneth, *Op. cit.*, p. 310). Si, durant son procès, son propre avocat lui fera reconnaître que l'allégation de l'existence d'une telle déclaration était, selon lui, issue de la propagande, et qu'il n'en entendit ensuite plus jamais parler (D. Cesarani, *Op. cit.*, pp. 516-517), il ne remettra jamais en question cette allégation : « *Il n'existe aucun moyen de convaincre Eichmann qu'une telle déclaration n'a jamais existé. Il n'en démord pas* » (J. Margolin, *Op. cit.*, p. 257).

¹⁵⁴ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 322.

¹⁵⁵ *Ibidem*, p. 303.

¹⁵⁶ H. ARENDT, *Les Origines du totalitarisme. Eichmann à Jérusalem (OT)*, Paris, Gallimard, 2002, p. 817.

caractère essentiel : cette « Loi de la Nature », qui est bien ce sur quoi le nazisme prétend trouver son ultime fondement¹⁵⁷, supposé infaillible, Eichmann n'a pas même besoin de l'évoquer¹⁵⁸ tant, à ses yeux, elle va de soi. Et cette « évidence », selon nous, correspond précisément à ce qu'Arendt décrit comme prémisse propre à tout raisonnement idéologique et à toute pensée totalitaire, prémisse qui est une idée ou une hypothèse devenue indiscutable : « vérité », axiome ou postulat qui se donne pour scientifique.

Selon Arendt, toute idéologie est un système qui prétend « avoir trouvé l'explication-clé de tous les mystères que recèlent la vie et le monde »¹⁵⁹, et donc de tout événement passé ou futur. Elle entend rendre compte du mouvement de l'histoire¹⁶⁰ considéré comme processus unique et cohérent, et ce de manière indépendante de la réalité des faits et de l'expérience. Mais c'est lorsque le mouvement totalitaire fait de l'idéologie son moteur et principe d'organisation qui met les masses en mouvement et régit toutes les activités, lorsqu'il transforme dès lors l'idéologie en réalité, que cette idéologie devient proprement totalitaire¹⁶¹. Comme l'explique Arendt, l'idéologie est bien ce que son nom indique : la logique d'une idée. Cette idéo-logique admet « toujours le postulat qu'une seule idée suffit à tout expliquer dans le développement à partir de la prémisse et qu'aucune expérience ne peut enseigner quoi que ce soit parce que tout est compris dans cette progression cohérente de la déduction logique »¹⁶². Ainsi, à partir de la prémisse qu'est, dans le nazisme, la « Loi de la Nature », s'établit un système explicatif totalisant du monde et de la réalité, jusqu'au moindre événement, explication qui n'est que l'effet de la déduction logique qui découle de l'idée de départ. Et c'est parce qu'il s'émancipe de la réalité des faits et de l'expérience, que cet enchaînement logique – ou « logicalité » – conduit à la fabrication d'une réalité fictive mais qui est affirmée comme étant « plus vraie ». Aussi, en elle-même, cette prémisse n'a pas besoin d'être une vérité évidente (elle est même généralement, selon Arendt, vulgaire et toujours précritique) : en effet, la prémisse (« Loi de la Nature ») se voit « vérifiée » et « confirmée » rétroactivement par la réalisation pratique et pragmatique de ce qu'elle implique logiquement et qui s'impose comme état de fait (lutte des « races » puis, au bout de l'enchaînement logique, camps de concentration puis d'extermination). Par là même, l'idée est devenue « infalsifiable » et « irréfutable ».

Ces propos d'Arendt rejoignent directement ceux de Freud : l'idéologie est porteuse d'une *Weltanschauung*, une « vision du monde », que Freud définit de la façon suivante : « Une vision du monde est une construction intellectuelle qui résout de façon unitaire tous les problèmes de notre existence à partir d'une hypothèse subsumante, dans laquelle par conséquent aucune question ne reste ouverte, et où tout ce qui retient notre intérêt trouve sa

¹⁵⁷ *Ibidem*, p. 667.

¹⁵⁸ S'il en parle tout de même dans son manuscrit majeur, en écrivant que « l'instinct de conservation est plus fort que toute prétendue exigence morale » (B. Stangneth, *Op. cit.*, p. 321), la chose est posée comme un état de fait, elle est indiscutable, ainsi que tout ce qui s'ensuit.

¹⁵⁹ H. ARENDT, *La nature du totalitarisme*, Paris, Payot & Rivages, [1954], 2018, p. 60.

¹⁶⁰ H. ARENDT, *OT, Op. cit.*, p. 818.

¹⁶¹ Ce qui caractériserait aussi, selon Arendt, la transformation totalitaire des idéologies, ce serait le caractère implacable de la logique dans la pensée totalitaire : « (...) cette logique implacable propre à la pensée totalitaire. La logique n'est pas assimilable au raisonnement idéologique, mais elle est un indice de la transformation des diverses idéologies en totalitarisme (...) la caractéristique de la transformation totalitaire de la pensée est de pervertir l'« idée » pour en faire une prémisse au sens logique (...) à partir de laquelle tout peut être déduit avec une implacable cohérence logique » (H. Arendt, *Compréhension et politique, Esprit*, 42 (6), [1953], 1980, p. 74).

¹⁶² H. ARENDT, *OT, Op. cit.*, p. 826.

place déterminée »¹⁶³. Remarquons qu'une telle « vision », productrice de sens, n'est pas sans accointances avec la logique du délire paranoïaque, ce qui pourrait conférer valeur et résonance pathoanalytiques à cette remarque de Freud suivant laquelle « *il est aisé de comprendre que la possession d'une telle vision du monde est l'un des souhaits idéaux des hommes* »¹⁶⁴. Le terme a également l'avantage de mettre l'accent sur la présence de la dimension de certitude chez celui qui a véritablement intégré cette *Weltanschauung*. Certitude de détenir la vérité qui ne laisse dès lors de place ni pour la croyance ni pour le doute¹⁶⁵.

Pour revenir à ce qu'écrit Eichmann dans ses notes introductives, on voit bien comment sa pensée est d'emblée enfermée, captive d'une « vision du monde » nazie. Il est d'ailleurs saisissant de constater qu'en Argentine, lui-même se dira « *captif de la pensée nationale-socialiste* »¹⁶⁶ (« *mit nationalsozialistischem Denken verhaftet* » dans la version originale en allemand, où l'on pourra entendre l'idée d'être attaché à une « pensée », pris par elle, ou encore l'idée d'un certain arrêt de la pensée), forme de « lucidité »¹⁶⁷ qui peut déjà nous laisser pressentir en quoi la démission de la pensée au profit de l'idéologie peut aussi être une « tentation ». Or, comme nous l'avons vu – et de manière encore plus notable du fait qu'en tant que SS, il faisait partie d'une formation d'élite¹⁶⁸ –, Eichmann a en tout cas fait l'objet d'un endoctrinement idéologique dès 1933. L'endoctrinement, instruction d'une doctrine, d'une croyance ou encore d'une opinion toute faite¹⁶⁹, se caractérise, selon Arendt, par des assertions apodictiques, s'efforce d'échapper aux faits, et s'oppose par là à toute activité de compréhension. Pour elle, l'endoctrinement « *est dangereux parce qu'il émane principalement d'une perversion de la compréhension et (...) ne peut qu'alimenter le combat totalitaire contre la compréhension* »¹⁷⁰. L'endoctrinement idéologique propre aux formations d'élite nazies visait au fond à ce que soit substituée à la faculté de penser du sujet la tyrannie ou la camisole de la logique, « *avec laquelle l'homme peut se contraindre lui-même presque aussi violemment qu'il est contraint par une force extérieure à lui* »¹⁷¹.

¹⁶³ S. FREUD, 35^{ème} leçon, dans *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse*, *Op. cit.*, [1932], 1995, p. 242.

¹⁶⁴ *Ibidem*.

¹⁶⁵ Pour Arendt, la croyance « *a une affinité naturelle avec le doute, et s'y trouve constamment exposée* » (H. Arendt, *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1972, p. 125).

Voici ce qu'elle dit par ailleurs, en rapport avec les régimes dictatoriaux et totalitaires : « *Quand tout le monde vous ment en permanence, le résultat n'est pas que vous croyez ces mensonges mais que plus personne ne croit plus rien. (...) Et un peuple qui ne peut plus rien croire ne peut se faire une opinion. Il est privé non seulement de sa capacité d'agir mais aussi de sa capacité de penser et de juger. Et l'on peut faire ce que l'on veut d'un tel peuple* » (extrait issu de l'entretien avec Roger Errera, déjà mentionné [cf. note 2], long de plus de 8 heures d'échanges au total ; le présent extrait n'apparaît pas dans la discussion télévisée diffusée par l'ORTF en 1974, mais a été repris et restitué à l'écrit – ainsi que de nombreux autres passages – par la *New York Review* du 26 octobre 1978, avant qu'une traduction française en soit proposée par le site internet d'actualités, d'analyses et de réflexions « les Crises » : <https://www.les-crisis.fr/une-archivage-exceptionnelle-un-certain-regard-entretien-avec-hannah-arendt-1973/>).

¹⁶⁶ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 322 (passage déjà cité précédemment).

¹⁶⁷ On peut au moins rappeler à ce stade, relativement au rôle et à la place de l'idéologie et de l'endoctrinement, qu'Eichmann était bien au fait de l'existence de conceptions ou visions du monde différentes de la *Weltanschauung* nazie et qu'il n'était donc pas ignorant à cet égard. Il n'a pas grandi dans un milieu envahi par la doctrine nazie mais dans un cadre autrichien relativement typique.

¹⁶⁸ H. ARENDT, *OT*, *Op. cit.*, pp. 783, 691 et 693.

¹⁶⁹ Cf. la définition du mot « endoctriner » donnée par le *Littré* (littré.org).

¹⁷⁰ H. ARENDT, *Compréhension et politique*, *Esprit*, 42 (6), [1953], 1980, p. 67.

¹⁷¹ H. ARENDT, *OT*, *Op. cit.*, p. 826.

Pour Arendt, la logique est une camisole de force au sein de laquelle l'idéologie enferme la pensée. L'endoctrinement idéologique nazi visait en quelque sorte à (dé)former la pensée ou à la normativer sur des standards nazis, c'est-à-dire à informer les esprits d'un prêt-à-penser. Outre le fait qu'il s'étend corrélativement au domaine de l'agir, se faisant principe de non-action¹⁷² – en vue d'une domination totale sur les individus –, on peut dire que le principe totalisant propre à l'idéologie vise à réduire ce qu'il en est de la pensée à la portion congrue du seul raisonnement déductif. Chez Eichmann, un tel raisonnement, privé de toute réflexion quant à la seule considération vis-à-vis d'une quelconque perspective autre que nazie, ressort en tout cas clairement des notes que nous avons évoquées.

« *Les autres ont parlé, à présent je veux parler !* » (Manuscrit)

En ce qui concerne son texte majeur (manuscrit de 107 pages), dont le titre est déjà parlant (!) à lui seul (« *Les autres ont parlé, à présent je veux parler !* »¹⁷³), et qui devait contribuer à la publication d'un ouvrage, nous commencerons par reprendre ici quelques remarques faites par Stangneth au sujet aussi bien du contenu que de la forme qui caractérisent l'écriture « eichmannienne » dans les premières pages de ce manuscrit.

À propos du contenu, même à l'écrit Eichmann effectue une certaine mise en scène : celle du retour de son nom sur la scène ! En effet, après avoir écrit « *Qui suis-je au juste ?* », il fait progressivement monter la tension chez son lecteur, jusqu'à un point de paroxysme où il en arrive à déclarer : « *Il est temps désormais que je sorte de mon anonymat et que je me présente. Nom : Adolf Otto Eichmann, nationalité : allemande, profession : Obersturmbannführer SS en retraite* »¹⁷⁴.

Quant à la forme : « *On peut voir sur ce document l'ivresse des altitudes s'emparer de lui : si la première page commence encore avec une écriture qu'il s'efforce de garder petite et lisible, celle-ci devient plus grande, plus large et plus singulière dès la deuxième* »¹⁷⁵.

Cette centration sur soi et sur sa personne nous semble bien être une forme de repli sur soi, sinon de fermeture en soi – voire à soi, et à l'autre/Autre (de soi) – ce qui, selon nous, se révèle au fil même du texte. Au début de ce texte, Eichmann écrit ceci : « *Je ne suis ni un assassin, ni un assassin de masse, et j'ai, pour le prouver, l'intention de me confronter désormais officiellement à mon propre tribunal* »¹⁷⁶. Ce qui nous frappe tout particulièrement dans l'ouverture de ce texte, et qui, selon nous, est un point tout à fait essentiel, c'est le fait que, dans un sens, l'autre n'existe pas. Comme on peut le remarquer dans le passage ci-dessus, Eichmann s'identifie et se positionne aussi bien à la place de la personne sur qui porte le jugement qu'à celle de juge qui va statuer (sur lui-même) – anticipant et écartant par là toute possibilité d'une véritable confrontation à soi-même, laquelle exigerait une extériorité (fût-ce-t-elle interne) qui n'est ici que factice et est d'emblée évincée – ; mais la suite du texte nous montre qu'il se place également en position

¹⁷² L'action étant entendue comme impliquant la liberté d'un acteur. Mais il y a ici perte de la capacité d'agir et emprisonnement des comportements, ce qui laisse place à ce que l'on pourrait appeler les agissements ou l'activisme d'un agent du processus/mouvement défini par l'(idéo-)logique.

¹⁷³ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 306.

¹⁷⁴ *Ibidem*, p. 306.

¹⁷⁵ *Ibidem*, p. 308.

¹⁷⁶ *Ibidem*, p. 307.

de victime – opérant un renversement dans lequel ses victimes (réelles) deviennent les coupables. Pour couronner le tout, il se place même – non sans relents de mégalomanie – en position de rédempteur/libérateur de la culpabilité qui pourrait aujourd'hui affliger ses anciens compatriotes de l'époque du Troisième *Reich* ! Auteur, juge, victime, et même libérateur : Eichmann occupe toutes les places !

En soulignant ce renversement qu'Eichmann opère entre lui-même et ses victimes à travers un « stratagème » de victimisation – façon non seulement d'évacuer tout vestige de culpabilité mais plus encore de s'enorgueillir de ses actes –, on voit bien en quoi aucune place n'est laissée à la moindre considération pour autre que soi (dont les victimes), hormis ses compatriotes nazis, pourrait-on dire, mais qui sont au fond tous reliés entre eux et à lui-même par le serment prêté au drapeau¹⁷⁷ sinon, plus encore, par la « voix du sang ».

Et comment ne pas voir ici aussi le reflet par excellence de l'expression du Caïn pur *P* – + de l'arrière-plan ? Caïn pur insoumis, qui revendique le droit de faire la loi, et se fait justicier tout en imposant sa conception de la justice !

Mais un autre point nous paraît ici fondamental et nous introduit à la problématique d'une certaine éviction de l'altérité qui nous habite : en effet, l'abolition de toute distance intérieure, à travers la coïncidence entre la position d'auteur et celle de juge (« *vous êtes tous absolument comme moi, non coupables* »¹⁷⁸, écrit-il à l'adresse de ses compatriotes, en se pardonnant à lui-même), non seulement préjuge a priori de l'issue du jugement – tout comme, d'ailleurs, le fait de s'identifier en sus comme victime –, mais elle pourrait même être le reflet de l'obturation de toute possibilité d'un authentique dialogue et débat intérieurs, obturation qui rend inopérante cette « *voix du cœur, à laquelle aucun être humain n'a pu échapper [et qui lui] a toujours chuchoté la quête de la paix* »¹⁷⁹. Eichmann signifie alors on ne peut plus clairement que la « voix du sang » et la morale ethnique, qui prévalent sur, voire même « écrasent » la « voix du cœur » (faiblesse sentimentale¹⁸⁰) et toute morale qui serait universelle, lui donnent d'avoir « *la conscience nette et le cœur croyant* »¹⁸¹. Il rejette toute idée d'égalité entre les hommes, qui n'est pour lui qu'un mensonge, et il écorche au passage la philosophie¹⁸² (dont celles de Kant et de Nietzsche), qu'il rejette, car elle est un système de pensée « international » et non *völkisch* (du peuple)¹⁸³.

Eichmann opère ici une substitution de cette « voix du cœur » par celle du « sang » à laquelle il s'identifie : ici, il n'y a plus de juge sinon lui-même, définissant les règles, et une imposition de cette morale ethnique allemande comme ayant force de loi fondamentale, également synonyme d'une supériorité de son peuple et de sa race sur toutes les autres.

Au bout du compte, lorsqu'on se penche sur ces écrits d'Eichmann, la logique subjective qui en ressort est celle d'un véritable hermétisme des processus de pensée, d'une

¹⁷⁷ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 322.

¹⁷⁸ Eichmann se pardonnant lui-même, tout comme ses anciens compatriotes allemands auxquels il s'adresse dans son texte (*Ibidem*, p. 307).

¹⁷⁹ A. Eichmann, cité par B. Stangneth, *Op. cit.*, p. 302.

¹⁸⁰ Conformément à la morale du Troisième *Reich* suivant laquelle « *la puissance est vertu et la faiblesse crime* » (I. S. Kulcsar, S. Kulcsar et L. Szondi, *Op. cit.*, p. 40).

¹⁸¹ A. Eichmann, cité par B. Stangneth, *Op. cit.*, p. 303.

¹⁸² Eichmann rejetait toute norme morale universelle : selon lui, si la raison servait aux juifs à affaiblir ou dominer les autres peuples, c'était tout autant le cas de la morale (judéo-chrétienne), qui inculquait à l'homme le sentiment de péché.

¹⁸³ B. STANGNETH, *Op. cit.*, pp. 323 et 330.

pensée fermée sur elle-même et circulaire, qui ne laisse pas de place pour tout ce qui sort d'un cadre ou d'un schéma préconçu, et donc aucune place pour le doute. Il s'agit plus d'une « pensée » pour s'empêcher de penser, pour court-circuiter la pensée, d'une arme contre le jugement et d'une oblitération de la conscience. Une telle pensée se boucle et se (re)ferme sur elle-même, elle se cadenas, produisant par là, dans son omnipotence aveugle, une mise à l'écart de la réalité, une perte du sens des réalités auxquelles elle fait barrière et oppose son écran. Mais un tel mode de penser, qui n'est aucunement dialectique et qui n'est pas ouvert, est-ce là véritablement penser ? Une pensée qui n'est pas vivante est-elle toujours une pensée ? Si l'on veut encore y voir de la pensée, alors elle y est réduite à sa part la plus congrue... Car cette pensée-là, en définitive, est une pensée dénaturée, une pensée empoisonnée et mortifère. Une pensée pour tuer la pensée. Celle qui mène au pire.

Plus loin dans son texte, Eichmann fera référence au serment prêté au drapeau¹⁸⁴, le définissant comme étant « *la plus haute obligation qu'un homme ait pu contracter* »¹⁸⁵. Il parlera aussi de la loi ou direction de l'État, qui doit toujours primer selon lui sur les individus et leur morale intérieure, car cette loi est, dit-il, la seule à agir dans l'intérêt du peuple, et qu'il y a même lieu de « *tenter de l'atteindre soi-même, par conviction* »¹⁸⁶. Durant son procès, Eichmann reviendra sur cette question du serment de loyauté – auquel, pour se justifier, il prétextera avoir été lié –, et expliquera que « *non seulement il obéissait aux ordres, mais (...) aussi à la loi* »¹⁸⁷, et que dans le Troisième Reich, « *les paroles du Führer avaient force de loi* »¹⁸⁸. C'est d'ailleurs à ce dernier que les SS prêtaient directement serment.

Mais de quoi cette assermentation ou prestation de serment est-elle le nom ? Elle vient, d'une façon qui se veut performative, « homologuer » et ratifier, dans le symbolique, un engagement, tout autant qu'elle authentifie un processus à l'œuvre qui opère déjà.

L'amour aveugle pour le *Führer* ou l'abandonnement à l'objet substitut de l'Idéal du Moi (*IchIdeal*)

« Ce n'est pas d'une trop grande indocilité des individus que viendront les dangers de l'avenir humain. Il est clair désormais que les puissances sombres du surmoi se coalisent avec les abandons les plus veules de la conscience pour mener les hommes à une mort acceptée pour les causes les moins humaines, et que tout ce qui apparaît comme sacrifice n'est pas pour autant héroïque »

¹⁸⁴ Le premier serment qu'Eichmann prêta fut le serment au drapeau, dans l'armée, peu après la mort du président du Reich, le maréchal Paul von Hindenburg, en août 1934. Il servait alors encore dans un bataillon de la SS qui était un prédécesseur de la *Waffen-SS*. Ce serment de fidélité était adressé au *Führer*, au chancelier du Reich et à la patrie. Il prêta à nouveau serment lorsqu'il rejoint le SD en octobre de la même année, serment qui l'obligea au secret sur ses activités et sur celles de la SS (voir sessions 88 et 107 du procès : le lecteur pourra retrouver la traduction anglaise, d'assez bonne qualité dans l'ensemble, des transcriptions de l'intégralité des audiences du procès sur le site www.nizkor.org ; voir aussi « *Götzen* », p. 28, long texte qui constitue une seconde version des « Mémoires » écrits par Eichmann en Israël, et dont une version est consultable à l'adresse suivante : <http://www.schoah.org/shoah/eichmann/goetzen.htm>).

¹⁸⁵ B. Stangneth, *Op. cit.*, p. 322.

¹⁸⁶ *Ibidem*, p. 323.

¹⁸⁷ H. ARENDT, *EJ, Op. cit.*, p. 255.

¹⁸⁸ H. ARENDT, *EJ, Op. cit.*, p. 275.

Ce processus à l'œuvre, que nous venons d'évoquer relativement à la question du serment, Freud nous l'explique remarquablement. Il s'inscrit dans le cadre de la constitution libidinale d'une masse qui est représentée par un meneur ou chef suprême (*Führer*) et dont Freud donne la définition suivante : « *Une telle masse primaire est un certain nombre d'individus qui ont mis un seul et même objet à la place de leur idéal du moi et sont, en conséquence, identifiés les uns avec les autres dans leur moi* »¹⁹⁰.

Étant donné que le sujet traite l'objet idéalisé comme son moi propre, la libido narcissique débordant sur lui, le Moi se démet progressivement de sa libido au profit de l'investissement toujours plus grand de cet objet... créant des liens de docilité, de soumission et de sujétion avec cet objet faisant figure de toute-puissance idéalisée, jusqu'à l'aliénation, le sacrifice de soi et ce que Freud appelle l'abandonnement à l'objet. Par conséquent, le déplacement de l'Idéal du Moi (sur l'objet extérieur), en plus de provoquer, comme nous le verrons, la faillite de l'exercice de l'examen de réalité, prive l'Idéal du Moi de ses fonctions habituelles, dont celle qui permet le jugement : « *Voilà que se tait la critique exercée par cette instance ; tout ce que fait et exige l'objet est juste et irréprochable. La conscience morale ne trouve pas à s'appliquer à tout ce qui advient en faveur de l'objet ; dans l'aveuglement d'amour on se fait criminel sans remords. Toute la situation se laisse résumer sans reste en une formule : l'objet s'est mis à la place de l'idéal du moi* »¹⁹¹. On pourrait aussi ajouter ou préciser que tout ce que dit l'objet, le *Führer*, est dès lors pris pour vérité, et qu'il n'y a plus de place pour le doute. L'illusion donne même lieu à ce que l'écart entre l'image idéalisée de l'objet et celui qui l'incarne dans la réalité (le *Führer*) tende à être pleinement réduit et résorbé : on se situe en réalité bien au-delà de tout culte de la personnalité.

Si l'Idéal du Moi est en quelque sorte cet objectif ou ce but à atteindre que le sujet se forme et projette devant lui comme ersatz du narcissisme infantile¹⁹² qu'il a perdu, il y a en revanche lieu de comprendre le processus auquel on s'intéresse ici comme impliquant un court-circuitage, de la part du sujet, de fonctions généralement dévolues à l'Idéal du Moi, en remplaçant un Idéal du Moi propre par un objet de la réalité. On pourrait donc dire que le sujet troque son Idéal du Moi personnel, pour un autre, de masse, le réduisant dès lors à un « idéal » incarné par un objet-support déjà existant, de et dans la réalité, et donc aliénant. « Prêt-à-idéaliser », comme on parle du « prêt-à-l'emploi » ou du « prêt-à-porter », « idéal personnifié¹⁹³ » mais impersonnel s'il en est, mirage dans le procès de subjectivation, il désingularise autant qu'il massifie le sujet.

Freud nous indique, dans la définition précitée de la structure libidinale d'une masse, que les membres de la masse s'identifient réciproquement, ce qui constitue un bénéfice majeur de l'opération. Celle-ci permettait dès lors, dans le cas du nazisme et des nationaux-socialistes – depuis le sympathisant jusqu'au plus militant –, que le *Führer* soutienne la jouissance, à travers un Idéal du Moi partagé, d'une union (où l'on entend qu'il y a de l'« Un ») et d'un narcissisme collectivisé qui soudait les sujets. Cette unification se prévalait

¹⁸⁹ J. LACAN, La psychiatrie anglaise et la guerre, dans *Autres Écrits*, Paris, Seuil, [1947], 2001, p. 120.

¹⁹⁰ S. FREUD, *PMAM*, *Op. cit.*, p. 54.

¹⁹¹ S. FREUD, *PMAM*, *Op. cit.*, p. 51.

¹⁹² Dans sa convergence, également, avec les représentations des objets aimés et admirés.

¹⁹³ Par le *Führer*.

de l'ensemble de la nation et du peuple allemand (*Volk*). Le *Führer* se voulait représenter son peuple et déclarait son « amour » réciproque à la masse éprise de fascination, à laquelle était faite la promesse de lendemains qui chantent. Une telle unité du peuple – nous parlons ici de façon générale, et non absolue – était aussi renforcée ou consolidée par la propagande, le développement et la promotion par le régime du mythe de la « race supérieure » ou « race aryenne » à laquelle ce peuple allemand (*Volk*) était supposé appartenir (mythe « fondateur », traitant des « origines », qui s'articulait avec la formule « Le sang et le sol » [*Blut und Boden*] et avec l'idée de « Loi de la Nature »).

Mais il faut bien saisir que, dans ce processus où l'objet remplace l'Idéal du Moi – opération ici rendue possible par la masse et son meneur –, il s'agit avant tout d'un détour pour satisfaire, de manière médiatisée, son propre narcissisme¹⁹⁴. Et si le sujet s'abandonne complètement à son *Führer*, ce n'est pas sans que ce dernier, comme nous l'avons précisé, lui procure concomitamment une jouissance, laquelle est énorme, tout comme le bénéfice narcissique s'avère immense. De telle façon que s'abandonner équivaldrait au fond à se grandir ou à s'élever. Pour qualifier ce lien de sujétion à l'objet, on pourrait dès lors parler d'osmose, par laquelle le sujet trouve à satisfaire son propre narcissisme. Une osmose qui fait que le sujet participe désormais de la puissance de son *Führer*, que cette loi qui émane du *Führer* et de ses paroles est désormais la loi du sujet, et que la volonté de ce dernier s'identifie à celle de son *Führer*. En définitive, cet amour aveugle et passionnel pour le *Führer* n'est alors sans doute rien d'autre que le miroir d'une régression à un amour passionné pour soi-même, dont le *Führer* constitue et se fait le support.

Afin de comprendre mieux encore ce qui est à l'œuvre dans cet abandonnement dont parle Freud, on pourrait ici, selon nous, tirer profit d'une élaboration conceptuelle qui nous est proposée par Grunberger¹⁹⁵. En effet, on peut rapprocher cet abandonnement du rapport à une forme archaïque et maternelle du Surmoi – ou à son noyau – que Grunberger appelle « surmoi précoce » ou primitif (*Ober-Ich*)¹⁹⁶, et qui se démarque de sa forme « achevée », héritière du complexe d'Œdipe. C'est dans une phase précocissime du Moi que ce Surmoi se constitue, selon Grunberger, sur l'identification à la mère primitive sadique. Il réclame une obéissance aveugle et absolue à l'objet, laquelle permet précisément au sujet de participer, dans une dépendance totale, à son pouvoir et à sa toute-puissance. Par cette participation, le sujet vise à recouvrer la complétude narcissique. Aussi, moins il comprend le sens ou le pourquoi de son obéissance, plus cela « le rassure quant à la nature absolue de sa dépendance ainsi vérifiée »¹⁹⁷. Pour décrire cette obéissance, Grunberger utilise la locution latine *Perinde ac cadaver*, qui signifie « comme un cadavre » ou « pareillement à un cadavre ». Or, on sait que, durant son procès, Eichmann qualifia lui-même son obéissance (aveugle) d'« obéissance de cadavre » (*Kadavergehorsam*)¹⁹⁸...

Grunberger évoque la possibilité de régression à une telle forme de Surmoi. Signalons au passage que Lacan fait aussi référence à l'existence d'une forme pré-oedipienne de

¹⁹⁴ S. FREUD, *PMAM*, *Op. cit.*, p. 51.

¹⁹⁵ Béla Grunberger (1903-2005) était un psychanalyste juif de nationalité française mais d'origine hongroise, membre titulaire de la Société psychanalytique de Paris (SPP) à partir de 1953, et époux de Janine Chasseguet-Smirgel.

¹⁹⁶ B. Grunberger, Idéal du moi et surmoi précoce, dans *Revue Française de Psychanalyse*, Tome 37, N°5-6, Paris, PUF, 1973, pp. 959-968.

¹⁹⁷ *Ibidem*, p. 964.

¹⁹⁸ H. ARENDT, *EJ*, *Op. cit.*, p. 256.

l'instance surmoïque lorsqu'il parle d'un Surmoi qu'il qualifie de maternel archaïque¹⁹⁹ et qui se caractériserait par son versant tyrannique et féroce.

Enfin, il nous faut encore préciser que si Freud laisse à penser que certains cas – de fascination et d'abandonnement à l'objet – peuvent être plus extrêmes que d'autres²⁰⁰, il indique toutefois que c'est l'hypnose qui serait la plus comparable à la relation à l'objet que l'on retrouve dans la formation en masse, tout en stipulant que « *la relation hypnotique est un abandonnement amoureux sans restriction* »²⁰¹ et que les caractéristiques précitées (docilité, soumission, absence de critique,...) y sont encore plus nettes et plus accrues que dans l'état amoureux. Le fait que « *le moi vive comme en rêve ce que l'hypnotiseur exige et affirme* »²⁰² est d'ailleurs assez suggestif de ce qui opère pour un sujet sous l'effet de la massification... et constitue un point essentiel en ce qu'il nous permet d'affirmer que le Moi, représentant du monde externe dans le psychisme, est profondément perturbé et que la fonction de l'examen de réalité qui lui revient²⁰³ se trouve mise hors jeu.

Nous comprenons maintenant mieux, notamment grâce à Freud, quels sont les processus subjectifs engagés et impliqués dans l'abandonnement d'Eichmann, en tant que SS, à la Cause national-socialiste et à la figure d'Hitler. Ces processus nous permettent également de saisir en quoi les SS en général, et Eichmann en particulier, pouvaient faire preuve d'une servilité impressionnante, d'un jusqu'au-boutisme, et d'une certaine forme de zèle dans leurs missions.

Toutefois, chez Eichmann, tout nous porte à penser qu'il y a plus encore, que d'autres processus subjectifs à l'œuvre s'avèrent déterminants. Et leur repérage nous permettra de serrer de plus près encore ce qu'il en est de sa dynamique subjective singulière.

Le Moi Idéal (*IdealIch*) : l'auto-magnification d'Eichmann ou la jouissance de son image

Si Freud n'a pas véritablement développé le concept de « Moi Idéal », il nous fournit tout de même certaines indications précieuses à son sujet, qui peuvent être reprises et exploitées en vue de poursuivre et d'approfondir la réflexion²⁰⁴. Selon Freud, le Moi Idéal, prolongement du narcissisme infantile, se présente comme objet d'amour de remplacement du « Moi effectif »²⁰⁵ de l'enfance qui a été « perdu ». En ce sens, il y a donc lieu de le considérer comme un « Moi fictif », illusionnement produit par le sujet, et par lequel celui-ci tente de faire perdurer ou de retrouver la toute-puissance narcissique (désormais illusoire)

¹⁹⁹ J. LACAN, *Le Séminaire, Livre V : Les formations de l'inconscient*, leçon du 2 juillet 1958, Paris, Seuil, 1998, p. 498. Lacan se réfère notamment à Mélanie Klein, laquelle distingue une forme archaïque du Surmoi, particulièrement cruel, dès la phase orale (J. Lacan, *L'agressivité en psychanalyse*, dans *Écrits*, Paris, Seuil, [1948], 1966, p. 115).

²⁰⁰ S. Freud, *PMAM*, *Op. cit.*, pp. 51 et 68.

²⁰¹ *Ibidem*, p. 53.

²⁰² *Ibidem*, p. 52.

²⁰³ S. FREUD, *Le moi et le ça*, OCFP, tome XVI, Paris, PUF, [1923], 1991, pp. 272 et 298. Freud apporte en 1923 une rectification à son propos de « Psychologie des masses et analyse du moi », où il avait, deux années auparavant, attribué la fonction de l'examen de réalité à l'Idéal du Moi.

²⁰⁴ Ce qu'ont fait, par exemple, Herman Nunberg (1932), Daniel Lagache (1958) ou encore Jacques Lacan (1954, 1958).

²⁰⁵ Ou « Moi réel ».

de son enfance. Il apparaît, dit Freud, que « *le narcissisme est déplacé sur ce nouveau moi idéal qui se trouve, comme le moi infantile, en possession de toutes les précieuses perfections* »²⁰⁶. C'est à travers cette survivance que le sujet aspire à la récupération, tel un donné, de la jouissance narcissique perdue : en effet, dans le concept de « Moi Idéal », le mot « Idéal », en tant qu'adjectif qui qualifie le Moi lui-même, renvoie à l'illusion de l'harmonisation du Moi avec l'Idéal. Dès lors, l'Idéal se confond ici avec le Moi, comme s'il était une réalité déjà acquise, tout comme, dans son enfance, le « Moi effectif » « *était lui-même son propre idéal* »²⁰⁷.

Mais il nous faut préciser aussi que le Moi Idéal est en lien avec le stade du miroir²⁰⁸ : il est issu du narcissisme spéculaire par lequel le sujet fait corps avec lui-même (ce qui nous autorise, soit dit en passant, à parler de « corps idéal »). Dès lors, nous situerons, avec Lacan, le Moi Idéal du côté du spéculaire et de la relation imaginaire, tandis que l'Idéal du Moi relèverait du registre ou de la fonction symbolique, sachant que ces formations psychiques que sont « *le Moi idéal et l'Idéal du Moi, qui mettent en évidence des interférences très fines sur le plan intrasystémique* »²⁰⁹, peuvent, comme nous l'avons vu, être discernées l'une de l'autre.

Si donc l'Idéal du Moi est à mettre en lien avec le signifiant, le Moi Idéal renvoie à un processus d'identification à une image. Aussi, la « dé-gradation » du Nom-du-Père est en mesure de faire du spéculaire une identification, où l'on verra, dès lors, le sujet chercher avec insistance voire obstination, dans un certain mouvement d'affirmation de soi, à se faire nommer quelque part.

Nous pensons que cette formation intrapsychique (plus ou moins) inconsciente du Moi Idéal joue précisément chez Eichmann un rôle considérable, et opère chez lui de façon sous-jacente, dans le registre identificatoire, parfois jusqu'à la captation imaginaire. Nombre de contenus et de scénarios d'ordre fantasmatique se trouveraient dès lors polarisés par cette image idéal-moïque, venant jouer un certain rôle de (dé)régulation jusque dans son agir et sa posture au sein des relations sociales. À cette figure d'idéalité, on pourra rapprocher directement une série d'éléments dont Eichmann a pu témoigner, dans le langage ou dans les faits. Mais avant d'y venir, revenons un moment au Szondi, afin de voir en quel registre l'expression du Moi Idéal peut y être repérée et, au sein du protocole d'Eichmann, à quels éléments – positions et clivages pulsionnels – elle pourrait être associée.

Pour Mélon, c'est précisément le clivage *Sch* + –, du Moi autistique indiscipliné, qui marque la subsistance du Moi Idéal²¹⁰, la récurrence de cette image du Moi au sein d'un protocole pouvant même renvoyer à la prépondérance de ce Moi Idéal dans la dynamique psychique du sujet. Ce qui s'exprime à travers ce clivage, selon Mélon, c'est à tout le moins la tentative de recouvrer la puissance des « objets » partiels (au départ, le sein primitif) par

²⁰⁶ S. FREUD., *Pour introduire le narcissisme*, OCFP, tome XII, Paris, PUF, [1914], 2005, p. 237.

²⁰⁷ *Ibidem*. Par contre, dans le concept d'« Idéal du Moi », « Idéal » est substantif et implique l'idée d'Idéal comme objet distinct du Moi et comme projet.

²⁰⁸ J. LACAN, Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique, dans *Écrits*, Paris, Seuil, [1949], 1966, pp. 93-100.

²⁰⁹ J. DOR, L'inconscient, dans *L'apport freudien : éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse*, P. Kaufmann (dir.), Paris, Larousse-Bordas, 1998, p. 238.

²¹⁰ J. MÉLON, *Figures du Moi : Szondi, Rorschach et Freud*, thèse de doctorat, Université de Liège, 1976, pp. 42-43 et 396.

la fusion du Moi avec le Moi Idéal, synonyme d'identification auxdits « objets ». De même, pour Kinable²¹¹, ce clivage diagonal *Sch* + – renverrait à une forme d'idéalisation de soi – que l'auteur a pu dégager à partir de son étude de la psychopathie²¹² et du phénomène d'héroïsation de soi qui la caractérise –, idéalisation qui, du fait de l'introjection appropriative (*k*+) par le sujet de sa propre image, se verrait « *polarisée par l'instance du moi idéal* »²¹³. C'est par l'introjection (*k*+) de son image que le sujet fait de celle-ci le noyau de son Moi Idéal.

Nous l'avons vu, ce clivage diagonal *Sch* + – est massivement présent à l'arrière-plan du protocole d'Eichmann, arrière-plan dont nous avons également déjà souligné l'importance dynamique particulière. Et les commentaires que nous avons faits, relatifs au mécanisme d'introjection, dans la visée qui est celle d'Eichmann de s'auto-obtenir en cherchant à correspondre à sa propre image telle qu'il l'a au préalable projetée dans les objets auxquels il s'identifie, rejoignent pleinement les considérations de Mélon et Kinable au sujet du clivage du Moi autistique indiscipliné et de ses liens ou affinités avec la formation du Moi Idéal. La pensée et le fantasme sont là vecteurs du recouvrement imaginaire de la toute-puissance narcissique.

Dès lors, qu'est-ce qui manifesterait, chez Eichmann, cette identification imaginaire à des objets, contribuant à nourrir chez lui ce sentiment illusoire de complétude narcissique ? Plusieurs éléments, que nous avons déjà relevés et qui sont relatifs à divers moments de son parcours, pourraient témoigner ou être rapprochés de manière significative, selon nous, d'un tel processus d'identification à son image idéalisée (Moi Idéal). Nous ne ferons ici qu'en mentionner une série, à titre d'illustrations : la figure du parfait hébraïste né en Palestine ; l'éminent spécialiste auquel doit être consacré un chapitre dans les livres d'Histoire du sionisme ; le symbole d'une ère nouvelle auquel Eichmann s'identifie et qui se confondrait avec son nom, cette marque de l'identification par excellence ; sa renommée et sa réputation qui étaient selon lui extrêmes (« *j'étais connu comme le loup blanc* ») ; le « *tsar des Juifs* », expression qu'Eichmann récupère d'un journal et reprend à son compte afin de la brandir comme s'il s'agissait d'un trophée ; l'image du trône sur lequel les juifs auraient, dans son imaginaire, été prêts à le hisser ou à le surélever ; le monument à sa propre mémoire que l'on élèvera, selon lui, inmanquablement à Budapest ; la revendication personnelle de l'œuvre exterminatrice de cinq millions de juifs ; la collection de coupures de presse le concernant et concernant son nom ; le rôle de rédempteur-libérateur de la culpabilité de ses compatriotes nazis qu'il revendique et auquel il s'identifie dans le texte manuscrit qu'il écrit en Argentine. En plus de cela, on pourrait aussi rappeler en quoi ses crises violentes d'affects, comme nous l'avons vu précédemment, étaient toujours liées à la question de sa réputation et de son prestige personnel vis-à-vis de ses supérieurs, et donc à une certaine vision de soi (comme expert) sans doute constitutive d'une image idéale de lui-même. On pourrait penser que la question de l'écriture et du succès d'auteur auquel Eichmann aspirait ne puisse pas trouver ici sa place, on serait aussitôt détrompé, non seulement en considérant

²¹¹ J. KINABLE, Vecteur szondien du Moi et décomposition de la personnalité psychique, *Szondiana*, 28, 2008, pp. 118-155.

²¹² Étude sur le sujet qui remonte au moins à sa thèse de doctorat (« *Destin psychopathique et psychopathisation de l'existence. Formes de la psychopathie et figures du psychopathe. Pour une portraiture szondienne* », Université Catholique de Louvain, 1982), et dont les travaux depuis lors ont été jalonnés de contributions et d'approfondissements significatifs.

²¹³ J. KINABLE, Vecteur szondien du Moi et décomposition de la personnalité psychique, *Szondiana*, 28, 2008, p. 146.

que cette écriture et ce succès devaient avant tout servir à alimenter, par la renommée, une image de soi, mais aussi en considérant de plus près l'écriture d'Eichmann – toujours autocentrée et souvent « autobiographique » – qui nous pousse en effet à penser que l'activité d'écriture véhiculait en elle-même et pour elle-même une image de lui idéale et à laquelle il s'identifiait déjà : cette écriture, pensons-nous, servait dès lors avant tout à une auto-magnification de lui-même !

Cela n'étant pas sans écho avec ce que nous venons de développer, il est intéressant de relever ici que, selon Lagache, le Moi Idéal sert de support à ce qu'il appelle l'« identification héroïque », processus qui renvoie à l'identification à des personnages exceptionnels et prestigieux²¹⁴. De même, Mijolla-Mellor nous indique en quoi le Moi Idéal va reconstituer la proximité avec le Moi « *par le fantasme et la rêverie diurne qui feront de lui un héros et un triomphateur* »²¹⁵.

Au travers des divers exemples que nous venons de reprendre, relatifs au processus d'idéalisation de soi et de constitution d'un personnage imaginaire auquel Eichmann s'identifie, on peut voir se dessiner quelque chose qu'il va nous falloir préciser si l'on veut bien saisir une des spécificités à l'œuvre dans la dynamique identificatoire d'Eichmann.

Nous l'avons vu, déjà à l'époque de son travail à Vienne, dans les années 1937-1938, l'expulsion des juifs était vécue par Eichmann comme une tâche pour laquelle il aurait « mérité » de rentrer dans les livres d'histoire, de se voir ériger un trône, ou qui justifiait pleinement cette appellation de « *tsar des juifs* ». De même, sa contribution à la machine d'extermination, notamment en 1944 en Hongrie, le rendait digne à ses propres yeux de l'élévation d'un monument à sa mémoire à Budapest. Et il se représentait que l'ensemble de son « œuvre » lui valut une renommée et une réputation extraordinaires et emblématiques pour son rôle joué dans le combat pour la Cause qui aurait été celle de son peuple et de sa nation. On peut donc conclure clairement de ces faits et de ces observations que, chez Eichmann, l'abandonnement à ce substitut de l'Idéal du Moi qu'est le *Führer* ne se fait pas sans une reprise au service et au compte de son Moi Idéal, façon de récupérer et de recouvrer la toute-puissance pour lui-même. Non suffisamment narcissiquement rassasié de sa participation de la puissance du *Führer*, ne se résolvant pas à ce que son Moi soit réduit à une dépendance intégrale à ce chef suprême, il s'auto-attribue et revendique dès lors en son nom propre et au nom de son Moi Idéal ce qu'il a d'abord réalisé avant tout du fait et au nom de son engagement à la Cause national-socialiste et pour le *Führer*.

Dans ce sens, on est amené à penser que sa participation au projet nazi d'expulsion²¹⁶ puis d'extermination s'est, à un moment donné, confondue avec une aspiration à réaliser – au sens de « rendre réel » – ou une façon de se conformer à son Moi Idéal ; et, par la suite, le fait de revendiquer une part considérable de ce projet sinon de se l'imaginer comme étant

²¹⁴ J. LAPLANCHE ET J.-B. PONTALIS, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, « Quadrige », PUF, 2007, p. 256.

²¹⁵ S. DE MIJOLLA-MELLOR, Dictionnaire International de la Psychanalyse, dans A. de Mijolla (dir.), Paris, Calmann-Lévy, 2002, p. 1039.

²¹⁶ C'est tout d'abord le travail d'émigration/expulsion qui avait constitué un support d'identification pour Eichmann – dans le registre de l'avoir ou du faire (facteur *k*) – et qui participait probablement aussi à la conformation à son Moi Idéal, avant que cette mission ne tombe à l'eau, ce qui constitua inmanquablement un coup dur pour lui : lorsqu'Heydrich lui annonça, durant l'été 1941, que le Führer avait ordonné l'extermination physique des juifs, voici quelle fut sa réaction : « (...) *je n'ai rien dit, parce qu'il n'y avait plus rien à dire. Car je n'avais jamais envisagé une chose pareille (...). Je perdis alors tout, tout goût au travail, toute initiative, tout intérêt ; j'étais pour ainsi dire balayé* » (H. Arendt, *EJ, Op. cit.*, p. 174). Ce qui le balaya a sans doute plus à voir avec la déception de ne pas avoir bénéficié de la reconnaissance qu'il espérait par rapport à ses compétences dans le domaine de l'émigration.

sien et de s'en réclamer a alors pu servir à maintenir, à soutenir et à alimenter son aspiration identificatoire à ce Moi Idéal porteur de toute-puissance (par exemple lors de sa déclaration à la fin de la guerre, que nous avons déjà citée précédemment, et où il s'auto-attribue la mort de cinq millions d'« ennemis du Reich » : « *Je sauterai dans ma tombe en riant, car c'est une satisfaction extraordinaire pour moi que d'avoir sur la conscience la mort de cinq millions de Juifs* »²¹⁷).

Une illustration des retombées et effets de cette idéalisation de soi polarisée par le Moi Idéal

En 1944, dans la perspective de la fin de la guerre et de la défaite prévisible, Himmler décida de suspendre la déportation des juifs hongrois, et cela en totale contradiction²¹⁸ avec la volonté du *Führer*, et à son insu. S'il paraît assez clair que la désobéissance dont Eichmann fit alors preuve à l'égard du « fidèle Heinrich »²¹⁹ se conjugait avec la résolution de poursuivre la volonté du *Führer*, le fait de cette désobéissance s'avérerait tout autant découler d'une aspiration, chez Eichmann, à se conformer à son Moi Idéal – ce qui témoigne d'une certaine harmonisation entre le Moi idéal et (le substitut de) l'Idéal du Moi. Plusieurs éléments nous paraissent aller dans ce sens et soutenir cette appréciation, éléments relatifs à l'imaginaire d'Eichmann à l'égard de sa propre personne à l'époque de son séjour en Hongrie, façonnant cette image idéale de lui-même qui, si elle prend précisément appui sur le travail qui était le sien et le statut que ce travail pouvait lui conférer, déborde néanmoins incontestablement cette activité et ce statut.

Tout d'abord, voici comment Eichmann s'exprima au sujet de sa réaffectation et de son arrivée en Hongrie : « *Puisqu'on envoyait le maître en personne, comme s'exprimait mon chef, le Grupp[enführer] SS Mueller, je voulais me comporter moi aussi comme un maître* »²²⁰. Il menaçait alors ses victimes juives en leur prétendant qu'Hitler comptait faire de lui le « commissaire mondial aux affaires juives »²²¹. Pour peu que l'on donne quelque crédit²²² au témoignage réalisé lors d'une déposition d'après-guerre par son subordonné Dieter Wisliceny, Eichmann, en Hongrie, se serait même targué d'avoir été, avec Odilo Globocnik, le promoteur du projet d'extermination globale des juifs. On peut encore ajouter ici son fantasme, déjà évoqué, quant à l'érection d'un monument à sa mémoire à Budapest. Enfin, il nous paraît des plus significatifs de relever ce double fait frappant concernant ses premiers écrits : tout d'abord, dans le seul livre qu'il rédigea, en 1942 (« *La Solution finale de la question juive* »), Eichmann s'efforça d'y fournir toutes les données statistiques ou comptables sur la déportation jusqu'à ce moment-là, comme si ces chiffres étaient le reflet d'une performance qui, d'ailleurs, l'aurait concerné au premier chef (mais la publication de ce livre – par l'entremise duquel Eichmann espérait grandement devenir un auteur à succès – fut évidemment interdite, de telles données statistiques n'étant pas destinées à être publiées et risquant de susciter bien des remous ; son espoir de renommée d'écrivain atteste

²¹⁷ H. ARENDT, *EJ, Op. cit.*, p. 113 (passage déjà cité précédemment).

²¹⁸ *Ibidem*, p. 273.

²¹⁹ C'est ainsi qu'Hitler appelait Himmler, du fait de sa loyauté... (C. Quétel, *La seconde guerre mondiale*, Paris, Perrin, 2018, p. 25).

²²⁰ A. Eichmann, cité par B. Stangneth, *Op. cit.*, pp. 90-91.

²²¹ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 92.

²²² Wisliceny avait, en effet, témoigné à charge contre Eichmann lors du procès de Nuremberg.

bien, dans le cas présent, de la démesure et du caractère irréaliste du désir d'Eichmann) ; ensuite, dès qu'il se retrouva seul dans le nord de l'Allemagne, après la fin de la guerre et après avoir pris la fuite, ce qu'il consigna dans les premiers « Mémoires » qu'il rédigea alors, comprenait à nouveau et essentiellement²²³ ... des statistiques sur les crimes réalisés.

La prise en compte de ces divers éléments de la vie (fantasmagique) d'Eichmann nous permettent de penser que l'idéalisation de son personnage a pu jouer un rôle d'exacerbation de son côté zélé, jusqu'au-boutiste, implacable et même frénétique, relevés unanimement dans la littérature. Elle nous invite aussi à penser en quoi l'ordre d'Himmler de suspendre les déportations en Hongrie venait inévitablement menacer et mettre à mal son propre narcissisme dans son identification à son Moi Idéal²²⁴. Dès lors, « *quand Himmler devint « modéré », Eichmann se mit à saboter ses ordres autant qu'il l'osait, dans la mesure du moins où il se considérait comme « couvert » par ses supérieurs immédiats* »²²⁵. De même, Eichmann ordonna la reprise immédiate des marches de la mort – qui avaient été son idée et qu'il avait organisées – malgré leur interdiction et leur arrêt immédiat également ordonnés par Himmler²²⁶. En somme, il traqua les juifs hongrois avec la « *frénésie d'un dément* »²²⁷. Les propos d'Eichmann lui-même ne viennent-ils pas corroborer la lecture que nous proposons de cet épisode, lorsqu'il déclara plus tard au sujet de la déportation expresse de plus de 437 000 juifs hongrois, dans des propos choquants et d'un cynisme qui laisse sans voix, que « *c'était effectivement une performance de très haut niveau, sans précédent et qu'on n'a plus revue depuis* »²²⁸, ou plus encore lorsqu'il affirma : « *Alors, je n'ai pas pu atteindre mon but ultime, libérer entièrement la Hongrie de ses Juifs* »²²⁹ ? Cesarani a bien vu en quoi Eichmann manifesta un fanatisme indubitable²³⁰ dans son affairisme à déporter tous les juifs de Hongrie, fanatisme²³¹ dont on précisera plus loin le rôle et la fonction.

Nous pouvons retrouver ici, selon nous, bien que dans un contexte différent et avec des variations par rapport à ce que dégage Kinable au sujet du psychopathe ou encore du héros, cette revendication d'exploits où le sujet vise à « *entretenir la légende glorieuse, confirmation-actualisation réitérée qu'il est bien réellement ce moi idéal en acte, digne de*

²²³ En plus d'un descriptif de son institution.

²²⁴ Hormis cet épisode avec Himmler, un autre épisode hongrois, en partie lié à celui-ci, et que nous avons déjà évoqué précédemment au sujet du contexte des crises d'Eichmann, mérite au moins d'être à nouveau mentionné en lien avec la question de ce Moi Idéal dont il est ici question : alors que le SS Kurt Becher fut envoyé directement par Himmler à Budapest afin de s'occuper de négociations financières relatives à l'émigration de juifs, Eichmann conçut et éprouva un grand ressentiment à l'égard de cet « intrus » qui s'immiscitait dans ses plates-bandes et dans ce qu'il avait toujours considéré comme étant son domaine de prédilection : l'émigration. Aux yeux d'Eichmann, Becher représentait aussi une menace pour sa mission de déportation en vue de l'extermination totale des juifs de Hongrie (et d'Europe), finalité qu'il poursuivait alors expressément. Par conséquent, pour contrecarrer l'interférence de Becher, il monta sa propre escroquerie afin, comme il l'expliquera par la suite, de « *recupérer pour [lui] les domaines gérés par Becher et le contre-espionnage, c'est-à-dire tout ce qui touchait à l'émigration* » (A. Eichmann, cité par D. Cesarani, *Op. cit.*, p. 235). S'il se montra ensuite heureux des échecs rencontrés par Becher, c'était pour des raisons purement narcissiques.

²²⁵ H. ARENDT, *EJ, Op. cit.*, p. 271. Et « *même en avril 1945, alors que tout le monde ou presque était devenu très « modéré », Eichmann (...) lui, n'approuvait pas la nouvelle orientation de Himmler à l'égard des Juifs* » (H. Arendt, *EJ, Op. cit.*, p. 272).

²²⁶ D. CESARANI, *Op. cit.*, pp. 242-249.

²²⁷ Ces mots sont de Rezsó Kasztner (B. Stangneth, *Op. cit.*, p. 92). Au sujet de Kasztner, cf. note 9.

²²⁸ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 391.

²²⁹ D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 347.

²³⁰ *Ibidem*, pp. 24, 238, 240 et 249.

²³¹ Durant les *Entretiens Sassen*, et précisément à propos de son but d'évacuer tous les juifs de Hongrie, Eichmann parla lui-même de son « *fanatisme n'admettant aucun compromis* » (A. Eichmann, cité par D. Cesarani, *Op. cit.*, p. 347).

sa renommée »²³². Et cette revendication qui, comme le précise Kinable, est du même mouvement une réclamation de son nom et de cette instance du Moi Idéal, chez Eichmann, c'est par l'écriture qu'elle passe. Une écriture qui, comme nous l'avons proposé, remplit une fonction d'auto-magnification de soi et renvoie à un culte de sa propre image, une obtention imaginaire de son être ou une copulation spéculaire avec son propre idéal ! Jouir de son image comme on jouit d'un bien, se prendre (pour) soi-même comme avec sa peau l'on fait corps, être maître de soi-même comme dans un sentiment de plénitude auto-suffisante où « *l'ivresse des altitudes* »²³³ s'empare de lui, voilà ce que vise Eichmann !

Eichmann en entretien ou le « combattant fanatique » : fièvre, frénésie et folie de l'idéal

Le rôle de cette figure du Moi Idéal – ainsi que du clivage diagonal *Sch* + – du Moi autistique indiscipliné –, se retrouve encore à l'œuvre dans la façon dont Eichmann se positionne par rapport à la Cause et à l'idéologie national-socialiste : il ne s'agit pas pour lui de se contenter de se conformer aveuglément à l'idéologie mais, bien plutôt, de l'adopter et de se l'approprier au point de la faire sienne propre ! En termes szondiens, et comme nous l'avons déjà souligné, il s'agit pour Eichmann de récupérer et de reprendre à son propre compte, dans le registre de l'avoir ou du faire (de l'activité) [*facteur k*], la toute-puissance d'abord projetée dans et conférée à l'Autre. La participation – dont nous avons parlé – de la réalisation de ses activités criminelles à la conformation à son Moi Idéal reflète précisément, chez Eichmann, le rôle singulier joué par l'idéologie mais aussi son rapport à celle-ci.

Si, comme nous l'avons vu, l'extermination des juifs était pour lui une « œuvre » dont il se revendiquait et à la participation de laquelle il associait son image idéalisée de lui-même, alors la justification idéologique d'une telle entreprise était d'une importance majeure, car elle constituait l'édifice « théorique » sur lequel reposait, en définitive, sa propre image magnifiée.

Comme le souligne bien Stangneth, si la « vision du monde » nazie représentait aux yeux d'Eichmann un système qui lui fournissait l'habilitation essentielle à la réalisation de ses agissements et un moyen de pouvoir légitimant et fondant ceux-ci, ce que voulait Eichmann « *n'était rien de moins que l'auto-habilitation, l'action accomplie sur la base de sa propre conviction* »²³⁴. En effet, s'il savait comment trouver satisfaction à ses désirs sous un conformisme qui n'était en fait que de façade²³⁵, il était en réalité, selon Stangneth, probablement incapable de se subordonner complètement « *à un quelconque modèle préexistant, et ses textes montrent effectivement qu'il a pensé les catégories de jugement nationales-socialistes et les a adaptées à ses conceptions* »²³⁶.

Comme nous avons pu en avoir un aperçu dans ses textes argentins, les idéologèmes nationaux-socialistes et antisémites sont profondément ancrés dans l'esprit d'Eichmann, au

²³² J. KINABLE, Vecteur szondien du Moi et décomposition de la personnalité psychique, *Szondiana*, 28, 2008, p. 149.

²³³ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 308 (passage déjà cité précédemment, et qui concerne l'écriture et le texte du manuscrit argentin d'Eichmann).

²³⁴ *Ibidem*, p. 330.

²³⁵ I. S. KULCSAR, S. KULCSAR ET L. SZONDI, *Op. cit.*, pp. 17, 27 et 50.

²³⁶ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 322.

point que l'on retrouve dans ses écrits nombre de thèses ou idées délirantes du national-socialisme (« Loi de la Nature », biologie raciale, conspiration juive mondiale, « Juif » considéré comme une entité menaçante et dangereuse pour la « race aryenne », surestimation délirante [puissance intellectuelle] de cet « ennemi du Reich », terreur imposée à la nation hongroise depuis la fin de la guerre par la police secrète juive²³⁷, etc.). Ces idées y sont, si pas toutes reprises explicitement comme telles, au moins clairement sous-entendues. Il y a chez Eichmann un effort pour développer une vision cohérente du monde et un système idéologique dont il serait à même d'imposer à l'autre le raisonnement logique.

Ce que recherchait Eichmann, c'était bien le pouvoir total, et ce « *pouvoir de la pensée fondamentale, il est d'une bien plus grande ampleur que celui offert par la mission que vous confie un supérieur : l'habilitation qu'il donne demeure viable même lorsque tous les anciens supérieurs sont morts et qu'on se retrouve à élever des lapins en Argentine* »²³⁸. Eichmann intériorise et s'approprie comme siens l'idéologie et le projet nazi, de façon à ce que l'idée persiste et perdure, et le mette au travail de plus belle, dans le cadre d'une guerre idéologique, bien au-delà de la fin de la guerre physique. Cette guerre idéologique se devait désormais de passer par l'écriture, moyen dont il avait depuis longtemps fait une arme et au maniement de laquelle il était déjà bien rôdé. Au-delà sinon de concert avec la fonction d'auto-magnification de soi que nous avons déjà dégagée, l'écriture devait aussi indéniablement lui servir à trouver satisfaction à son caïnisme, non pas seulement celui de ce Caïn qui se cache ($P - -$) ou même qui bout ($P - 0$) de l'avant-plan, mais surtout celui de l'arrière-plan qui, lui, ne se retient même plus pour exploser ($P - +$). Enfin, cette écriture avait sans doute aussi pour fonction celle d'une stabilisation et d'une réassurance par rapport aux menaces que constituaient pour lui la réalité extérieure, mais aussi intérieure, de sa propre pulsionnalité (nous reviendrons sur ce point lorsque nous aborderons le rapport de Kulcsar). Au fond, dans ce contexte de ce qui était toujours pour lui une guerre idéologique, l'idée, il l'avait assimilée, il l'avait égoïfiée. De telle façon que cette modalité identificatoire donne lieu à une exacerbation de l'idéal et à une aliénation du sujet : dans ce fanatisme où le fantasme s'emballe et tourne à plein régime, la certitude tient du ravage par l'idée...

Eichmann se concevait véritablement comme un soldat politique, même s'il y a lieu de considérer que ce sont surtout la « normalisation » par son environnement immédiat et l'expérience de la violence et de la terreur, auxquelles il participait à son niveau, qui contribuèrent à l'habituer – au point d'en faire une routine – au traitement réservé aux juifs, traitement que l'idéologie discriminante avait au préalable rendu acceptable et souhaitable. Dans le cadre de référence national-socialiste, les juifs représentaient un problème « politique » considéré comme « objectif » et auquel il s'agissait de trouver une solution. Ils étaient considérés comme nocifs et nuisibles, source de tous les maux, comme une menace pour le peuple allemand et la « race aryenne » et, par suite, comme un ennemi – le plus dangereux – dont il s'agissait de se débarrasser. Comme le dit Arendt, « *ils s'étaient vus*

²³⁷ Cette idée délirante est, elle, issue des propos d'Eichmann durant les *Entretiens Sassen* : en 1957, Eichmann considère en effet que « *la nation hongroise d'aujourd'hui est soumise à la terreur de la police secrète juive* » ! (D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 347).

²³⁸ B. Stagneth, *Op. cit.*, pp. 330-331.

*déclarer ennemis « objectifs » du régime, conformément à l'idéologie de celui-ci*²³⁹. Eichmann adhérerait pleinement à cette vision, comme en attestent notamment ses activités et conférences au sein du SD, ainsi que ses écrits.

Si, dans ce qui serait à penser comme étant de l'ordre d'un processus, nous pouvons parler, chez Eichmann, d'une inflexion délirante du caractère, celle-ci serait également à concevoir, pensons-nous, au départ d'un branchement du sujet Eichmann sur l'idéologie national-socialiste, comme le résultat de son idéologisation. À ce titre, on pourrait aussi considérer que la structure pulsionnelle d'Eichmann – dans la conformation qui lui est spécifique et que nous avons déjà détaillée – le rendait particulièrement réceptif au système de pensée totalitaire ou idéologique²⁴⁰, lequel entrait en résonance avec son affinité pulsionnelle pour un mode de pensée en mesure de se délester et de s'affranchir de l'épreuve de la réalité et de l'expérience. C'est ici qu'il nous faut faire droit à une observation selon nous remarquable et traduisant un grand sens clinique, que nous devons à Deri, qui suggère une affinité élective entre (une certaine) structuration pulsionnelle et (une modalité de) fanatisme. C'est en effet précisément au sujet du clivage du Moi autistique indiscipliné *Sch* + – que l'on trouve, chez Deri, le plus net développement, sinon le seul, au sujet du fanatisme²⁴¹. Deri nous indique que l'on retrouve parmi les sujets chez lesquels ce clivage prévaut la possibilité d'un fanatisme s'accrochant strictement à ses convictions. Qui plus est, sachant qu'Eichmann, durant toute sa vie, a été fasciné par l'écriture et le rôle d'écrivain²⁴², souhaitant publier un livre et en tirer notoriété, nous pouvons mettre en lien cette activité d'écriture et sa modalité graphomaniacale – que nous aurons l'occasion de constater à nouveau par la suite – avec les propos de Deri, qui poursuit sa réflexion : « *l'activité intellectuelle est une bonne solution pour les personnes qui ont cette structure du moi* », ce qui est tout à fait compréhensible « *puisque un moyen de conserver le sentiment enfantin de la toute-puissance, consiste à maintenir la projection des besoins suivie par leur introjection au niveau intellectuel* » ; dès lors « *cette continuation de la toute-puissance de l'enfance peut aboutir à un travail productif* »²⁴³.

Si l'une ou l'autre configuration pulsionnelle pourrait, comme le suggère Deri, « favoriser » le fanatisme – ce qui doit s'entendre dans le sens que tel sujet (chez lequel prévaut ici, en l'occurrence, le Moi autistique) pourrait simplement s'avérer plus sensible à telle manifestation de sa pulsionnalité (fanatisme) –, elle ne détermine naturellement jamais à elle seule une telle possibilité. Aussi, nous renseignerait-elle avant toute chose, pensons-nous, sur le mode de branchement pulsionnel du fanatique à ce qui le polarise. En d'autres mots, une configuration pulsionnelle singulière quelle qu'elle soit serait en mesure de nous apporter un éclairage quant à la façon dont un sujet se positionne par rapport à un objet mis en position d'idéal (et, a fortiori, par rapport à l'appareil idéologique/de pensée qui serait

²³⁹ H. ARENDT, *OT, Op. cit.*, p. 764.

²⁴⁰ Telle est aussi la position de Stangneth : « *Si Eichmann est aussi réceptif au système totalitaire, c'est précisément parce que la pensée totalitaire lui procure une ivresse* » (B. Stangneth, *Op. cit.*, p. 331).

²⁴¹ S. DERI, *Introduction au test de Szondi*, Bibliothèque de Pathoanalyse, De Boeck Université, Paris, Bruxelles, 2^{ème} édition, 1998, p. 189. Deri laisse brièvement entendre en quoi le fanatisme du *p+* pourrait se traduire quelque peu différemment (p. 229).

²⁴² B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 291 (le passage auquel il est ici fait référence est mal traduit dans la version française de l'ouvrage. Nous nous sommes donc référés à la version allemande originale, p. 252).

²⁴³ S. DERI, *Op. cit.*, p. 189.

constitutif de ou associé à cet objet).

Si, en ce qui concerne l'inflexion délirante du caractère comme un des modes de réussite de l'opération d'emprise totale sur l'esprit qu'opère le régime totalitaire, nous pouvons penser que, dans une optique pathoanalytique, certains éléments de délire persécutoire peuvent constituer le fruit de l'exacerbation, du fait de l'idéologie, de potentialités présentes en chacun de nous, il apparaît que de tels éléments, dont la présence transparait chez Eichmann – notamment au travers de la logique et de la vision paranoïaques que l'on retrouve dans ses textes –, pourraient s'appuyer chez lui sur un bagage pulsionnel dont la composante projective (*p-*) n'est pas étrangère.

.Eichmann l'« idéaliste »

On sait qu'Eichmann s'est toujours présenté comme étant un idéaliste, que ce soit pendant la guerre²⁴⁴, en Argentine, ou plus tard en Israël. Mais que faut-il entendre par ce mot : idéaliste ?

Pour le savoir, nous nous référons ici à ce qu'en dit Eichmann lui-même, notamment dans un passage issu des *Entretiens Sassen*, enregistrés en 1957, mais aussi à l'occasion de son procès (et de son interrogatoire de police).

Voici ce qu'il dit à Sassen en Argentine : « *Lorsque j'ai reçu l'ordre d'agir contre les Juifs, je n'y étais pas préparé, j'étais comme un petit enfant... Je me suis mis à réfléchir... Et lorsque j'en ai compris la nécessité, j'ai accompli ma tâche avec tout le fanatisme que je pouvais escompter de moi-même en tant que vieux national-socialiste et que mes supérieurs escomptaient de moi... (...) Ils ont trouvé en moi l'homme qu'il fallait. Je le dis aujourd'hui, en 1957, au risque de me nuire. J'aurais pu présenter les choses plus simplement. J'aurais pu dire : 'J'avais reçu des ordres, j'étais lié par un serment.' Mais ce serait une excuse bon marché. Mon sens moral ne me le permet pas. Je dois dire clairement qu'après avoir obéi aveuglément au premier ordre, j'ai tout fait pour m'impliquer plus à fond dans mon travail. Le sort [das Schicksal] m'avait pourvu d'un horizon spirituel [geistigen Horizont] qui m'a permis d'accomplir ma mission. (...) Je ne pouvais être un simple exécuteur d'ordres. Dans ce cas, j'aurais été un imbécile ('Trottel'). Je réfléchissais à mes actes. J'étais un idéaliste »²⁴⁵.*

Et voici ce que nous rapporte Arendt, relativement à ce qu'Eichmann a pu dire, en Israël, de son idéalisme : « *D'après les catégories d'Eichmann, un « idéaliste » n'était pas simplement un homme qui croyait en une « idée », ni quelqu'un qui ne voulait pas ou n'acceptait pas de pots-de-vin, qualités indispensables au demeurant. Un « idéaliste » était un homme qui vivait pour son idée – il ne pouvait donc pas être homme d'affaires – et qui était prêt à tout sacrifier et, notamment, tout le monde, à cette idée. Quand, lors de l'interrogatoire de police, il déclara qu'il aurait envoyé à la mort son propre père si on l'avait exigé de lui, il ne voulait pas seulement souligner à quel point il était soumis à des ordres et prêt à les exécuter ; il voulait aussi montrer quel « idéaliste » il avait toujours été.*

²⁴⁴ C'est comme « allemand idéaliste » qu'il se présente, à Budapest, à Joel Brand, l'un des principaux responsables du Comité d'aide et de sauvetage, groupe sioniste qui négociait avec les nazis afin de venir en aide aux réfugiés juifs (D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 227).

²⁴⁵ J. MARGOLIN, *Op. cit.*, pp. 264-265.

Comme n'importe qui d'autre, le parfait « idéaliste » avait, bien sûr, ses émotions et ses sentiments personnels, mais il ne leur aurait jamais permis d'interférer avec ses actes, en cas de conflit avec son « idée » »²⁴⁶. Bien que par ces propos Eichmann ait surtout voulu faire entendre, comme le dit Arendt, qu'il était foncièrement idéaliste – ce qui pour lui était indéniablement porteur d'une signification très positive –, il laisse aussi, malgré lui, transparaître autre chose de lui-même à travers ces mêmes propos, qui sont tout sauf anodins, et notamment l'illustration choisie du meurtre de son propre père...

De fait, comme on peut le constater et comme il ressort clairement de ces passages, l'« idéalisme d'Eichmann est spécial »²⁴⁷. Si on y retrouve une certaine évasion de la réalité au profit de l'idéal (« idéal-isme »), tout comme de l'idée (« idée-alisme »)²⁴⁸, il confine à ce que l'on entend généralement par le mot fanatisme²⁴⁹, en tant que celui-ci est un idéalisme nocif et une exaltation où la pulsion de mort opère comme jouissance de l'idéal. En d'autres termes, dans le langage « eichmannien », « idéaliste » se révèle être pratiquement synonyme de « fanatique » (*fanatisch*), terme qui, par définition, évoque l'idée d'ardeur, de ferveur, d'obstination ou encore de démesure, mais qu'il n'emploiera évidemment pas, après sa capture, en Israël.

Par ailleurs, il est frappant de constater – à nouveau – la faculté qu'a Eichmann à (se) décrire ainsi qu'une certaine cohérence dans son idiolecte. Son fanatisme est selon lui synonyme de réflexion (« *Je me suis mis à réfléchir* » ; « *après avoir obéi aveuglément (...) j'ai tout fait pour m'impliquer* » ; « *je réfléchissais à mes actes* »), bien qu'il y a lieu de considérer cette « réflexion » comme étant essentiellement restreinte à la grille de lecture ou au champ de vision idéo-logique et à une dimension instrumentale ou fonctionnelle. Il n'adhère ou ne se contente pas simplement de croire à une idée qui resterait extérieure à lui (« *un « idéaliste » n'était pas simplement un homme qui croyait en une « idée »* »), mais il se l'approprie personnellement, dans une « réflexion » qui lui permet d'avoir prise et de (re)prendre (com-préhension : « *j'en ai compris la nécessité* ») l'idée pour lui-même. Cela lui permet de passer d'une obéissance aveugle (« *après avoir obéi aveuglément* »), à l'implication personnelle dans un « travail », et même, du fait de ce qu'il conçoit comme un « horizon spirituel » (*geistigen Horizont*), à « sa mission ». Il ne s'agit donc certainement pas, dans le cas d'Eichmann, d'un simple conformisme, même si sa « réflexion » ne lui procure qu'une illusion d'autonomie et qu'il est en réalité aliéné à l'idée qu'il sert, à laquelle il est asservi et enchaîné (« *Un « idéaliste » était un homme qui vivait pour son idée (...) et qui était prêt à tout sacrifier et, notamment, tout le monde, à cette idée* » ; « *le parfait « idéaliste » avait, bien sûr, ses émotions et ses sentiments personnels, mais il ne leur aurait jamais permis d'interférer avec ses actes, en cas de conflit avec son « idée »* »).

Enfin, considérant que, durant les douze années de règne du Troisième Reich, le terme

²⁴⁶ H. ARENDT, *EJ*, *Op. cit.*, p. 106.

²⁴⁷ J. Margolin, *Op. cit.*, p. 265.

²⁴⁸ On retrouve à nouveau ici l'idéo-logique arendtienne (« logique d'une idée »), aussi bien à travers ce « -isme » (H. Arendt, *OT*, *Op. cit.*, p. 824) de l'idéalisme, qu'à travers le mot « idée » que l'on y entend, avertissant du risque, du danger, sinon du péril possible d'une dérive vers la jouissance d'un idéalisme nocif qui entraîne avec lui une fuite de la réalité, tout idéalisme comportant pour le moins, comme l'on sait, une dimension de dévalorisation de la réalité au profit d'un idéal/d'une idée/d'une utopie ; idéalisme auquel il s'agit, du moins dans une optique freudienne, de rappeler les exigences de la réalité.

²⁴⁹ La définition du mot « fanatique » par le *Grand Robert de la langue française* est, en effet, la suivante : « *Animé envers une religion, et, par extension, envers toute espèce de doctrine, de cause ou de personne, d'une foi intraitable et d'un zèle aveugle et agressif* » (*Grand Robert de la langue française*. Le Robert, 2020).

« fanatique » a eu une valeur et un sens positifs, qu'il était même devenu significatif de gloire, d'honneur ou de vertu, alors que dans la langue courante antérieure à cette époque, mais aussi et à nouveau après la guerre et dès 1946 au plus tard, il était moins employé et toujours dans un sens péjoratif qui lui était au fond intimement lié²⁵⁰, le seul fait qu'Eichmann, en 1957 en Argentine, emploie encore ce terme (*fanatisch/fanatismus*) à propos de lui-même, s'avère suffisamment éloquent à lui seul quant au fait qu'il était marqué et imprégné par la langue du Troisième Reich et par son esprit...

.Les *Entretiens Sassen* : du monologisme au triomphe mégalomane

Mais si l'habilitation à réaliser certains actes est une chose, si l'auto-habilitation en est une autre, qui permet de ne pas dépendre d'autrui quant à la reconnaissance du bien-fondé de ses actes et de s'en auto-convaincre dans une auto-glorification de sa propre personne, le Graal, la conquête ultime et la victoire suprême seraient d'inscrire son nom dans l'Histoire, faisant par là même un pied de nez à l'Autre, pris à témoin de cet idéal recraché à son visage par le miroir devant lequel Eichmann se tiendrait dès lors dans un sentiment de triomphe jubilatoire auto-contemplatif : voilà, ni plus ni moins, quels sont le projet et l'ambition d'Eichmann en Argentine !

D'un discours sans autre ou a-dialogique : le monologisme

Tout comme nous l'avons vu dans ses textes, dont nous avons cherché à donner un aperçu représentatif de la logique subjective qui y est à l'œuvre, le style et la forme orale du discours « eichmannien » peuvent se montrer aussi monologiques : il ne laisse alors pas véritablement de place pour l'autre, et met toujours plus en avant son propre personnage. Ainsi, durant les *Entretiens Sassen*²⁵¹ – dont nous avons déjà cité l'un ou l'autre passage ou extrait et dont nous ne reprendrons désormais plus qu'un épisode significatif, éloquent à lui seul et riche d'implications – il « avait tendance à s'interposer sans la moindre retenue quand d'autres accaparaient trop le temps de parole à son goût, et d'autre part il interrompait les discussions de manière réflexive lorsque son propre rôle dans l'histoire contredisait le tableau qu'il donnait de lui-même »²⁵². Plus encore, il « ne se gênait jamais pour recouvrir, en criant, la voix d'autres participants aux entretiens, les écraser sans le moindre égard ou monopoliser aussi vite que possible l'essentiel de l'entretien ». On l'aura compris, « Eichmann n'était pas du genre à souffrir en silence »²⁵³, c'est le moins que l'on puisse dire... Nul besoin de longs commentaires ou développements pour dire en quoi l'on peut voir se manifester ici le Caïn pur tout autant que le Moi autistique présents en arrière-

²⁵⁰ V. KLEMPERER, *LTI, la langue du IIIème Reich*, Paris, Albin Michel, « Fanatique », 2023, pp. 115-122.

²⁵¹ Bien que nous puissions regretter le choix de son titre (et de ce qu'il connote par rapport à la pensée d'Hannah Arendt), étranger à la démarche qui est la nôtre, la série documentaire intitulée « *Adolf Eichmann : les aveux du diable* » (titre original : « *The devil's confession : the lost Eichmann tapes* »), réalisée par Yariv Mozer en 2022, et comprenant trois épisodes (1. La traque ; 2. Les enjeux internationaux ; 3. Révélation finale), constitue un document tout à fait précieux à divers égards : si le choix des intervenants est remarquable, rassemblant bon nombre des meilleurs historiens sur le sujet, le document rend bien compte du contexte, des enjeux, de la portée et des coulisses de l'« événement Eichmann », et il a aussi pour intérêt majeur de rendre accessible l'écoute d'une partie des bandes originales des *Entretiens Sassen*, témoignage direct d'un des acteurs majeurs du génocide et pièce à conviction unique en son genre.

²⁵² B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 421.

²⁵³ *Ibidem*, p. 421.

plan du Szondi ! Comme le dira Kulcsar, le psychiatre qui le rencontra en Israël : « *l'eichmannisme est un monologisme* »²⁵⁴ !

Enjeux pluriels et intérêts divergents des Entretiens Sassen

Dans le *cercle Sassen*, tous, hormis Eichmann, étaient convaincus que le génocide des juifs n'aurait été que le résultat d'un mensonge de la propagande juive. Une des finalités des *Entretiens Sassen* était dès lors d'obtenir du spécialiste Eichmann les « vrais » chiffres – et donc de les « corriger » drastiquement à la baisse – du nombre de victimes juives ou, à tout le moins, des déclarations officielles de celui-ci qui devaient s'inscrire dans un projet permettant de réfuter l'existence du génocide et les témoignages fournis par Wisliceny et Höttl à Nuremberg²⁵⁵. Un autre objectif de ces réunions chez Sassen était de mettre hors de cause Hitler et le national-socialisme.

Toutefois, si Eichmann savait comment procéder afin d'obtenir la reconnaissance du *cercle Sassen*, si lors de leurs réunions il est au centre de l'attention ou l'accapare, il ne partageait pas avec les autres membres de ce groupe le même objectif. Le projet de ces derniers, comme nous l'avons déjà indiqué, était clairement révisionniste. Mais diminuer les chiffres des victimes juives aurait in fine signifié, pour Eichmann, une diminution de son « efficacité » et de son « rendement » et constitué une atteinte à l'enflure de son ego et à sa propre image. C'est pourquoi, pour sa part, il entendait au contraire faire reconnaître que le génocide des juifs était bien la volonté d'Hitler et la mise en œuvre de la nation allemande. Il voulait justifier les camps d'extermination et balayer la thèse de la conspiration juive à la base de l'invention du génocide, tout en niant sa propre culpabilité.

Pour lui, les réunions du *cercle Sassen* étaient d'abord et avant tout un moyen pour pouvoir publier un livre, en vue de restaurer son image et d'imposer sa vérité. Dans cette optique, il avait même commencé à rédiger²⁵⁶, sous son vrai nom, une lettre ouverte destinée au Chancelier de l'Allemagne de l'Ouest, Konrad Adenauer, avec la volonté de faire connaître ce qu'il en avait vraiment été – d'après lui – du problème et de la politique de la « question juive » sous le régime national-socialiste !

L'allocution « finale » ou la conclusion d'Eichmann

C'est dans ce contexte que, lors d'une des dernières réunions du groupe Sassen, et alors qu'Eichmann avait toujours jusque-là réfuté le chiffre de six millions de victimes juives, exprimant à ses camarades ce qu'ils voulaient entendre, il tint un discours qu'il avait préparé, sous forme d'allocution, et dont nous reprenons ici des extraits : « *le « bureaucrate prudent », c'était moi, tout à fait (...) Ce bureaucrate prudent s'est doublé d'un... d'un combattant fanatique [ein fanatischer kämpf] pour la liberté de mon sang, celui dont je descends (...) j'étais dirigé par cette inspiration : ce qui est utile à mon peuple est pour moi*

²⁵⁴ *Ibidem*, p. 341 [notre traduction] et p. 307.

²⁵⁵ Un enjeu des réunions du *cercle Sassen* était en effet de réfuter l'authenticité et la validité de ces témoignages recueillis lors du procès de Nuremberg et qui donnaient le chiffre de cinq ou six millions de victimes juives comme étant, qui plus est, issu des dires d'Eichmann. Ce dernier maintint durant des mois au sein du *cercle Sassen* en Argentine la version selon laquelle de tels témoignages étaient mensongers, ce qui rejoignait ce que ses nouveaux camarades voulaient entendre dans le cadre du projet qui était le leur.

²⁵⁶ B. STANGNETH, *Op. cit.*, pp. 317-320.

un commandement sacré, une loi sacrée. Tout à fait (...) je dois d'abord vous dire : moi, je n'ai aucun remords ! (...) il serait trop facile (...) que je regrette très profondément, que je joue quelque chose, dans une certaine mesure, que Saül s'est transformé en Paul. Je vous le dis, camarade Sassen, cela, je ne le peux pas. Je ne le peux pas parce que je n'y suis pas prêt, parce que quelque chose en moi refuse de dire que nous avons fait quelque chose de travers. Non. Je dois vous le dire très sincèrement, si nous avons tué les 10,3 millions de Juifs que Korherr, nous le savons, a mentionnés, 10,3 millions de Juifs, alors je serais satisfait et je dirais : bien, nous avons exterminé un ennemi. Seulement le mauvais destin²⁵⁷ [Schicksals Tücke] a voulu que la majeure partie de ces 10,3 millions de Juifs soient restés en vie, c'est ce que je me dis : le destin [Schicksal] en a voulu ainsi. Je dois me plier au destin et à la providence [Ich habe mich dem Schicksal und der Vorsehung unterzuordnen]. Je ne suis qu'un petit être humain et je suis impuissant face à cela, je ne peux rien y faire et je ne veux rien y faire non plus. Nous aurions rempli notre mission pour notre sang, pour notre peuple et pour la liberté des peuples, si nous avions exterminé l'esprit le plus rusé des peuples qui sont aujourd'hui en vie. Car c'est ce que j'ai dit à Streicher²⁵⁸, ce que j'ai toujours prêché : Nous affrontons un adversaire qui nous est intellectuellement supérieur grâce à de nombreux, nombreux milliers d'années de formation scolaire (...) si 10,3 millions de ces adversaires avaient été tués, nous aurions rempli notre mission (...) Moi aussi, j'ai ma part de culpabilité dans le fait que la conception qui avait peut-être été prévue par une instance quelconque, ou bien celle que j'avais en tête, la conception de l'élimination réelle, globale, n'ait pas pu être menée à bien (...) j'aurais pu et dû faire plus (...) Je veux juste vous donner ici le bilan de tout ce que j'ai passé en revue pendant tous ces mois en me rafraîchissant la mémoire, et que je suis pressé²⁵⁹ de vous communiquer à vous aussi »²⁶⁰.

L'allocution est suivie d'un long silence tendu et Eichmann, qui se retrouve alors « *totalelement déstabilisé et bouleversé* »²⁶¹ devant les (non-)réactions de ses auditeurs – dont Sassen qui en vient à éclater de rire –, commence seulement à réaliser et à prendre conscience que son discours était incongru et inopportun : en réalité, il vient de réduire à néant des mois de travail pour le groupe Sassen, tout espoir pour ce dernier de pouvoir s'appuyer sur ses propos afin de réfuter la réalité du génocide, et avec lui le sens du projet lui-même ! De fait, en flanquant à la figure de ses auditeurs un tel discours « *sorti du cœur, sur l'instant* »²⁶², comme il le dira immédiatement après l'avoir tenu, la véracité des propos de son « discours d'adieux » à ses subordonnés datant de la fin de la guerre et rapportés par les témoins de Nuremberg ne fait désormais plus aucun doute pour personne : Eichmann avait réellement dit « six millions de juifs » ! Assistant à un tel spectacle et à une telle envolée mégalomaniacale, ses témoins viennent d'être réduits, à leur corps défendant, au

²⁵⁷ Ce qui se traduirait mieux, selon nous, par malignité (ou malice) du destin (« *Schicksals Tücke* »).

²⁵⁸ Julius Streicher (1885-1946), rédacteur en chef du journal nazi *Der Stürmer* et antisémite enragé. Il fut exécuté à Nuremberg.

²⁵⁹ La fin de l'allocution est mal traduite dans la version française de l'ouvrage, et pourrait laisser penser qu'Eichmann n'avait pas terminé son discours. Or, il n'en est rien. Il nous faut donc ici nous référer à la version originale en allemand, que l'on pourrait traduire par « *et que je me dois de vous dire aussi* » en lieu et place de « *et que je suis pressé de vous communiquer à vous aussi* ». Eichmann termine ainsi son discours concernant le bilan ou la conclusion qu'il voulait communiquer à ses auditeurs.

²⁶⁰ A. Eichmann, cité par B. Stangneth, *Op. cit.*, pp. 439-442.

²⁶¹ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 442.

²⁶² *Ibidem*, p. 442.

statut de spectateurs impuissants d'une scène exactement et littéralement pareille à celle de ce fameux « discours d'adieux » ! Mais aussi au statut d'auditeurs réduits au silence par un discours qui, ne se suffisant pas d'alimenter la jouissance fantasmagorique-fantasmagorique de s'identifier comme étant l'auteur²⁶³ de l'extermination de cinq millions de personnes (!), surenchérit sur ledit discours d'adieux à travers le fantasme d'une « *élimination réelle, globale* » de la totalité d'une prétendue « race » ! Le magnétophone sera hâtivement coupé pour le reste de la soirée...

Immédiatement après cet événement et cette soirée, Eichmann écrira à Sassen dans l'optique d'obtenir du matériel afin de poursuivre le travail dans le sens voulu par les autres membres du *cercle Sassen*. Et dès le tout début de la réunion suivante, il lira un mot complaisant qui allait tout à fait dans le sens de ce que ceux-ci voulaient entendre. Malgré cela, il reviendra aussitôt en arrière et laissera entendre qu'il ne cédera pas sur ses positions, tandis que son allocution « finale » n'aura provoqué chez les autres membres du groupe que de la déception, un manque d'envie et de motivation de poursuivre le travail commun, ainsi que de l'irritation et de l'énervement²⁶⁴. Le projet du *cercle Sassen* mourra très rapidement d'épuisement et de désillusion et, dans les quelques mois qui suivirent cet événement, la revue *Der Weg* mit également un terme à ses activités.

L'arrêt du projet du *cercle Sassen* ne mit cependant pas un terme à la ferme intention d'Eichmann de retourner en Allemagne fédérale et de se présenter de lui-même aux juges allemands²⁶⁵, dans l'espoir qui était le sien d'obtenir un jugement clément – comme d'anciens nazis en avaient déjà bénéficié –, mais surtout de laver son honneur et de « récupérer » son nom, ainsi que de s'installer à nouveau dans son pays natal avec sa famille. Il rédigea aussi dans les années 1958-1959 un autre ouvrage, qui aurait été destiné à ses enfants, à sa famille, mais aussi aux générations à venir, et qui porterait sur sa vie et ses activités²⁶⁶ : le *Roman Tucumán* (260 pages), qui est toujours en possession de la famille Eichmann. Enfin, il se mit également à s'investir dans la collecte de documents de l'époque nazie²⁶⁷.

Contenus et thématiques de l'allocution

Mais revenons à cette allocution en tant que telle. Si bien des choses pourraient être dites quant à son contenu, nous ne retiendrons qu'un certain nombre d'éléments qui intéressent directement le fil de notre propos.

Tout d'abord, Eichmann s'y exprime à nouveau à propos de son fanatisme, dont nous avons déjà traité. Mais cette fois il s'identifie de façon directe à un combattant fanatique

²⁶³ « Revendiquer la mort de cinq millions de Juifs, ce qui est à peu près le nombre total des pertes dues aux efforts combinés de tous les bureaux et autorités nazies, était absurde » (H. Arendt, *EJ, Op. cit.*, p. 114).

²⁶⁴ B. STANGNETH, *Op. cit.*, pp. 444-446.

²⁶⁵ Nous avons déjà mentionné précédemment que, dès l'arrivée de son épouse en Argentine, Eichmann fit part à cette dernière de ce désir. Dès 1952, il lui parle de ce projet de retour en Allemagne, ainsi qu'à ses enfants ; et à la fin des années 50, il en parlait même régulièrement à son fils, Klaus Eichmann (B. Stangneth, *Op. cit.*, pp. 319 et 465). On trouve ici une nouvelle illustration du caractère irréaliste du désir d'Eichmann, toujours en lien avec la revendication ou la réclamation de son nom ; en effet, vivre à nouveau librement en Allemagne, à proprement parler sous son vrai nom, aurait en réalité été bien trop dangereux pour lui.

²⁶⁶ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 297.

²⁶⁷ *Ibidem*, pp. 476-477.

(« *ein fanatischer kämpf* »). Pour l'historienne Irmtrud Wojak, qui a été la première à étudier²⁶⁸ et à exploiter les bandes magnétiques des *Entretiens Sassen*, il est clair qu'Eichmann avait complètement assimilé l'idéologie antisémite nazie et était un nazi fanatique et convaincu : « *Eichmann n'était pas seulement un fonctionnaire obéissant aux ordres, un instrument banal de l'extermination, mais un idéologue féroce qui a participé à l'extermination des Juifs par conviction nationale-socialiste* »²⁶⁹. Par ailleurs, on retrouve aussi dans cette allocution la croyance délirante, et véhiculée par le nazisme, en une puissance – en l'occurrence intellectuelle – d'une « juiverie » mondiale mythifiée.

Eichmann laisse clairement entendre à quel point il avait intériorisé le projet (exterminateur) ou l'idée du national-socialisme, appropriation faisant même de celle-ci son idée propre ou sa propre vision (« *la conception qui avait peut-être été prévue par une instance quelconque, ou bien celle que j'avais en tête* »), ce qui indique aussi la part qu'y a prise son propre fantasme, et ce qui rejoint précisément certains développements que nous avons proposés concernant le rôle joué par le Moi autistique $k+ p-$.

Dans le passage des *Entretiens Sassen* que nous avons déjà cité à propos de son idéalisme, Eichmann mentionnait un « *horizon spirituel* » auquel il associait ce qu'il considérait être « *sa mission* » contre les juifs. Cet horizon renvoie à une dimension quasiment « messianique » ou « rédemptrice » qu'il concevait dans le cadre d'une mission et d'un combat auquel il avait (eu) à prendre part pour le « salut » de son peuple. Nous retrouvons dans son allocution cette dimension de son idéalisme exalté à travers la mention d'une « *inspiration* » qui le dirigeait dans un prétendu combat contre ces « *adversaires* » ou cet « *ennemi* », et à travers ce qu'il tenait pour une « *loi sacrée* ».

Comme l'on sait, une chose qui, pour Eichmann, comptait éminemment, c'était son image. Et comme nous l'avons vu à propos de son fanatisme, entre cette image et la Cause national-socialiste, s'était établi une sorte de nouage. Cette identification à la Cause national-socialiste et à l'« œuvre » qui lui est associée (« *la grande mission à remplir dans l'histoire du monde [qui fait qu'en Argentine] Eichmann n'y trouve pas son compte* »²⁷⁰), auxquelles il s'était dévoué corps et âme dans sa recherche de complétude, est intimement liée à et participe de son idéalisme, qu'il revendiquait ouvertement – un idéalisme consubstantiel d'un rapport à lui-même au service de son image idéalisée qu'il contribue à nourrir (« *dès le début, il ne cache pas la manière dont il voit son image dans l'histoire* »²⁷¹ ; « *il tenait trop à être un homme important* »²⁷²). À l'égard de ses victimes et de leur sort, Eichmann n'exprime pas la moindre considération ; au contraire, c'est par rapport au constat de ce qui était pour lui son échec, dans « *sa mission* », qu'il formule des regrets et qu'il s'en veut.

Deux implications majeures de l'allocution

²⁶⁸ I. WOJAK, *Eichmanns Memoiren : ein kritischer essay*, Frankfurt am Main, Campus Verlag, 2001.

²⁶⁹ I. WOJAK, *Eichmanns Memoiren und die « Banalität » des Bösen*, in J. Perels & R. Pohl (Hg.), *NS-Täter in der deutschen Gesellschaft*, Hannover, Offizin Verlag, 2002, p. 33 [notre traduction. Nous traduisons désormais les passages cités].

²⁷⁰ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 197.

²⁷¹ *Ibidem*, p. 33.

²⁷² *Ibidem*, p. 197.

Mais l'épisode de cette allocution est immanquablement interpellant à maints égards. Au-delà de son contenu en tant que tel, il nous paraît important de mettre en évidence au moins deux de ses implications majeures, qu'il faudra bien garder à l'esprit, et dont il faut tirer certains enseignements.

La première implication, c'est que l'expression du fanatisme d'Eichmann s'y déchaîne littéralement. Et le poids de ce fanatisme – indépendamment de ses raisons ou motifs conscients ou inconscients – est d'autant plus conséquent qu'une telle allocution, loin de plaire à son public – c'est d'ailleurs fondamentalement afin de « (se) plaire » (à) lui-même qu'Eichmann tient une telle allocution – provoque l'effet tout à fait inverse²⁷³ ! Or, Eichmann savait pertinemment bien²⁷⁴ ce que pensaient, désiraient et souhaitaient ses interlocuteurs, ce pourquoi ils se réunissaient depuis des mois. Et il le savait non seulement depuis le début du projet, mais sans aucun doute avant même que celui-ci ne se mette en place et que les réunions hebdomadaires ne débutent ! Il savait aussi que ce projet avait explicitement pour objectif d'établir une « vérité » tout à fait contraire et incompatible avec la réalité des faits commis, telle qu'il voulait la revendiquer. Cela nous indique, encore une fois, à quel point Eichmann, douze ans après la fin de la guerre, tenait à l'idéologie nazie, mais aussi à quel prix !

La deuxième implication, c'est qu'une telle allocution a eu pour conséquence qu'Eichmann dut renoncer à tout espoir de publier un livre par l'entremise du *cercle Sassen* et de la maison d'édition *Dürer* et, dès lors, à tout espoir de pouvoir retourner en Allemagne grâce à une telle publication²⁷⁵. Or, c'était précisément là son désir et peut-être son projet le plus cher ! C'était la raison même de sa participation au projet Sassen ! En effet, s'il n'attendait de Fritsch et Sassen qu'une seule chose, comme le dit Stangneth, c'était qu'ils le fassent sortir de l'anonymat²⁷⁶. Mais « *eux aussi allaient toutefois constater que chercher à établir le dialogue avec un spécialiste du monologue expose à de sérieuses difficultés* »²⁷⁷. À ce sujet, il est d'ailleurs remarquable d'observer que lors des réunions du *cercle Sassen* qui suivirent celle de l'allocution d'Eichmann, aucun des autres membres n'ait apparemment manifesté la moindre volonté de dialoguer avec lui au sujet de cette allocution... comme si c'était peine perdue d'avance... comme s'il n'y avait aucun moyen de dialoguer avec Eichmann...

Compte tenu de ces implications et retombées, cet épisode d'exaltation fanatique durant son allocution devrait nous mettre la puce à l'oreille quant à ce qui a bien pu s'y jouer, notamment en ce qui concerne le fait de savoir si Eichmann se rendait compte de ce qu'il faisait, et donc en ce qui concerne son rapport à la réalité : en effet, durant son allocution, Eichmann perd manifestement pied ainsi que le contact avec ceux qui l'entourent ; cet épisode aura ensuite de lourdes conséquences, se retournera radicalement contre lui et

²⁷³ *Ibidem*, pp. 442-444.

²⁷⁴ Cf. notamment la note 255.

²⁷⁵ Son épouse rapporta en effet par la suite, dans un entretien pour la revue *Paris Match*, que tel était le projet d'Eichmann, qui lui dit même un jour : « *Ce livre va me défendre. Ce sera un livre et cela sera ma défense et ensuite j'irai en Allemagne et je me livrerai en Allemagne* » (B. Stangneth, *Op. cit.*, p. 300).

²⁷⁶ *Ibidem*, pp. 343-344.

²⁷⁷ *Ibidem*, p. 344.

jouera, dans la réalité, totalement en sa défaveur. Nous y reviendrons.

La visée de l'allocution : l'héroïsation de soi pour l'avenir et la postérité ou la « folie des grandeurs »

Son idéalisme fanatique – avec l'image de soi à laquelle il est associé – est bien ce qui sous-tendait, pensons-nous, le besoin qu'Eichmann a eu de prendre le contre-pied de ses camarades du *cercle Sassen*. Dans son discours prononcé devant eux, il en appelle au sens moral : ce qu'il met en avant, c'est son intégrité, sa fidélité à une « *loi sacrée* » au nom de « *la liberté de son sang* » et même de « *la liberté des peuples* » ! C'est donc aussi sa loyauté qu'il met en avant, son dévouement au service de cette « *loi* » et au devoir qui était le sien, à ce qu'il appelle « *notre mission* ». Intégrité, fidélité, loyauté ou dévouement comme synonymes de noblesse et de vertu...

Eichmann voulait être reconnu et avoir sa place dans l'Histoire parce qu'il estimait avoir effectué une tâche considérable pour la protection et la préservation de sa propre « *race* » et au service du peuple allemand et même du monde. Il s'agissait pour lui du « *mérite* » de toute une vie. Il se considérait être un héros, souhaitait revenir en Allemagne et être reconnu comme tel. Mais il pensait aussi que la guerre contre les juifs n'était pas terminée : dans ses textes argentins, il cherche à avertir les générations futures du danger et en appelle à la collaboration du monde arabe et musulman²⁷⁸ pour qu'il poursuive l'œuvre d'extermination.

S'il aspirait à laver son honneur et à le restaurer en rétablissant « *la vérité* »²⁷⁹, il s'agissait aussi pour lui, à travers son allocution finale au sein du *cercle Sassen*, de dire « *la vérité (...) pour l'avenir et la postérité* »²⁸⁰... Pour lui, il n'était pas question de nier l'existence du génocide, mais bien au contraire de le revendiquer, et d'infirmer la version révisionniste suivant laquelle il aurait été question d'un mensonge de la propagande juive. Eichmann finit dès lors par revendiquer pleinement ses crimes devant ses auditeurs. Non seulement il ne cherche pas à les nier mais il se produit pleinement comme personnage, afin de se donner de l'importance [*Moi autistique k+ p-*]. À propos du *Moi autistique* indiscipliné, que l'on qualifie aussi de buté, obstiné ou têtue, Deri avance une assertion qui pourrait très bien caractériser l'attitude d'Eichmann vis-à-vis de ses camarades. Elle dit en effet que les sujets *k+ p-* peuvent très bien « *insister rigidement pour agir selon leurs convictions et leur conscience, et ne pourraient être détournés du cours originel de l'action, même s'il apparaît impraticable et même peut-être indésirable* »²⁸¹. Impraticable, en effet, car le vœu d'Eichmann de revendiquer et de faire reconnaître publiquement le bien-fondé de l'idéologie national-socialiste et donc celui de ses crimes, même pour ses camarades nazis « *argentins* », était irréaliste ; et indésirable, car son discours était tout simplement tout sauf bienvenu.

²⁷⁸ B. STANGNETH, *Op. cit.*, pp. 336, 339-340.

²⁷⁹ C'est ainsi que, dans son manuscrit argentin (« *Les autres ont parlé...* »), destiné à s'inscrire dans un projet éditorial, il écrit : « *Puissent les historiographes actuels et futurs être suffisamment objectifs et ne pas s'éloigner du sentier de la vérité présentée ici* » (*Ibidem*, p. 309).

²⁸⁰ *Ibidem*, p. 442.

²⁸¹ S. DERI, *Op. cit.*, p. 189.

Cette prise de contre-pied de la position de ses camarades, qui s'affiche aussi bien comme prise d'une position de surplomb sur ceux-ci – mais peut-être une telle manière de qualifier les choses n'est-elle que la perspective du point de vue d'un observateur extérieur... car un tel positionnement de surplomb supposerait une prise en compte de l'autre comme autre –, coïncide aussi, selon nous, avec un épisode et un sentiment de triomphe maniaque ou, plus précisément, mégalomane.

.Perte du contact et de la réalité en faveur de l'autosuffisance et de l'omnipotence du Moi

S'il est bien évidemment impossible d'inférer, à partir de seuls faits ou épisodes spécifiques de la vie d'un sujet, ce qu'il en serait des profils ou conjonctures pulsionnels qui leur seraient afférents, on sait que le Szondi est à même de nous fournir de précieux renseignements sur la structure pulsionnelle, aussi bien que sur les tendances et motions à l'œuvre chez un sujet. Or, il se fait qu'il y a dans le protocole szondien d'Eichmann un fait absolument remarquable : le « bloc d'irréalité » $[p- d- m-]$ qui apparaît en 3^{ème} passation de l'arrière-plan²⁸² et auquel, de surcroît, s'associe le clivage du Moi autistique $[k+ p-]$ et l'unique accentuation en $k+$ (*VGP* et *EKP* compris). Cette association nous autorise à postuler l'existence, dans certains cas, d'une interaction entre ce clivage et cette réaction intervectorielle. Aussi, la tendance au repli sur soi d'ordre narcissique et à la satisfaction qui lui est liée, patente au niveau du Szondi d'Eichmann et pas loin d'être généralisée en *EKP*, nous permet à tout le moins d'appuyer solidement l'hypothèse suivant laquelle, dans cette interaction, le barrage du contact ($C - -$) et la forme d'existence prépsychotique $[p- d- m-]$ contribueraient à une jouissance moïque dans sa forme autistique $[k+ p-]$ sinon, plus précisément encore, dans la clôture égosystolique de la fonction introjective $[k+ !]$. Cette occurrence dans le protocole d'Eichmann est dès lors révélatrice de certaines potentialités bien spécifiques dans l'expression de sa pulsionnalité. En outre, si cette occurrence $[k+ ! p- d- m-]$ apparaît en *EKP* et non en *VGP*, il n'y a pas lieu de considérer pour autant que cela lui en conférerait moins de poids, et nous avons déjà souligné dans notre lecture du protocole qu'il y a plusieurs motifs pour lesquels il y a lieu de soupçonner une puissante dynamique à l'œuvre en *EKP*. Il convient également, relativement au rôle joué par la fonction $k+$, de mettre en évidence les deux $k+ p0$ (pure introjection) en *VGP*, qui surviennent précisément dans les deux passations centrales (5^{ème} et 6^{ème}).

Aussi, ce que nous avançons, c'est que l'allocution que tient Eichmann devant ses camarades du *cercle Sassen* renverrait précisément, pour le moins dans le temps de son énonciation, autant à la manifestation de son Moi autistique $[k+ p-]$ qu'à celle de ce « bloc d'irréalité » $[p- d- m-]$, ce qu'étaye le décalage radical entre Eichmann et ses auditeurs, à la place desquels il se montre, à tout moment de cet épisode, incapable de s'imaginer, emporté²⁸³ qu'il est par et dans son discours à sens unique, monologique²⁸⁴. Si son allocution

²⁸² Comme nous l'avons déjà signalé, le « bloc d'irréalité » ainsi que le $k+ ! p-$ apparaissent également dans la version non corrigée du protocole.

²⁸³ Bien qu'il avait préparé son discours, Eichmann exprima juste après l'avoir terminé qu'il lui était « sorti du cœur, sur l'instant » (B. Stangneth, *Op. cit.*, p. 442).

²⁸⁴ À propos de ce monologisme, que nous avons déjà relevé aussi bien dans les textes d'Eichmann que durant les *Entretiens Sassen*, et qui renverrait comme nous l'avons vu à la configuration d'ensemble de son *EKP*, nous pouvons ici signaler que Margolin dira à propos d'Eichmann, tout à la fin de son procès : « Il a beaucoup parlé, mais il a parlé pour lui seul » (J. Margolin, *Op. cit.*, p. 290).

est accompagnée d'une discordance affective entre lui et ses auditeurs – tendus et agités alors qu'il est en train de parler –, celle-ci saute encore plus aux yeux au terme de son discours. Tandis que ses paroles autant que sa manière de discourir laissent ses auditeurs sans mot et provoquent chez eux la stupéfaction générale, ainsi qu'un rire emprunt de pitié, face à ces réactions, il se retrouve complètement confus et désorienté, au point – dans les quelques échanges avec Sassen qui suivent immédiatement son discours – d'en perdre ses moyens, notamment d'élocution (« (...) *petite conclusion... euh... allocution à... à... euh... (...)* »²⁸⁵).

Totalement accaparé par son discours, Eichmann rompt clairement le contact avec ce qui l'entoure et se déconnecte un temps de la réalité [*barrage du contact C –*]. Selon Deri, les composantes de ce clivage pulsionnel « *permettent à l'individu de se replier sur lui-même pour trouver une certaine satisfaction au niveau abstrait de l'irréalité* »²⁸⁶. Mais si l'on considère qu'à ce barrage du contact s'associe un $k+ ! p-$ (incluant la présence du « bloc d'irréalité » [$p- d- m-$]), il y a dès lors lieu d'accréditer que, parti dans sa lancée discursive sans plus pouvoir être arrêté, Eichmann tend à recouvrer dans l'imaginaire et le fantasme la toute-puissance narcissique. Plongé dans son monde et dans sa bulle, coupé du monde et des autres qui l'entourent²⁸⁷, il s'emporte et s'enferme, sans le moindre garde-fou, dans sa certitude – idéologique – inébranlable et délirante. Dans l'accentuation de la poussée pulsionnelle qui relève du mouvement introjectif [$k+ !$], c'est son identification à son Moi Idéal qui s'exacerbe, ce qui se traduit ou se manifeste très clairement par le personnage (idéalisé) qu'il se donne ou qu'il incarne alors devant ses auditeurs.

On peut penser qu'un tel moment de coupure et de déconnexion [$k+ ! p- d- m-$], qui correspond à un déni radical de la castration et dans lequel il « hallucine » sa toute-puissance, n'est pas, chez Eichmann, un événement unique. De fait, d'autres épisodes peuvent être éclairés à la lumière d'une telle déconnexion, où les processus primaires et le principe de plaisir prennent le dessus et régissent la dynamique du Moi. Un premier exemple, déjà évoqué, est ce fameux « discours d'adieux » qu'Eichmann prononça à la fin de la guerre devant ses subordonnés, exprimant sa satisfaction et sa joie de se sentir l'agent ou l'« auteur » de l'extermination de millions de victimes juives, discours qui lui procura, dit-il, un « *sentiment extraordinaire d'euphorie* »²⁸⁸, moment jubilatoire qui renvoie véritablement à un sentiment d'omnipotence et de triomphe d'ordre mégalomane [*tout comme dans l'exemple précédent, il s'agit ici à nouveau d'un discours qu'Eichmann tient*

²⁸⁵ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 442.

²⁸⁶ S. DERI, *Op. cit.*, p. 142.

²⁸⁷ On ne peut qu'être interpellé ici par le rapprochement entre le présent épisode – mais pas seulement – en Argentine et la description que donne Arendt qui parle d'une incapacité qui a trait au registre relationnel chez Eichmann, une incapacité « *à penser, c'est-à-dire à penser du point de vue d'autrui. Aucune communication n'était possible avec lui, non pas parce qu'il mentait, mais parce qu'il était entouré de la plus sûre de toutes les protections contre les paroles et la présence des autres, et donc contre la réalité en tant que telle* » (H. Arendt, *Eichmann in Jerusalem : a report on the banality of evil*, London, Penguin Classics, 2006, p. 49, notre traduction). Une telle description fait aussi curieusement écho à la place de l'altérité telle qu'elle ressort, comme nous l'avons vu, des textes argentins d'Eichmann. S'il faut souligner qu'Arendt vise ici, à travers une telle description, à mettre en évidence un phénomène bien spécifique – qu'il nous faudra préciser par la suite (ce sera l'objet de notre deuxième « réflexion connexe ») –, nous pensons que la structure ainsi que les caractéristiques psycho-pulsionnelles propres à Eichmann sont aussi concernées dans les manifestations observées ici. Nous reviendrons sur ce phénomène que décrit Arendt ainsi que sur la question de son rapport avec la dynamique pulsionnelle.

²⁸⁸ A. Eichmann, cité par H. Arendt, *EJ, Op. cit.*, p. 114 (passage déjà cité précédemment).

devant un public, laissant à penser qu'une satisfaction pulsionnelle relative à son hy+ de l'EKP rentre également en ligne de compte].

Chez Eichmann, des moments de rupture du contact et de déconnexion de la réalité comme ceux que nous venons d'évoquer, sont, en effet, associés à une jouissance et à un sentiment de triomphe proprement narcissiques, qui signent un accès mégalomane propre au $k+$. Si la mégalomanie est le plus souvent rapportée à la fonction $p+$, et qu'« *il se produit toujours une sensation de triomphe quand quelque chose dans le moi coïncide avec l'idéal du moi* »²⁸⁹, il n'en demeure pas moins que la mégalomanie et ce sentiment de triomphe sont aussi une manifestation possible de l'accentuation de la fonction introjective et d'une certaine coïncidence avec l'instance du Moi Idéal. Toutefois, nous pensons que si des manifestations cliniques relèvent de facteurs pulsionnels différents – même si ces manifestations peuvent s'avérer très semblables phénoménologiquement parlant –, il y a intérêt, dans une perspective szondienne, à opérer quelque distinction. En ce sens, il nous paraît important de rappeler que Szondi emploie à propos du facteur k le terme d'egosystole, qui renvoie au besoin pulsionnel de coartation, de circonscription et de rétrécissement du Moi (versus le facteur p et l'egodiastole, du côté du besoin de dilatation, d'extension/expansion et d'élargissement du Moi). Cette forme de totalisation de soi renvoie au registre de la puissance d'avoir (*Habmacht*) et au besoin ou à l'aspiration d'auto-obtention de soi. Quand cette aspiration se manifeste au travers de l'accentuation de la tendance $k+$, comme c'est le cas en *EKP* chez Eichmann, elle peut mener dans certains cas jusqu'à une exacerbation de l'identification au Moi Idéal, Moi imaginaire et fictif, dans un mouvement de repli narcissique et autistique sur soi où la castration est déniée. Dans l'acception szondienne, cet « autisme » se rapporte spécifiquement à la fonction systolique k . Aussi Szondi restreint-il cet « autisme » à « *la transgression des limites de la puissance d'avoir ($k+$)* » et précise qu'il est dès lors « *à mettre sur le même plan que la poussée à 'tout-avoir'* »²⁹⁰, donc jusqu'à se prendre soi-même y compris pour objet, comme image ; et pour objet d'amour, le sujet s'aimant à travers son image et aimant son image comme (étant) lui-même. À l'extrême, on ne retrouve alors pas place pour ni même trace d'une altérité quelconque. Voilà qui nous permet de caractériser quelque peu la modalité mégalomane propre à la fonction $k+$.

Nous allons à présent, dans la ligne directe des développements que nous venons de proposer, nous intéresser aux observations rapportées par Arendt et relatives à des épisodes d'euphorie ou d'exaltation chez Eichmann.

Les « sentiments (extraordinaires) d'euphorie »

« [Cela] constitue une véritable mine d'or pour un psychologue »

²⁸⁹ S. FREUD, *PMAM*, *Op. cit.*, p. 70.

²⁹⁰ L. SZONDI, *Manuel du diagnostic expérimental des pulsions*, 3^{ème} édition augmentée, Volume I, traduction E. Favraux, [1972], 2011, p. 159 (disponible auprès du Centre d'Études Pathoanalytiques).

(H. Arendt, à propos du texte allemand de l'interrogatoire de police, 1963²⁹¹)

Du fait de ce que nous avons établi ou proposé jusqu'à présent, mais aussi, notamment, du fait de l'intensité, de l'ampleur et des modalités de manifestation de l'euphorie dans plusieurs moments qu'Arendt rapporte, ce qu'elle a pu repérer chez Eichmann et qu'elle qualifie d'euphorie (*elation*) ou de sentiment(s) (extraordinaire) d'euphorie (*(extraordinary) sense/feelings of elation*) a selon nous, pour le moins quelque affinité avec ces épisodes, dont nous avons parlé, de rupture du contact et de déconnexion de la réalité [*p- d- m-*] dans un contexte de repli narcissique. S'il nous faut ici indiquer qu'Arendt prête aux moments d'euphorie dont elle parle un rôle participatif à un phénomène dont nous allons commencer à découvrir plus directement une facette, mais que nous définirons par la suite de manière plus précise²⁹², il nous faut tout autant souligner qu'il n'y a aucune raison valable de préjuger que ces moments d'euphorie – tout comme, d'ailleurs, ce phénomène – puissent être exclusifs d'une considération sinon d'une appréhension psychodynamiques et d'une lecture au plan des processus psychiques inconscients. Bien au contraire, il y a lieu de considérer non seulement que, si tout n'est pas (psycho)sexuel, le sexuel se mêle de tout, mais aussi qu'une manifestation d'exaltation ou d'euphorie²⁹³ implique inmanquablement la vie psychique tout autant qu'elle est rendue possible par elle. Vie psychique – en sa dimension pulsionnelle – qui, comme on le sait, est le domaine par excellence de la pathoanalyse freudo-szondienne. Et considérant précisément ce domaine, nous concevons, dans l'esprit pathoanalytique, qui prend son départ du geste freudien, que « *le psychique est appréhendable dans son autonomie et son autologie* »²⁹⁴.

Dès lors, nous avançons que certains de ces moments dits d'euphorie rapportés ou évoqués par Arendt se manifesteraient, chez Eichmann, comme des épisodes d'actualisation du « bloc d'irréalité » [*p- d- m-*] qu'il présente comme potentialité propre à sa dynamique pulsionnelle. Et plus précisément, il s'agirait selon nous, parmi les moments qu'elle rapporte, de ceux où, comme nous le verrons, l'exaltation est incontestablement la plus extraordinaire. Ce n'est d'ailleurs sans doute pas un hasard si ce sont ces manifestations-là d'euphorie qu'Arendt commente le plus, et probablement est-ce parce que ce sont celles qui l'ont le plus frappée. Remarquons également qu'il est particulièrement significatif que ces épisodes accompagnent systématiquement, chez Eichmann, un discours ou une allocution qui lui était tout à fait typique, qui était de son propre cru et dont il avait le secret.

Dans ces épisodes, on retrouve dans tous les cas, selon nous, une complète rupture et déconnexion du monde et de la réalité [*p- d- m-*], une exacerbation narcissique du Moi

²⁹¹ H. ARENDT, *Eichmann in Jerusalem : a report on the banality of evil*, London, Penguin Classics, 2006, p. 48 [notre traduction] (la traduction française retient le mot « mine », mais Arendt parle bien d'une « mine d'or » : « *a veritable gold mine* »).

²⁹² C'est là l'objet de notre deuxième « réflexion connexe ». Nous y revenons aussi, de façon plus précise pour le cas Eichmann, au sein de la dernière section de notre troisième « réflexion connexe » (« La synergie des dynamiques totalitaire et pulsionnelle »).

²⁹³ Si Arendt utilise la plupart du temps le terme euphorie (*elation*) entre guillemets, ce n'est pas toujours le cas (H. Arendt, *EJ, Op. cit.*, p. 425 ; si l'on consulte la version originale en anglais, on constate qu'elle parle même à deux reprises de sentiments d'euphorie sans y adjoindre de guillemets : H. Arendt, *Eichmann in Jerusalem : a report on the banality of evil*, London, Penguin Classics, 2006, pp. 47 et 243). Il faut de toute façon rappeler que ce terme d'euphorie est précisément celui employé à son propre sujet par Eichmann lui-même.

²⁹⁴ J. KINABLE, L'inhumain de l'ensauvagement barbare : à rebours de l'hominescence ?, *Szondiana*, 31, 2011, p. 87.

[*k+ ! p-*] et une exaltation exorbitante, manifestations pulsionnelles qui sont toutes une expression et une traduction de ce que nous pouvons retrouver, comme nous l'avons vu, dans le protocole Szondi d'Eichmann, c'est-à-dire dans sa structure et sa dynamique pulsionnelles.

Mais avant de nous pencher sur ces manifestations les plus exaltantes, voyons ce que nous dit Arendt, de façon générale, des sentiments d'euphorie qu'elle met en évidence ; sentiments euphoriques qui, en tant que tels, sont loin d'être systématiquement réductibles ou assimilables, soulignons-le, à la dynamique pulsionnelle que nous venons à nouveau de mentionner.

L'euphorie et ses clichés

La première chose qu'il s'agit de relever, c'est que dans toutes les situations d'euphorie qu'Arendt décrit, Eichmann fait systématiquement usage d'expressions toutes faites (*stock phrases*) ou de slogans/phrases chocs (*catch words/catch phrases*), c'est-à-dire de ce qu'Arendt qualifie de clichés (*clichés*), ceux-ci pouvant être, ou non, de la propre invention (*self-invented*) d'Eichmann, et parfois produits sous l'impulsion du moment (*on the spur of the moment*). Selon Arendt, si tout un chacun peut faire usage de clichés, et si c'était quelque chose de notable chez nombre d'allemands ordinaires pendant la guerre et dans l'immédiat après-guerre²⁹⁵, le langage d'Eichmann en était toutefois tout particulièrement bourré, sinon saturé²⁹⁶. Arendt ira même jusqu'à dire, sans doute de manière excessive, mais probablement pour insister sur la récurrence de ce fait langagier chez Eichmann, qu'il « *était réellement incapable de prononcer une seule phrase qui ne fût pas un cliché* »²⁹⁷. Et si c'est avec un tel langage qu'il s'exprimait à la barre à Jérusalem, cela devait nécessairement avoir été le cas également dans sa vie quotidienne antérieure²⁹⁸.

Il vaut la peine de mentionner au passage les contextes auxquels sont liés la plupart des clichés – qui seraient donc, suivant Arendt, (quasiment) omniprésents – chez Eichmann, tant ceux-ci sont cliniquement significatifs et parlants en regard de ce que nous avons dégagé de son protocole szondien. Ces contextes sont relatifs, encore une fois, à son côté « égocentrique » ou « autistique » [*k+ p-*]. Certains de ces clichés euphorisants peuvent par exemple être liés à ce qu'Arendt qualifie de vice de la vantardise²⁹⁹ ou de pure rodomontade, avant toutefois qu'elle ne reconnaisse que ce qui était plus spécifique que cette vantardise, et également plus décisif qu'elle, relèverait d'un défaut³⁰⁰ dans le caractère d'Eichmann. À chaque fois qu'une allusion était faite à un incident ou à un événement important pour lui³⁰¹, Eichmann avait un cliché, ainsi que pour chaque période de son parcours, et il s'euphorisait

²⁹⁵ H. ARENDT, *EJ, Op. cit.*, pp. 123-124.

²⁹⁶ *Ibidem*, pp. 117 et 124.

²⁹⁷ *Ibidem*, p. 117.

²⁹⁸ H. ARENDT, *The Life of the Mind*, New York, Harcourt, 1978, p. 4.

²⁹⁹ H. ARENDT, *EJ, Op. cit.*, pp. 113-114. Dans l'exemple dont il est ici question, Arendt parle de phrase accablante (*damning phrase*), mais celle-ci est bien un exemple de ce qu'elle appelle phrase choc ou phrase toute faite devenue cliché.

³⁰⁰ « *Mais la vantardise est un vice courant et il y avait dans le caractère d'Eichmann un défaut [flaw in Eichmann's character] plus spécifique, et aussi plus décisif : une incapacité quasi-totale de considérer quoi que ce soit du point de vue de l'autre* » (*Ibidem*, p. 115).

³⁰¹ *Ibidem*, p. 117.

même avec un cliché pour chacune de ses activités³⁰² ! Arendt nous dit même que la mémoire d'Eichmann ne fonctionnait que quand il s'agissait de souvenirs en rapport direct avec ses petits triomphes, sa propre carrière ou les tournants de celle-ci³⁰³ et, plus encore, qu'il « *ne se souvenait que de ses états d'âme et des phrases chocs qu'il inventait pour les accompagner* »³⁰⁴ !

Dans *Eichmann à Jérusalem*, dans la majorité des cas où Arendt parle des clichés d'Eichmann, que ce soit à travers des remarques ou des exemples de clichés qu'elle donne, l'euphorie se trouve mentionnée. Étant donné ce constat, et compte tenu du fait, comme nous l'avons déjà relevé, qu'à chaque moment euphorique qu'Arendt relate, on retrouve systématiquement un cliché, cela nous amène d'ores et déjà à en déduire qu'il existe un lien important entre cette euphorie et ces clichés, et donc entre cette euphorie et un certain usage du langage. Arendt parle d'ailleurs précisément de phrases euphorisantes/exaltantes (*elating (stock) phrases/uplifting phrases*) et de clichés euphorisants (*elating clichés*), qui ont expressément pour fonction³⁰⁵ – comme les mots l'indiquent – de procurer des sentiments exaltants ou euphorisants. Sentiments qui équivalent, dans le langage employé par Arendt, au fait de se remonter le moral³⁰⁶ (*giving a lift*) ou de se consoler soi-même³⁰⁷ (*consoling himself*), ce qui nous fournit dès lors une première indication au sujet de la fonction que peuvent remplir ces clichés euphorisants.

La capacité à s'euphoriser, prodigieuse chez Eichmann, ressort très nettement des propos d'Arendt, notamment lorsqu'elle parle de son « *don de se consoler avec des clichés* »³⁰⁸ euphorisants, de « *son étonnante virtuosité à ne jamais renoncer à un état d'âme accompagné de sa phrase choc* »³⁰⁹, virtuosité dont il fit preuve à maintes reprises, ou encore du « *faible d'Eichmann pour les phrases euphorisantes* »³¹⁰.

De l'épisode d'euphorie ou « bloc d'irréalité » à l'extraordinaire démesure de l'exaltation

Si Arendt parle indistinctement de « moments »³¹¹ d'euphorie, nous qualifierons d'« épisodes » d'euphorie ceux qui se rapportent, d'après nous, au « bloc d'irréalité », du fait que, comme nous l'avons vu, celui-ci se caractérise bien souvent par un épisode³¹² de

³⁰² *Ibidem*, p. 125.

³⁰³ *Ibidem*, pp. 124 et 139.

³⁰⁴ *Ibidem*, p. 139.

³⁰⁵ C'est la version allemande d'*Eichmann à Jérusalem* qui est ici la plus explicite : « (...) *genau die gleiche Funktion erfüllte-nämlich ihm erhebende Gefühle zu verschaffen* » ; « (...) *remplissait exactement la même fonction – à savoir lui procurer des sentiments exaltants* » [notre traduction] (H. Arendt, *Eichmann in Jerusalem. Ein Bericht von der Banalität des Bösen*, München, Piper Verlag, 2006, p. 131).

³⁰⁶ La traduction retenue dans la version française est pour ce passage plus proche de la version originale en anglais : « (...) *remplissait exactement la même fonction de lui remonter le moral* [giving a lift] » (H. Arendt, *EJ, Op. cit.*, p. 125).

³⁰⁷ *Ibidem*, p. 127.

³⁰⁸ *Ibidem*, p. 127.

³⁰⁹ *Ibidem*, p. 140.

³¹⁰ *Ibidem*, p. 356.

³¹¹ *Ibidem*, p. 124.

³¹² Cf. notre première lecture du protocole et la section concernant « Les réactions intervectorielles ». Au sujet du « bloc d'irréalité », cf. aussi la partie « Eichmann en entretien (...) », section « Perte du contact et de la réalité en faveur de l'autosuffisance et de l'omnipotence du Moi », au sein du chapitre 4.

sortie de la réalité. Et parmi ces épisodes, on compterait indéniablement les manifestations d'euphorie les plus exaltantes et les plus éloquentes, lesquelles sont en effet, selon nous, l'expression, sur un plan pulsionnel, de la dynamique déjà décrite, laquelle implique notamment le « bloc d'irréalité » [*p– d– m–*]. En outre, nous considérons que les épisodes d'euphorie ne seraient pas liés de manière instantanée à l'expression d'une parole ou d'un cliché uniquement – comme c'est le cas d'autres moments d'euphorie dont parle Arendt –, mais à un contexte plus large, comme peut notamment l'être celui entourant un discours ou une allocution.

Avant d'en venir directement à ces – trois – épisodes les plus exaltants, qui concernent au premier chef le plan de la dynamique pulsionnelle propre à Eichmann, et que nous commenterons, il nous paraît néanmoins important d'en préciser certains éléments de contexte qui nous paraissent essentiels. Nous commencerons, pour ce faire, par une remarque de Brunner, qui concerne précisément deux de ces trois épisodes d'euphorie les plus exaltants. Selon lui³¹³, toutes les descriptions que fait Arendt de moments d'euphorie (*elation*) ou de plaisir (*enjoyment*) dans la vie d'Eichmann impliqueraient des références que ce dernier avait faites à la mort d'autrui ou – curieusement – à sa propre mort. Une lecture attentive d'*Eichmann à Jérusalem* nous amène toutefois à nuancer ce propos, tout en soulignant son intérêt. Si, en ce qui concerne le plaisir (*enjoyment*), l'affirmation de Brunner n'est tout simplement pas correcte³¹⁴, en ce qui concerne l'euphorie, il mentionne seulement deux passages d'Arendt pour appuyer son assertion, alors que d'autres passages – peu nombreux il est vrai, Arendt ne donnant en réalité que quelques illustrations concrètes des moments d'euphorie d'Eichmann (et des clichés qui y sont associés) – ne sont pas congruents avec le caractère généralisant d'une telle affirmation. La prise en compte de l'ensemble des passages concernés permet cependant d'affirmer et de dégager le fait que, dans toutes les descriptions données par Arendt de moments d'euphorie d'Eichmann³¹⁵, ce dernier fait toujours au moins référence (ou allusion directe) à la question ou au contexte du crime – qu'il ne qualifie sinon ne conçoit jamais véritablement comme tel – ou au contexte de ce qu'il appelle la « guerre » (sous-entendue contre l'« ennemi racial ») – guerre imaginaire, les nazis s'en prenant à et tuant en réalité des personnes sans défense. Cela dit, le rapprochement que Brunner établit entre l'euphorie et la thématique de la mort – d'autrui ou de soi –, sans qu'il n'en tire toutefois, selon nous, de conclusion suffisamment satisfaisante³¹⁶, constitue une observation tout à fait pertinente.

En effet, l'association directe des moments ou des épisodes d'euphorie avec la question de la mort d'autrui – les victimes du nazisme – renvoie à tout le moins au constat d'un phénomène de détachement ou de décrochage de la réalité. Dans cet « absentement »,

³¹³ J. Brunner, Eichmann, Arendt and Freud in Jerusalem : on the evils of narcissism and the pleasures of thoughtlessness, *History and memory*, 8 (2), 1996, p. 81.

³¹⁴ Pour peu que l'on s'en tienne au texte et aux mots d'Arendt.

³¹⁵ Hormis les trois passages que nous abordons ci-après dans notre texte, Arendt propose deux descriptions de moments d'euphorie d'Eichmann, qui constituent, d'après elle, deux exemples de clichés euphorisants (H. Arendt, *EJ, Op. cit.*, pp. 123-124, 356) : l'affirmation, lors de son procès, qu'il « aimerait faire la paix avec [ses] anciens ennemis » (p. 123), ainsi que celle exprimée à un dirigeant sioniste lors de négociations en 1944 en Hongrie (« *Demain, peut-être, nous serons à nouveau sur le champ de bataille* », p. 356). Arendt précise aussi qu'Eichmann disposait de clichés euphorisants pour chacune des périodes de son parcours (p. 140), sans toutefois qu'elle n'en donne d'autres exemples.

³¹⁶ Brunner exprime que ce rapprochement évoque, selon lui, l'impression qu'Eichmann trouvait du plaisir à l'idée de la mort/du mourir (« (...) *the idea of dying gave Eichmann pleasure* » ; J. Brunner, *Op. cit.*, p. 81).

l'éloignement de la réalité du mal commis – et de la morale antérieure d'Eichmann – est à son paroxysme. Si ces manifestations d'euphorie emplissent Eichmann d'une exaltation exacerbée, c'est sur fond d'une substitution de la signification criminelle de la réalité à laquelle il a pris part³¹⁷ – substitution bien antérieure aux divers épisodes dont il est question –, et du fait d'un renversement du fonctionnement de sa conscience, renversement qui était complètement établi au plus tard au moment de la conférence de Wannsee³¹⁸, voire même, suivant Arendt, et plus vraisemblablement, dès la mi-octobre 1941³¹⁹.

Si nous ajoutons à cela, comme nous le verrons, le fait curieux de l'euphorie d'Eichmann lors de sa mise à mort, qu'il vivra véritablement comme s'il s'agissait de celle d'un étranger ; l'euphorie ressentie à divers moments où il évoque notamment sa propre mort ; et si nous considérons qui plus est que, ayant appris la nouvelle de son exécution quatre heures avant celle-ci, il ne manifesta pas, durant la dernière soirée de sa vie, le moindre signe de peur, se montra tout à fait calme au moment d'apprendre la nouvelle puis même joyeux³²⁰, nous sommes immanquablement poussés à nous interroger sur son rapport à la réalité.

Une telle interrogation est d'autant plus légitime, mais aussi nécessaire, du fait que la majorité des manifestations d'euphorie en rapport avec la mort d'autrui ou de soi – que ce soit celles qu'Arendt rapporte, ou bien celles de la période argentine³²¹, qu'elle n'a pas étudiées –, ont eu lieu au minimum plus de dix ans (douze à dix-sept ans) après la fin de la guerre...

Comment comprendre une telle altération voire même absence de conscience de la réalité³²², qui porte à tout le moins sur le mal commis, mais aussi sur le fait de sa propre mort – de sa distinction même d'avec sa vie –, ainsi peut-être que sur sa propre vie ? Nous pouvons légitimement qualifier de « dé-réalisation » un tel détournement de la réalité qui, comme nous venons de le voir, est chez Eichmann particulièrement extrême, mais aussi durable, et n'est clairement pas réductible aux seuls moments ou épisodes d'euphorie, de décrochage singulier et complet de la réalité, dans lesquels cette dé-réalisation se trouve exacerbée. Cette dé-réalisation fait manifestement fi du penser³²³ et de l'expérience. Elle nous incite également à nous interroger sur ce qu'il en est, dans le cas d'Eichmann en tout cas, du principe de réalité ainsi que des modalités ou de l'opérativité même de l'exercice de l'examen de réalité. Par ailleurs, elle n'est pas non plus sans faire écho à la remarque importante de Freud, déjà relevée, qui nous indique que dans un contexte d'idéalisation collective d'un meneur par une masse – telle qu'elle était à l'œuvre au sein du régime totalitaire nazi et chez Eichmann – la fonction d'examen de réalité se voit suspendue.

Si nous reviendrons par la suite sur la question de cette dé-réalisation³²⁴, disons déjà

³¹⁷ Faits homicides dont le sens de la réalité, non plus inadmissible et punissable, s'avère bien plutôt, comme nous pouvons très clairement le constater à plusieurs reprises chez Eichmann, non seulement acceptable, mais honorable.

³¹⁸ H. ARENDT, *EJ, Op. cit.*, notamment pp. 222 et 241.

³¹⁹ *Ibidem*, pp. 190-194.

³²⁰ D. CESARANI, *Op. cit.*, pp. 407-408.

³²¹ Celle de l'allocution finale ainsi qu'une autre que nous évoquerons plus loin.

³²² Ou de substitution de sa signification par une autre, idéologique.

³²³ Tel que nous l'avons appréhendé au chapitre 4, section « *Les autres ont parlé, à présent je veux parler !* » (Manuscrit), et tel que nous l'aborderons aussi, avec Arendt, dans notre deuxième « réflexion connexe ».

³²⁴ Cf. la dernière section de la troisième partie de notre deuxième « réflexion connexe » (« Mise à distance et protection contre la réalité : les clichés, les euphémismes et le langage bureaucratique »), et surtout la dernière partie de cette même « réflexion connexe » (« Monde imaginaire totalitaire et dé-réalisation : de l'illusionnement (auto)mystificateur à

simplement qu'elle a, selon nous, partie liée avec les effets de l'éducation/(dé)formation des membres de la *SS* et du *SD*, ainsi qu'avec ceux de l'idéologie et du monde fictif établi par le régime nazi³²⁵ – dont ceux, dévastateurs et ravageurs, de la participation à l'industrialisation et à la routinisation de la mort. Mais la persistance, chez Eichmann, de l'ampleur et de la gravité d'un tel phénomène de déréalisation s'éclairent également, de notre point de vue, du fait du nouage dont nous avons parlé entre, d'une part, sa propre image – sa propre dynamique psychique – et, d'autre part, la Cause national-socialiste ; et, par suite, du fait de son appropriation de la « vision du monde » nazie et de son engagement total, frénétique et forcené, pour sa « mission ». Précisons d'ailleurs que, dans la perspective de la « vision du monde » nazie, et relativement à l'épisode de son exécution, ne pas craindre et mépriser la mort était considéré comme héroïque³²⁶.

Venons-en maintenant aux trois épisodes d'euphorie rapportés par Arendt, manifestations d'euphorie qu'elle commente le plus et qui surviennent toujours à l'occasion d'un discours³²⁷ (ou allocution) tenu par Eichmann, dans lequel il fait systématiquement référence – pour peu que l'on tienne compte de l'ensemble de chacun desdits discours – à la fois à sa propre mort et à celle d'autrui.

Nous ne faisons qu'évoquer le premier épisode – que nous avons précisément mis en correspondance avec le « bloc d'irréalité » et le Moi autistique –, car nous l'avons déjà évoqué et commenté : c'est celui où Eichmann, à la toute fin de la guerre, tint un discours devant ses subordonnés (exprimant que c'est avec joie qu'il sauterait dans sa tombe, du fait des millions de victimes juives).

Le second épisode est celui où, juste avant d'être pendu, Eichmann déclara, devant la mort : « *Dans peu de temps, messieurs, nous nous reverrons. C'est le destin [Schicksal] de tous les hommes. Vive l'Allemagne, vive l'Argentine, vive l'Autriche. Je ne les oublierai pas* »³²⁸. Après avoir relevé que les mots d'Eichmann qui faisaient office de phrases toutes faites (mots ici soulignés dans la citation), étaient de ceux que prononce plutôt quelqu'un

la banalité du mal instituée »).

³²⁵ Soulignons que c'est Arendt qui a parlé de l'instauration, par le mouvement totalitaire, d'un monde fictif.

³²⁶ V. KLEMPERER, *LTI, la langue du IIIème Reich*, Paris, Albin Michel, 2023, p. 30.

³²⁷ Notons que si, à nouveau, nous retrouvons des épisodes de rupture/déconnexion à l'occasion de discours, ceux-ci sont néanmoins, soulignons-le, un contexte ou une occasion propice pour marquer les auditeurs. Et le fait même qu'il y ait des auditeurs constitue une condition (quasi) indispensable pour qu'un épisode quel qu'il soit ait pu nous être rapporté. Ce qui n'exclut pas, si l'on tient compte de sa logique pulsionnelle, qu'Eichmann puisse aussi s'exalter en l'absence d'un public, voire même en étant tout seul.

³²⁸ H. ARENDT, *EJ, Op. cit.*, p. 440. Voici la version de cette déclaration rapportée par le révérend William Hull, présent sur place lors de l'exécution, version sans doute la plus complète, et que Cesarani (D. Cesarani, *Op. cit.*, p. 409) reprend comme telle en grande partie : « *Vive l'Allemagne, vive l'Argentine, vive l'Autriche. Ce sont les trois pays desquels je fus le plus proche et je ne les oublierai pas. Je salue ma femme, ma famille et mes amis. Je devais obéir aux lois de la guerre et à mon drapeau. Je suis prêt. [et dans un second temps :] Messieurs, nous nous rencontrerons à nouveau bientôt, car tel est le destin [Schicksal] de tous les hommes. J'ai cru en Dieu toute ma vie et je meurs en croyant en Dieu* » (W. L. Hull, *The struggle for a soul*, New York, Doubleday, 1963, p. 159 [notre traduction, reprise en partie de Cesarani] ; étrangement, la traduction du passage « *tel est le destin de tous les hommes* » a été omise dans la version allemande de l'ouvrage de Cesarani (*Adolf Eichmann : Bürokrat und Massenmörder*, Berlin, List, 2012), mais le terme qu'aurait prononcé Eichmann est bien « *Schicksal* » : « *das ist das Schicksal aller Menschen* » (cf. H. Kipphardt, *Bruder Eichmann. Schauspiel und Materialien*, Reinbek, Rowohlt, 1986, p. 152)).

qui dit adieu à un défunt lors d'une oraison funèbre, Arendt ajoute alors très pertinemment : « *euphorique*, il avait oublié qu'il assistait à sa propre mort »³²⁹. On soulignera ici, au passage, que c'est juste après avoir réaffirmé avec insistance sa « croyance » en dieu nazie (*Gottgläubigkeit*), à laquelle il n'avait donc pas renoncé, qu'Eichmann tint ce « discours », duquel ne transparait aucun regret ou remords, et qui se présente plutôt comme un hommage nostalgique à l'Allemagne nazie qu'il a connue et aux pays qui ont joué un rôle dans sa vie et dans sa (post-)carrière. Les paroles d'Eichmann reflètent ici, selon nous, la mise en avant de son personnage, comme ayant été loyal, fidèle, et ayant fait honneur à son drapeau, tout autant qu'elles reflètent un véritable sentiment de triomphe et de victoire (« *Vive l'Allemagne, vive l'Argentine, vive l'Autriche* »), procurant des sentiments exaltants qui lui permettent sans doute de s'élever au-dessus de la réalité des événements. À l'occasion d'une telle déclaration, Eichmann apparaît donc à nouveau déconnecté de la réalité. En effet, que ce soit sur le plan de l'humeur – euphorique –, des affects – impassibilité/désaffectation (« *il se dominait entièrement, mieux : il était tout à fait lui-même* »³³⁰) –, de la réalisation de ce qui se passe et de ce qui lui arrive, y compris du rapport à lui-même et à sa propre existence – Arendt parle bien de l'« oubli » de sa propre mort –, tout se manifeste alors chez lui comme dans un véritable déni de la situation réelle.

Le troisième passage que nous rapportons au « bloc d'irréalité » et qui est relatif, selon Arendt, à un moment euphorisant, passage non mentionné par Brunner, mais qui porte pourtant lui aussi sur un épisode où Eichmann fait référence à sa propre mort – et à celle d'autrui –, est celui où Arendt rapporte cette affirmation qui date de la période de son interrogatoire par la police : « *je me pendrais avec plaisir en public en guise d'avertissement exemplaire à tous les antisémites de la terre* »³³¹. On peut déjà souligner que compte tenu de

³²⁹ H. ARENDT, *EJ*, *Op. cit.*, p. 440.

³³⁰ *Ibidem*, p. 439.

³³¹ H. ARENDT, *EJ*, *Op. cit.*, pp. 79 et 125. Ces propos sont en fait les derniers mots d'une déclaration écrite que rédigea Eichmann une semaine après le début de son interrogatoire de police, afin de la lire devant l'inspecteur et pour qu'elle soit ensuite versée au procès-verbal ; la lecture fut enregistrée – comme l'ensemble de l'interrogatoire – sur bande magnétique et réécoutée lors de la dixième session du procès, en date du 19 avril 1961, session à laquelle Arendt était présente. Non seulement afin de donner le contexte des mots cités par Arendt, mais aussi parce qu'il se fait que cette déclaration est extrêmement instructive en ce qui concerne bien d'autres points que nous aborderons par la suite, nous la proposons ici dans son intégralité : « *Je vous demande de bien vouloir accepter que, pour ma part, je suis de toute façon entièrement prêt à relater tout ce que je sais de ce qui s'est passé, sans aucune réserve de ma part. Intérieurement, je suis prêt depuis longtemps à faire cette déclaration générale, mais je ne savais pas où le destin [Schicksal] me conduirait à faire cette déclaration. Déjà en janvier de cette année, on m'a dit que je serais jugé cette année. Tout comme on m'a dit que je ne survivrais pas à mes 56 ans [Eichmann fait ici allusion à une rencontre qu'il aurait faite avec un diseur de bonne aventure ou médium en janvier 1960 à Buenos Aires]. La première chose s'est déjà produite et l'autre, je crois, est immuable. Ce savoir à lui seul me donne une disposition intérieure totale à exprimer volontairement tout ce que je sais, même sans tenir compte de ma propre personne, qui n'a plus aucune importance pour moi. J'avais été habitué toute ma vie à l'obéissance, depuis la crèche jusqu'au 8 mai 1945 – une obéissance qui, pendant les années d'appartenance aux SS, s'est transformée en obéissance de cadavre, en obéissance inconditionnelle. Qu'est-ce que la désobéissance m'aurait apporté ? Et à qui aurait-elle servi ? Concernant les événements de 1935-1945, à aucun moment, pendant ces dix années, il ne m'a été donné de planifier, de définir des principes ou de prendre des décisions. J'occupais une position bien trop basse en termes de grade et d'affectation pour cela. Malgré tout, je suis bien sûr que je ne peux pas m'en laver les mains, car le fait que j'étais un destinataire d'ordres absolu ne signifie certainement plus rien aujourd'hui. Ceux qui ont planifié, décidé, ordonné et commandé se sont soustraits à bon compte à leur responsabilité en se suicidant. D'autres, qui faisaient partie de ce cercle, sont morts ou ne sont pas présents. Bien que je n'aie pas de sang sur les mains, je serai certainement reconnu coupable de complicité de meurtre. Mais quoi qu'il en soit, je suis intérieurement prêt à expier personnellement cet horrible événement, et je sais que je risque la peine de*

l'ensemble de sa déclaration³³², tout à fait grandiloquente, dans laquelle ces mots sont prononcés, ceux-ci reflètent assez nettement une tentative d'exonération ou de contournement de sa propre responsabilité (et cela, sans même tenir compte du contexte de l'ensemble de ses déclarations durant l'interrogatoire de police et, plus généralement parlant, de ce qu'Eichmann déclara par ailleurs en Israël, particulièrement durant son procès³³³). En effet, dans cette déclaration, où il met en avant avec moult insistance sa « bonne volonté » de collaborer totalement, il laisse entendre que, durant la guerre, il n'aurait eu pour ainsi dire aucune marge de manœuvre et qu'il avait simplement eu à obéir à ses supérieurs, qui étaient et demeureraient toujours les seuls véritables responsables. Arendt note alors très justement, à propos des derniers mots euphorisants de cette déclaration, qu'Eichmann « *souhaitait devenir un bouc émissaire (...) et [de] prendre tous les 'péchés' sur lui* »³³⁴, jouant par là sur les sentiments d'autrui. Ce jeu peut constituer une technique afin de tenter de susciter la pitié [*h+ s±*], en jouant la carte de la sensiblerie. Ces mots sonnent en effet tout à fait faux et, selon nous, opère ici un procédé d'oblitération de la réalité, mais qui tend, chez Eichmann, jusqu'au point d'une véritable inversion³³⁵ dans son rapport à l'altérité et d'un authentique retournement dans son rapport à la réalité : il serait désormais la « victime », « martyr » s'offrant littéralement lui-même pour le rachat des « péchés » (« *acte d'expiation* ») comme « *exemple* » (sic !) pour « *tous les antisémites des pays de cette terre* » (sic !) – niant par là en être un –... ; mais comme si cela ne suffisait pas, il faudrait encore, avant cela, le laisser « *écrire un livre* » pour donner l'exemple, non seulement à la jeunesse actuelle, mais aussi à celle à venir... Ne pourrait-on pas voir là à nouveau ressurgir la toute-puissance imaginaire et fantasmatique d'un Moi mégalomane qui n'a pas renoncé à l'omnipotence et à l'autosuffisance « autistique » ? Il ne faudrait pas non plus négliger, au-delà du fait qu'Eichmann se constitue à l'évidence un personnage [*k+(!) (p-)*], le rôle du *hy+* qui ressort ici de manière prégnante, que ce soit au travers du contenu même et des paroles qui composent sa déclaration, de leur intentionnalité, ou encore à l'occasion de la « mise en scène » de son adresse à l'autre.

De la constante virtuosité à s'euphoriser et de la récurrence du « bloc d'irréalité »

Nous avons vu qu'il y avait, chez Eichmann, une tendance à s'euphoriser, laquelle pouvait aller, dans certains cas, jusqu'à trouver son expression dans des épisodes clairement

mort. Je ne demande pas non plus la clémence, car il ne me revient pas de le faire. Oui, si cela représente un plus grand acte d'expiation, je suis prêt à me pendre publiquement comme exemple dissuasif pour tous les antisémites des pays de cette terre – comme l'ont montré les derniers événements. Qu'on me laisse d'abord écrire un livre sur l'horreur, en guise d'avertissement et de dissuasion pour cette jeunesse présente et à venir, et puis que ma vie sur terre prenne fin » (Il s'agit ici de notre propre traduction, à partir de la transcription originale en allemand, consultable sur le site internet archives.cjh.org, *Center for Jewish History*. Des passages de cette déclaration sont aussi repris dans D. Cesarani, *Op. cit.*, pp. 303 et 311-312).

³³² Cf. note précédente.

³³³ Par exemple, que « *les regrets ne font aucun bien, regretter des choses est inutile, les regrets, c'est bon pour les enfants* » (D. Cesarani, *Op. cit.*, p. 303), ce qu'il affirma durant son procès. C'est Arendt qui rapporte elle-même cette affirmation-là et qui la confronte au passage qui nous intéresse sur la disposition d'Eichmann à se pendre (H. Arendt, *EJ, Op. cit.*, p. 79).

³³⁴ H. ARENDT, Responsabilité personnelle et régime dictatorial, dans *Responsabilité et jugement*, Paris, Payot & Rivages, 2009, p. 72.

³³⁵ De façon un peu analogue à l'inversion qu'il opère au moment de sa mise à mort, comme s'il s'agissait de celle d'un autre que lui, à laquelle il ne faisait qu'assister ou n'était que témoin.

mégalomaniques $[k+ ! p- d- m-]$, expression qui peut très clairement être rapportée à la singularité de sa structure et de sa dynamique pulsionnelles.

Nous avons aussi vu que cette capacité d'Eichmann à s'euphoriser, qui s'est révélée particulièrement prononcée sinon tout à fait prodigieuse, ressortait très nettement des propos d'Arendt lorsqu'elle parle de la fonction euphorisante de ses clichés, dont son langage était bourré et même saturé, clichés euphorisants à propos desquels Arendt ira même jusqu'à parler de don et de virtuosité !

Soulignons aussi en passant, le caractère extrêmement – et (quasi) systématiquement – marqué par l'égoïsme voire l'« autisme » du contenu de ses clichés, bien souvent produits ou inventés par lui-même, et qui n'est pas non plus sans refléter une certaine focalisation d'Eichmann sur son personnage, ce qui, comme nous l'avons vu, participe aussi de la singularité de sa dynamique pulsionnelle telle qu'elle ressort de la lecture de son protocole.

En somme, nous avons donc pu distinguer, parmi les manifestations d'euphorie que nous rapporte Arendt, entre :

- D'une part, des épisodes d'euphorie qui correspondent aux manifestations d'auto-enivrement qu'elle commente le plus, et dont les illustrations ou exemples concrets sont en fin de compte les plus nombreux dans le texte d'*Eichmann à Jérusalem*. Ces épisodes renvoient aux manifestations d'euphorie auxquelles nous nous sommes particulièrement intéressés et qui sont indiscutablement les plus marquantes et les plus significatives. Ces manifestations, qui apparaissent comme de véritables épisodes de jouissance et d'élévation, sont sans nul doute les plus exaltantes, et sont, selon nous, particulièrement représentatives de la dynamique pulsionnelle que l'on retrouve dans le protocole d'Eichmann. Nous les référons, en effet, au « bloc d'irréalité », c'est-à-dire à un retranchement de tout attachement objectal dans une déconnexion de la réalité $[p- d- m-]$, « bloc d'irréalité » associé à une forte teneur narcissique $[k+ (!) p-]$.
- D'autre part, des moments d'euphorie dont les modalités de manifestation ne se présentent pas avec une telle démesure, un tel excès, une telle exorbitance et extravagance que dans les épisodes précités. Par rapport à ces derniers, ces moments ne présentent pas une telle exacerbation narcissique et une pareille déconnexion de toute réalité, et ils ne sont pas aussi éloquents. Ils ne sont néanmoins pas sans rapport, selon nous, avec la dynamique pulsionnelle. Les propos d'Arendt au sujet du don et de la virtuosité pour l'usage de clichés euphorisants, don et virtuosité qui caractérisent particulièrement Eichmann, font avant tout référence à ces moments euphorisants. Ceux-ci sont en réalité certainement les plus nombreux et les plus fréquents, et sont suscités ou produits instantanément³³⁶ par l'expression d'une parole qui constitue un cliché.

Si une telle distinction s'avère pertinente, nous pensons toutefois que ce qui, chez Eichmann, différencie ces expressions et manifestations d'euphorie, c'est d'abord, avant tout et essentiellement une question d'intensité et d'ampleur dans l'exaltation, l'auto-

³³⁶ H. ARENDT, *EJ*, *Op. cit.*, p. 124.

enivrement et l'euphorisation de soi. On peut ainsi légitimement penser que la tendance globale et constante à s'euphoriser d'Eichmann ait quelque rapport avec la récurrence des épisodes que nous avons rapportés aux « blocs d'irréalité », laquelle constitue une potentialité « inscrite » dans sa structure pulsionnelle même. Arendt a bien mis en évidence cette capacité hors du commun à s'euphoriser qui caractérise Eichmann, et nous avons vu que cette tendance peut s'exprimer de manière moins fracassante ou grandiloquente que dans ses grands discours ou allocutions. Rappelons aussi que les contenus même des clichés (euphorisants) qu'Arendt mentionne renvoient, par ailleurs, à une dimension égocentrique qui fait nettement écho à ce que nous avons précédemment mis en évidence en ce qui concerne le rapport d'Eichmann avec son Moi Idéal [*Sch* + -].

À l'aune de ce que nous venons d'exposer, il est plus que probable que l'accentuation en *k+*, et même la composante narcissique [*k+* *p-*], n'interviennent pas et ne jouent pas de rôle particulier dans la manifestation de nombre de moments d'euphorie que peut présenter Eichmann. Et ce quand bien même dans l'ensemble des épisodes que nous avons rapportés, mais que nous avons considérés comme étant les plus exaltants, nous avons émis l'hypothèse que quelque chose de l'ordre d'une exacerbation narcissique du Moi se manifestait toujours de manière particulièrement frappante [*k+* (!) *p-* *d-* *m-*].

En outre, rien n'exclut, par ailleurs, la possibilité d'existence d'épisodes apparentés à ceux – rattachés au « bloc d'irréalité » – dont nous avons parlé, ou encore à ceux de clichés et moments euphorisants, épisodes apparentés qui puissent s'avérer renvoyer ou faire référence, sur un plan pulsionnel, à des manifestations qui seraient uniquement et proprement « autistiques ». À cet égard, il nous paraît intéressant de mettre en évidence et de souligner la présence de la pure introjection [*k+* *p0*] à deux reprises à l'avant-plan du protocole d'Eichmann, en 5^{ème} et 6^{ème} passations, celle-ci étant à chaque fois accompagnée, de surcroît, des deux seuls *h-* en *VGP*. Ces *h-* peuvent être entendus, selon nous, dans le sens d'un éloignement ou d'un détachement de la satisfaction qui en passerait par l'objet (sexuel/érotique), du corps et de la sensualité, voire comme négation du manque d'objet (d'amour), dont Eichmann se rend alors indifférent.

Compte tenu de la tendance globale à s'euphoriser et de la récurrence du « bloc d'irréalité » présentes chez Eichmann, et compte tenu du fait que chacun des épisodes euphoriques auxquels nous nous sommes intéressés a été rapporté, dans un premier temps, par des observateurs directs différents, nous pouvons présumer que d'autres manifestations euphoriques, semblables ou comparables, pourraient, sinon devraient avoir fait l'objet d'autres observations ; et ce, dans des circonstances qui n'étaient pas nécessairement (aussi) propices à satisfaire également la tendance d'Eichmann à la mise en scène [*hy+*], comme c'était le cas dans les épisodes qui ont fait l'objet de notre attention (présence d'un public à chaque fois ; et moments-clés : fin de la guerre, conclusion des *Entretiens Sassen*, début de l'interrogatoire de police en Israël, exécution). Et si ces manifestations d'euphorie tiennent véritablement, au moins pour partie, de la dynamique pulsionnelle d'Eichmann telle que nous l'avons analysée – indépendamment de la composante *hy+* –, alors leur manifestation peut également se présenter, d'une manière ou d'une autre, non pas en « spectacle » devant une assistance ou un public nombreux, mais devant au mieux un seul témoin. Plus encore, rien n'exclut qu'Eichmann puisse, de la même façon, s'exalter ou « s'absenter » de la réalité

et du monde qui l'entoure en étant seul, par exemple à travers la pensée ou au cours de son activité d'écriture. Or, ces différentes hypothèses trouvent toutes bel et bien confirmation.

Quoiqu'il en soit exactement de la configuration pulsionnelle dans ces différents cas – lesquels pourraient très bien être rapportés au « bloc d'irréalité » –, nous concluons cette partie et ce chapitre par trois exemples de manifestations d'euphorie relevés par différents observateurs.

Avner Less, l'inspecteur de police qui a interrogé Eichmann à Jérusalem, raconta un épisode qui se déroula durant l'interrogatoire de police préalable au procès, dans lequel Eichmann en vint à s'émouvoir et à verser des larmes à la fin d'une allocution qu'il avait lui-même tenue, emporté qu'il était par l'auto-affectation que suscita son propre discours pour lui-même... Voici ce qu'en dit Less : « *À la fin, cet homme était littéralement ému aux larmes par ses propres paroles* »³³⁷.

À son tour, le psychiatre Kulcsar expliqua qu'à l'occasion des sept entretiens qu'il eut avec Eichmann, lorsque ce dernier se mettait à parler de sa philosophie de la vie ou de ses propres désillusions – et donc de lui-même –, il perdait bien souvent son côté détaché, se montrait beaucoup plus expressif et s'animait au point même que sa voix changeait... et Kulcsar de préciser alors qu'à quelques occasions « *on pouvait sentir que pendant un moment il oubliait même l'endroit dans lequel il était et sa propre situation dans celui-ci* »³³⁸.

Comme nous l'avons vu, à plusieurs reprises Eichmann s'exalte au cours d'une allocution qu'il avait préalablement au moins en partie écrite, ce qui laisse supposer que l'écriture pouvait jouer un rôle par rapport à certains épisodes d'exaltation et suggère même qu'il pouvait peut-être trouver à s'euphoriser dans cet exercice d'écriture ou dans celui de la pensée. À ce propos, Stangneth rapporte³³⁹ justement, au sujet d'un des textes argentins d'Eichmann – que nous avons déjà commenté –, que l'on peut littéralement lire ou « voir » [*anzusehen*], à travers le document, l'ivresse des altitudes ou des hauteurs [*Höhenrausch* en allemand ; *euphoria* dans la version anglaise] s'emparer de lui.

Chapitre 5 : La capture : Eichmann aveuglé par son image et rattrapé par son nom

*« Je savais que sur cette « terre promise » qu'était
l'Amérique du Sud quelques bons amis attendaient de
pouvoir m'aider. Des amis auxquels je pourrais
dire franchement, librement, fièrement,
que j'étais Adolf Eichmann »*

(A. Eichmann³⁴⁰)

*« Eichmann était assez idiot.
Tout le monde savait que c'était lui »*

(I. Schneider, une relation des Sassen³⁴¹)

³³⁷ A. LESS, cité par B. Stangneth, *Op. cit.*, p. 342.

³³⁸ I. S. KULCSAR, S. KULCSAR ET L. SZONDI, *Op. cit.*, pp. 20-21.

³³⁹ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 308 (il s'agit d'un passage que nous avons déjà cité précédemment).

³⁴⁰ A. Eichmann, cité par B. Stangneth, *Op. cit.*, p. 151.

³⁴¹ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 449.

Si le Mossad le captura près de son domicile à Buenos Aires le 11 mai 1960, Eichmann n'y est certainement pas pour rien. Il se croyait et se sentait pleinement en sécurité³⁴² en Argentine, où il vivait tranquillement depuis dix ans. Cela devait d'ailleurs être tellement le cas que, ni lorsque sa femme et ses enfants l'ont rejoint en Argentine en 1952, deux ans seulement après qu'il y ait débarqué, ni même par la suite, il ne se donna la peine de leur faire délivrer de faux passeports. C'est ainsi qu'ils vécurent en Argentine en ayant gardé le nom « Eichmann » – hormis lui-même – et qu'ils renouvelaient leurs papiers d'identité à l'ambassade d'Allemagne à Buenos Aires, où on savait clairement de qui il s'agissait, et où leur adresse était connue. La discrétion n'était pas le fort d'Eichmann, et c'est sans plus d'hésitation qu'il s'est lancé en 1957 dans le projet des *Entretiens Sassen*, où il tint une place centrale et où il s'exprima sans retenue ni pseudonyme, alors que ces réunions n'avaient rien de véritablement confidentiel et qu'on y invitait même parfois des personnes qui lui étaient tout à fait inconnues !³⁴³ À l'époque, il dédicait à ses camarades ses photos avec fierté : « *Adolf Eichmann – SS-Obersturmbannführer en retraite* »³⁴⁴. On sait aussi qu'ultérieurement, dans la période qui a précédé son enlèvement, il n'a fait aucun cas d'une série de faits et d'observations qui auraient pu ou dû lui mettre la puce à l'oreille. Au fond, « *une seule chose a toujours rendu Eichmann imprudent, et donc vulnérable : son besoin affirmé et maniaque de se faire valoir* »³⁴⁵. C'est non seulement pour cela, mais aussi du fait de la concrétisation de ce besoin dont il a fait montre pour sortir de l'ombre et de ce qu'il appelait la « charge psychique due à l'anonymat », et enfin, du fait que nous savons, par ailleurs, qu'il projetait de revenir en Allemagne, que nous rejoignons Stangneth lorsqu'elle affirme qu'il est même pensable qu'Eichmann, consciemment ou non, ait souhaité sa propre découverte³⁴⁶. Nous sommes ainsi à même de penser qu'il ait pu s'auto-aveugler : captif de sa propre image, de son narcissisme, replié sur, enfermé dans et enchaîné à cette illusion de consistance qu'il prend comme objet, et en cela geôlier de lui-même, il ne s'est jamais rendu compte qu'il prenait des risques, s'imaginant en « terre promise ».

Nous ne reviendrons pas ici sur les détails de son enlèvement, ceci n'étant pas l'objet de notre contribution. Mais relevons tout de même un élément qui ressort de ses dix jours de captivité en Argentine, avant son départ pour Israël. Peter Malkin, un de ses ravisseurs qui montait la garde durant les soirées et les nuits, et conversait régulièrement avec Eichmann, exprima à son propos : « *Je me rendis rapidement compte qu'Eichmann aimait beaucoup parler, en particulier de lui-même, et qu'il avait l'esprit vif. Si son ton était respectueux, parfois même franchement obséquieux, comme celui d'un enfant obéissant qui a envie de*

³⁴² *Ibidem*, pp. 497-498.

³⁴³ « *Manifestement la nouvelle que des rencontres avaient lieu chez Sassen se propagea rapidement, et elles devinrent un événement mondain. On attendait beaucoup de ce projet. Il n'avait rien de secret et suscitait donc un grand intérêt. Eichmann lui-même s'inquiétait si peu de cette évolution qu'il parle en toute franchise, même quand il ne connaît pas les invités qui participent au groupe* » (*Ibidem*, p. 369) ; « (...) dès le début, on s'inquiéta peu de savoir qui était témoin des entretiens et [qu']on ne fit rien pour vérifier que les invités avaient les mêmes opinions que les participants » (*Ibidem*, p. 377).

³⁴⁴ *Ibidem*, pp. 17 et 286 ; J. von Lang, *Op. cit.*, p. 296).

³⁴⁵ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 526.

³⁴⁶ *Ibidem*, p. 319. Arendt exprime aussi qu'« *en définitive, c'est sa compulsion à se vanter qui conduisit à sa capture* » (H. Arendt, *EJ, Op. cit.*, p. 115).

faire plaisir, il était aussi très malin »³⁴⁷. On retrouve ici aussi bien l'expression possible d'un certain égocentrisme qu'une attitude particulièrement frappante qui suggère la manifestation ostensible et notoire d'une dynamique de domination-soumission ou de séduction, expression pulsionnelle que nous avons déjà relevée comme potentialité indiquée par son protocole [*s± et h+ s±*]. C'est d'ailleurs dans ce sens également que Kessler commente cet épisode, tout en mentionnant d'autres aspects qui font écho à ce qui se dégageait aussi de la lecture du protocole : « *Là, il n'était plus question d'obéissance par devoir à une autorité légitime ! Il s'agissait, à l'évidence, de séduire un agresseur qui a fini par considérer que son prisonnier et lui étaient devenus "assez proches". Eichmann montre là un trait de caractère qui a peut-être été sous-estimé : face à un ennemi en position de force, il se "couche". C'est aussi cette position, traditionnellement qualifiée d'homosexuelle passive ou de féminine, qui explique son attitude surprenante de coopération face à ses juges israéliens lors de son procès* »³⁴⁸.

Le 20 mai 1960, Eichmann fut embarqué à bord d'un avion israélien, avant d'atterrir en Israël deux jours plus tard. Fritz Bauer, procureur général de Hesse en Allemagne, qui avait retrouvé sa trace, joua un rôle décisif dans la mise en œuvre de son arrestation.

Réflexions connexes

Après avoir parcouru la vie et l'évolution d'Eichmann jusqu'à la veille de son procès, et avant d'en arriver à celui-ci et à la période israélienne, nous sommes maintenant mieux à même de nous pencher sur la pensée et la contribution d'Arendt au sujet d'Eichmann, afin de pouvoir en apprécier l'apport. Pour ce faire, il nous faudra distinguer, d'une part, la caractérisation qu'Arendt fait d'Eichmann et, d'autre part, l'expression de « banalité du mal » qu'elle propose afin d'éclairer le mal qu'il a commis.

Cette expression n'apparaît qu'une seule fois dans le texte d'*Eichmann à Jérusalem* (1963) – deux fois en comptant le post-scriptum³⁴⁹ ajouté à la seconde édition de l'ouvrage –, et sans qu'Arendt ne la définisse explicitement ou clairement. Toutefois, elle s'est exprimée dans diverses sources ultérieures (écrits ou entretiens), en y apportant une série de précisions. Nous nous référerons donc aussi bien à son ouvrage sur Eichmann qu'à plusieurs de ces sources, et nous trouverons également dans celles-ci des éléments qui nous permettront d'apporter plus de précisions sur la façon dont Arendt caractérise Eichmann.

Afin de dissiper d'emblée une confusion qui suscite des erreurs de lecture trop souvent rencontrées dans la littérature, une première remarque et distinction s'impose d'emblée : à aucun moment Arendt n'emploie le terme « banal » (« *banal* ») pour qualifier Eichmann,

³⁴⁷ D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 298.

³⁴⁸ C. KESSLER, *Adolf Eichmann : le personnage et le symbole*, février 2024. L'article est mis à disposition et accessible en ligne, sur le site internet de Claude Kessler, Docteur en psychologie et psychanalyste, à l'adresse suivante : https://questionsdepsychopathologie.fr/eichmann_le_personnage_et_le_symbole_107.htm.

³⁴⁹ Arendt avait tout d'abord, en février et mars 1963, fait paraître son compte rendu du procès Eichmann en plusieurs parties – cinq livraisons – au sein du magazine hebdomadaire américain *The New Yorker*, pour lequel elle couvrait le procès Eichmann. C'est en réponse à la controverse suscitée dès la parution de ce reportage qu'elle avait rédigé un post-scriptum d'une trentaine de pages pour la seconde édition de l'ouvrage publiée en 1965, édition pour laquelle l'expression « banalité du mal » sera reprise dans le sous-titre.

mais uniquement les termes « ordinaire » (« *ordinary* »), « quelconque » ou « commun » (« *commonplace* »), « normal » (« *normal* », mot qu'elle emploie avec des guillemets) ou encore moyen (« *average* »)³⁵⁰. La remarque suivante, qu'elle fera dans un entretien donné en 1964, nous confirme qu'Arendt opère bien ici une distinction : « *Vous faites de « banal » un synonyme d'« ordinaire » et il est vrai que les dictionnaires sont de votre côté. Mais il y a une différence très importante à mes yeux : ce qui est ordinaire est ce qui se produit fréquemment, couramment, mais quelque chose peut être banal même s'il n'est pas courant* »³⁵¹. Il nous faut ici ajouter qu'en qualifiant le mal commis par Eichmann par le terme de banalité, et en employant celui de « banal »³⁵² (entre guillemets dans le texte), Arendt n'a sans doute pas choisi les vocables les moins équivoques pour exprimer sa pensée, ce qu'atteste d'ailleurs le passage précité où elle met en avant sa propre perspective en regard de ce qui ressort des dictionnaires, dans lesquels, il faut le dire, la distinction entre banal et ordinaire n'est ni nette ni évidente. Cet élément a sans doute joué un rôle considérable dans la mécompréhension dont la littérature est encore aujourd'hui foisonnante. Toujours est-il que nous disposons maintenant d'un premier élément de clarification important afin de mieux saisir ce qu'Arendt n'entend pas par banal/banalité. Comme nous le verrons, ces termes renvoient chez elle à une dimension qui caractérise le mal, du moins une certaine forme du mal (« *ce mal est banal, pas le mal (en soi)* »³⁵³, précisera explicitement Karl Jaspers³⁵⁴ – dont nous verrons l'importance – dans une lettre de sa correspondance avec Arendt). Dans notre deuxième réflexion connexe, nous chercherons à définir ce que signifie la banalité du mal, mais après avoir exposé, dans un premier temps et dans notre première réflexion, quelques éléments du portrait arendtien d'Eichmann ; ces éléments s'avéreront en effet utiles pour la suite de nos réflexions – notamment sur la banalité du mal – visant à éclairer son cas. Suite à cela, nous proposerons une troisième réflexion, portant sur le rapport entre un sujet singulier et un mouvement totalitaire, en particulier entre la dynamique pulsionnelle d'Eichmann et le régime totalitaire nazi.

Première réflexion connexe *Le portrait arendtien d'Eichmann*

³⁵⁰ La référence aux sources originales, dans lesquelles Arendt s'exprime en anglais, permet sur ce point de lever toute ambiguïté parfois due à la traduction de l'anglais vers une autre langue.

³⁵¹ H. ARENDT et J. FEST, *Hannah Arendt / Joachim Fest. « Eichmann était d'une bêtise révoltante » : Entretiens et lettres*, Paris, Fayard, [1964], 2013, p. 50.

³⁵² Arendt écrit, en effet, dans son post-scriptum pour la seconde édition d'*Eichmann à Jérusalem* : « *Il n'était pas stupide. C'est la pure absence de pensée – ce qui n'est pas du tout la même chose que la stupidité – qui lui a permis de devenir un des plus grands criminels de son époque. Et si cela est « banal » et même comique, si, avec la meilleure volonté du monde, on ne parvient pas à découvrir en Eichmann la moindre profondeur diabolique ou démoniaque, on ne dit pas pour autant, loin de là, que cela est ordinaire* » (H. Arendt, *EJ, Op. cit.*, p. 495).

³⁵³ Lettre de Jaspers à Arendt du 13/12/1963 (K. Jaspers, cité dans L. Köhler et H. Saner (dir.), *Hannah Arendt / Karl Jaspers – Briefwechsel 1926-1969*, München/Zürich, Piper, 1985, p. 578. (« *dieses Böse ist banal, nicht das Böse* ») [notre traduction. Nous traduisons désormais les passages cités] (ce passage de la correspondance est également repris dans H. Arendt, *OT, Op. cit.*, p. 1402).

³⁵⁴ Karl Jaspers (1883-1969), philosophe et psychiatre allemand, fut un des professeurs de philosophie d'Arendt à Heidelberg en Allemagne, ainsi que le directeur de sa thèse de doctorat, sur Saint Augustin, qu'elle publiera en 1929. Devenu un proche ami d'Arendt, il joua un rôle important dans son parcours philosophique et intellectuel. Leur correspondance, qui débuta en 1926 alors qu'Arendt, âgée de vingt ans, était encore son étudiante en philosophie, ne s'arrêta qu'avec l'exil d'Arendt vers la France puis l'Amérique, pour reprendre dès 1945 suite à la fin de la guerre.

« Le portrait qu'elle [Arendt] a brossé d'Eichmann n'est évidemment pas « définitif » (...) et il se peut fort bien qu'un jour quelqu'un campe de manière tout à fait différente l'homme tel qu'il s'est révélé dans ses actions »

(Mary McCarthy³⁵⁵, amie et exécutrice testamentaire d'Hannah Arendt, 1964)

Une personne moyenne, tout à fait quelconque et ordinaire

Selon Arendt, Eichmann était « une personne moyenne, 'normale' »³⁵⁶ (« an average, 'normal' person »). Il était « tout à fait quelconque, ordinaire »³⁵⁷ (« quite ordinary, commonplace »). Si nous nous référons à son affirmation suivant laquelle « il y avait un fait incontestable : Eichmann n'était pas fou au sens psychologique du terme et encore moins au sens juridique »³⁵⁸, et considérant que cette affirmation apparaît juste après qu'Arendt ait fait référence à la perspective psychiatrique, on peut tout à fait la suivre sur ce point et considérer avec elle que, sur un plan psychiatrique, Eichmann n'était pas fou (le contexte textuel qui précède mais aussi celui qui suit directement son affirmation nous indique très clairement que c'est au registre psychiatrique qu'Arendt fait référence).

Toutefois, il est à souligner que la mention que fait Arendt d'une certification de « normalité » d'une prétendue « demi-douzaine de psychiatres »³⁵⁹ ainsi que ses citations de prétendus propos de deux d'entre eux qu'elle cite en appui de son affirmation qu'Eichmann n'était pas fou, rapportent, comme nous l'avons vu, des dires tout à fait infondés : en effet, hormis Kulcsar, aucun professionnel du champ de la « santé mentale » n'a en réalité jamais rencontré Eichmann en Israël³⁶⁰. Si les propos que rapporte Arendt au sujet de cette soi-disant demi-douzaine de psychiatres n'étaient, de fait, et comme elle le dit, que des « informations répandues officieusement »³⁶¹, il se fait qu'elle s'est au demeurant elle-même référée dans la réflexion qu'elle propose – et bien que de façon non dénuée d'ironie –, à ces informations qui n'étaient que de l'ordre de la rumeur³⁶² et que nous n'avons aucune raison d'accréditer.

Tandis que l'on pouvait suivre Arendt quand elle affirmait qu'Eichmann n'était pas fou, il devient cette fois difficile de la suivre, du moins d'un point de vue clinique, lorsqu'elle affirme qu'il était terriblement et effroyablement normal³⁶³ (« terribly and terrifyingly

³⁵⁵ M. McCarthy, Le tollé, dans H. Arendt et J. Fest, *Op. cit.*, [1964], 2013, p. 142 (réédition de l'article paru dans *Die Welt* du 10 octobre 1964).

³⁵⁶ H. ARENDT, *EJ*, *Op. cit.*, p. 82.

³⁵⁷ H. ARENDT, *The Life of the Mind*, *Op. cit.*, p. 4 [notre traduction. Nous traduisons désormais les passages cités].

³⁵⁸ H. ARENDT, *EJ*, *Op. cit.*, p. 81.

³⁵⁹ *Ibidem*, *Op. cit.*, p. 80.

³⁶⁰ Cf. nos « Remarques préliminaires » au sein du présent travail, et plus particulièrement la note 20.

³⁶¹ H. ARENDT, *EJ*, *Op. cit.*, p. 81. De tous ces psychiatres ayant prétendument rencontré Eichmann et certifié sa « normalité », l'identité demeure un mystère, car aucun nom n'a jamais été cité nulle part. Kulcsar, qui est le seul psychiatre dont le nom ait été cité, n'a jamais avancé qu'Eichmann ait été « normal ». Par ailleurs, l'existence effective de cette demi-douzaine de psychiatres est d'autant moins crédible que même l'épouse de Kulcsar n'a pas été autorisée à rencontrer Eichmann, pas même pour faire passer les tests, qu'elle a pourtant elle-même interprété (excepté le Szondi).

³⁶² Rumeurs véhiculées notamment par l'un ou l'autre article de journaux de l'époque, dont nous avons retrouvé trace de deux d'entre eux, mais dont rien, et d'aucune façon, ne permet de relier le contenu à une quelconque réalité.

³⁶³ H. Arendt, *EJ*, *Op. cit.*, p. 477 (« L'ennui, avec Eichmann, c'est précisément qu'il y en avait beaucoup qui lui ressemblaient et qui n'étaient ni pervers ni sadiques, qui étaient, et sont encore, terriblement et effroyablement normaux »).

normal »). Si c'est précisément la référence aux psychiatres et au champ psychiatrique qui fait l'objet des discussions et réflexions d'Arendt lorsqu'elle se penche sur les questions de la « normalité » et de la folie d'Eichmann – discussions et réflexions qui, soit dit en passant, paraissent refléter une perspective assez dichotomique –, pour peu que l'on veuille bien tenir compte de ce que le Szondi nous révèle ou de ce que les récents historiens et biographes d'Eichmann nous apprennent et, à plus forte raison, de ce qui ressort de la confrontation du premier et des seconds, il est en tout cas intenable de soutenir une telle « normalité » sur les plans psychopathologiques et cliniques, sauf à se référer à un Eichmann de fiction. De la même façon, considérer encore aujourd'hui Eichmann comme une personne moyenne, tout à fait quelconque et ordinaire, tel donc qu'avait pu le décrire Arendt en son temps, reviendrait désormais à évincer, à déconsidérer, à déprécier, à minorer sinon à ignorer aussi bien les apports relevant du champ de l'historiographie que de celui d'une psychopathologie clinique se confrontant – ainsi que, le cas échéant, ses données testologiques – à la singularité de l'histoire d'un sujet.

Absence d'endoctrinement et de signe de convictions idéologiques fermes

En rapport à la question de l'idéologie chez Eichmann, Arendt nous dit que « *ce n'était sûrement pas un cas (...) d'endoctrinement d'aucune sorte* »³⁶⁴. Elle confirme son point de vue en exprimant qu'il était une personne « *ni faible d'esprit, ni endoctrinée* »³⁶⁵ et, à propos du Parti nazi, qu'il « *ne fut jamais convaincu par lui* »³⁶⁶. Aussi nous rapporte-t-elle qu'ayant manqué de temps et du désir d'en savoir plus, à l'époque où il rejoignit le Parti « *il ignorait jusqu'au programme du parti et n'avait jamais lu Mein Kampf* »³⁶⁷. Plus tard, dans son ouvrage *La Vie de l'Esprit*, Arendt dira d'Eichmann qu'« *il n'y avait chez lui aucun signe de convictions idéologiques fermes* »³⁶⁸ (« *there was no sign in him of firm ideological convictions* »), ce qui comporte déjà une légère nuance en regard de ses propos précédents.

Au regard de ce qui ressort de notre étude, cette position adoptée par Arendt de l'absence d'endoctrinement chez Eichmann n'est plus tenable. Même l'affirmation de l'absence de signe de convictions idéologiques fermes, compte tenu de ce que nous savons, n'est pas défendable. Quant à l'ignorance d'Eichmann au sujet du programme du Parti nazi et le fait qu'il n'ait pas lu *Mein Kampf* avant son entrée au Parti, ces informations ont été réfutées, comme nous l'avons vu, par Cesarani. Nous savons qu'en 1932, lorsqu'il entra au Parti nazi, Eichmann lisait depuis des années et de manière hebdomadaire les journaux nazis. Sachant comment Eichmann – comme nous le verrons – usa du mensonge d'un bout à l'autre de son procès, et compte tenu, qui plus est, de son avidité de connaissances et de savoir, il est même possible que, contrairement à ce qu'il affirma en Israël, il avait lu *Mein Kampf* plus que partiellement déjà avant de rejoindre le Parti.

³⁶⁴ *Ibidem*, p. 81.

³⁶⁵ *Ibidem*, p. 82. Ce qu'Arendt veut signifier n'est pas qu'Eichmann n'aurait fait l'objet d'aucun endoctrinement idéologique, notamment au sein des institutions nazies spécialement conçues à cet effet (*Ordensburgen*) – affirmation qui serait contraire à des faits avérés mais aussi à certains propos qu'elle tient elle-même dans *Les origines du totalitarisme* –, mais elle soutient que, selon elle, il n'aurait pas intégré la doctrine idéologique raciale nazie.

³⁶⁶ H. ARENDT, *EJ, Op. cit.*, p. 92.

³⁶⁷ *Ibidem*, p. 92.

³⁶⁸ H. ARENDT, *The Life of the Mind, Op. cit.*, p. 4.

Après avoir exposé certains des éléments majeurs du portrait qu'Arendt dresse d'Eichmann, force est de constater qu'à l'épreuve des données dont nous disposons aujourd'hui, certains traits de celui-ci ne tiennent pas la route. Est-ce à dire qu'il y aurait lieu de trouver dans la structure psycho-pulsionnelle et la dynamique psychique d'Eichmann, ou/et dans son endoctrinement idéologique, la raison explicative de son agir criminel ? Est-ce à dire que ce qu'il a commis trouverait son explication à partir de l'un ou l'autre de ces facteurs ? Il n'en est rien. Même si ces facteurs, en particulier l'endoctrinement, ont probablement pu faciliter ou favoriser son engagement dans la réalisation de ses agissements criminels, ils ne pourraient avoir joué à l'égard du fait même d'un tel engagement qu'un rôle partiel (endoctrinement³⁶⁹) sinon négligeable (structure et dynamique psycho-pulsionnelles³⁷⁰). Comme nous avons déjà pu l'apercevoir en partie, et comme nous le verrons encore, les raisons explicatives se situent essentiellement ailleurs. Comme l'indique très justement Cesarani, certaines expériences ont constitué des tournants dans la carrière et dans la vie d'Eichmann, et c'est la prise en compte de « *dynamiques personnelles, sociales, politiques et idéologiques qui permettent au mieux de rendre compte de la direction prise par sa vie* »³⁷¹.

Toutefois, à la lumière de ce que nous avons étudié concernant Eichmann, nous ne pouvons à vrai dire pas nous contenter de conclure ainsi cette question. Il nous paraît nécessaire d'aller un peu plus loin dans la réflexion. En effet, il nous faut aussi tenir compte de la dimension temporelle et, à ce titre, opérer une distinction claire dans le cas d'Eichmann. Si, comme nous le pensons, l'on ne peut rendre compte de la compromission ou de l'engagement d'Eichmann dans des projets criminels par une explication/élucidation qui se réduirait à la seule considération du caractère potentiellement décisif ou déterminant d'un ou des deux facteurs précités (psychisme et endoctrinement), et si l'endoctrinement idéologique n'a dans son cas et au départ sans doute joué qu'un rôle partiel – de « préparation » du terrain – dans cette compromission criminelle, la conjonction, chez Eichmann, de sa position subjective – en regard de la castration – et de l'autoconviction (appropriative/assimilatrice) par l'idé(ologiqu)e, jouant un rôle non négligeable dans le fait

³⁶⁹ L'état et les résultats de la recherche nous incitent effectivement à penser que l'endoctrinement idéologique « réussi » – et même le seul fait d'y être soumis ou exposé – n'est même pas nécessaire, pour un sujet, à sa participation à la criminalité de masse commise sous un régime totalitaire (et même, d'ailleurs, sous d'autres régimes et dans bien d'autres contextes). Les processus dynamiques relevant du collectif, les normes groupales et sociétales ainsi que les pratiques communes – soutenues qui plus est par un cadre législatif pervers – ont un poids considérable dans le conditionnement duquel ils participent, poids qui est, sur un plan individuel (!), généralement bien plus considérable que celui de l'autoconviction idéologique qui, comme prétexte, ne constituerait alors qu'un fond ou arrière-plan des agissements criminels et non pas une condition suffisante de ceux-ci (ce qui n'exclut pas, ceci dit – et comme le suggèrent également certaines recherches –, que chez un nombre restreint de sujets, l'autoconviction ou le fanatisme puisse prendre une part déterminante et décisive dans l'engagement ou la participation à des projets criminels). En fin de compte, nous pensons que si, la plupart du temps, l'ensemble des éléments précités – et peut-être d'autres encore – ont une influence, exercent un effet voire conditionnent la participation à des agissements criminels de masse, pouvoir définir ce qu'un sujet engage dans son acte relève toujours d'un examen au cas par cas. Si nombre de travaux pourraient être cités ici pour illustrer notre propos, nous nous contenterons de renvoyer le lecteur à deux contributions importantes : l'ouvrage bien connu de Christopher Browning (*Des hommes ordinaires : le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, Paris, Texto, Tallandier, 2005), ainsi que la très instructive recherche de Sönke Neitzel et Harald Welzer (*Soldats : combattre, tuer, mourir : Procès-verbaux de récits de soldats allemands*, Paris, Gallimard, 2013).

³⁷⁰ Cette question traverse bien évidemment le présent travail d'un bout à l'autre, mais elle sera notamment considérée au sein de notre troisième « réflexion connexe » et sera évoquée dans notre conclusion.

³⁷¹ D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 15.

même de l'identification à la Cause national-socialiste, a sans doute rendu possible la fabrication du « combattant fanatique » que nous avons vu ; combattant qui, s'il ne peut rendre compte de l'engagement de départ dans le projet criminel, permet néanmoins de trouver dans la Cause national-socialiste, et en un temps ultérieur, le motif d'un objectif et d'une finalité qui se suffit à elle-même, au point qu'Eichmann, plus de dix ans après la fin de la guerre, perdure dans l'autoconviction et la certitude que l'extermination du peuple juif doit être poursuivie (et ce même si et malgré qu'il soit plus que limité dans ses moyens d'y parvenir – se rabattant principalement sur l'écriture et l'imaginaire qu'elle lui permet de déployer –, son projet n'étant de facto réalisable qu'à travers sa participation à un collectif).

Il y aurait donc lieu, d'après nous, de considérer dans le cas d'Eichmann la survenue d'un certain basculement dans son rapport à la *Weltanschauung* nazie, à la « vision du monde » idéologique national-socialiste, en lien avec sa fanatisation. L'ayant poussé à promouvoir cette « vision du monde » qu'il avait adoptée, à l'appliquer dans toute sa radicalité, à s'y accrocher avec pugnacité, à la soutenir et à la faire valoir bien au-delà de la fin de la guerre, cette fanatisation se présente et se maintient chez lui comme un (auto-)enfermement et un asservissement qui le rend aliéné et prisonnier de cette vision ou fiction, réduisant (quasiment) toute distance entre lui-même et la Cause ou l'idée national-socialiste. Nous reviendrons sur la question, importante, de ce basculement, qui nous invite à considérer l'effectuation d'un processus de modification ou de transformation subjective.

Deuxième réflexion connexe *La banalité du mal dans un monde de fiction total(itaire)*

Depuis la publication de son ouvrage sur Eichmann, énormément d'auteurs ont récusé le portrait qu'Arendt avait dessiné de lui, que ce soit de son vivant ou plus tard. Certains, comme Cesarani³⁷², rejettent aussi avec ce portrait la notion de banalité du mal. D'autres, comme Stangneth³⁷³, ou encore l'éminent historien de la Shoah Christopher Browning³⁷⁴, mais aussi, parmi les principaux lecteurs et interprètes d'Arendt, un Richard Bernstein³⁷⁵,

³⁷² « De nombreux universitaires et intellectuels ont été profondément influencés par le portrait d'Eichmann dressé par Arendt. Ils ont été captivés par sa thèse sur le caractère ordinaire du personnage, résumée par la célèbre formule « la banalité du mal ». Toutefois, cette description, tout autant que celles des journalistes qui avaient auparavant rapidement trousseé les ouvrages destinés au grand public, était dans une large mesure prédéterminée et mythologique. Arendt se contenta d'insérer le personnage d'Eichmann dans sa propre théorie du totalitarisme, qui était le sujet de son premier grand livre. Elle voulait trouver à Jérusalem le type d'individu qu'elle s'imaginait nécessaire à la mise en œuvre des politiques inhumaines dans un système totalitaire. En relatant le procès, elle façonna un récit à l'image de sa théorie, et Eichmann devint ainsi l'incarnation de l'homme totalitaire » (D. Cesarani, *Op. cit.*, p. 13).

³⁷³ Selon Stangneth, « il y a différentes raisons pour faire le mal, et la banalité est l'une d'entre elles. Les gens aiment la citer. Himmler et Hitler sont différents. Et Eichmann, il faut le dire aujourd'hui, était également différent » ; et « la théorie de la banalité du mal (...) c'est le rêve selon lequel si on amène les gens à penser par eux-mêmes, le monde sera meilleur (...) Et Eichmann est l'exemple selon lequel ce n'est pas toujours la vérité. Eichmann pensait beaucoup » (*The Eichmann tapes and the comforting myth of the « banality of evil »*, WBUR, National Public Radio of Boston, « On Point » program, 2022 ; notre traduction).

³⁷⁴ « Pour rappel, je tiens à préciser que je considère le concept de « banalité du mal » d'Arendt comme une idée très importante pour comprendre de nombreux auteurs de l'Holocauste, mais pas Eichmann lui-même. Arendt a été trompée par la stratégie d'auto-représentation d'Eichmann en partie parce qu'il y avait tellement de criminels du genre de ceux qu'il prétendait être » (C. R. Browning, *Perpetrator testimony : another look at Adolf Eichmann*, *Op. cit.*, p. 3 ; notre traduction).

³⁷⁵ « Depuis la publication d'Eichmann à Jérusalem, il y a eu un vaste débat sur l'exactitude de la représentation d'Eichmann par Arendt. Mon propre point de vue est qu'elle n'est pas exacte. Nous en savons désormais beaucoup plus

s'ils reconnaissent à la notion une valeur et un apport, refusent qu'elle puisse valoir dans le cas d'Eichmann. Quant à elle, bien qu'elle souligne le fait qu'Eichmann était un national-socialiste fanatique, Wojak ne nie pas pour autant l'intérêt et la valeur de la notion de banalité du mal dans son cas³⁷⁶.

Est-ce que la validité de la notion de banalité du mal est fonction d'une classe/typologie/catégorie de sujet ? Qu'est-ce que signifie banal/banalité ? Et qu'est-ce que signifie penser si, comme on le verra, la banalité du mal est intrinsèquement liée à ce qu'Arendt appelle l'inaptitude ou l'incapacité de penser ? Voilà précisément les questions auxquelles il y a lieu de répondre afin d'éviter les confusions et erreurs de lecture et d'interprétation dont la littérature regorge. C'est ce que nous allons faire avec Arendt, en serrant son texte au plus près. Et si – c'est du moins là notre point de vue – les auteurs ci-dessus précités apportent tous, autant qu'ils sont, leur contribution à une meilleure compréhension du cas Eichmann, et dans certains cas une contribution décisive et fondamentale, nous découvrirons aussi, disons-le d'emblée, que la contribution d'Arendt avec sa notion de banalité du mal, loin d'être « banale », est considérable et même tout à fait remarquable.

– *L'expression « banalité du mal »*³⁷⁷

C'est sa participation au procès Eichmann qui a tout d'abord été, pour Arendt, à l'origine de son intérêt pour les activités mentales³⁷⁸.

La banalité du mal renvoie, nous dit-elle, à quelque chose de très factuel et qualifie le phénomène des actions mauvaises tel qu'on peut le constater, par exemple, chez Eichmann³⁷⁹. Lorsqu'elle parle de la banalité du mal au sujet des actes qu'il a commis, un tel phénomène est à mettre directement en rapport, nous fait-elle savoir, avec une « *assez authentique inaptitude à penser* »³⁸⁰ (*quite authentic inability to think*). C'est cette « *absence de pensée* »³⁸¹ (*thoughtlessness*) que l'on pouvait déceler aussi bien dans son comportement passé que durant le procès et l'interrogatoire de police qui le précéda. C'était cette absence totale de pensée ou de réflexion (*total absence of thinking*³⁸²), cette « *pure absence de*

sur le passé d'Eichmann en Allemagne ainsi que sur sa vie en Argentine (...) On pourrait penser que si Arendt s'est trompée dans son jugement historique « factuel » d'Eichmann – que bien qu'il ait semblé banal et cliché au tribunal de Jérusalem, il était en fait plus fanatique et idéologiquement motivé en tant que nazi – alors cela met un terme à la question. Je ne pense pas que ce soit le cas. Au contraire, l'idée de la banalité du mal a quelque chose d'extrêmement important (...) elle est d'une grande pertinence pour nous aujourd'hui » (R. J. Bernstein, *Why read Hannah Arendt now*, Cambridge, Medford, MA, Polity Press, 2018 ; notre traduction).

³⁷⁶ On peut, entre autres, citer le passage suivant : « *Hannah Arendt (...)* avec le sous-titre de son livre sur le procès Eichmann – *Un rapport sur la banalité du mal – déclencha une tempête d'indignation dans le monde entier. Elle ne faisait cependant pas allusion à l'insignifiance d'Eichmann, mais plutôt au profond fossé qui existait entre l'incapacité de l'accusé à prendre conscience de sa culpabilité et l'énormité des crimes qu'il avait commis* » (I. Wojak, *Eichmanns Memoiren und die « Banalität » des Bösen*, *Op. cit.*, p. 30 ; notre traduction).

³⁷⁷ Pour les points suivants, au sein de nos « réflexions connexes », nous ferons régulièrement référence aux mots employés dans la source originale, en anglais ou en allemand, et nous proposerons aussi pour certains passages cités notre propre traduction, lorsque celle-ci s'avère, selon nous, plus fidèle au texte original.

³⁷⁸ H. ARENDT, *The Life of the Mind*, *Op. cit.*, pp. 3-6.

³⁷⁹ H. ARENDT, *Pensée et considérations morales*, dans *Responsabilité et jugement*, Paris, Payot & Rivages, 2009, p. 213.

³⁸⁰ *Ibidem*, p. 213.

³⁸¹ H. ARENDT, *The Life of the Mind*, *Op. cit.*, p. 4.

³⁸² H. ARENDT, *Pensée et considérations morales*, *Op. cit.*, p. 214.

*pensée (...) qui l'avait prédisposé à devenir un des plus grands criminels de son époque »*³⁸³ (*sheer thoughtlessness that predisposed him to become one of the greatest criminals of that period*), et qui transparaît au travers d'une « *superficialité manifeste chez l'auteur* »³⁸⁴ (*manifest shallowness in the doer*) et d'un « *extraordinaire manque de profondeur* »³⁸⁵ (*extraordinary shallowness*).

C'est précisément dans ce sens-là que, dans un entretien radiophonique datant de novembre 1964, Arendt laisse entendre très clairement que la banalité (du mal) est une médiocrité³⁸⁶ [Minderwertigkeit], une bêtise [Dummheit] qui renvoie à une certaine incapacité à se mettre à la place de l'autre ou à imaginer ce qu'il en est pour lui. En effet, « *Eichmann était tout à fait intelligent, mais il avait cette bêtise en partage* [aber diese Dummheit hatte er]. *C'est cette bêtise* [die Dummheit] *qui était si révoltante. Et c'est précisément ce que j'ai voulu dire par le terme de banalité. Il n'y a là aucune profondeur, rien de démoniaque !* [Da ist keine Tiefe – das ist nicht dämonisch !] »³⁸⁷. Si cette banalité, bêtise ou médiocrité est effectivement – comme le dit encore Arendt dans un autre entretien³⁸⁸ réalisé en janvier 1964 – sans aucune profondeur [ohne allen Tiefgang], c'est parce qu'elle est du côté de la superficialité [Oberflächlichkeit] ; elle est une médiocrité dépourvue de pensée [Minderwertigkeit gedankenlose]. Enfin, on retrouve tous ces aspects de la banalité du mal dans une lettre d'Arendt adressée à Gershom Scholem³⁸⁹ en 1963, où elle s'exprime au sujet de ce mal en disant qu'il « *n'a pas de profondeur, ni de dimension démoniaque* [es hat keine Tiefe, auch keine Dämonie]. *Il peut dévaster un monde entier, précisément parce qu'il continue à proliférer à la surface* [an der Oberfläche] *comme un champignon. Le mal, comme je l'ai dit, refuse la pensée. Parce que la pensée essaie d'aller en profondeur* [die Tiefe zu gehen] *et de mettre à jour les racines* [die Wurzeln] *des choses. Mais là où elle est confrontée au mal, elle reste frustrée car il n'y a rien. C'est la banalité* [Das ist die Banalität] »³⁹⁰.

³⁸³ H. ARENDT, *Eichmann in Jerusalem : a report on the banality of evil*, London, Penguin Classics, 2006, pp. 287-288. Nous proposons pour le présent passage notre propre traduction.

³⁸⁴ H. ARENDT, *The Life of the Mind*, *Op. cit.*, p. 4.

³⁸⁵ H. ARENDT, *Pensée et considérations morales*, *Op. cit.*, p. 213.

³⁸⁶ « *Je peux fort bien me représenter une situation où je parle avec quelqu'un [qui] me dit quelque chose que je n'ai jamais entendu auparavant, quelque chose qui n'appartient nullement au registre de la vie quotidienne. Et je dis alors : « C'est extrêmement banal [banal]. » Ou bien : « C'est médiocre [Das ist minderwertig]. » C'est en ce sens-là que j'ai voulu dire que c'était banal* » (H. Arendt et J. Fest, *Op. cit.*, pp. 50-51).

³⁸⁷ H. ARENDT et J. FEST, *Op. cit.*, pp. 51-52 (Pour le passage cité dans sa version originale en allemand : U. Ludz et T. Wild (dir.), *Hannah Arendt/Joachim Fest. Eichmann war von empörender Dummheit. Gespräche und Briefe*, München, Piper, 2011, p. 43).

³⁸⁸ H. ARENDT, *Fernsehgespräch mit Thilo Koch*, dans *Ich will verstehen : Selbstauskünfte zu Leben und Werk*, U. Ludz (dir.), München, Piper Verlag, [1964], 1996, pp. 37-43. Voir en particulier les pp. 40 et 41 (texte repris dans H. Arendt, *OT, Op. cit.*, pp. 1410-1415 ; voir en particulier les pp. 1412-1413).

³⁸⁹ Gershom Scholem (1897-1982), né à Berlin mais ayant émigré dès 1923 en Palestine, où il deviendra professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem, était un historien et philosophe juif et un des grands intellectuels juifs du 20^{ème} siècle, avec qui Arendt correspondit de 1939 à fin 1963. Liés d'amitié, ils en arrivèrent toutefois à rompre le contact à la suite du reportage d'Arendt sur le procès Eichmann, mais leurs conceptions philosophiques et politiques, sur les questions du judaïsme, du sionisme et du peuple juif, entre autres, étaient déjà très divergentes depuis longtemps.

³⁹⁰ Lettre d'Arendt à Scholem du 20/07/1963 (H. Arendt, citée dans L. Knott (dir.), *Hannah Arendt / Gershom Scholem – Der Briefwechsel 1926-1969*, Berlin, Jüdischer Verlag im Suhrkamp Verlag, 2010, p. 444 [notre traduction]. Ce passage de la correspondance est également repris dans H. Arendt, *OT, Op. cit.*, p. 1358. Il est à noter que la date du 24/07/1963 indiquée dans la traduction française est une erreur, et qu'il s'agit bien d'une lettre du 20/07/1963. Signalons aussi que le passage ici reproduit n'est pas complet dans la version de la correspondance disponible dans la langue originale en allemand, mais que la traduction française comporte aussi des lacunes, relatives à d'autres passages

Enfin, il est possible selon nous de faire remonter l'origine de l'expression « banalité du mal » de manière assez évidente au moins jusqu'à 1946, dans une lettre de Jaspers adressée à Arendt, lettre qui atteste du rôle considérable que ce dernier a joué dans la pensée de la philosophe. Après avoir exprimé sa prise de distance avec toute conception qui donnerait une connotation de grandeur – satanique ou démoniaque – aux nazis ou à leurs crimes, il exprime au sujet de ces mêmes crimes : « *Il me semble qu'il faut – parce qu'il en a vraiment été ainsi – prendre les choses dans toute leur banalité [Banalität], leur très prosaïque inanité [Nichtigkeit] – les bactéries peuvent provoquer des épidémies qui détruisent des peuples, et ne rester seulement que des bactéries* »³⁹¹. Non seulement la proximité est frappante entre la métaphore du champignon employée par Arendt (dans sa lettre à Scholem) et celle des bactéries de Jaspers, mais si nombre d'auteurs ont déjà relevé la reprise à son compte par Arendt du terme de banalité [Banalität]³⁹², il nous faut souligner qu'elle emploiera aussi précisément le même terme, inanité³⁹³ [Nichtigkeit], directement associé par Jaspers à celui de banalité. Ainsi, quelques mois à peine avant le début du procès Eichmann, Arendt écrivit à Jaspers : « *Je ne me serais jamais pardonnée de ne pas y aller pour voir dans la réalité ce désastre dans toute son étrange inanité [unheimlichen Nichtigkeit], sans l'intermédiaire des mots imprimés* »³⁹⁴.

En somme, la banalité du mal est à entendre comme étant de l'ordre de la médiocrité, de la superficialité – dans le sens d'une absence de profondeur, de racine, de fond –, de la bêtise – stupidité de l'ordre de l'irréflexion³⁹⁵ –, ou encore de l'inanité – de l'ordre de l'absence de pensée.

Mais si c'est l'absence de pensée (ou l'inaptitude/incapacité à penser) qui caractérise au mieux la banalité du mal, au point même qu'il y ait lieu de considérer qu'elles sont

de la lettre ; mais nous avons néanmoins retrouvé ailleurs (A. Lorenz, N. Baratella, J.E. Reichert et S. Maffei, *Hannah Arendt*, Boston, Brill, 2017, pp. 55-56) le passage complet en allemand, à partir duquel nous proposons notre propre traduction.

³⁹¹ Lettre de Jaspers à Arendt du 19/10/1946 (K. Jaspers, cité dans L. Köhler et H. Saner (dir.), *Op. cit.*, p. 98 [notre traduction]).

³⁹² Il n'est dès lors pas étonnant de constater qu'en décembre 1963, Jaspers trouva l'expression de banalité du mal non seulement brillante mais également tout à fait pertinente et appropriée pour le sous-titre de la seconde édition d'*Eichmann à Jérusalem* (Lettre du 13/12/1963 de Jaspers à Arendt, déjà citée).

³⁹³ Que ce soit dans le passage de Jaspers ou dans celui d'Arendt, la traduction de « *Nichtigkeit* » par le terme « inanité » est, selon nous, la plus appropriée pour rendre compte de leur pensée et de leur conception, tout en restant au plus proche de ce qui y est signifié dans la langue allemande. Si la traduction reprise par les éditions Gallimard (cf. la référence dans la note suivante) pour le passage d'Arendt propose bien le terme d'« inanité », ce n'est pas le cas de toutes les traductions que l'on trouve dans la littérature, encore moins concernant le passage de Jaspers, et les disparités de traduction sont encore plus marquées dans la littérature en langue anglaise. Or, il s'agit bien du même terme allemand (« *Nichtigkeit* ») chez Jaspers et chez Arendt.

³⁹⁴ Lettre d'Arendt à Jaspers du 02/12/1960 (H. Arendt, citée dans L. Köhler et H. Saner (dir.), *Op. cit.*, p. 446 [notre traduction] ; passage également repris dans H. Arendt, *OT, Op. cit.*, pp. 1315-1316).

³⁹⁵ Irréflexion qui renvoie à l'absence de pensée et correspond à une forme de bêtise, déjà évoquée, qui chez Eichmann coexiste avec une certaine intelligence (« *Eichmann war ganz intelligent, aber diese Dummheit hatte er* » ; U. Ludz et T. Wild (dir.), *Hannah Arendt/Joachim Fest. Eichmann war von empörender Dummheit. Gespräche und Briefe*, München, Piper, 2011, p. 43). C'est cela précisément qui fait dire à Arendt, lorsqu'elle s'adresse à Jaspers, qu'Eichmann était stupide et tout à la fois qu'il ne l'était pas (« *'[Eichmann] is actually stupid', she wrote Jaspers, after listening to one of Eichmann's exhortations 'but then, somehow, he is not' (Er ist eigentlich dumm aber auch irgendwie nicht)* » ; A. Elon, Introduction. The excommunication of Hannah Arendt, dans *Eichmann in Jerusalem : a report on the banality of evil*, London, Penguin Classics, 2006, pp. xii-xiii ; notons que nous n'avons pas retrouvé ce passage dans la publication de la correspondance d'Arendt avec Jaspers).

intimement liées et même interdépendantes³⁹⁶, et si c'est effectivement cette absence de pensée qui prédisposa Eichmann à devenir le criminel qu'il a été, qu'est-ce que « penser » veut dire ?

– *Qu'est-ce que penser ?*

Tout d'abord, il nous faut préciser que, dans le sens où l'entend Arendt, « *penser signifie toujours penser de manière critique* »³⁹⁷ (*to think always means to think critically*), ce qui signifie que « *tout ce qui advient dans la pensée est soumis à un examen critique de ce qui est* »³⁹⁸. Ainsi, comme elle le dit explicitement dans un entretien filmé d'octobre 1973, où elle s'exprime par moments avec quelques mots de français, penser, c'est réfléchir (*réfléchir*) ; et si « *penser est dangereux (...) ne pas penser, ne pas réfléchir c'est plus dangereux encore* »³⁹⁹ (*thinking is dangerous (...) not thinking, ne pas réfléchir c'est plus dangereux encore*). Pourquoi penser est-il dangereux ? Parce que « *chaque pensée sape ce qu'il y a en fait de règles rigides et de convictions générales, etc.* »⁴⁰⁰, elle sape les opinions et préjugés non examinés qui se substituent à elle et lui font obstacle et qui, même s'ils rassurent peut-être les sujets qui les soutiennent, ne sont en fait que pseudo-savoir ; penser, c'est s'interroger, et cela implique toujours le déboulonnement des idoles⁴⁰¹. Pour Arendt, le « *dialogue silencieux entre moi et moi-même que, depuis Socrate et Platon, nous appelons en général penser* »⁴⁰² serait au fond une des meilleures définitions de ce qu'est la pensée. Arendt appelle deux-en-un cette activité dialogale, forme de compagnie dans laquelle la pluralité humaine est dès lors d'une certaine façon présente en germe : en effet, ce dialogue « *ne perd pas le contact avec le monde de mes semblables : ceux-ci sont en effet représentés dans le moi avec lequel je mène le dialogue de la pensée* »⁴⁰³. Si, dès lors, la pensée procède de la relation avec soi-même, du deux-en-un⁴⁰⁴, la pluralité humaine est sa condition. Cette présence à soi-même, ce deux-en-un de la pensée, s'articule au travers de celle-ci avec la faculté de juger (par soi-même). Produit de l'effet libérateur de la pensée, le jugement réalise cette dernière⁴⁰⁵. Et juger par soi-même, nous dit Arendt, c'est d'une certaine façon parler en première personne : « *Cela suppose de ne pas dire Nous, mais de dire Je* »⁴⁰⁶.

³⁹⁶ « *the strange interdependence of thoughtlessness and evil* » (H. Arendt, *Eichmann in Jerusalem : a report on the banality of evil*, London, Penguin Classics, 2006, p. 288 [notre traduction]).

³⁹⁷ H. ARENDT, The last interview, dans *The Last Interview and Other Conversations*, London, Melville House, [1973], 2013, p. 123 (texte reprenant la discussion télévisée d'octobre 1973 avec Roger Errera) [nous proposons notre propre traduction pour ce passage, qui se veut plus fidèle au texte original et à la discussion].

³⁹⁸ H. ARENDT, *Édifier un monde : interventions 1971-1975*, Paris, Seuil, 2007 [1974], p. 143 (texte reprenant la discussion télévisée d'octobre 1973 avec Roger Errera).

³⁹⁹ H. ARENDT, The last interview, dans *The Last Interview and Other Conversations*, *Op. cit.*, p. 123 [nous proposons notre propre traduction pour ce passage, pour lequel la traduction française disponible et précitée n'est pas complète et varie donc quelque peu].

⁴⁰⁰ H. ARENDT, *Édifier un monde (...)*, *Op. cit.*, p. 143.

⁴⁰¹ H. ARENDT, Questions de philosophie morale, dans *Responsabilité et jugement*, Paris, Payot & Rivages, 2009, p. 152.

⁴⁰² H. ARENDT, Responsabilité personnelle (...), *Op. cit.*, p. 87.

⁴⁰³ H. ARENDT, *OT*, *Op. cit.*, p. 835.

⁴⁰⁴ H. ARENDT, Questions de philosophie morale, *Op. cit.*, pp. 149, 166-167 et 193.

⁴⁰⁵ H. ARENDT, *Responsabilité et jugement*, Paris, Payot & Rivages, 2009, pp. 87, 146 et 246.

⁴⁰⁶ H. ARENDT et J. FEST, *Op. cit.*, p. 57.

Aussi, pour Arendt – et c’est un point sur lequel elle a fort insisté et qu’elle a régulièrement répété, que ce soit dans ses écrits ou dans ses entretiens –, cette pensée (critique), non technique, qui n’est pas à entendre dans un sens cognitif, n’est pas une affaire d’intelligence ou de stupidité, mais elle « *transcende toutes les différences sociales, culturelles ou d’instruction* »⁴⁰⁷. Ainsi, il se peut très bien que des universitaires, des scientifiques, des philosophes, des intellectuels, ou toute personne même douée d’une intelligence extrême, ne fassent pas usage de cette faculté. Pour autant, selon Arendt, « *chaque être humain, en tant qu’être pensant, peut réfléchir aussi bien que moi et peut former son propre jugement s’il le veut* »⁴⁰⁸. La pensée, la réflexion, et a fortiori le jugement, impliquent donc notre volonté.

À ce stade de notre réflexion, nous pouvons déjà très clairement remettre en question l’interprétation faite par certains auteurs, selon laquelle l’absence de pensée d’Eichmann, dont parle Arendt, serait réfutée par le fait qu’il pensait beaucoup ou même excessivement, et cela pour la simple raison que le mot « penser » ne désigne pas et ne signifie pas la même chose, ou n’a pas la même acception, dans les deux cas : pensée critique dans le premier, et « fonction mentale » ou exercice cognitif dans le second. Suivant ce que nous avons pu mettre en évidence de la dynamique pulsionnelle d’Eichmann, nous pourrions même penser que l’« excès » de l’activité de penser qui le caractérise – dont ses productions graphomaniaques et envolées monologiques – aurait plutôt quelque lien avec un aveuglement par son image...

Considérée dans la perspective arendtienne et suivant sa définition de la pensée, l’inaptitude à penser se manifeste indéniablement chez Eichmann. Rappelons encore que cette incapacité de penser est une potentialité propre à chacun : il n’y a dès lors pas lieu, en fonction de critères (a priori) quels qu’ils soient, d’instaurer une séparation entre les sujets qui penseraient et ceux qui ne penseraient pas. La banalité – relative au mal, comme l’expression l’indique – ne désigne en aucune façon le caractère ordinaire ou commun du criminel (et encore moins du crime commis) !

- *Absence de pensée et régime totalitaire*
- La fuite de soi ou la rupture du dialogue intérieur

Si l’absence de pensée ou de réflexion est en fait, pour chacun d’entre nous, une expérience tout à fait ordinaire de la vie de tous les jours, occupés que nous sommes et n’ayant pas nécessairement l’envie de nous arrêter pour penser ou réfléchir⁴⁰⁹, il se fait que pour quelqu’un comme Eichmann, l’exigence de l’attention pensante sollicitée par la réalité même est pleinement exclue⁴¹⁰. Qui plus est, comme nous venons de le voir et comme Arendt le répète ailleurs⁴¹¹, dans cette exclusion et dans l’inaptitude à penser – et à juger –, est engagée la volonté du sujet, ce qui fait de cette inaptitude un refus. Et si la condition

⁴⁰⁷ H. ARENDT, Responsabilité personnelle (...), *Op. cit.*, p. 87.

⁴⁰⁸ H. ARENDT, *Édifier un monde (...)*, *Op. cit.*, p. 142.

⁴⁰⁹ H. ARENDT, *The Life of the Mind*, *Op. cit.*, p. 4.

⁴¹⁰ H. ARENDT, Pensée et considérations morales, *Op. cit.*, p. 214.

⁴¹¹ H. ARENDT, Responsabilité personnelle (...), *Op. cit.*, p. 87.

préalable à la pensée et au jugement est « *la disposition à vivre explicitement avec soi, à avoir une relation avec soi, c'est-à-dire à être engagé dans ce dialogue silencieux entre moi et moi-même* »⁴¹², alors ladite inaptitude à penser, refus de penser avec et par soi-même, découle bien de la « *possibilité toujours présente pour chacun (...) de fuir ce rapport à soi dont Socrate a le premier découvert la possibilité et l'importance* »⁴¹³. Par conséquent, si « *pour Socrate, ce deux-en-un signifiait simplement que, si on veut penser, on doit veiller à ce que les deux qui mènent le dialogue de pensée soient dans de bonnes dispositions, que les partenaires soient amis* »⁴¹⁴, il y a dès lors lieu de concevoir que sous un régime totalitaire comme le nazisme – où la domination se veut être totale – il n'y a plus, chez le sujet qui s'abandonne totalement à son *Führer*, ni bonnes dispositions, ni ami ; le dialogue est rompu, la pluralité évincée, et la pensée est par conséquent évacuée. Un des effets de ce régime sur ses sujets qui s'y engagent, c'est donc de provoquer cette coupure, cette rupture d'avec soi-même, cette exclusion de soi, cette entreprise d'étouffement, de muselage ou de bâilonnement de l'altérité en soi, de ce deux-en-un. Entreprise qui est en fait une forme de violence envers soi-même et qui favorise la possibilité que s'extériorise et se manifeste une telle violence envers autrui.

– La fermeture au point de vue et à la présence de l'autre : la protection contre l'altérité

En effet, une telle violence envers soi-même, envers l'altérité qui nous habite, se double comme naturellement de la potentialité de faire preuve d'une violence du même ordre envers autrui. Afin d'illustrer notre propos, revenons à Eichmann et à ce qu'Arendt dit au sujet de son absence de pensée et sur la banalité du mal : « *Il s'agit simplement du refus de se représenter ce qu'il en est véritablement de l'autre* »⁴¹⁵. Deux passages d'*Eichmann à Jérusalem* doivent en particulier nous intéresser ici. Tout d'abord, Arendt nous dit qu'« *il y avait dans le caractère d'Eichmann un défaut [flaw in Eichmann's character] plus spécifique, et aussi plus décisif : une incapacité quasi-totale de considérer quoi que ce soit du point de vue de l'autre* »⁴¹⁶. Et elle affirmera même que « *plus on l'écoutait, plus il devenait évident que son incapacité à parler était étroitement liée à son incapacité à penser [inability to think], c'est-à-dire à penser du point de vue d'autrui. Aucune communication n'était possible avec lui, non pas parce qu'il mentait, mais parce qu'il était entouré de la plus sûre de toutes les protections contre les paroles et la présence des autres [and the presence of others], et donc contre la réalité en tant que telle* »⁴¹⁷. Même si ces deux passages rapportent des manifestations auxquelles contribue également, selon nous, la dynamique pulsionnelle propre à Eichmann – ce que nous avons déjà signifié⁴¹⁸ au sujet du

⁴¹² *Ibidem*.

⁴¹³ H. ARENDT, *Pensée et considérations morales*, *Op. cit.*, p. 244.

⁴¹⁴ *Ibidem*.

⁴¹⁵ H. ARENDT et J. FEST, *Op. cit.*, p. 52.

⁴¹⁶ H. ARENDT, *EJ*, *Op. cit.*, p. 115.

⁴¹⁷ « *The longer one listened to him, the more obvious it became that his inability to speak was closely connected with an inability to think, namely, to think from the standpoint of somebody else. No communication was possible with him, not because he lied but because he was surrounded by the most reliable of all safeguards against the words and the presence of others, and hence against reality as such* » (H. Arendt, *Eichmann in Jerusalem : a report on the banality of evil*, London, Penguin Classics, 2006, p. 49). Nous proposons ici notre propre traduction.

⁴¹⁸ Cf. note 287. Si nous avons déjà apporté des éléments de réflexion à ce sujet – au moins dès le chapitre 4 et la sous-section concernant les « sentiments (extraordinaires) d'euphorie », ainsi que dans notre première « réflexion connexe »

deuxième passage cité –, et même si son incapacité à parler – dont nous n’avons pas connaissance chez d’autres nazis et qui conférait à Eichmann un style d’expression orale très particulier et le caractérisait de manière tout à fait singulière, comme nous le verrons dans la partie portant sur son procès –, relève, selon nous, indéniablement d’autre chose que de la seule incapacité à penser⁴¹⁹, l’observation d’Arendt de ce défaut dans le caractère d’Eichmann, qui consiste au fond à ne pas pouvoir s’imaginer ce qu’il en est de l’autre, constitue un élément extrêmement important et même définitoire de l’incapacité à penser : l’incapacité à penser est bien une incapacité à penser du point de vue de l’autre.

- Mise à distance et protection contre la réalité : les clichés, les euphémismes et le langage bureaucratique

« On cède d’abord sur les mots et puis peu à peu aussi sur la chose »

(S. Freud⁴²⁰)

Mais s’il s’agit, dans cette inaptitude ou ce refus de penser, de fuir ce rapport à soi-même, s’il s’agit de ne pas considérer le point de vue de l’autre et de s’en protéger, Arendt précise bien que ce dont il est en définitive aussi question, c’est d’une protection contre la réalité elle-même, réalité qu’il s’agit de mettre à distance⁴²¹. Et cette protection-là mobilise, de manière singulière, l’utilisation et l’usage, sinon le mésusage, du langage⁴²².

C’est ainsi qu’Arendt affirme que, chez Eichmann, le phénomène de la banalité (du mal) se manifestait clairement et s’exprimait « *sous la forme de clichés et de manières de parler fantastiques dont la résonance nous a en permanence frappés* »⁴²³. Si le langage d’Eichmann – comme nous l’avons vu précédemment –, était truffé de clichés, et qu’il avait

–, nous aborderons plus précisément ce point dans la suite de nos « réflexions connexes », et notamment dans la troisième.

⁴¹⁹ Ce qu’Arendt a, pensons-nous, dû pressentir, notamment du fait qu’elle a elle-même eu recours à la proposition d’une autre explication à cette incapacité de parler, explication suivant laquelle il s’agissait, chez Eichmann, d’un « *cas bénin d’aphasie* » (H. Arendt, *EJ, Op. cit.*, pp. 116-117). Nous n’avons cependant pu trouver nulle part ailleurs confirmation ou trace d’un tel diagnostic ni même la moindre suggestion d’une telle explication.

⁴²⁰ S. FREUD, *PMAM, Op. cit.*, p. 30.

⁴²¹ H. ARENDT, *EJ, Op. cit.*, pp. 118 et 495.

⁴²² Comme nous le dit Lacan, « *c’est le monde des mots qui crée le monde des choses* », dans le sens où c’est dans « *l’univers de sens d’une langue où l’univers des choses viendra à se ranger* » (J. Lacan, *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*, dans *Écrits*, Paris, Seuil, [1956], 1966, p. 276).

Nous pouvons citer ici aussi ces propos de Lacan, tenus le 22 avril 1971, lors d’une conférence donnée à l’université de Tokyo, et intitulée « *Entretien à l’université de Tokyo* » : « *La réalité... que le langage en serait l’image. Il n’est que trop évident que le langage n’est aucunement modelé sur la réalité mais qu’au contraire il la modèle. C’est même le commencement de la sagesse de s’en apercevoir : toute espèce d’approche de la réalité consiste dans un effort pour sortir des mirages du langage. Il y a une chose simplement dont il conviendrait de s’apercevoir : c’est qu’on ne peut pas en décoller, c’est que même à faire cette épreuve, c’est toujours avec du langage que vous en supportez le progrès. Après tout, vous ne faites jamais que vous déplacer en gardant collé, collé littéralement à votre pensée, le langage lui-même dont vous voulez vous dépêtrer... et que le procès de cet effort vers la réalité, le procès nous démontre que quoi ? Que ceci : que la réalité elle-même s’installe à l’intérieur de l’architecture, de l’édifice que vous pouvez faire du langage lui-même* ». Des extraits de cette conférence, transcrits à partir des enregistrements originaux, sont disponibles sur le site internet de l’École Pratique des hautes Études en Psychopathologies (EPHEP), à la page suivante : <https://ephep.com/ressources/s-thibierge-au-sujet-discours-tokyo-j-lacan>.

⁴²³ H. ARENDT et J. FEST, *Op. cit.*, p. 51.

un stock limité de phrases toutes faites, comme a pu le constater Arendt lors de son procès, elle précise que « *les clichés, les expressions toutes faites, l'adhésion à des codes d'expression et de conduite conventionnels et standardisés possèdent la fonction socialement reconnue de nous protéger contre la réalité, c'est-à-dire contre l'exigence de notre attention pensante [the claim on our thinking attention] que tous les événements et les faits éveillent en vertu de leur existence* »⁴²⁴.

Les clichés peuvent donc servir – ainsi que l'euphorisation qu'ils ont pour fonction de susciter, et dont nous avons parlé – à se protéger contre la réalité, dont notamment celle du mal commis, lequel se trouve alors véritablement déréalisé. Ils font pour cela obstacle à la pensée et au jugement, ainsi qu'au rôle considérable qu'y joue l'imagination lorsqu'il est question d'action et de conduites⁴²⁵, et ils obstruent dès lors la (prise de) conscience de la réalité – notamment du mal réalisé et de la souffrance provoquée –, pouvant aller jusqu'à voiler ou obscurcir – et donc déréaliser – complètement celle-ci⁴²⁶.

Mais à côté des clichés, Arendt met aussi en évidence la création et l'emploi, par les nazis, d'euphémismes (ou « règles de langage ») : « Solution finale », « évacuation » ou « traitement spécial » au lieu d'« extermination », « liquidation » ou « tuerie » ; « réinstallation » ou « travail à l'Est » au lieu de « déportation » ; « mort miséricordieuse » au lieu de « gazage » ou « meurtre » ; « sous-hommes » au lieu d'« humains » ; à quoi on peut ajouter « émigration » au lieu d'« expulsion » ; etc. Ces euphémismes font partie d'un ensemble beaucoup plus vaste, la *Lingua Tertii Imperii*, (nov)langue du Troisième Reich, que le philologue juif allemand Victor Klemperer (1881-1960) a consignée⁴²⁷ dès 1933. En aseptisant le langage, ils concourent à la production d'une réalité qui détourne de celle du crime, du meurtre et du mensonge, et participent par là d'une (auto)tromperie et d'une (auto)mystification. Arendt précise aussi que du fait, notamment, de sa grande sensibilité pour les clichés, Eichmann était « *le sujet idéal pour les 'règles de langage'* »⁴²⁸, bien que celles-ci ne constituaient pas un bouclier infaillible contre la réalité.

Le langage bureaucratique ou administratif, avec sa rhétorique standardisée et stéréotypée, contribue aussi à une certaine pauvreté et au caractère limité et restreint du langage et de la réalité d'Eichmann. Il en viendra même, lors de son procès, à dire ceci : « *Le langage administratif (Amtssprache) est mon seul langage* »⁴²⁹.

– *Monde imaginaire totalitaire et déréalisation : de l'illusionnement (auto)mystificateur à la banalité du mal instituée*

C'est ici que nous débouchons nécessairement, dans le fil de notre examen du phénomène de la banalité du mal, sur la prise en considération directe du rôle tenu par le

⁴²⁴ H. ARENDT, *Pensée et considérations morales*, *Op. cit.*, p. 214.

⁴²⁵ H. ARENDT, *La responsabilité collective*, dans *Responsabilité et jugement*, Paris, Payot & Rivages, 2009, p. 210.

⁴²⁶ H. ARENDT, *EJ*, *Op. cit.*, pp. 124, 477-478, et 494-495 ; H. Arendt, *Eichmann in Jerusalem : a report on the banality of evil*, London, Penguin Classics, 2006, p. 288 : « *completely becloud the reality* » (« *complètement obscurcir la réalité* »).

⁴²⁷ V. KLEMPERER, *LTI, la langue du IIIème Reich*, Paris, Albin Michel, 2023.

⁴²⁸ H. ARENDT, *EJ*, *Op. cit.*, p. 178.

⁴²⁹ *Ibidem*, p. 117.

régime totalitaire dans cette banalité appréhendée dans un tel contexte, de prétention à la domination totale, lequel fait précisément l'objet de notre attention afin d'éclairer le cas Eichmann. Ce détour ou plutôt ce complément s'avère en effet indispensable afin de saisir au mieux et dans toute sa portée le poids et l'importance d'un tel rôle dans le phénomène de la banalité du mal chez Eichmann et dans ce que nous avons qualifié de déréalisation, détournement de la réalité qui, nous l'avons vu⁴³⁰, est constitutif de ladite banalité.

Cette déréalisation constitue en fait une caractéristique fondamentale de l'absence de pensée, ainsi que le laisse clairement entendre Arendt⁴³¹. De fait, si la réalité sollicite, réclame et exige la pensée, alors l'absence de pensée qui, nous l'avons vu, refuse la pensée⁴³², est en définitive, et par définition, déréalisante, et elle constitue un refus de la réalité. Bien qu'elle n'en soit pas à proprement parler distincte – il ne s'agit donc pas de concomitance –, la déréalisation qui caractérise l'absence de pensée en constitue néanmoins une dimension tout à fait distinctive⁴³³. Si cette façon de se couper ou de se protéger de la réalité recourt, par exemple, à des conduites standardisées, elle passe aussi par le langage⁴³⁴, par des courts-circuits et contrefaçons de la pensée, voire par la manipulation/corruption du langage, et elle concourt par là à la production d'une réalité et au maintien de la restriction de celle-ci. En effet, si dans l'absence de pensée il y a rupture du dialogue intérieur, du rapport à soi et à l'altérité, et si « *pour les hommes, la réalité du monde est garantie par la présence des autres, par son apparition à tous* »⁴³⁵, alors cette protection contre l'altérité et la présence même d'autrui est également une façon de se protéger contre toute réalité étrangère à sa propre perspective. Nous pouvons aussi considérer que l'absence de pensée « s'auto-alimente » : moins on pense, plus on se tient éloigné de la réalité que l'on appréhende superficiellement ; plus on déréalise, et moins on tient compte de la pensée que sollicite cette même réalité...

En temps normal, l'absence de pensée et sa déréalisation ne portent pas nécessairement à conséquence : de fait « *une vie dépourvue de pensée est tout à fait possible ; elle ne parvient alors pas à développer sa propre essence – elle n'est pas seulement dénuée de sens ; elle n'est pas pleinement vivante. Les hommes qui ne pensent pas sont comme des*

⁴³⁰ Cf. la section précédente (point c) de la présente « réflexion connexe » (« Mise à distance et protection contre la réalité : les clichés, les euphémismes et le langage bureaucratique »). Cf. aussi le chapitre 4, section « De l'épisode d'euphorie ou 'bloc d'irréalité' à l'extraordinaire démesure de l'exaltation », dans lequel nous avons introduit cette question de la déréalisation.

⁴³¹ Cf. les citations afférentes aux notes 417 et 424, au sein des deux sections précédentes (points b et c).

⁴³² Il y a donc lieu, en conséquence, de distinguer l'absence de pensée, au sens où l'entend Arendt, du simple fait de ne pas penser, expérience quotidienne pour tout un chacun : en effet, l'absence de pensée comporte une dimension d'exclusion et de refus du penser et de la réalité.

⁴³³ C'est ainsi qu'Arendt parle du fait qu'« *un tel éloignement de la réalité et une telle absence de pensée puissent causer plus de ravages que tous les mauvais instincts réunis (...) telle était, en fait, la leçon que l'on pouvait apprendre à Jérusalem* » [notre traduction] (H. Arendt, *Eichmann in Jerusalem : a report on the banality of evil*, London, Penguin Classics, 2006, p. 288 : « *such remoteness from reality and such thoughtlessness [absence de pensée] can wreak more havoc than all the evil instincts taken together (...) that was, in fact, the lesson one could learn in Jerusalem* ») ; l'édition française chez Gallimard (p. 495) propose la traduction suivante : « *Qu'on puisse être à ce point éloigné de la réalité, à ce point dénué de pensée, que cela puisse faire plus de mal que tous les mauvais instincts réunis (...) telle était effectivement la leçon qu'on pouvait apprendre à Jérusalem* ». Cf. aussi la section précédente de la présente « réflexion connexe » (point c).

⁴³⁴ Cf. la section précédente de la présente « réflexion connexe » (point c).

⁴³⁵ H. ARENDT, *The Human Condition* (2nd ed.). Chicago, The University of Chicago Press, [1958], 1998, p. 199 [notre traduction].

somnambules »⁴³⁶. Mais c'est toutefois cette absence de pensée qui, rappelons-le, prédisposa Eichmann à réaliser les crimes qu'il a commis. Dès lors, dans un contexte totalitaire où, comme nous allons le voir, la déréalisation propre à l'absence de pensée est particulièrement susceptible d'imprégner une majeure partie de la population et prendra même, chez certains, une ampleur et des proportions extrêmes, les conséquences pourront s'avérer des plus radicales et des plus funestes.

Pour comprendre la survenue de cette déréalisation à grande échelle dans un régime totalitaire, nous proposons de considérer qu'elle y opère dans le contexte d'un illusionnement. Celui-ci constitue, de fait, un détournement de l'exigence de réalité, de l'expérience et de la pensée. Il peut, dans un tel contexte, relever de ou mener à un aveuglement/éblouissement par la fascination, la passion ou l'idéalisation, et pourra même, dans certains cas, basculer et sombrer dans le fanatisme.

- De l'illusionnement (auto)mystificateur au sein d'un monde fictif

Le mouvement totalitaire constituerait un terreau particulièrement propice à la déréalisation, soutenue par le fictionnement du monde qu'il réalise et par son entreprise mystificatrice. On retrouverait dès lors ce phénomène de déréalisation à l'œuvre à des degrés divers chez un grand nombre de membres d'une société dans laquelle a pu s'établir un régime totalitaire – des formations d'élite, en passant par les membres du Parti et les sympathisants, jusqu'aux masses elles-mêmes⁴³⁷, secrètement complices⁴³⁸. C'est ainsi que, selon Arendt, sous le Troisième Reich, 90% des membres du peuple allemand ont été, à un moment ou l'autre, des sympathisants du nazisme⁴³⁹, et que l'on a pu voir une « *collaboration banalisée de toutes les couches de la société allemande, y compris des anciennes élites que les nazis ont laissées intactes et qui ne se sont jamais identifiées avec le parti au pouvoir* »⁴⁴⁰. Il n'est dès lors pas étonnant qu'à la fin de la guerre des clichés – déréalisants – se retrouvaient chez bon nombre d'allemands ordinaires, tout comme c'était également le cas au sein du peuple allemand durant les douze années du Troisième Reich⁴⁴¹. De même, comme le dit Arendt, « *cette société allemande, qui comptait quatre-vingts millions d'âmes, s'était défendue, elle aussi, contre la réalité et contre les faits avec exactement les mêmes moyens, la même automystification, les mensonges et la stupidité, qui étaient maintenant enracinés dans l'esprit d'Eichmann* »⁴⁴².

- Le monde extérieur non totalitaire et les masses

Intéressons-nous d'abord, dans le cadre du régime totalitaire de l'Allemagne nazie, au

⁴³⁶ H. ARENDT, *The Life of the Mind*, *Op. cit.*, p. 191.

⁴³⁷ Arendt précise bien que les sympathisants du mouvement totalitaire sont essentiels à celui-ci et jouent un rôle nécessaire dans son développement, son fonctionnement et son maintien, tandis que les masses, vaguement sympathisantes, constituent une force décisive pour ledit mouvement (H. Arendt, *OT*, *Op. cit.*, pp. 688-690), ainsi qu'un appui et un soutien indispensable à la survie des dirigeants totalitaires (p. 612).

⁴³⁸ H. ARENDT, *OT*, *Op. cit.*, p. 782.

⁴³⁹ *Ibidem*, p. 685.

⁴⁴⁰ H. ARENDT, Questions de philosophie morale, *Op. cit.*, p. 98.

⁴⁴¹ H. ARENDT, *EJ*, *Op. cit.*, pp. 123-124.

⁴⁴² *Ibidem*, p. 122.

monde non totalitaire, c'est-à-dire le monde extérieur au mouvement ou à l'organisation totalitaire en tant que telle⁴⁴³, et auquel une grande partie de la population appartenait toujours.

La mise en place d'organisations de façade, lesquelles sont constituées de sympathisants – encore d'inoffensifs citoyens dans une société non totalitaire⁴⁴⁴ – permet de tromper ce monde extérieur quant au véritable caractère totalitaire du mouvement. Elles ont notamment pour fonction d'entourer le mouvement totalitaire d'un brouillard de normalité et de respectabilité⁴⁴⁵. Si la crédulité de ces sympathisants rend les mensonges du mouvement totalitaire crédibles aux yeux du monde extérieur⁴⁴⁶, c'est la normalité même du monde des hommes « normaux » qui rend compte au mieux du fait qu'en présence du monstrueux et de la réalité des crimes de masse, les hommes « normaux » « *refusent d'en croire leurs yeux et leurs oreilles* »⁴⁴⁷, qu'ils considèrent le monstrueux comme impensable, et que ce monde dit normal « *se plaît lui aussi à prendre ses désirs pour la réalité* »⁴⁴⁸, en se dérochant à celle-ci et à sa folie réelle. C'est même là, nous dit Arendt, la raison pour laquelle un régime totalitaire peut aller si loin dans la réalisation de son monde fictif ! S'il y a donc, du côté du mouvement totalitaire, tromperie, il y a également, du côté du monde « normal », un désir de ne pas voir la réalité du crime et, par conséquent, là aussi, une certaine dose de déréalisation.

Ne supportant pas le caractère fortuit et imprévisible de la réalité, les masses⁴⁴⁹, nous dit Arendt, sont assoiffées de cohérence et de fiction et prédisposées à toute idéologie afin de trouver satisfaction à leur désir d'un monde logique et cohérent, compréhensible et prévisible. Freud ne dit pas autre chose, pour qui « *les masses n'ont jamais connu la soif de vérité. Elles exigent des illusions auxquelles elles ne peuvent renoncer. L'irréel a constamment chez elles le pas sur le réel, l'ineffectif les influence presque aussi fortement que l'effectif. Elles ont la visible tendance à ne faire aucune différence entre les deux* »⁴⁵⁰. S'appuyant sur des fictions mensongères pour créer un univers fictif logique, cohérent et organisé – plus encore que ne l'est le monde réel en lui-même –, et usant également de la propagande – et de la censure –, le régime totalitaire, en l'occurrence nazi, répond au désir des masses. Il adopte une stratégie de mensonges plausibles et cohérents afin de tromper ces masses extérieures non initiées⁴⁵¹ et d'établir et maintenir son monde imaginaire qui repose sur une fiction idéologique centrale⁴⁵².

- Un monde « imaginé » et « idéalisé » conformément à l'idéologie et à sa *Weltanschauung*

⁴⁴³ H. ARENDT, *OT, Op. cit.*, pp. 781 et 784.

⁴⁴⁴ *Ibidem*, p. 689.

⁴⁴⁵ H. ARENDT, *OT, Op. cit.*, p. 690.

⁴⁴⁶ *Ibidem*, p. 711.

⁴⁴⁷ *Ibidem*, p. 781.

⁴⁴⁸ *Ibidem*, pp. 781-782.

⁴⁴⁹ Dans le sens arendtien, les masses (modernes) peuvent être définies comme de vastes couches de gens politiquement neutres et indifférents, isolés – privés de la faculté d'agir dans le domaine public/politique – et déracinés – désertés des autres et sans appartenance à un corps social.

⁴⁵⁰ S. FREUD, *PMAM, Op. cit.*, p. 18.

⁴⁵¹ H. ARENDT, *OT, Op. cit.*, p. 701.

⁴⁵² *Ibidem*, p. 709.

Si le meurtre ou l'homicide (du latin *homicidium*, 1155 ; *homo*, « homme », et *caedere*, « tuer » ; dans son sens courant : « tuer un être humain »), est aujourd'hui – généralement – considéré comme un crime, et qu'il constitue une des premières et des plus profondes limitations morales de l'humanité⁴⁵³, au monde dans lequel tuer est incriminé, le régime totalitaire nazi oppose littéralement un monde fictif dans lequel s'impose son idéologie, remodelage fictif, sinon délirant, de la réalité effective. C'est pourquoi la déréalisation des faits criminels, que nous avons évoquée précédemment, n'a pas à être considérée isolément. Ce monde fictif promet sa propre (per)version dans presque tous les domaines de l'existence humaine : son langage, son sens, sa « pensée », sa vérité, son savoir, son éthique, sa morale, sa « politique », sa légalité, sa « justice » [c'est ainsi que Lefort a pu parler de perversion de la loi⁴⁵⁴, ou de son équivalent pervers, de sa caricature, laquelle, soumise à la volonté du *Führer*, exclut le tiers de son application et détourne la loi de sa finalité première afin de porter atteinte aux relations humaines, chaque individu étant, dès lors, un coupable potentiel], ses valeurs, ses normes, sa « mythologie », ses croyances ; le nazisme promouvait également sa propre perspective dans le domaine de l'histoire et de la Mémoire, de la « science », de l'art, de la culture, de la littérature, du cinéma, de l'architecture, de l'esthétique, etc... Bref, un monde producteur de fiction, pur produit de l'idée et de l'entreprise idéologique et, en ce sens-là, plus « idéal » et idéal que réel.

Dans le régime totalitaire nazi, la réalité était constamment transformée en fiction, celle-ci étant organisée afin que l'ensemble des membres de la société agisse et réagisse précisément suivant les règles établies par le monde fictif⁴⁵⁵. Il s'agissait de « *produire une réalité apparente pour modifier la perception et l'image que des millions de personnes se faisaient de la réalité effective. (...) Les maîtres d'œuvre de ce trompe-l'œil voulaient faire adopter aux masses une vision des choses qui divergeait, par l'idéologie et la vision du monde, de la réalité empirique ; ils y sont d'autant mieux parvenus qu'ils vivaient eux-mêmes dans un monde fait de mythes et de fictions* »⁴⁵⁶.

- De la mystification à l'automystification : l'adhésion à la fiction

Mais si le régime totalitaire use de la mystification, de l'illusion et de la tromperie en créant un monde de fiction, encore faut-il que le monde « normal », qui, selon Arendt, refuse de croire ce qu'il perçoit pourtant, veuille bien n'y voir que du feu ; et que les masses, dont elle dit qu'elles sont secrètement complices, veuillent bien s'y laisser prendre.

Chez ces dernières, qui constituent un réservoir où puiser des membres pour le Parti⁴⁵⁷, il se fait même que les manœuvres d'illusionnement du régime viennent répondre à ou rencontrer un désir, lequel, soutenu par le fantasme, est producteur d'illusion. Freud appelle « *une croyance illusion lorsque, dans sa motivation, l'accomplissement de souhait [désir] vient au premier plan* » et qu'elle fait abstraction de son authentification par la réalité⁴⁵⁸.

⁴⁵³ S. FREUD, *L'avenir d'une illusion*, OCFP, tome XVIII, Paris, PUF, [1927], 1994, p. 163.

⁴⁵⁴ C. LEFORT, *La complication. Retour sur le communisme*, Paris, Fayard, 1999, p. 220.

⁴⁵⁵ H. ARENDT, *OT, Op. cit.*, p. 686.

⁴⁵⁶ P. REICHEL, *La fascination du nazisme*, Paris, Odile Jacob, 1997, p. 398.

⁴⁵⁷ H. ARENDT, *OT, Op. cit.*, p. 688.

⁴⁵⁸ S. FREUD, *L'avenir d'une illusion, Op. cit.*, p. 172.

L'illusion obéit donc au principe de plaisir et fait fi de (l'autonomie de) la pensée. Elle est, par définition, déréalisante.

Par conséquent, si l'on est bien dans le registre du mirage et du leurre, de la tromperie et de la duperie, ainsi que de l'illusionnement, celui-ci engagerait, selon nous, lorsque le sujet lui emboîte le pas – participant alors de cet illusionnement –, dans son départ comme dans sa persistance, une certaine adhésion, que nous proposons de considérer comme étant une adhésion à la fiction. Du fait de l'aspiration à la domination totale de la logique totalitaire, un ensemble de conditions – comme nous l'avons vu, et comme nous l'aborderons plus précisément encore ci-après⁴⁵⁹ – ont pour effet qu'une telle adhésion ne peut néanmoins pas être assimilée à un véritable consentement personnel voire constitue un certain renoncement à un tel consentement, étant également et par ailleurs considéré que l'individu, au travers d'un narcissisme collectivisé, se (voit) fond(u) dans une masse. C'est ainsi que nous pouvons penser qu'opère, chez les sujets qui adhèrent à la fiction totalitaire et à ses mensonges, une automystification, un auto-illusionnement ou une auto-tromperie. Cette automystification – dont la qualification de « déréalisante » relève du pléonasme – contribuerait et participerait, au travers de l'illusion, à l'établissement, puis à l'affermissement, au soutien et au maintien du monde fictif totalitaire. Un tel auto-illusionnement totalitaire étant, par définition, synonyme d'absence de pensée, la porte est dès lors entrouverte sinon ouverte, qui mène à la participation au mal en toute (sa) banalité...

- Les membres des formations d'élite

Bien que, comme nous allons le voir, le monde fictif et l'idéologie avaient, par rapport aux masses, un poids encore bien plus grand dans le cas d'Eichmann, nous pouvons également penser que cette automystification ait été solidement à l'œuvre et ait joué un rôle des plus déterminants chez lui. Jusqu'à un point qui, une fois franchi, aura même laissé place à sa forme la plus radicale, délirante et auto-aliénante...

En ce qui concerne les membres des formations d'élite, auxquelles Eichmann appartenait, ils sont endoctrinés mais aussi préparés, formés, éduqués et entraînés à mépriser les faits et la réalité, et toute leur éducation « *vise à abolir leur capacité à distinguer le vrai du faux, la réalité de la fiction* »⁴⁶⁰, fiction fabriquée et sauvegardée par le régime totalitaire. Qui plus est, maintenus, en tant que membres du mouvement totalitaire, au sein de son monde fictif, ils sont séparés et isolés du monde extérieur « normal » et de la vraie réalité, que les organisations de façade – et ses sympathisants – représentent pour eux, leur offrant un semblant extérieur de normalité. Ils ne sont dès lors jamais directement confrontés au monde extérieur, non totalitaire, qu'ils considèrent comme ennemi et hostile⁴⁶¹.

Troisième réflexion connexe

Du sujet et du collectif en régime totalitaire : meurtre de la subjectivité et desubjectivation

⁴⁵⁹ Dans notre troisième « réflexion connexe ».

⁴⁶⁰ H. ARENDT, *OT, Op. cit.*, p. 712.

⁴⁶¹ *Ibidem*, pp. 689-691.

du meurtre

- *D'un déplacement hétéronomique sur le plan topique*

Comme nous l'avons vu avec Freud, ce qui fait la masse (avec meneur⁴⁶²), c'est l'identification collective d'individus – lesquels se revendiquaient, dans le cas du nazisme, du *Volk* – qui ont remplacé leur Idéal du Moi propre par un substitut – le *Führer*. Mais qu'advient-il de l'appareil psychique dans un tel contexte ? De fait, une telle opération de substitution n'est pas sans conséquences, notamment sur le plan topique.

Nous avons déjà souligné, en ce qui concerne la formation en masse et l'abandonnement à l'objet substitut de l'Idéal du Moi⁴⁶³, que les fonctions dévolues à ce dernier, dont celle permettant le jugement, se voient suspendues. Il y a en effet, chez l'individu plongé au sein de la masse, « *disparition de la conscience morale ou [du] sentiment de responsabilité* »⁴⁶⁴, car « *dans l'obéissance à la nouvelle autorité, on a le droit de mettre hors d'activité sa 'conscience morale' antérieure* »⁴⁶⁵. Si – même en dehors d'un contexte d'idéalisation de masse – « *le fait des 'ordres supérieurs', fussent-ils 'manifestement' illégaux, peut sérieusement perturber le fonctionnement normal de la conscience d'un homme* »⁴⁶⁶, on peut d'autant mieux comprendre que, dans le contexte et la situation d'Eichmann, très rapidement, sa conscience « *s'était mise à fonctionner à l'envers* »⁴⁶⁷, et que, dans la société allemande respectable sous le régime national-socialiste, les maximes morales qui déterminent le comportement social et les commandements de la religion qui guident la conscience avaient virtuellement disparu⁴⁶⁸.

Qu'il soit assimilé⁴⁶⁹ à l'Idéal du Moi ou, plus précisément – ainsi que Freud nous l'indique –, entendu comme le support ou « *le porteur de l'idéal du moi* »⁴⁷⁰ auquel le Moi se mesure et aspire, nous considérons que le Surmoi, dans la formation en masse dont il est ici question, se confond sinon pour le moins se conforme/se configure à l'Idéal du Moi de substitution. En effet, dans la masse le sujet se conforme – de manière régressive – à ce dernier exactement comme il l'avait fait autrefois dans une totale dépendance à la mère primitive et à l'égard du Surmoi archaïque maternel⁴⁷¹ : même abandonnement/dépendance à l'objet ; même obéissance absolue/docilité ou soumission aux exigences de l'objet ; même aveuglement et absence de critique ; même participation à la toute-puissance de l'objet et relation osmotique/symbiotique. L'Idéal du Moi propre au sujet ayant été substitué et éclipsé

⁴⁶² Si toutes les masses avec meneur ne sont pas assimilables les unes aux autres – que ce soit sur le plan de leur organisation/stabilité ou dans leurs effets –, la masse dont il est ici question se distingue également d'un amas humain, d'une simple foule, ou de masses éphémères, simples, « inorganisées » ou primitives, et ce bien qu'elle puisse partager des traits communs avec ces (re)groupements d'individus ou formations collectives.

⁴⁶³ Cf. chapitre 4, section « *L'amour aveugle pour le Führer ou l'abandonnement à l'objet substitut de l'Idéal du Moi (IchIdeal)* ».

⁴⁶⁴ S. FREUD, *PMAM*, *Op. cit.*, p. 10.

⁴⁶⁵ *Ibidem*, p. 23.

⁴⁶⁶ H. ARENDT, *EJ*, *Op. cit.*, p. 504.

⁴⁶⁷ H. ARENDT, *EJ*, *Op. cit.*, p. 192.

⁴⁶⁸ H. ARENDT, *EJ*, *Op. cit.*, p. 506.

⁴⁶⁹ S. FREUD, *Le moi et le ça*, *Op. cit.*, p. 272.

⁴⁷⁰ S. FREUD, 31^{ème} leçon, dans *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse*, *Op. cit.*, [1932], 1995, p. 148.

⁴⁷¹ Mère primitive et Surmoi archaïque dont nous avons parlé précédemment. Cf. chapitre 4, section « *L'amour aveugle pour le Führer ou l'abandonnement à l'objet substitut de l'Idéal du Moi (IchIdeal)* ».

par un ersatz d'Idéal du Moi venant l'incarner, le sujet se trouve ébloui par la lumière éclatante de ce mirage ou semblant d'idéal, hypnotisé par sa présentification, qui laisse place à une jouissance aveuglante et aveugl(é)e de/(par) cet « idéal-fétiche ». Plus précisément, cet idéal de suppléance ayant ainsi pris une telle place – du fait d'un surinvestissement libidinal, effet sur le plan économique-dynamique – au point d'être traité comme le Moi propre, le Surmoi est – comme l'Idéal du Moi antérieur – mis hors jeu, et son substitut se trouve dès lors configuré/subordonné au « nouvel » Idéal du Moi : le *Führer*. Ajoutons encore que la forme du Surmoi en quelque sorte réactivée avec l'abandonnement à l'objet est d'une extrême sévérité, et que nous pouvons référer ce noyau archaïque et maternel du Surmoi au registre du contact (C), ainsi que le suggère par exemple Mélon⁴⁷². En somme, on peut dire que diverses fonctions de l'appareil psychique sont soumises à des exigences et à une volonté qui leur sont en réalité tout à fait hétéronomes, même si elles apparaissent à l'individu concerné comme autonomes. À propos d'Eichmann, Arendt affirme ainsi qu'il identifiait « *sa propre volonté au principe qui sous-tend la loi – la source d'où jaillit la loi* »⁴⁷³, c'est-à-dire la volonté du *Führer* ; aussi, il s'agissait pour lui d'« *agir comme si l'on était le législateur des lois auxquelles on obéit* »⁴⁷⁴. Dans un tel contexte, nous pouvons penser que, chez Eichmann, un sentiment de culpabilité (primaire) était attaché à la non-satisfaction des exigences du *Führer* et du Surmoi/Idéal du Moi qu'il incarne, tandis que l'obéissance (aveugle) aux ordres et interdictions renforçait le sentiment d'être aimé par l'objet idéalisé et participait de sa jouissance. Comme l'affirme encore Arendt, toujours au sujet d'Eichmann, « *quant à sa conscience, il se souvenait parfaitement qu'il n'aurait eu mauvaise conscience que s'il n'avait pas exécuté les ordres – ordres d'expédier à la mort des millions d'hommes, de femmes et d'enfants* »⁴⁷⁵.

L'abandonnement au *Führer* n'est pas sans implication pour le Moi lui-même, qui se trouve profondément perturbé, et dont la fonction d'examen de réalité se voit suspendue. Freud nous indique en effet que « *comme dans le rêve et dans l'hypnose, dans l'activité d'âme [c'est-à-dire psychique] de la masse, l'examen de réalité cède le pas devant la force des motions de souhait [c'est-à-dire de désir] affectivement investies* »⁴⁷⁶. Une telle cécité illustre bien le proverbe qui dit que « l'amour est aveugle »⁴⁷⁷, ce qui est particulièrement le cas dans l'amour dit passionnel ou la passion amoureuse, Freud nous rappelant d'ailleurs que « l'âme populaire » ne s'y est pas trompée, qui nomme l'amour une « ivresse »⁴⁷⁸.

Mais l'environnement et le climat d'idéalisation collective d'un meneur prenant la place de l'Idéal du Moi jouent également un rôle particulièrement important dans la suspension de la fonction moïque d'examen de réalité. Freud souligne en effet qu'une grande part des « *phénomènes de dépendance appartient à la constitution normale de la société humaine (...) à quel point chaque individu est dominé par les positions d'une âme [psychologie] de masse, qui se révèlent en tant que particularité de race, préjugés de classe, opinion publique et cætera* », et que la suggestion réciproque des individus – et la force de la liaison de sentiment commune à tous – est, dans un tel contexte, d'un poids et d'une influence

⁴⁷² J. Mélon, *Théorie et pratique du Szondi*, Liège, Presses Universitaires de Liège, 1975, notamment p. 46.

⁴⁷³ H. ARENDT, *EJ*, *Op. cit.*, p. 258.

⁴⁷⁴ *Ibidem*, p. 258.

⁴⁷⁵ *Ibidem*, p. 80.

⁴⁷⁶ S. FREUD, *PMAM*, *Op. cit.*, p. 18.

⁴⁷⁷ Ou « l'amour rend aveugle ».

⁴⁷⁸ S. FREUD, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, OCFP, tome XIV, Paris, PUF, [1917], 2000, p. 402.

considérables, en sus de la suggestion exercée par le meneur⁴⁷⁹. Toujours à propos d'Eichmann, Arendt indique que « *sa conscience était effectivement tranquillisée quand il constatait le zèle et l'empressement avec lesquels la 'bonne société' réagissait partout comme lui. Il n'avait pas besoin de 'fermer ses oreilles à la voix de sa conscience', selon les termes du jugement, non qu'il n'eût pas de conscience, mais parce que sa conscience lui parlait d'une 'voix respectable', la voix de la société respectable qui l'entourait* »⁴⁸⁰. C'était même cela le facteur le plus décisif pour la tranquillisation de sa conscience : « *le simple fait qu'il ne vit personne, absolument personne qui ait pris effectivement position contre la Solution finale* »⁴⁸¹.

Si on considère, en outre, comme nous l'avons vu, que les membres du mouvement totalitaire sont isolés du monde extérieur « normal » et maintenus dans un monde fictif en adéquation avec la volonté et les paroles du *Führer* qui a pris la place de l'idéal, si, en d'autres mots, au lieu de « *l'opposition entre réel et psychique, monde extérieur et monde intérieur* »⁴⁸², reflétée par les conflits entre le Moi et l'idéal, se voit établi un monde extérieur (fictif) qui (semble) « coïncide(r) » avec la « vision du monde » de cet « idéal » incarné, nous sommes en mesure de mieux nous représenter les diverses influences auxquelles le Moi – représentant du monde extérieur⁴⁸³ – est soumis. Celles-ci inciteront à ce que la perception de la réalité s'aligne, en sa signification, sur la réalité imaginée et établie par l'objet idéalisé et soutenue/promue par son idéologie.

- *Idéo-logi(que), désintéressement et folie artificiellement fabriquée*

1. La détermination conformante de l'idéo-logique et du mouvement totalitaire

Selon Arendt, c'est par le processus de pensée et son enracinement que se constitue la personne, qualité spécifiquement humaine mais qui est distincte du fait d'être simplement humain. A contrario, « *le problème avec les criminels nazis était précisément qu'ils avaient volontairement renoncé à toute qualité personnelle, comme s'il n'y avait plus eu personne à punir ou à pardonner. (...) Pour le dire autrement : le pire mal perpétré est celui commis par personne, c'est-à-dire par des êtres humains qui refusent d'être des personnes (...) qui refusent de penser par eux-mêmes ce qu'ils ont fait et (...) ont en réalité échoué à se constituer en quelqu'un* »⁴⁸⁴. Ils s'obstinent à ne rester personne.

Il y a chez eux démission/dessaisissement/abandon de soi et, dès lors, de leur désir (propre), de leur pensée (personnelle), de leur responsabilité, de leur arbitre et de leur liberté, la subjectivité et ce qu'elle implique étant comme un fardeau dont il s'agit de se délester et de se décharger. Ils se démettent de leur ipséité, c'est-à-dire de leur personne propre, de la fonction d'auteur de soi⁴⁸⁵ et de son existence. Du travail et du procès de

⁴⁷⁹ S. FREUD, *PMAM*, *Op. cit.*, pp. 55-56.

⁴⁸⁰ H. ARENDT, *EJ*, *Op. cit.*, p. 241.

⁴⁸¹ H. ARENDT, *EJ*, *Op. cit.*, p. 226.

⁴⁸² S. FREUD, *Le moi et le ça*, *Op. cit.*, p. 280.

⁴⁸³ *Ibidem*, p. 279.

⁴⁸⁴ H. ARENDT, Questions de philosophie morale, *Op. cit.*, p. 161.

⁴⁸⁵ J. KINABLE, *La souffrance mélancolique : un moi en peine de lui-même en tant qu'objet autant que sujet de soi*, intervention lors de la Journée du Collège de psychiatrie du 26 novembre 2016, « La mélancolie : embarras théorico-cliniques » (<https://association-freudienne.be/wp-content/uploads/2023/12/Melancolie-J.Kinable-11.04.2017.pdf>).

subjectivation. Nous pouvons penser que, globalement parlant, un sujet pourra être d'autant plus enclin à un tel dessaisissement dès lors qu'il se situe de manière prévalente, d'un point de vue szondien, en position *p* – ce qui est notamment le cas chez Eichmann, comme cela ressort clairement de son *EKP* et de son profil total (mais pas de son *VGP*)⁴⁸⁶.

Toutefois, considérant qu'un tel dessaisissement de soi dans le cadre d'un régime totalitaire n'est pas réductible à la seule dynamique pulsionnelle, ni non plus à la nécessité de la prévalence d'une de ses réactions, nous pensons que l'idéo-logique – logique d'une idée⁴⁸⁷ – ou le mouvement totalitaire peut contraindre un sujet quelle que soit la dynamique pulsionnelle qui est la sienne ou, en d'autres mots, que l'idéo-logique ou la participation au mouvement est susceptible de conditionner des sujets présentant des dynamiques pulsionnelles et moïques diverses et variées. Les conjonctures pulsionnelles au sein du registre des pulsions du Moi nous renseignent néanmoins, quelles qu'elles soient, sur la dynamique identificatoire d'un sujet en sa composante pulsionnelle – dynamique qu'il peut engager dans sa participation au mouvement ou à l'entreprise totalitaire –, sur ses propres modalités d'investissement/désinvestissement de soi et, par là, sur les modalités pulsionnelles de dessaisissement même⁴⁸⁸. En effet, nous pensons que, dans le contexte d'un régime totalitaire, l'idéo-logique a un effet de conformisation quelle que soit la dynamique pulsionnelle singulière et propre à chacun des sujets. Dans ce contexte, le mouvement totalitaire et son idéologie sont donc plus déterminants que la dynamique pulsionnelle comme telle, en ce sens que les individus poursuivent les objectifs de l'idéologie et sont poussés à sentir, penser et agir en conformité avec elle sans pour autant présenter individuellement la structure pulsionnelle qui les pousserait à agir tel qu'ils le font⁴⁸⁹. Quant à elle, la réalité effective est en quelque sorte « clivée » de l'idéal, car resignifiée en fonction de ce même idéal lié à l'idéologie ; ce qui nous permet de parler de « clivage » idéologique.

Néanmoins, s'il n'y a pas de remaniement pulsionnel uniformisant au sein des registres vectoriels szondiens, l'abdication de soi à la première personne pourra s'accompagner de manifestations vis-à-vis de soi ou d'autrui qui sont relatives aux registres existentiels⁴⁹⁰

⁴⁸⁶ Cf. notre commentaire au sein du chapitre 3 (« *La vie clandestine ou l'anonymat le plus complet* »).

⁴⁸⁷ Rappelons que, pour Arendt, l'idéologie se définit comme étant la logique d'une idée. Par l'écriture « idéo-logique », nous ne faisons que mettre en exergue la dimension d'enchaînement logique de l'idéologie et ce qui en découle, le mouvement totalitaire s'inscrivant dans cette même dimension. Bien des individus peuvent s'inscrire dans un mouvement sans pour autant donner véritablement créance au contenu même de l'idéologie qui sous-tend ce même mouvement, comme c'était le cas avec le mouvement totalitaire nazi (concernant l'« idéo-logique », cf. la partie « Eichmann en entretien (...) », section « Les notes introductives : écriture idéo-logique ou monodéisme », au sein du chapitre 4).

⁴⁸⁸ Pour ce qui concerne la question plus spécifique du fanatisme, nous renvoyons le lecteur aux observations et réflexions de Deri, ainsi qu'à nos propres réflexions qui s'ensuivent, au début de la partie « Eichmann en entretien (...) », au sein du chapitre 4.

⁴⁸⁹ On peut ici faire un certain parallèle avec l'affirmation suivante de Freud lorsqu'il exprime qu'il n'est « *pas si curieux de voir l'individu dans la masse faire ou approuver des choses dont il se serait détourné dans ses conditions de vie habituelles* » (S. Freud, *PMAM, Op. cit.*, pp. 23-24).

⁴⁹⁰ Ce que nous dénommons ici « registre existentiel » parcourt la littérature szondienne depuis Szondi lui-même. Lekeuche, par exemple, parle de registres de l'humain qui constituent des existentiels, et distingue, à côté des plans pulsionnel et nosographique, le plan anthropologique (P. Lekeuche, L'apport du concept de « paroxysmalité » pour la psychopathologie et la clinique, *Szondiana*, 30, 2010, p. 81 ; mentionnons au passage que le registre de la paroxysmalité, et plus particulièrement le facteur *e*, gagnerait, selon nous, à être étudié de manière approfondie en ce qui concerne ses rapports avec la psychanalyse mais également avec d'autres champs disciplinaires, et ce afin de contribuer à spécifier plus encore ce qui constitue les limites et contours mais aussi la singularité et l'originalité de cet

généralement dévolus à chacun des vecteurs pulsionnels, mais qui sont, dans le cas présent, dictées, commandées ou conditionnées par l'idéo-logique. Si nous venons d'évoquer certains effets majeurs de l'idéo-logique – ainsi que de la « volonté » et de ce que dicte le *Führer* – dans le registre existentiel du rapport à soi-même et du vecteur *Sch*, il nous faut souligner que cette idéo-logique, qui s'est en quelque sorte substituée à la pensée qui s'(est) absent(é)e, pourra porter sur l'ensemble des registres existentiels.

C'est ainsi que nous pouvons dégager, à titre illustratif, d'autres effets de cette idéo-logique qui peuvent notamment se manifester, par exemple chez Eichmann, dans les registres existentiels relatifs aux autres vecteurs. Nous pouvons considérer que ces divers effets peuvent représenter différents aspects des conséquences possibles de l'exclusion de la pensée – lorsqu'elle est poussée à l'extrême – et refléter le phénomène de la banalité du mal au sein d'un régime totalitaire/idéo-logique, et qu'en sus d'un rapport à soi-même auto-contrainant et auto-coercitif, ils ont à voir avec l'autre, lequel est, dans le cas du nazisme, essentiellement et avant tout celui visé par l'idéologie raciale et considéré comme un sous-homme (*Untermensch*) :

1. Réduction de l'autre au statut d'objet, réification/chosification de l'autre, qui est vidé de sa subjectivité⁴⁹¹ (*S*).

Bien que n'étant pas, selon nous, réductibles au vecteur *S*, nous pourrions, d'une certaine manière, également évoquer ici l'auto-manipulation, l'auto-tromperie ou le mensonge à soi-même, en rapport avec la fuite du dialogue intérieur et la déréalisation dont parle Arendt en ce qui concerne l'absence de pensée, laquelle se présente ici comme véritable refus ou exclusion du penser au service d'une entreprise totalitaire. Ces aspects d'(auto-)manipulation et d'(auto-)emprise/emprisonnement renvoient aux effets « perversifs » du régime totalitaire et de son idéologie.

2. Neutralisation de la conscience éthico-morale personnelle (*P*).

3. Tentative de se couper même de la disposition à être touché par l'autre, et donc de la disponibilité au monde, de la sensation, du sentir, de l'éprouvé en relation avec l'autre, que ce soit par mutilation, anesthésie ou détournement de la sensibilité, en cherchant à agir sur le corps comme lieu de sensations (*C*).

Cela s'atteste, par exemple, à travers la tentative d'étouffement et le détournement de la pitié animale en présence de la souffrance physique⁴⁹², ainsi que par diverses méthodes d'anesthésie, comme la consommation d'alcool⁴⁹³ ; nous pouvons ici aussi mentionner la *Sachlichkeit*⁴⁹⁴, attitude détachée qui se veut mettre à l'écart, au-delà de l'affect, l'émotion⁴⁹⁵ et la sensibilité, et qui était typique de la mentalité *SS* : ces différents procédés ou attitudes

apport proprement szondien).

⁴⁹¹ Eichmann exprime, par exemple, ne pas avoir affaire, dans sa mission de déportation, à des êtres humains, mais à du « matériau » (B. Stangneth, *Op. cit.*, pp. 387 et 390).

⁴⁹² H. ARENDT, *EJ, Op. cit.*, pp. 208-209.

⁴⁹³ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 409.

⁴⁹⁴ H. ARENDT, *EJ, Op. cit.*, p. 150.

⁴⁹⁵ Pour une distinction, dans une perspective szondienne, entre affect et émotion, cf. J. Kinable, Voies passionnelles de l'affect et drame criminogène de l'affectation. Pan et Médée : une lecture szondienne, *Szondiana*, 30, 2010, pp. 95-146.

sont, en effet, déterminés par l'idéo-logique⁴⁹⁶.

Mais si le sentir, au sens large, est toujours simultanément un se sentir, et si ce dont il est ici question, de manière générale, est une coupure/rupture de tout contact avec l'autre, avec le sentiment même de l'autre, alors cette coupure ne porte pas moins sur (une partie de) soi-même, sur (le sentiment même de) sa propre humanité, et cela à travers l'étouffement du sentiment suscité ou reflété par la figure, le visage, mais avant tout la présence même de l'autre. Notons que si la compassion n'est aucunement réductible au seul corps des sensations et au registre du contact, elle convoque néanmoins aussi, selon nous, ce corps sensible, c'est-à-dire le registre sensible de la corporéité ; de même, pour Arendt, la disposition sensible participe déjà de la faculté de juger, qui s'enracine dans la sensibilité⁴⁹⁷. C'est ainsi qu'elle indique qu'Eichmann commettait des crimes « *dans des circonstances telles qu'il lui est pour ainsi dire impossible (...) de sentir qu'il fait le mal* »⁴⁹⁸, et qu'« *il était entouré de la plus sûre de toutes les protections contre (...) la présence des autres* »⁴⁹⁹. Une telle protection, qui conduit à une telle insensibilité à l'autre et à sa souffrance, et qui concourt et contribue aux pires atrocités, signe aussi indéniablement une complicité au meurtre de sa propre subjectivité, de sa propre humanité, suppression de toute pluralité et de toute altérité (intime), de tout dialogue possible avec cette dernière, faisant par là même de ce meurtre un suicide.

Nous pourrions ajouter ici la haine, du moins l'une de ses formes qui, si elle ne relève pas du sentiment ou de l'affect mais renvoie au vecteur *Sch*⁵⁰⁰, est ici motivée par l'idéo-logique, où elle trouve également sa « justification ».

2. L'antisémitisme idéo-logique totalitaire : une haine de l'être

Freud accrédite bien « *une pulsion à haïr et à anéantir* »⁵⁰¹, en ce qu'elle relèverait en fait selon lui de la pulsion d'agression ou pulsion de destruction, dérivation de la pulsion de mort vers le monde extérieur. L'affect ou passion du sujet qu'est la haine est donc impliqué dans cette pulsion (Freud rapproche aussi l'opposition pulsions érotiques/pulsion de

⁴⁹⁶ Mais cela n'empêche pas la manifestation de la sensibilité là où son extinction n'est pas spécialement visée par l'idéologie. Notons, par exemple, qu'Eichmann avait un véritable goût pour la musique et aimait jouer du violon devant ses subordonnés ou encore auprès de son voisinage et de ses connaissances, dans le nord de l'Allemagne, ce qu'il fit durant plusieurs années après s'être évadé d'un camp allié dans l'immédiat après-guerre : « *C'était un homme tranquille et modeste. Les soirs d'été, quand il faisait chaud, il nous jouait souvent des airs sur son violon. Il jouait Mozart, Schubert, Bach et Beethoven* », exprimèrent dès 1960 aux journalistes les habitantes du village dans lequel il avait alors trouvé refuge (B. Stangneth, *Op. cit.*, p. 123).

⁴⁹⁷ C'est une question sur laquelle Arendt se penchera plus particulièrement dans la suite de son œuvre, notamment dans *La Vie de l'Esprit*, mais qui apparaît déjà en filigranes dans *Eichmann à Jérusalem*, notamment au travers des deux passages que nous citons ci-après.

⁴⁹⁸ H. ARENDT, *EJ*, *Op. cit.*, p. 477.

⁴⁹⁹ H. ARENDT, *Eichmann in Jerusalem : a report on the banality of evil*, London, Penguin Classics, 2006, p. 49 [notre traduction].

⁵⁰⁰ À ce propos, voir par exemple Schotte, qui parle d'une destruction moïque, subjectale, relative à *Sch* et au facteur *k* (J. Schotte, *Cours de psychodiagnostic clinique. Les formes de clivage du moi chez Szondi*, 1969-1970, p. 87), ou encore Lekeuche, qui rapporte au même vecteur une haine froide, chronique et « déssubjectivante » (P. Lekeuche, L'apport du concept de « paroxysmalité » pour la psychopathologie et la clinique, *Szondiana*, 30, 2010, p. 84).

⁵⁰¹ S. FREUD, *Pourquoi la guerre ?*, OCFP, tome XIX, Paris, PUF, [1933], 1995, p. 75 (Dans le texte allemand : « *ein trieb zur hassen und vernichten* », la « *vernichtung* » signifiant l'anéantissement, l'annihilation, l'extermination ; « *vernichtungslager* » = camp d'extermination).

destruction du couple d'opposés aimer/haïr). Cette haine, expression et dérivation de la pulsion de mort, prend ici la forme inconsciente de la haine de l'être, en tant que, selon Lacan, « *une haine solide, ça s'adresse à l'être, à l'être même de quelqu'un* »⁵⁰², haine pure qui vise l'être de l'autre et qui se situe au-delà de l'image et de la haine jalouse dont Lacan la distingue (cette dernière relevant, a contrario, de l'image et du regard, de la frustration, et donc de l'imaginaire). Ce qui ne veut pas dire que cette haine de l'être ne puisse pas ensuite être accompagnée d'un effort pour donner consistance imaginaire à cet être haï : c'est « le Juif » qui devient alors une figure à haïr pour les nazis, « les Juifs » représentant fantasmatiquement un ennemi cosmique⁵⁰³ ou, selon Eichmann lui-même, « *les ennemis éternels du national-socialisme* »⁵⁰⁴. Et c'est cet imaginaire qui va avoir pour fonction d'alimenter la haine des nationaux-socialistes, unis et identifiés, comme nous l'avons vu, à travers un Idéal du Moi commun. En tant que telle, cette haine ontologique se présente chez eux comme une passion froide, indifférente à l'égard du sort de sa « cible »⁵⁰⁵. Comme le dit très bien Margolin : « *Il n'existe pas de sentiment de haine spécifique, et dans sa tension extrême elle n'a plus besoin de se manifester au niveau des émotions* »⁵⁰⁶. Chez les nazis, cette haine, qui porte sur son objet le regard inspiré et requis par la « vision du monde », est l'expression d'un antisémitisme totalitaire, idéologique ou « politique ». L'antisémitisme dont il est ici question est donc, comme le dit bien Margolin, « *une haine objective et un antisémitisme objectif, le plus meurtrier de tous* »⁵⁰⁷.

3. De la déréalisation au désintéressement et à la folie artificiellement fabriquée

« Chose étrange, aucune vie, aucune mort ne lui semblaient réelles. Même pas la sienne. L'Obersturmbannführer vivait sous le Troisième Reich comme dans un rêve, sans se poser de questions. À la place de gens, il y avait des 'Figuren', lui-même était une 'Figur' »

(J. Margolin, 1961⁵⁰⁸)

« L'enfer n'est plus une croyance religieuse ni un délire de l'imagination, mais quelque chose de tout aussi réel que les maisons, les pierres et les arbres qui nous entourent »

(H. Arendt, 1951⁵⁰⁹)

⁵⁰² J. LACAN, *Le Séminaire, Livre XX : Encore*, leçon du 20 mars 1973, Paris, Seuil, 1975, p. 91.

⁵⁰³ D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 205.

⁵⁰⁴ A. Eichmann, cité par D. Cesarani, *Op. cit.*, p. 72.

⁵⁰⁵ Ce qui n'empêche pas que s'y adjoigne ou s'y associe chez certains un antisémitisme « personnel », qui relèverait du registre du (res)sentiment affectif.

⁵⁰⁶ J. MARGOLIN, *Op. cit.*, p. 165.

⁵⁰⁷ *Ibidem*, p. 166.

⁵⁰⁸ J. MARGOLIN, *Op. cit.*, p. 148.

⁵⁰⁹ H. ARENDT, *Nous autres réfugiés*, *Pouvoirs*, 144/1, [1943], 2013, p. 6.

Mais peut-on à ce point se cliver de l'autre sans plus de conséquences pour soi-même ? L'individu engagé dans le mouvement totalitaire peut-il, en d'autres mots, en sortir indemne ? Il n'en est rien. Nous avons déjà évoqué jusqu'à quel point il est capable de s'abandonner, de se sacrifier, de s'auto-contraindre. Absent ou exilé de lui-même, il a déserté sa propre subjectivité et sa pensée au profit d'un mouvement, d'un « idéal », voire d'une Cause ou d'une idée et, en tous les cas, d'une pensée⁵¹⁰ impersonnelle et inhabitée.

Dans le cadre du régime totalitaire nazi, le fictionnement de la totalité de la réalité à travers l'établissement d'un monde fictif – dont nous avons tenté de donner une idée de l'ampleur et de l'étendue⁵¹¹ –, ainsi que la « vision du monde » idéologique nazie – dans laquelle toute réalité était ordonnée et devait trouver sa place –, appelaient chez ses membres et adhérents à un illusionnement total, en pleine conformité avec cette fiction, laquelle était elle-même ordonnée à cette vision.

Ces conditions, ainsi que celles, que nous avons vues, relatives à l'appareil psychique et à l'idéo-logique, engendrent une telle absence de pensée, une telle déréalisation ou éloignement de la réalité, qu'il est légitime de parler de « *folie artificiellement fabriquée* »⁵¹², propre au monde totalitaire et à sa fiction idéologique. C'est notamment ce qui poussera Arendt à dire que « *les meurtriers totalitaires sont d'autant plus dangereux qu'ils se moquent d'être eux-mêmes vivants ou morts, d'avoir jamais vécu ou de n'être jamais nés* »⁵¹³. Ils sont devenus étrangers à eux-mêmes. C'est dans ce sens également qu'Eichmann déclara qu'à partir du moment où l'on voyait des morts partout, chacun devenait indifférent à sa propre mort : « *Il nous était égal de mourir aujourd'hui ou seulement demain* »⁵¹⁴. Dans la masse, ni l'intérêt personnel ni même l'intérêt de l'autoconservation ne se font valoir⁵¹⁵, affirme Freud, qui parlera d'abandonnement, de dévouement à un idéal, de sacrifice de l'intérêt personnel, ou encore de désintéressement⁵¹⁶. On retrouve d'ailleurs ce même terme de désintéressement chez Arendt⁵¹⁷, pour laquelle il renvoie, notamment chez les membres du mouvement totalitaire, à l'abolition de l'intérêt personnel, à l'identification avec le mouvement et au conformisme absolu.

4. Déni de responsabilité et exigence éthique

C'est l'extrême déréalisation qui permet à Arendt de dire qu'Eichmann a commis des

⁵¹⁰ À ce sujet, le documentaire réalisé par Serge de Sampigny, « *Dans la tête des SS* » (« *Inside the SS* ») (2017), suite auquel un livre est paru en 2019, constitue un document exceptionnel. Il nous expose de manière éloquente (et par moments stupéfiante) à ce qu'il en est de la pensée (ou, plutôt, de son absence) et de la conscience, de la culpabilité et de la honte, de l'aveuglement et de l'illusionnement chez d'anciens SS encore en vie – de Sampigny en a retrouvé, à travers l'Europe, une quarantaine au total, dont une vingtaine ont accepté de se laisser interviewer – plus de 70 ans après la fin de la seconde guerre mondiale...

⁵¹¹ Cf. la dernière partie de notre deuxième « réflexion connexe » (« Monde imaginaire totalitaire et déréalisation : de l'illusionnement (auto)mystificateur à la banalité du mal instituée »).

⁵¹² H. ARENDT, *OT, Op. cit.*, p. 672.

⁵¹³ H. ARENDT, *OT, Op. cit.*, p. 811.

⁵¹⁴ A. Eichmann, cité par H. Arendt, *EJ, Op. cit.*, p. 209.

⁵¹⁵ S. FREUD, *PMAM, Op. cit.*, p. 14.

⁵¹⁶ *Ibidem*, p. 16.

⁵¹⁷ Arendt cite la « Psychologie des foules » (1895) de Gustave Le Bon, sur lequel s'était notamment basé Freud dans « Psychologie des masses et analyse du moi » (H. Arendt, *OT, Op. cit.*, p. 625).

crimes « *dans des circonstances telles qu'il lui est pour ainsi dire impossible de savoir ou de sentir qu'il fait le mal* »⁵¹⁸, et que sa faculté de distinguer le bien du mal était en tout cas pour le moins atteinte, réduite ou altérée, sinon même tout à fait défaillante. Dans ce sens, elle dira qu'il « *ne s'est jamais rendu compte de ce qu'il faisait* »⁵¹⁹. Bien que l'on puisse nuancer un tel propos – ce qu'Arendt fait par ailleurs elle-même⁵²⁰, la banalité du mal étant aussi, rappelons-le, un refus –, nous la rejoignons pleinement quant au fait qu'Eichmann en soit – rapidement – arrivé à ce point de se rendre incapable de distinguer le bien du mal.

Le déni de responsabilité, qui entraîne avec lui un rejet de la culpabilité sur autre que soi et est une constante chez les criminels de guerre nazis, s'éclaire d'autant mieux à partir des considérations que nous avons développées. Non seulement reconnaître leur responsabilité s'avère pour eux difficilement conciliable ou compatible avec leur image narcissique, mais la déréalisation ainsi que la démission de soi et l'abdication de l'arbitre entraînent un rejet de toute imputabilité, et le discours est alors au mieux celui d'une dilution de la responsabilité personnelle dans le collectif... laquelle est en définitive dissoute ou effacée.

Malgré cela, « *c'est l'indéniable grandeur du judiciaire de devoir attirer l'attention sur la personne individuelle* »⁵²¹ et sur sa responsabilité, et l'aptitude à penser doit demeurer une exigence éthique : « *si l'aptitude à dire ce qui est juste et ce qui est injuste doit avoir quelque chose à voir avec l'aptitude à penser, alors nous devons être capables d'exiger son exercice de toute personne saine d'esprit, qu'elle soit érudite ou ignorante, intelligente ou stupide* »⁵²².

- *L'(auto-)aliénation délirante du fanatisme*

Mais en ce qui concerne le rapport à l'idéologie, il peut confiner à un véritable fanatisme, comme c'était le cas pour Eichmann. Si nous avons déjà développé cette question, au sujet de laquelle bien des éléments et réflexions jalonnent l'ensemble de la deuxième partie de la présente contribution, nous exposerons toutefois ici certains éléments complémentaires qui nous paraissent essentiels.

Le fanatisme, rappelons-le⁵²³, se caractérise par une foi intraitable en une doctrine, une Cause ou une personne, ainsi qu'un zèle aveugle et agressif. Il correspond ainsi à un délire, à entendre ici, avec Freud, dans le sens de fantasmes parvenus « *à la domination absolue, c.-à-d. [qui] ont trouvé créance et pris de l'influence sur la façon d'agir* »⁵²⁴. Le principe de plaisir y triomphe de la réalité, laquelle se voit contredite par le délire et la puissance du

⁵¹⁸ H. ARENDT, *EJ*, *Op. cit.*, p. 477 (passage déjà cité précédemment).

⁵¹⁹ H. ARENDT, *EJ*, *Op. cit.*, p. 494.

⁵²⁰ C'est ainsi qu'elle affirme par exemple, dans l'acte d'accusation ou de jugement d'Eichmann qu'elle propose : « (...) il existe certaines preuves contre vous en matière de motivation et de conscience qui pourraient être établies sans doute possible » (H. Arendt, *EJ*, *Op. cit.*, p. 479).

⁵²¹ H. ARENDT, Questions de philosophie morale, *Op. cit.*, p. 102.

⁵²² H. ARENDT, Pensée et considérations morales, *Op. cit.*, p. 219.

⁵²³ Cf. note 249.

⁵²⁴ S. FREUD, *Le délire et les rêves dans la « Gradiva » de W. Jensen*, OCFP, tome VIII, Paris, PUF, [1907], 2007, p. 78.

désir.

Les considérations de Freud au sujet des relations entre personne du meneur et idée nous paraissent ici particulièrement importantes. Si, comme nous venons de le rappeler, le fanatisme peut porter sur une personne, Freud évoque aussi d'autres cas de figure, dont celui du « *remplacement possible du meneur par une idée qui mène* »⁵²⁵, ou encore la possibilité que l'idée puisse « *s'incarner plus ou moins parfaitement dans la personne d'un meneur en quelque sorte secondaire* »⁵²⁶. Le fait est qu'un sujet, de la même façon qu'il peut s'abandonner à son *Führer*, peut le faire à l'endroit d'une idée (abstraite) ou d'une abstraction, laquelle peut être un souhait ou une tendance commune⁵²⁷.

Nous pensons que chez les nazis, l'indéniable fanatisme dont faisaient preuve nombre d'entre eux se fondait avant tout sur le lien avec le meneur (*Führer*). Tout comme la masse a une telle soif d'obéir qui la pousse à se subordonner instinctivement à quiconque prend la place de maître (pour peu que celui-ci soit mû par une idée et possède une volonté forte et imposante)⁵²⁸, le fanatisme nazi reposait avant tout sur une obéissance aveugle au *Führer* ; et tout comme les idées ne sont pas indispensables – contrairement au facteur libidinal – au maintien d'une force armée⁵²⁹, celles-ci restent d'une importance seulement relative chez nombre de nazis, y compris chez les formations d'élite (dont les SS), qui « *ne sont même pas censées croire à la vérité littérale des clichés idéologiques* »⁵³⁰. Si les nazis y croient et y adhèrent, les idées de l'idéologie ne sont, chez un grand nombre, pas nécessairement intériorisées.

En revanche, chez Eichmann, il y avait non seulement abandonnement au *Führer*, mais également – comme nous l'avons déjà détaillé – un investissement idéalisé extrême et une appropriation/assimilation de l'idée/idéologie ou doctrine national-socialiste et de sa « *vision du monde* ». Cette tendance à réduire tout écart avec la Cause à laquelle il s'identifiait lui permettait de récupérer pour lui-même, en conformité avec son Moi Idéal, la toute-puissance narcissique et l'illusion d'autonomie. C'est cette intériorisation de l'idéologie qui permet, selon nous, de rendre compte du fait que son fanatisme ait survécu aussi bien à la mort du *Führer* qu'à la défaite de l'Allemagne en 1945.

S'il s'agit bien, ici, d'une foi intraitable en une Cause ou une doctrine, cette singulière foi, qui réduit la vérité au savoir et qui est saturée par la certitude, évince la possibilité même de la croyance et élimine toute place pour le doute. Elle tient d'ailleurs plus dans un singulier rapport à la vérité, du côté de la certitude, que dans le contenu, pour lui-même, de la doctrine ou de l'idée.

Mais un tel délire fanatique et sa « *vision du monde* » s'avèrent auto-aliénants et Eichmann en était prisonnier et captif : plus il possède la doctrine – et croit détenir la vérité –, plus il est possédé par elle ! Il s'agit d'une forme ou d'une modalité de l'emprise

⁵²⁵ S. FREUD, *PMAM*, *Op. cit.*, p. 33.

⁵²⁶ *Ibidem*, p. 38.

⁵²⁷ *Ibidem*, p. 51.

⁵²⁸ *Ibidem*, pp. 18-19.

⁵²⁹ *Ibidem*, p. 33.

⁵³⁰ H. ARENDT, *OT*, *Op. cit.*, p. 712.

total(itair)e. Le fantasme se fait vision (du monde) et le sujet rêve la réalité. Ce qui a pour effet de rendre cette vision... aveuglante ! Dans ce cas, les certitudes hypnotisent et paralysent complètement l'activité de pensée. Ainsi, si l'absence de pensée est nécessaire pour mener au fanatisme, ce dernier contribue indéniablement, en retour, à l'entretenir et à la renforcer⁵³¹.

- *Des interrelations et de l'interpénétration des dynamiques totalitaire et pulsionnelle*
- Fantasme de l'Un et fantasme du retour au sein maternel

« Notre combat est rêve (...) et parce que le sang en nous rêve ce rêve, notre vie physique est sans importance, car notre sang continue à rêver à travers nos enfants, pour les siècles des siècles »

(W. Sassen, 1955⁵³²)

C'est l'exacerbation du désir des masses au profit de l'entreprise totalitaire qui produit l'illusion totalitaire – qui court-circuite la pensée – et son fantasme, lequel peut être défini, avec Lefort, comme le fantasme de l'Un⁵³³. Cette fascination pour l'Un, ainsi que la jouissance qu'il est à même de susciter, renvoient à l'idéal d'une unité fusionnelle de la société, d'une société-une et unifiée, qui fait corps, d'un peuple-un dépourvu de conflits sociaux et de tensions internes, homogène, purifié de l'Autre et de toute différence, transparent à lui-même. Un tel fantasme aspire à ce que la société soit soudée avec le pouvoir, le savoir, et la loi, et implique, afin de maintenir son unité et son homogénéité, de se purifier de tous les éléments qui, en son sein, sont considérés comme nuisibles ou superflus, ainsi que de situer hors du *Volk* toute source présumée de contradiction et de conflit qui constitue une menace (imaginaire) pour la symbiose/osmose de la société, en y projetant et en y externalisant sa propre conflictualité. Il requiert ainsi d'éliminer tous ceux désignés comme ennemis « objectifs ». Mais « *la catégorie des ennemis objectifs survit aux premiers adversaires, idéologiquement définis, du mouvement ; de nouveaux ennemis objectifs sont découverts au gré de changements de circonstances* »⁵³⁴. Qui plus est, l'unité parfaite étant illusoire et la réalité étant irréductible au fantasme totalitaire, l'élimination constante de groupes-cibles ou de populations entières s'avère absolument indispensable à l'entretien et au maintien du fantasme totalitaire.

On retrouve ici une logique archaïque projective-persécutrice, qui opère un clivage entre le dedans et le dehors, le bon et le mauvais, le *Volk*/la race aryenne et les autres races, et qui légitime l'expression d'une agressivité et d'une violence envers l'Autre, lequel représente aux yeux des partisans un danger pour l'intégrité du *Volk*. Remarquons à ce propos que si les membres de ce *Volk* s'imaginent celui-ci unifié et dénué de conflit, c'est précisément au prix

⁵³¹ C'est aussi ce qu'exprime Kateb, notamment dans un de ses articles traitant de la pensée d'Arendt (G. Kateb, *Ideology and storytelling*, *Social Research*, 69 (2), 2002, p. 351).

⁵³² W. SASSEN, cité par B. Stangneth, *Op. cit.*, p. 267. Il s'agit ici d'un passage écrit pour la Noël 1955 par Willem Sassen – journaliste, ancien SS, et membre du *cercle Sassen* auquel Eichmann participa en Argentine –, au sein de *Der Weg*, revue argentine d'extrême-droite nazie.

⁵³³ C. LEFORT, *L'invention démocratique. Les limites de la domination totalitaire*, Paris, Fayard, [1981], 1994, p. 173.

⁵³⁴ H. ARENDT, *OT*, *Op. cit.*, p. 765.

de créer de la division et de susciter agressivité et violence...

Chez l'individu qui participe au mouvement totalitaire, il y a également régression, sur le plan narcissique, à une identification essentiellement participative. Nous avons vu comment, dans la masse, l'individu renonce à son Idéal du Moi propre, régresse au noyau le plus archaïque du Surmoi, et s'identifie aux autres membres de la masse. Il est fondu et dissout dans cette masse, réduit au seul rang d'individu de celle-ci, dont l'âme [la psychologie] le domine⁵³⁵. Ainsi, selon Le Bon, que reprend Freud, « *par sa seule appartenance à une masse organisée, l'être humain descend donc plusieurs degrés sur l'échelle de la civilisation* »⁵³⁶. Cette régression et ce phénomène d'osmose peuvent, selon nous, être mis en lien avec le fantasme originaire⁵³⁷ du retour au sein maternel (ou de régression intra-utérine), qui est un fantasme de complétude narcissique et d'omnipotence qui renvoie à l'aspiration à retrouver l'union fusionnelle, au sens de l'homéostasie du milieu ambiant et de la pleine satisfaction. Mélon associe et rapporte homologiquement ce fantasme au registre du vecteur Contact⁵³⁸, et nous pouvons également le rapprocher, sur le plan du collectif, du fantasme de l'Un.

- Effet de la dynamique totalitaire sur la vie pulsionnelle

« *Le progrès a conclu un pacte avec la barbarie* »

(S. Freud, 1938⁵³⁹)

Nous avons vu⁵⁴⁰ comment le mouvement totalitaire, au travers de l'idéo-logique qui est son moteur, conditionne le sujet qui y prend part, et comment il a sur lui un effet conformant (auto-)contraignant.

Extrinsèque et distinct, en tant que tel, par rapport à sa dynamique pulsionnelle subjective, ce mouvement entraîne le sujet à répondre à une volonté et à des exigences ainsi qu'à s'inscrire dans une dynamique collective qui lui sont en réalité subjectivement étrangères. Pour autant, le sujet se donne cette volonté, ces exigences, et la participation à cette dynamique comme tout à fait autonomes : il identifie sa volonté à celle du *Führer*, qu'il traite comme son Moi propre et avec lequel il se sent en osmose.

⁵³⁵ S. FREUD, *PMAM*, *Op. cit.*, pp. 55-56.

⁵³⁶ G. Le Bon, cité par S. Freud, *PMAM*, *Op. cit.*, p. 13.

⁵³⁷ Si Freud n'a pas recensé l'ensemble des fantasmes originaires et a laissé cette question ouverte, il indique néanmoins, dans une note de 1920, que ce fantasme relatif au retour dans le ventre maternel est universel et indépendant de l'expérience de vie d'un sujet (S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, OCFP, tome VI, Paris, PUF, [1905], 2006, p. 164).

⁵³⁸ J. MÉLON, Fantasmes originaires selon Freud et système szondien des pulsions, *Psychanalyse à l'université*, 5, 1980, p. 677 (Cf. aussi, à ce sujet : J. Schotte, Fantasmes originaires, nosographie psychiatrique et positions personnelles, dans *Szondi avec Freud : sur la voie d'une psychiatrie pulsionnelle*. Bruxelles, De Boeck-Wesmael, 1990, p. 143-172).

⁵³⁹ S. FREUD, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, OCFP, tome XX, Paris, PUF, [1939], 2010, p. 132. Bien que l'ouvrage n'ait été publié qu'en 1939, c'est l'année précédente que Freud termina, à Londres, la rédaction du troisième et dernier essai, qui fut entamé à Vienne, avant son exil en juin 1938. Sa première remarque préliminaire à ce troisième essai, dont la présente citation est issue, a même été rédigée avant mars 1938.

⁵⁴⁰ Cf. la première partie (« D'un déplacement hétéronomique sur le plan topique »), et surtout la première section (« La détermination conformante de l'idéo-logique et du mouvement totalitaire ») de la deuxième partie de la présente « réflexion connexe ».

Mais de quelle façon la dynamique totalitaire peut-elle influencer directement sur la dynamique pulsionnelle ?

Selon Freud, il y a lieu de considérer que « *la culture est édifiée sur du renoncement pulsionnel, à quel point elle présuppose précisément la non-satisfaction (répression, refoulement et quoi d'autre encore ?) de puissantes pulsions* »⁵⁴¹, des restrictions, des privations et des sacrifices qui sont indispensables pour la vie en commun des hommes, mais qui sont aussi la cause de l'hostilité à la culture de grandes masses humaines. De fait, chaque individu est virtuellement un ennemi de la culture⁵⁴² et, dans le cas de l'Allemagne nazie, nous dit Freud en 1939, le peuple allemand est retombé dans une barbarie quasiment préhistorique⁵⁴³. Dans l'état de civilisation qui est le nôtre, le barbare, toujours selon Freud, qui reprend à nouveau ici Le Bon⁵⁴⁴, est celui qui, isolé, peut bien être cultivé, mais qui, une fois plongé dans la masse, se mue en un être de pulsions⁵⁴⁵. On peut, en effet, prendre acte de ce que « *dans la masse l'individu se trouve être dans des conditions qui l'autorisent à se débarrasser des refoulements de ses motions pulsionnelles inconscientes* »⁵⁴⁶ et à supprimer ses inhibitions (ce qui pourra aussi participer, le cas échéant, de l'affranchissement ou de l'amenuisement du sentiment de culpabilité), et que nombre de pulsions antérieurement endiguées par la société ne le sont plus⁵⁴⁷. L'individu peut dès lors libérer et révéler ses pulsions et ses passions jusqu'alors bridées et réprimées.

C'est là un élément crucial qui permet d'expliquer en quoi la considération de l'arrière-plan (*EKP*) du protocole Szondi d'Eichmann, lorsque l'on s'intéresse à la période du Troisième Reich, est d'une importance encore plus fondamentale, importance de cet *EKP* sur laquelle nous n'avons d'ailleurs fait qu'insister, pour d'autres raisons encore, depuis notre analyse systématique du protocole et tout au long de la deuxième partie de la présente contribution. C'est d'ailleurs ce même *EKP* qui apporte un éclairage sur la persistance et la persévérance de son fanatisme bien après l'effondrement du régime national-socialiste, du fait du nouage dont nous avons parlé entre sa dynamique subjective et la Cause national-socialiste.

- La synergie des dynamiques totalitaire et pulsionnelle

« *Tout se passa 'comme dans un rêve', répéta-t-il à chaque fois qu'il évoquait cet épisode ; il n'y eut pas la moindre difficulté. (...) Le 'rêve' d'Eichmann fut, pour les Juifs, un cauchemar inimaginable : nulle part ailleurs on ne déporta et extermina tant de gens en si peu de temps* »

⁵⁴¹ S. FREUD, *Le malaise dans la culture*, OCFP, tome XVIII, Paris, PUF, [1930], 1994, p. 285.

⁵⁴² S. FREUD, *L'avenir d'une illusion*, *Op. cit.*, p. 146.

⁵⁴³ S. FREUD, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, *Op. cit.*, p. 132.

⁵⁴⁴ Cf. note 517.

⁵⁴⁵ S. FREUD, *PMAM*, *Op. cit.*, p. 13. La barbarie constitue alors une opposition à la culture... issue du sein même de la culture.

⁵⁴⁶ S. FREUD, *PMAM*, *Op. cit.*, p. 10.

⁵⁴⁷ Rappelons tout de même qu'en ce qui concerne leurs conduites toutes les masses ne sont pas comparables, même parmi celles avec meneur. En effet, dans le dévouement de la masse à un idéal, « *son comportement éthique peut tout aussi bien s'élever très au-dessus de ce niveau [de l'individu] que descendre très au-dessous* » (S. Freud, *PMAM*, *Op. cit.*, p. 17). Cf. aussi la note 462.

(H. Arendt, à propos du séjour
d'Eichmann en Hongrie et de sa
mission de déportation, 1963⁵⁴⁸)

Si le mouvement totalitaire permet aux pulsions non satisfaites auparavant de s'exprimer et de trouver satisfaction, et si le sujet se conforme pleinement aux exigences du mouvement totalitaire et à la volonté du *Führer* – au point d'y identifier la sienne propre –, alors le sujet n'en sera que plus enclin à engager toute sa vie pulsionnelle dans ce mouvement et à la mettre au service de ses exigences.

Et si les exigences du Ça et les exigences du mouvement totalitaire peuvent ainsi converger jusqu'à se rejoindre, on peut alors parler de synergie. C'est en ce sens, pensons-nous, que l'on peut entendre les propos de Kulcsar lorsqu'il affirme qu'Eichmann vivait avec le régime du Troisième Reich « une vie symbiotique, usant et abusant réciproquement l'un de l'autre »⁵⁴⁹.

Par surcroît, si le monde fictif établi par le *Führer* est en adéquation avec sa volonté, et si la « volonté » du sujet se confond avec celle de son *Führer* idéalisé, alors, dans ce monde fictif qui s'avère conforme à la « volonté » du sujet et qui laisse même place à l'expression débridée et à la satisfaction de ses motions pulsionnelles auparavant réprimées, il n'est pas étonnant que le sujet vive comme dans un rêve.

S'il y a, indépendamment de la dynamique pulsionnelle, un effet conformant⁵⁵⁰ de l'idéo-logique et du mouvement totalitaire sur le sujet, il y a donc aussi une tendance à l'interpénétration entre dynamique pulsionnelle singulière et dynamique totalitaire, qui fait que les caractéristiques ou particularités propres à la dynamique pulsionnelle – en ce compris les pulsions auparavant réprimées –, qu'elles se traduisent par des qualités ou des défauts subjectifs, trouveront un terrain des plus propices et des plus favorables à leur manifestation voire à leur plein déploiement : la dynamique totalitaire favorise ou libère la voie à une certaine satisfaction ou jouissance pulsionnelle – par exemple sadique, d'un Boger⁵⁵¹ –, tout autant que les motions pulsionnelles concernées auront tendance à s'inscrire dans le mouvement lui-même et à participer de celui-ci. Et ce, alors que certaines de ces manifestations pulsionnelles, bien que rendues possibles et, de cette façon, favorisées par la dynamique totalitaire, ne s'avèrent pas toujours directement profitables à son entreprise et à son projet – les pratiques sadiques de Boger, par exemple, n'étaient pas nécessaires ou

⁵⁴⁸ H. ARENDT, *EJ*, *Op. cit.*, p. 263.

⁵⁴⁹ I. S. KULCSAR, S. KULCSAR ET L. SZONDI, *Op. cit.*, p. 16.

⁵⁵⁰ Cf. la première section (« La détermination conformante de l'idéo-logique et du mouvement totalitaire ») de la deuxième partie de la présente « réflexion connexe ».

⁵⁵¹ Wilhelm Boger (1906-1977) était un *SS-Oberscharführer* [adjudant] allemand [préalablement *Hauptsturmführer* [capitaine] mais rétrogradé pour avoir maltraité un détenu lors d'un interrogatoire en 1936] ayant officié au camp d'extermination d'Auschwitz. Arrêté par suite des efforts du procureur général Fritz Bauer, puis jugé et condamné lors du premier « procès d'Auschwitz » (1963-1965) à Francfort – où il récusa toutes les charges retenues contre lui, mis en avant son obéissance aux ordres, se moqua des témoins et réalisa le salut hitlérien en pleine salle d'audience – il avait notamment mis au point un instrument de torture (« la balançoire de Boger », qu'il utilisait accompagnée d'un bâton et d'un fouet, et régulièrement jusqu'à ce que mort s'ensuive), faisait fusiller des détenus au hasard et avait reçu de ses victimes le surnom de « Tigre d'Auschwitz ». Par ailleurs, il avait reçu dès le début de la guerre le surnom de « Bourreau d'Ostrolenka », alors qu'il officiait au sein d'un poste de police des frontières en Pologne. Lors de son procès, il fit cette déclaration : « J'estime qu'il y aurait infiniment moins de délinquance juvénile si ma balançoire, associée au fouet, était appliquée aux adolescents »...

requis par le mouvement totalitaire –, voire sont même contraires à la politique nazie habituelle – par exemple, les extorsions de fonds à son profit personnel d'un Wisliceny⁵⁵².

Ainsi, si le régime (anti-)politique totalitaire est indéniablement ce qui détermine la réalisation des crimes de masse et des atrocités, la dynamique pulsionnelle peut informer les modes d'expression dans lesquels les crimes se manifestent, de telle sorte qu'en somme, dans cette criminalité, les dimensions politiques et psychiques sont toutes deux impliquées, bien qu'à des niveaux différents.

Le cas Eichmann

Avec la suggestion et l'effet hypnotique suscités par le *Führer*, couplés à la suggestion de la masse, ainsi qu'avec l'absence de pensée et la déréalisation qu'ils entraînent, nous avons vu que la massification propre à la dynamique totalitaire et à son mouvement suscite la levée des refoulements et inhibitions.

C'est ainsi que diverses caractéristiques propres à la dynamique pulsionnelle d'Eichmann ont pu se manifester au grand jour durant la période du règne national-socialiste. Si nombre de ces manifestations ont également pu être motivées, comme nous l'avons vu, par l'idéo-logique, ainsi que, sans nul doute, par son fanatisme – lequel n'est lui-même pas sans lien avec le registre pulsionnel –, et s'avérer refléter l'absence de pensée, il est ici question de ce qui relève, au moins pour partie, de sa dynamique pulsionnelle propre et singulière, irréductible aux facteurs précités.

Ayant déjà, depuis notre deuxième chapitre, fait référence à nombre de manifestations caractéristiques de la dynamique pulsionnelle d'Eichmann qui se sont exprimées dans le cadre du mouvement totalitaire, nous renvoyons donc, pour les détails, aux chapitres antérieurs – et particulièrement au deuxième chapitre. Avant de nous pencher sur le cas plus particulier de l'euphorie, nous ne ferons ici que mentionner les principales manifestations dont il est question :

- Satisfaction relative aux enjeux de domination/soumission, à travers la manipulation mais aussi la « séduction » [$h+ s_{\pm}$], la duperie et la tromperie par tous les moyens, y compris auprès de ses propres collègues ; Eichmann était bon tacticien, négociateur⁵⁵³ hors pair, et s'avérait particulièrement astucieux afin de parvenir à ses fins⁵⁵⁴ (ce dont il était d'ailleurs assez fier) (S) ;

⁵⁵² D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 241.

Dieter Wisliceny, subordonné d'Eichmann, s'intéressait beaucoup plus à l'argent qu'à sa carrière (H. Arendt, *EJ, Op. cit.*, p. 364). Quant au SS Kurt Becher, corrompu aux yeux d'Eichmann, il voyait dans les négociations avec les juifs des occasions quasi illimitées de se remplir les poches (H. Arendt, *EJ, Op. cit.*, pp. 267-269). Cela fait contraste avec le peu d'importance qu'Eichmann accordait aux questions de richesse, de luxe ou même de confort, qui n'ont jamais été pour lui des objectifs (B. Stangneth, *Op. cit.*, p. 196), tout au contraire de sa carrière (H. Arendt, *EJ, Op. cit.*, pp. 92-93 et 494).

⁵⁵³ H. ARENDT, *EJ, Op. cit.*, p. 111.

⁵⁵⁴ « *Lorsqu'il veut arracher quelque chose à quelqu'un, Eichmann est toujours très efficace pour le caresser dans le sens du poil et lui faire perdre le sens commun jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Mieux vaut ne pas sous-estimer encore une fois la volonté de pouvoir d'Eichmann, et tous les moyens de manipulation qui l'accompagnent, même lorsqu'il ne fait qu'écrire* » (B. Stangneth, *Op. cit.*, p. 332).

- Expression tout à fait débridée – dont explosivité et crises – des affects « brutaux » et décharge de ses affects/sentiments de préjudice ou d'iniquité au service de la Cause ; mise en scène de soi [*également k+*], démonstrativité et absence de retenue en public (*P*) ;

- Recherche exacerbée du prestige, de la réputation (comme « spécialiste » ou « expert ») et du pouvoir que cela procure, de la renommée et de la gloire ; satisfaction du pouvoir de la pensée et du fantasme au moyen de l'idéologie ; satisfaction narcissique dans la mégalomanie, les fantasmes de grandeur et l'égoïsme « autistique » ; se vit comme un personnage idéalisé qu'il invente/produit et auquel il s'identifie (*Sch*).

Du détachement sensible de l'euphorie et de sa fonction déréalisante : un cas particulier

Nous nous intéresserons ici au cas plus particulier – et un peu plus complexe – de ses manifestations et épisodes d'euphorie, au sujet desquels nous avons peu d'échos pour ce qui concerne la période du contexte de masse du régime totalitaire nazi. Si nous avons toutes les raisons – et disposons de tous les éléments – pour penser que les épisodes d'euphorie [*p– d– m–*] d'Eichmann sous le régime du Troisième Reich n'étaient certainement pas chose insolite, nous ne disposons, au sujet de tels épisodes et pour cette période-là, que de témoignages – et encore, seulement grâce au procès de Nuremberg – relatifs à son discours d'adieux à ses subordonnés en 1945, tandis que nous disposons, comme nous l'avons vu précédemment, de plusieurs témoignages de tels épisodes pour ce qui concerne la période israélienne d'Eichmann, c'est-à-dire bien après l'époque du Troisième Reich⁵⁵⁵.

Si la *Sachlichkeit*, attitude froide et prétendument « objective », était prônée, de façon générale, chez les SS, nous avons vu que l'usage intempestif des clichés euphorisants – faible d'Eichmann – et les épisodes d'euphorie le caractérisaient singulièrement, et que ces derniers surtout, constituaient clairement une potentialité de sa dynamique pulsionnelle.

On peut penser que cette potentialité euphorisante – qui se manifeste en alternance, chez Eichmann, avec l'adoption, la plupart du temps, de la *Sachlichkeit* – puisse s'exprimer plus librement dans le contexte du régime totalitaire, dont la « pensée » est enivrante⁵⁵⁶.

Mais si la masse propre au régime totalitaire s'avère des plus propices à l'expression de certaines pulsions, et probablement à l'expression de ce potentiel euphorisant, cela ne signifie pas que celui-ci ne puisse pas s'exprimer en dehors de ce contexte. Simplement, dans le contexte de cette masse, il a en quelque sorte champ libre, là où, par ailleurs, il

⁵⁵⁵ Rappelons que depuis le début des années 60 et l'époque de son procès et de son exécution jusqu'au travail de Cesarani, publié en 2004, aucune biographie d'Eichmann n'avait été publiée, et que celles de l'époque ont été rédigées à la hâte, dans une recherche de sensationnalisme, et s'avèrent peu fiables. Au demeurant, la vie d'Eichmann telle que nous la rapporte Cesarani a été reconstituée essentiellement à partir d'un travail de recherche dans la documentation et dans les archives disponibles. Si, grâce à lui – et grâce à Stangneth pour ce qui concerne la période argentine –, l'on en sait aujourd'hui bien plus sur la vie d'Eichmann, il y a aussi bien des pans de sa vie, antérieurs à sa capture, qui restent des inconnues et, sans doute, le demeureront. Par contre, nous disposons d'une série de témoignages (ravisseurs, inspecteur de police en Israël, psychiatre, procureur général, compte rendus du procès rédigés, entre autres, par Hannah Arendt, Harry Mulisch, Julius Margolin ou encore Haïm Gouri, etc.) en ce qui concerne la période qui va de sa capture jusqu'à sa mise à mort. Il n'est dès lors pas étonnant que la plupart des témoignages qui concernent les manifestations d'euphorie – dont celui d'Arendt – datent de cette période-là.

⁵⁵⁶ Cf. note 240.

trouvera peut-être à s'exprimer plus facilement suivant d'autres modalités. Chez Eichmann, le canal de l'écriture, nous l'avons vu, est notamment l'une d'elles.

Mais peut-être y a-t-il certaines conditions dans lesquelles une telle potentialité pulsionnelle pourra également se manifester amplement. Une de ces conditions, pensons-nous, est précisément l'enracinement de l'absence/refus de penser lorsqu'il a été question de désertion de soi. Si, comme l'observe Arendt, les clichés euphorisants étaient encore monnaie courante, après-guerre, chez nombre d'allemands ordinaires, on peut alors facilement s'imaginer qu'il pouvait en être au moins autant chez quelqu'un qui a littéralement déserté sa propre subjectivité et chez qui l'appareil idéologique et sa « vision du monde » – fanatiquement investie – font office d'artifice de pensée. Artifice dont Eichmann n'a jamais cessé de s'enivrer⁵⁵⁷ jusqu'à sa capture en 1960.

Aussi, à la fonction de protection – contre la réalité – des clichés et de leur effet euphorisant, fonction mise en évidence par Arendt et déjà évoquée, s'ajoute, chez Eichmann, le rôle joué par sa structure et son fond pulsionnels : si l'euphorie – par définition, éloignement de la réalité – s'avère une voie privilégiée de protection contre la réalité, et si la dynamique pulsionnelle d'Eichmann révèle une affinité prononcée pour une telle potentialité – confirmée dans les faits –, alors il y a de fortes chances pour que cette dynamique puisse également participer et contribuer à l'absence de pensée et à sa déréalisation.

Qui plus est, dans sa période israélienne, l'expression de cette affinité pulsionnelle, de cette tendance « autistique » au retrait dans son monde de désir⁵⁵⁸ (*Wunschwelt*) – lequel est régi par le principe de plaisir –, est d'autant plus compréhensible, dès lors qu'Eichmann, après sa capture, était confronté à une réalité pour le moins frustrante.

Elle contribue, chez lui, de manière non négligeable, dans des moments d'exacerbation de la déréalisation, à obstruer la pensée, pouvant alors participer de son absence comme refus et, dès lors, de la « banalisation » du mal. En tant qu'il constitue un certain détournement – par excès – de la sensibilité, et se révèle donc être finalement une forme d'insensibilisation, un tel « émotionnement » se manifeste à travers un état de détachement/déconnexion de la réalité, en dissonance avec celle-ci. Véritable protection contre la possibilité même d'être véritablement touché, obturant tout accès à la pensée et se rendant hermétique à elle, cette « sensibilité » euphorisante et auto-enivrante est vidée de tout véritable contenu de pensée, et s'avère ainsi d'une désastreuse superficialité.

Chapitre 6 : Jérusalem ou l'écriture et l'incarnation d'un personnage afin d'inscrire son nom dans l'Histoire

« Dans cinquante ans encore, et plus, les historiens de toutes les obédiences et de beaucoup de peuples étudieront ce procès jusque dans le moindre détail. Et vous verrez, cela sera interprété, selon l'esprit du temps [Zeitgeist], de telle ou telle façon. [...] Voyez-vous, cher docteur, c'est ici que réside le fin mot de l'histoire. C'est ici que réside mon intérêt. [...] Et la vérité à mon sujet ne s'imposera que dans quelques décennies (...) Une bibliothèque de livres commencera par tisser des légendes sur moi.

⁵⁵⁷ Se convaincre que ses crimes étaient un exploit et s'en glorifier devait être, pour Eichmann, particulièrement auto-enivrant, et constituer sans doute la meilleure manière pour lui de (se) maintenir à l'écart (de) la réalité.

⁵⁵⁸ *Wunschwelt* : monde de souhait ou monde de désir (Freud, S. (1995 [1932]). 35^{ème} leçon, *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse, Op. cit.*, p. 252).

Jusqu'à ce que les toiles deviennent fragiles et l'araignée qui tisse soit desséchée faute de nourriture. Mais la vie est éternelle ; une nouvelle araignée commencera, avec la toile de la vérité. Et c'est cela, ce qui m'importe »

- Eichmann, lettre à son avocat, 1961⁵⁵⁹)

« Eichmann, à Jérusalem, était à peine plus qu'un masque »

(B. Stangneth, 2011⁵⁶⁰)

« Ma notoriété était nulle jusqu'en 1946, date à laquelle ce Dr Hoettl [...] m'a estampillé assassin de cinq ou six millions de Juifs »⁵⁶¹ : voici comment Eichmann fait part, en Israël, de la notoriété qu'il prétendait être la sienne jusqu'au procès de Nuremberg. Pourtant, dès l'immédiat après-guerre, il avait contre lui des témoignages de victimes et d'anciens collègues, des articles de presse, des documents de services secrets, des listes d'avis de recherche, ainsi que des dossiers du parquet, des Affaires étrangères allemandes ou encore de l'Office allemand pour la protection de la Constitution.

Entre le 29 mai 1960 et le 2 février 1961, avant que le procès ne commence, une enquête préliminaire fut menée par un département spécialisé de la police, au cours de laquelle Eichmann fut interrogé et enregistré par l'inspecteur de police Avner Less (pour un total de 275 heures de bandes magnétiques).

Le procès qui s'ouvre le 11 avril 1961 dans la salle d'audience du *Bet Ha'am* (Maison du Peuple) de Jérusalem, reconverti en tribunal d'instance à l'occasion du jugement de l'affaire 40/61, connue sous le nom de « Procès Eichmann », est le premier procès filmé – dans son intégralité – et diffusé dans le monde entier. Il est aussi le premier procès à avoir permis à des rescapés de l'« Holocauste » de venir témoigner à la barre. Il joua un rôle décisif dans la prise de conscience du génocide au sein de l'opinion publique mondiale et il constitue un événement de référence dans l'historiographie de la Shoah.

1. *L'interrogatoire de police et le procès*

Posture, stratégie de défense et déréalisation de la vérité

La posture d'Eichmann

En Israël, Eichmann a pleinement et invariablement coopéré avec tous les intervenants auxquels il a eu affaire, notamment lors des interrogatoires de police, pour l'examen psychologique ou, plus tard, durant son procès, où il s'est avéré très impliqué. Il avait là l'occasion de parler, de se mettre en avant et d'être au centre de l'attention [*h+* et *hy+* de

⁵⁵⁹ F. THÉOFILAKIS, Adolf Eichmann à Jérusalem ou le procès vu de la cage de verre (1961-1962), dans *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2013, p. 84.

⁵⁶⁰ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 20 (l'année indiquée est celle de la version originale en allemand).

⁵⁶¹ Réponse d'Eichmann dans un questionnaire pour l'hebdomadaire « Paris Match » en 1962. Dans B. Stangneth, *Op. cit.*, p. 9.

l'EKP], ainsi que de pouvoir s'auto-justifier et « racheter » son image. C'est ainsi qu'il était « *bouillonnant d'enthousiasme* »⁵⁶². Et si cet enthousiasme refroidit bien évidemment devant des documents probants auxquels il fut confronté, il ne s'éteint jamais, même devant l'irréfutable⁵⁶³, qui n'entama jamais non plus son don et sa virtuosité pour s'euphoriser !

Il était extrêmement voire excessivement poli et docile, adoptant une attitude diamétralement opposée à celle qu'il se permettait d'afficher et de révéler pendant la guerre et à la façon dont il se conduisait systématiquement, comme nous l'avons vu, au sein du groupe Sassen en Argentine. Aussi bien selon l'inspecteur Less⁵⁶⁴ (qu'Eichmann appellera à tout bout de champ « mon Capitaine » et devant lequel il se mettra systématiquement au garde-à-vous en entrant dans la salle d'interrogatoire !) que selon Kulcsar⁵⁶⁵, Eichmann ressentait très bien ce que l'on attendait de lui et s'adaptait constamment [*s± : technique relationnelle ; séduction et moyen d'amadouer l'autre : h+ s±*], au point que Less ainsi que les gardiens de prison aient exprimé n'avoir jamais eu affaire à un tel détenu modèle, aussi coopératif et soumis⁵⁶⁶. Il est tout à fait saisissant de remarquer, à les lire, et comme le dit très justement Stangneth, qu'il suscita de la sympathie chez tous ceux qui ont eu affaire à lui en Israël (l'inspecteur de police, le directeur de prison, le médecin, le psychiatre, le pasteur ou le substitut du procureur) et que, bien qu'ils s'en défendaient par ailleurs, tous « *ont raconté plus tard qu'ils étaient certains d'avoir été une personne de référence importante pour Eichmann* »⁵⁶⁷.

On peut ainsi penser que l'attitude qu'adoptait Eichmann pouvait constituer pour lui une façon de plaire, de séduire ou de charmer. Comme le dit Stangneth, il « *ne cessa en effet de transformer son personnage, et à tous les stades de sa vie, selon son public et l'action qu'il envisageait de mener (...) il n'a jamais cessé d'observer l'effet qu'il produisait et de tenter d'utiliser la situation du moment pour ses propres objectifs* »⁵⁶⁸.

Mais Kulcsar exprimera – c'est là un (premier) point important à ajouter selon nous – qu'il s'agissait d'un « *jeu de rôle (...) qui n'était pas simplement un effort pour se défendre, mais un trait de personnalité profondément enraciné* »⁵⁶⁹.

S'il adopte une pose particulièrement obséquieuse à l'égard de ses juges à Jérusalem [*joue sans doute ici à nouveau le clivage h+ s±, notamment, mais pas seulement, comme nous le verrons*], sa posture à l'égard des survivants et témoins durant le procès est différente : elle paraît plutôt guidée par un souci de rester imperturbable et impassible (en lien avec la *Sachlichkeit*), de garder la maîtrise de lui-même⁵⁷⁰ et le contrôle de la situation

⁵⁶² H. ARENDT, *EJ*, *Op. cit.*, p. 84.

⁵⁶³ *Ibidem*, pp. 84-85.

⁵⁶⁴ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 327.

⁵⁶⁵ I. S. KULCSAR, S. KULCSAR ET L. SZONDI, *Op. cit.*, p. 36.

⁵⁶⁶ *Ibidem*, p. 34. Kulcsar précise même que des anecdotes circulaient au sujet de cette attitude d'Eichmann : « *Une fois, par inadvertance, on lui a servi six tranches de pain au petit-déjeuner au lieu des deux habituelles. Il les a toutes terminées et l'inspecteur lui a fait remarquer qu'il pouvait demander plus de pain s'il le souhaitait. 'Non, dit Eichmann, deux suffisent, mais je pensais que je devais en manger six'* » (*Ibidem*, pp. 34-35).

⁵⁶⁷ B. Stangneth, *Op. cit.*, p. 524 (nous proposons pour ce passage notre propre traduction à partir de la version allemande originale (p. 466), étant donné l'accord sujet-verbe qui n'est pas correct dans la version française de l'ouvrage).

⁵⁶⁸ *Ibidem*, p. 12.

⁵⁶⁹ I. S. KULCSAR, S. KULCSAR ET L. SZONDI, *Op. cit.*, p. 21.

⁵⁷⁰ Comme l'indique justement Arendt, Eichmann « *essaie désespérément, et presque toujours avec succès, de se*

(il restera constamment attentif et alerte durant son procès). Il est ainsi frappant de constater qu'au tribunal, Eichmann paraît, la plupart du temps, éviter soigneusement de croiser tout regard avec les victimes appelées à témoigner – détournant notoirement les yeux et le regard lors de leurs témoignages (« *de son côté, le regard d'Eichmann ne semble pas précisément dirigé vers les témoins* »⁵⁷¹) –, aussi bien qu'il n'accorde pas la moindre attention ni même le moindre regard au public, et ce du début⁵⁷² à la fin de son procès (« [Il] *observe l'attitude qui a été la sienne durant tout le procès. Il n'accorde aucun regard à la salle* »⁵⁷³). Cette attitude reflète, selon Margolin, « *obstination et défi : 'Vous ne me briserez pas, je ne me laisserai pas faire'* »⁵⁷⁴. Obstination et défi qui ne sont pas sans évoquer, respectivement, le caractère buté que peut présenter le *k+ p- [EKP]*, d'une part, et le Caïn pur insoumis [*e – hy + en EKP*], d'autre part.

Stratégie de défense et déréalisation de la vérité

Mais « *entre ruse de guerre et jeu judiciaire, Adolf Eichmann ne recherche pas seulement à administrer la preuve en Israël : il oppose un autre régime de vérité* »⁵⁷⁵. De fait, « *les notes d'Adolf Eichmann montrent combien son système de défense repose, face aux témoignages, sur une conception du mensonge et de la cabale (...) [et] à quel point [il] s'est enfermé dans un rapport déréalisant avec la vérité, historique comme judiciaire* »⁵⁷⁶.

Ce rapport déréalisant, lié à sa « vision du monde » nazie, a même pour effet qu'Eichmann se retrouve quelque peu perdu, et pour le moins décontenancé, aussi bien par rapport à ses ravisseurs que face à l'ensemble des acteurs qui entourent la procédure judiciaire. En effet, bien que les juifs constituent avant tout à ses yeux un peuple ennemi, ceux-ci se comportent avec lui, depuis son enlèvement, avec une correction irréprochable et d'une manière qui était complètement opposée à l'attitude qui était celle des nazis envers les juifs et aux méthodes d'interrogatoire que lui-même et ses collègues avaient employées et qui étaient les seules qu'il connaissait⁵⁷⁷. Aussi, exprimera-t-il, non sans méfiance, à Robert Servatius, son avocat, allemand et expérimenté : « *Honnêtement, ces Juifs sont un peuple étonnant. Quand on m'a amené en Israël, je ne croyais à rien d'autre qu'à un déroulement physique et psychique horrible des choses. Le fait que jusqu'à aujourd'hui on ne m'ait pas encore lancé un gros mot, ne serait-ce qu'une seule injure verbale, m'étonne de plus en plus et me laisse sans voix ; et cela, malgré une telle accusation ! Et malgré la propagande ! (...) Je suis cependant un homme prudent, car la prudence est une vertu, c'est pourquoi je fais*

dominer, en dépit du tic nerveux de la bouche dont il était sûrement affligé bien avant sa comparution devant le tribunal » (H. Arendt, *EJ, Op. cit.*, p. 47).

⁵⁷¹ S. LINDEPERG ET A. WIEVIORKA, Les deux scènes du procès Eichmann, dans *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 6, 63^{ème} année, 2008, p. 1270.

⁵⁷² D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 329.

⁵⁷³ A. SCÉMAMA, *Le Monde*, le 24 mars 1962 (« Me Servatius plaide l'incompétence du tribunal ») ; Arendt avait aussi fait remarquer cette attitude de la part de l'accusé (H. Arendt, *EJ, Op. cit.*, pp. 47-48).

⁵⁷⁴ J. MARGOLIN, *Op. cit.*, p. 244.

⁵⁷⁵ F. THÉOFILAKIS, Adolf Eichmann à Jérusalem ou le procès (...), *Op. cit.*, p. 76.

⁵⁷⁶ *Ibidem*, p. 81.

⁵⁷⁷ À maintes reprises, suite à son enlèvement en Argentine, et encore après plus de trois semaines d'interrogatoire en Israël, il va manifester des réactions d'apeurement et de frayeur, reflétant une crainte considérable que l'on s'en prenne à lui ou qu'on le tue.

*cette restriction : c'est ainsi jusqu'à aujourd'hui »*⁵⁷⁸. Il demandera à Servatius des explications au sujet de la conduite dénuée de haine des juifs à son égard, conduite qui – compte tenu du prisme nazi au travers duquel il lit et interprète la réalité qui l'entoure – le laisse dans l'incompréhension.

Mais quel est cet autre régime de vérité qu'il oppose ?

Concernant la vérité historique, Browning a réalisé un précieux travail d'analyse⁵⁷⁹ qui démontre que les falsifications historiques ainsi que les mensonges relatifs aux datations et aux contextes des événements faisaient partie intégrante d'une stratégie de défense systématique d'Eichmann afin de minimiser l'importance de son rôle dans la « Solution finale ». Eichmann cherchait aussi à faire croire que ses prérogatives se cantonnaient à la seule organisation des transports (évacuation/déportation). Il avait une bonne connaissance de la littérature⁵⁸⁰ et des documents qui pouvaient lui être utiles lors du procès, et il y recourait autant que possible afin de tenter de prouver ou de démontrer ses allégations⁵⁸¹. Face à des preuves irréfutables, il niait, ou alors s'en remettait à l'argument de l'obéissance aux ordres et de l'absence d'alternative.

Afin de pouvoir donner une certaine idée de la minimisation et de la relativisation dont Eichmann fit montre, à la fois du rôle qui avait été le sien mais aussi de son adhésion au nazisme, nous ne citerons que deux passages de l'interrogatoire de police. Au sujet de sa participation à la conférence de Wannsee, Eichmann déclare : « *Si j'avais une seule fois ouvert la bouche dans cette réunion, ne serait-ce qu'une seule fois (...) Mais j'étais tenu au silence. (...) je ne sais pas si vous pouvez comprendre ce que j'ai ressenti, mon Capitaine – j'étais assis dans un coin de la pièce en compagnie de la sténodactylo et personne ne s'est occupé de nous, personne. Nous étions beaucoup trop insignifiants pour ça. Personne ne nous a prêté attention, pas même Heydrich »*⁵⁸². Et en ce qui concerne son rapport au nazisme aussi bien qu'à sa « langue » : « *Le Reichsführer, je veux dire Himmler – voilà qu'une fois encore m'échappe ce vieux terme de Reichsführer bien qu'il me répugne depuis belle lurette et cela faisait pourtant de longues années que je n'avais pour ainsi dire plus employé ce mot – (...) »*⁵⁸³.

Enfin, durant le procès, il avait tout intérêt à discréditer l'authenticité et la fiabilité des compromettants *Entretiens Sassen*, car le Procureur et l'accusation s'étaient tout d'abord appuyés sur des extraits publiés via Sassen lui-même dans les revues *Life* et *Stern*, avant de parvenir à dénicher, au cours du procès, un manuscrit comprenant la majeure partie⁵⁸⁴ des

⁵⁷⁸ I. WOJAK, *Eichmanns Memoiren : ein kritischer Essay*, *Op. cit.*, pp. 205-206 [notre traduction].

⁵⁷⁹ C. R. BROWNING, *Perpetrator testimony : another look at Adolf Eichmann*, *Op. cit.*, pp. 3-36.

⁵⁸⁰ Lors de son interrogatoire par la police, il feint notamment de découvrir des ouvrages et publications de recherche sur le Troisième Reich et l'histoire de la Shoah, publications qu'il avait pourtant étudiées attentivement en Argentine (B. Stangneth, *Op. cit.*, p. 397).

⁵⁸¹ Cf., par exemple, D. Cesarani, *Op. cit.*, pp. 356 et 370, ou J. Margolin, *Op. cit.*, p. 264.

⁵⁸² J. VON LANG, *Op. cit.*, pp. 111-112.

⁵⁸³ *Ibidem*, p. 121.

⁵⁸⁴ Un ensemble de 716 pages sur 790 au total, correspondant à soixante-deux des soixante-sept sessions enregistrées, comprenant des corrections manuscrites réalisées de la main d'Eichmann lui-même, et à quoi s'ajoutaient quatre-vingt pages de notes complémentaires (D. Cesarani, *Op. cit.*, pp. 346-347).

transcriptions des enregistrements et qui fut le dernier document soumis au tribunal, le 9 juin 1961. La stratégie d'Eichmann et de son avocat ne fut pas de contester la réalité de ces entretiens réalisés en Argentine, mais bien celle de leur véritable contexte et de l'authenticité de leur contenu⁵⁸⁵. Le Procureur Hausner n'étant pas parvenu à mettre la main sur les bandes magnétiques originales, ni à faire comparaître Sassen, les juges n'admirent finalement comme pièces à conviction qu'une partie minime de ces documents : uniquement les pages de transcription comportant des corrections ou annotations manuscrites d'Eichmann ainsi que les pages de notes complémentaires qu'il avait écrites.

Quelle est au fond, à le suivre, la « vérité » d'Eichmann ?

Il prétend avoir rejoint le Parti nazi un peu par hasard, comme emporté, malgré lui, dans le mouvement ou le vent de l'Histoire⁵⁸⁶, avoir ensuite rejoint le *SD* un peu par erreur, s'étant trompé sur ses attributions⁵⁸⁷, et y être resté parce qu'il était enchaîné à son serment⁵⁸⁸... Il persiste à se faire passer pour un rouage qui n'aurait eu aucune marge de manœuvre dans le processus génocidaire. Suivant cette logique, il prétend ne pas avoir eu d'autre choix que d'obéir aux ordres et il ne se considère ni ne se sent responsable ou coupable (il reconnaît tout au plus sa culpabilité « *d'un point de vue humain* »⁵⁸⁹ – comme faute morale, pour laquelle il se considère être « son seul juge »⁵⁹⁰ –, mais pas sur le plan juridique ou légal, et il estime que c'est le cercle dirigeant nazi qui est responsable, car c'est lui qui a pris la décision de mettre en œuvre les déportations). Par conséquent, il plaidera « non coupable dans le sens de l'accusation »...

Eichmann n'aurait donc rien ordonné, rien décidé, rien choisi... la faute aux autres, au serment, voire à la direction du vent... au « mauvais destin »... En voilà un qui, à l'entendre, serait plus blanc que neige (!)... mais qui s'est tout de même occupé de l'organisation de la déportation de millions de personnes vers les camps de la mort ! Et le comble dans tout ça, nous le verrons, c'est qu'il assume ce qu'il a fait, et d'une certaine façon, cherche même à le justifier...

De l'anti-conformisme à la conformisation absolue : Eichmann fidèle à son image

Avant d'en revenir au procès en tant que tel, il nous paraît particulièrement important

⁵⁸⁵ Ils prétendaient ainsi que ces entretiens auraient eu lieu chez Eichmann, en l'unique présence du journaliste Sassen (et, lors des premières sessions seulement, de l'éditeur Eberhard Fritsch, ceci en vue d'en éditer une biographie), que ce journaliste aurait prétendument déformé les propos d'Eichmann, et en aurait même ajouté d'autres qu'il n'aurait pas tenus (Eichmann accepta à un moment de reconnaître l'authenticité d'une infime partie des transcriptions mais, à d'autres moments, il les rejeta en bloc). Comme si cela ne suffisait pas, en vue de dénigrer et de dévaloriser ces transcriptions – en réalité tout à fait authentiques –, Eichmann ajouta qu'elles auraient été réalisées sous l'influence de l'alcool et dans un état d'ébriété dans lequel ce journaliste, qu'il aurait rencontré par hasard dans un café, l'aurait poussé à dessein afin d'obtenir des déclarations fracassantes en vue de faire les gros titres. Il exprima aussi que le disque aurait été abîmé, ou encore ses propos mal transcrits...

⁵⁸⁶ « *c'était comme si j'avais été avalé par le parti alors que je ne m'y attendais pas et sans que je l'aie décidé auparavant. Cela arrive si vite, si brusquement* » (A. Eichmann, cité par H. Arendt, *EJ, Op. cit.*, p. 92 ; passage également cité par D. Cesarani, *Op. cit.*, p. 384).

⁵⁸⁷ D. CESARANI, *Op. cit.*, pp. 57 et 364.

⁵⁸⁸ *Ibidem*, p. 364.

⁵⁸⁹ *Ibidem*, p. 362.

⁵⁹⁰ J. MARGOLIN, *Op. cit.*, p. 248.

d'introduire ici une réflexion quant à la question du conformisme d'Eichmann, et ce à la lumière du Szondi et de nos précédents développements.

Mais en parlant de conformisme, de quoi parle-t-on au juste ?

Les dictionnaires nous indiquent que le conformisme est le fait de se conformer – c'est-à-dire de se comporter de manière à être en accord – à des normes et des usages⁵⁹¹, et que le conformiste est celui « *qui se conforme passivement aux coutumes, aux usages établis* »⁵⁹². Ainsi, le conformisme s'avère relatif à des normes, des usages et des coutumes... lesquels sont, par définition, relatifs. De sorte que, par exemple, un anti-conformisme ou non-conformisme relatif à tel système normatif pourrait très bien s'avérer conformisme voire hyper-conformisme par rapport à tel autre, ou vice-versa. Il y a donc lieu de toujours définir précisément à quoi s'avère relative la conformité dont il est question.

Qu'en est-il donc chez Eichmann ?

Tout d'abord, sur le plan pulsionnel, il nous faut souligner qu'il y a chez lui un arrière-plan (*EKP*) susceptible de se manifester par un non-conformisme, voire un anti-conformisme. Et nous avons déjà nettement souligné l'importance, le caractère décisif voire moteur de la dynamique pulsionnelle que nous révèle cet arrière-plan.

Si le Moi autistique indiscipliné [*Sch* + -] est en mesure de donner lieu à ce que nous pourrions plutôt qualifier de non-conformisme, du fait d'une relation irréaliste par rapport au monde extérieur et dans le sens d'une indiscipline/non-adaptation par rapport aux normes et standards attendus ou requis par l'environnement et la réalité (*k-* faisant défaut), le Caïn pur insoumis [*P* - +] est susceptible de s'exprimer par un non-conformisme qui pourrait être, plus précisément, qualifié d'anti-conformisme, dans le sens d'une expression ouverte d'opposition ou de révolte, voire de défi, dans le registre de la morale (du latin *moralis*, 1212 : « relatif aux mœurs ») ou de l'éthique (du grec *êthikos*, qui lui-même vient d'*êthos* : « manière d'être habituelle, caractère » ou « mœurs »⁵⁹³), c'est-à-dire par rapport à un certain ordre établi, à la Loi ou à l'Autre social (*hy-* faisant défaut).

Or, il se fait justement que, comme nous l'avons vu, dès son enfance, Eichmann avait été à tout le moins non-conformiste, ainsi que tout le contraire d'un enfant modèle⁵⁹⁴. Et si, fondamentalement, le *k+* *p-* tend à maintenir la toute-puissance du Moi sur son environnement⁵⁹⁵ et est susceptible de se conformer avant tout à ses propres lois de comportement⁵⁹⁶, il n'est pas étonnant que Kulcsar puisse, à propos d'Eichmann, affirmer ce qui suit : « *Il avait appris comment il pouvait exercer sa volonté personnelle sous couvert de conformisme. Dans la mesure où cela correspondait aux souhaits de son environnement et de ses supérieurs, il devenait un bon cadre. Cependant, les éléments mis au jour par la procédure judiciaire ont révélé de nombreux cas dans lesquels E. avait poursuivi sa campagne de destruction sans ordres de ses supérieurs, voire contre leurs directives* »⁵⁹⁷. Si

⁵⁹¹ *Grand Robert de la langue française*, Le Robert, 2020.

⁵⁹² *Dictionnaire Historique de la langue française*, Dictionnaires Le Robert, Paris, 2010, p. 509.

⁵⁹³ *Ibidem*, p. 791.

⁵⁹⁴ Cf. les passages afférents aux notes 51 à 53, dans le chapitre 1.

⁵⁹⁵ S. DERI, *Op. cit.*, p. 187.

⁵⁹⁶ *Ibidem*, p. 189.

⁵⁹⁷ I. S. KULCSAR, S. KULCSAR ET L. SZONDI, *Op. cit.*, pp. 50-51.

le régime totalitaire et son idéo-logique ont un effet⁵⁹⁸ de conformisation des sujets, laquelle tend à être totale (conformisme absolu), et ce indépendamment de la structure pulsionnelle, nous pensons que dans le cas d'Eichmann, dans la mesure où le modèle préexistant – national-socialiste – auquel il se conforme s'avère convergent avec ses désirs, ses fantasmes et ses aspirations pulsionnelles, il n'y a dès lors, dans un sens, plus tout à fait lieu de parler de subordination⁵⁹⁹. De fait, il a pu trouver à satisfaire (illusoirement) ses propres motions pulsionnelles et fantasmes – avant tout narcissiques – dans le cadre du mouvement nazi, lequel lui offrait notamment : avant tout de l'importance, lui procurant une apparente consistance ; l'appartenance à un collectif (au sein duquel il trouvait à « être ») ainsi que l'ordre, auxquels il aspirait ; la pensée totalitaire, sa logique et son ivresse ; la possibilité d'exprimer et de satisfaire sa révolte et son opposition dans le cadre d'une dynamique dans laquelle elles pouvaient pleinement s'inscrire.

S'il y a bien conformisme, chez Eichmann, c'est avant tout, pensons-nous, un conformisme à son image idéalisée ou Moi Idéal. Et s'il y a chez lui, comme nous l'avons vu, un nouage entre cette image fantasmée, d'une part, et la Cause national-socialiste ou l'idéal nazi prôné par l'idéologie, d'autre part, cet idéal était tout autant au service de cette image idéalisée qu'Eichmann était au service de la Cause. Comme le dit Kulcsar : « *E. et le Troisième Reich étaient dans une relation mutuelle de symbiose. (...) Réciproquement, ils s'exploitaient et se complétaient mutuellement* »⁶⁰⁰. La posture d'Eichmann⁶⁰¹ au sein du groupe Sassen en Argentine, notamment, est un bon exemple de son non-conformisme par rapport aux normes de son environnement et de sa fidélité/conformité à son image (idéale).

Là où d'autres se conforment avant tout aveuglément au mouvement, Eichmann se conforme ainsi surtout à l'idéologie et à la « vision du monde » national-socialiste – et, ce faisant, à son image de nazi « idéal » –, et essaie même de s'autonomiser et de se démarquer, bien qu'illusoirement, dans le cadre et au sein même de la masse et du mouvement totalitaire. Bien plutôt que de conformisme, il y a lieu de parler, dans son cas, de fanatisme actif. Fanatisme qui pourrait paraître d'autant plus... conformiste que son engagement total et frénétique dans la participation au projet d'évacuation puis d'extermination des juifs lui permettait de se conformer d'autant mieux à son Moi Idéal et de récupérer ainsi – introprojectivement – une illusion d'autonomie et de toute-puissance [*k+ p- de l'EKP*], tout en évitant de simplement suivre la masse ou de se (laisser) fondre/dissoudre en elle. Mais en cherchant à être le plus « parfait » nazi, il s'agissait véritablement, pour lui, de se distinguer des autres.

Notons enfin qu'en Israël, tous les intervenants qui l'ont rencontré personnellement ont pu d'une façon ou d'une autre constater, derrière un conformisme qui n'était que de façade⁶⁰² et même forcé, que ce soit par les circonstances ou même plus généralement parlant (« *il s'efforce de s'adapter aux formes socialement acceptées, mais le fait*

⁵⁹⁸ Cf. notamment la première section (« La détermination conformante de l'idéo-logique et du mouvement totalitaire ») de la deuxième partie de la troisième « réflexion connexe ».

⁵⁹⁹ Cf. la citation afférente à la note 236.

⁶⁰⁰ I. S. KULCSAR, S. KULCSAR ET L. SZONDI, *Op. cit.*, p. 51.

⁶⁰¹ Nous renvoyons ici le lecteur à la deuxième section (« Les *Entretiens Sassen* : du monologisme au triomphe mégalomane ») de la deuxième partie du chapitre 4.

⁶⁰² I. S. KULCSAR, S. KULCSAR ET L. SZONDI, *Op. cit.*, pp. 33, 43 et 50.

obsessionnellement d'une façon exagérée »⁶⁰³), le côté tout à fait atypique⁶⁰⁴ d'Eichmann, au sens, comme nous l'avons vu, d'un véritable décalage et irréalisme par rapport au monde environnant [*Sch + -*]; il exprime également très nettement en Israël, comme nous le montrons dans le présent chapitre, ses sentiments d'iniquité et de révolte, et manifestera opposition et défi [*P - +*]⁶⁰⁵. Et nous allons voir qu'ici aussi, s'il y a bien une chose à laquelle Eichmann se conforme, c'est d'abord et avant tout à une image idéalisée de lui-même...

Compte tenu de l'ensemble de ces données, y compris du Szondi, il y a donc lieu de récuser l'interprétation qui voudrait faire d'Eichmann un « normopathe »⁶⁰⁶. Tout d'abord, une telle lecture est susceptible de négliger l'effet conformant du mouvement totalitaire, avec l'abandonnement de soi et le désintéressement qu'il appelle – on aurait alors vite fait, suivant pareille négligence, de considérer la (quasi) totalité des nazis (et particulièrement les formations d'élite) comme des « normopathes »... Mais, d'autre part, cette lecture néglige sans conteste complètement les apports de l'historiographie et d'une psychopathologie soucieuse du réel clinique, en édulcorant ce dernier⁶⁰⁷. S'il y avait sans nul doute des « normopathes » parmi les nazis, Eichmann n'était assurément pas l'un d'eux.

Par ailleurs, ceci nous permet également d'insister à nouveau, dans la ligne de nos

⁶⁰³ *Ibidem*, p. 27.

⁶⁰⁴ Nous pouvons penser que les rires qui, lors du procès, fusaient souvent au sein du public du fait de contradictions flagrantes ou de déclarations totalement absurdes d'Eichmann (J. Margolin, *Op. cit.*, p. 261), tout comme le fait qu'Arendt le qualifie de clown et parle de ses clowneries dont on ne rendit jamais compte (H. Arendt, *EJ, Op. cit.*, p. 126), sont un reflet de ces atypismes. De même cette remarque d'Arendt au sujet de sa lecture des plus de 3600 pages de l'interrogatoire de police d'Eichmann : « je ne sais pas combien de fois j'ai ri – ri aux éclats ! (H. Arendt, « What remains ? The language remains » : a conversation with Günter Gaus, dans *The Last Interview and Other Conversations*, London, Melville House, [1964], 2013, p. 27 (texte reprenant un entretien pour la ZDF TV d'octobre 1964 avec le journaliste allemand Günter Gaus) [notre traduction]).

⁶⁰⁵ Le (non-)conformisme étant toujours, comme nous l'avons vu, relatif à des normes externes au sujet et, par là, extra-pulsionnelles, un *k+ p-* et même un *e- hy+* ne se révéleront pas nécessairement des non-conformistes ou des anti-conformistes. En Argentine, par exemple, Eichmann a certainement pu trouver satisfaction à son *e- hy+* au travers notamment de l'écriture tout en se conformant (superficiellement) aux normes de la vie sociale argentine.

⁶⁰⁶ La « normopathie », dans une perspective szondienne, peut être entendue comme une « (dé)formation du profil dit par Szondi 'adapté' (en surface) de l'homme 'du quotidien' ou 'de la rue' (*Alltagsmensch*) », et n'est aucunement un modèle ou un idéal – normopathie et créativité sont même plutôt antinomiques – mais une figure ou plutôt une expression possible de l'image du Moi *Sch - -* (J. Schotte, *Vers l'anthropopsychiatrie : un parcours. Rencontrer, relier, dialoguer, partager*, Paris, Hermann, 2008, p. 205).

Précisons ici et insistons sur le fait que le Szondi n'est nullement un instrument normatif : aucune réaction ni aucun clivage pulsionnel n'est en lui-même ou à lui seul normal ou pathologique (ils sont même, dans un sens, aussi « pathologiques » les uns que les autres). Si les études szondiennes « ethnopsychologiques » et comparatives (cf. p. ex. les publications de Jean Mélon sur ce sujet) ont contribué à établir la chose de manière évidente, la remarque vaut toutefois au sein même de toute population, non seulement du fait qu'un même « tableau pulsionnel » puisse trouver à s'actualiser ou à se maintenir sous une forme socialisée, sublimée ou morbide, mais aussi parce que (à partir) de sa propre affection pulsionnelle, le sujet peut encore faire une création singulière ou un « bricolage » inventif, et ce y compris et jusque dans le symptôme ou la maladie, visant à se réappropriier par là même son propre destin. C'est ainsi que, suivant le principe pathoanalytique szondien, mais d'abord et premièrement freudien (J. Schotte, *Le discours de Budapest. De la Schicksalsanalyse à la pathoanalyse, Les cahiers du Cep*, 3, 1993, p. 5), chaque homme dans son essence est un « animal malade », et « à bien considérer les choses, c'est l'idée de l'homme sain qui est le véritable mythe, non reconnu comme tel, 'parent des mythes nazis' (M. Merleau-Ponty). 'La névrose', disait Freud, 'est privilège humain' » (J. Schotte, *Szondi avec Freud : sur la voie d'une psychiatrie pulsionnelle*. Bruxelles, De Boeck-Wesmael, 1990, p. 32).

⁶⁰⁷ Cf. la première partie de notre première « réflexion connexe » (« Une personne moyenne, tout à fait quelconque et ordinaire »).

précédentes réflexions⁶⁰⁸, sur le fait que la banalité du mal ne peut être réduite ou simplement assimilée à une quelconque pathologie⁶⁰⁹ ou catégorie de sujets, et donc pas non plus à une expression possible de « normopathie ». Si celle-ci peut sans nul doute, sous certaines conditions, rendre un sujet plus enclin à la banalité du mal, elle ne constitue que l'une des diverses « modalités » à travers lesquelles le mal pourra (ou non) se voir banalisé⁶¹⁰.

Le procès : une mise en scène incarnée

« Au début de chaque audience, l'appel impressionnant de l'huissier fait l'effet d'un lever de rideau. Celui qui a conçu un tel auditorium, situé dans la Beth Ha'am (Maison du Peuple) a dû penser à un théâtre, avec son orchestre, ses balcons, son avant-scène, son plateau et ses portes latérales pour l'entrée des acteurs »

(H. Arendt, 1963⁶¹¹)

L'image du citoyen modèle et le costume du bureaucrate

La stratégie de défense d'Eichmann vise à façonner et à soutenir une image de citoyen loyal, fidèle à sa parole, à ses engagements et au serment qu'il a prêté, et donc à sauver son honneur. Pour ce faire, il revêtira – au sens propre comme au figuré – sur la scène, le costume ad hoc : celui du bureaucrate.

Eichmann joue et compose [*h+ s± et hy+*, notamment] un rôle à Jérusalem. Lors de chaque session du procès, il se présente en costume-cravate, avec une pile de dossiers, son stylo, ses feuilles annotées et des feuilles blanches pour prendre des notes. Dans un manuscrit qu'il écrit en Israël, il se présente également comme un gratte-papier et comme quelqu'un qui « ne franchit pas les limites de son domaine de compétence »⁶¹². Il s'efforce de montrer de lui-même l'image d'une personne particulièrement civilisée et même cultivée. Il veut ressembler le plus possible à un homme responsable et respectable, à l'homme d'affaires ou au « bureaucrate prudent » qu'il avait évoqué dans son « allocution finale » en Argentine mais dont, en réalité, il avait très vite cherché à se démarquer.

Il est d'ailleurs intéressant de relever qu'Eichmann s'était fait promettre qu'il serait

⁶⁰⁸ Cf. la deuxième partie de notre deuxième « réflexion connexe » (« Qu'est-ce que penser ? »).

⁶⁰⁹ La banalité du mal, comme l'explique Arendt, n'a « pour origine aucune méchanceté, pathologie ou conviction idéologique particulières chez l'agent », dans le sens où elle n'est réductible à aucun de ces facteurs (H. Arendt, *Pensée et considérations morales*, *Op. cit.*, p. 213).

⁶¹⁰ Aucune configuration pulsionnelle, aucun « tableau pulsionnel », quel qu'il soit, ne pourra d'ailleurs – et fort heureusement – présumer du positionnement et de la liberté d'un sujet sous un régime politique criminel ou qui se caractérise par la contrainte ou le pouvoir qu'il exerce sur les sujets. Et comme le dit Arendt, la liberté, qui est avant tout spontanéité, ce pouvoir qu'a l'homme de commencer quelque chose de neuf à partir de ses propres ressources et qui est la manifestation la plus générale et la plus élémentaire de la liberté humaine, est « quelque chose qui ne peut s'expliquer à partir de réactions à l'environnement et aux événements » (H. Arendt, *OT*, *Op. cit.*, p. 806).

⁶¹¹ H. ARENDT, *EJ*, *Op. cit.*, p. 45.

⁶¹² A. Eichmann, cité par B. Stangneth, *Op. cit.*, p. 522. Le passage est issu du manuscrit *Mein Sein und Tun* (« Ce que je suis, ce que j'ai fait »), écrit par Eichmann après la proclamation de son jugement.

toujours autorisé à se présenter au tribunal en costume-cravate⁶¹³ [*il s'agit aussi d'une façon de séduire (h+ s±), de se faire (bien) voir et d'attirer l'attention (hy+)*]. Qui plus est, bien qu'il se comportât toujours de manière extrêmement obséquieuse vis-à-vis de ses gardiens de prison, il se mit une fois particulièrement en colère sur ses gardiens, précisément lorsqu'ils omirent de lui apporter son costume pour se rendre à l'une des sessions du procès. Il leur reprocha alors avec véhémence de lui faire des promesses s'ils ne pouvaient les tenir⁶¹⁴...

Il se fait donc passer pour un citoyen modèle et intègre, n'ayant plus rien à voir avec son passé national-socialiste, et étant même devenu apolitique⁶¹⁵ ! Plus encore, il essaie de faire croire qu'il aurait, sous le Troisième Reich, cherché à servir la cause sioniste en désirant trouver un territoire pour les juifs⁶¹⁶ ! [(h+) s±]

Tensions et antagonismes dans le plaidoyer d'Eichmann : le dilemme de l'image

Lors de son interrogatoire⁶¹⁷ et à l'occasion de son procès, Eichmann affirme regretter le fait d'avoir malheureusement été lié, sous le Troisième Reich, par son serment de loyauté⁶¹⁸, et avoir, de ce fait, été contraint à participer à l'organisation de transports de victimes vers les camps d'extermination (rappelons qu'en Argentine, il avait pourtant affirmé que sa participation au génocide était le fait d'un choix propre, et que se cacher derrière son allégeance au serment aurait été une excuse bon marché⁶¹⁹...). Confronté à la question de son implication personnelle – et de son prétendu idéalisme – dans ses activités sous le Troisième Reich, Eichmann répondra : « *Je ne faisais qu'exécuter les ordres et m'occuper des affaires juives comme un idéaliste. Uniquement dans la mesure où ma mission était constructive (Madagascar)... Quant aux tâches négatives, je les réalisais non pas en tant qu'idéaliste, mais au contraire, comme un... pessimiste* »⁶²⁰. Il invoque également le fait d'avoir été soumis à une force extérieure (« *la contrainte d'un tiers* »⁶²¹, c'est-à-dire des autorités) qui l'aurait privé de sa liberté et de sa volonté et l'aurait contraint à réaliser ces tâches négatives.

Mais après avoir donné une définition correcte et acceptable de l'impératif catégorique kantien, duquel il se revendiquait, il le déforme (« (...) *je dois et je peux aussi intégrer dans ce concept [l'impératif catégorique] l'obéissance aux autorités, et alors les autorités en*

⁶¹³ Témoignage de Gabriel Bach, Procureur adjoint lors du procès Eichmann et qui fut ensuite juge à la Cour suprême d'Israël (*Adolf Eichmann : The Secret Memoirs* ; réalisation Nissim Mossek et Alan Rosenthal, Israël, Pays-Bas : Biblical Productions, EO Television, 2002).

⁶¹⁴ Témoignage de Gabriel Bach, cf. note précédente. Ce témoignage est également mentionné par Stangneth lors d'une émission radio (*The Eichmann tapes and the comforting myth of the « banality of evil »*, WBUR, National Public Radio of Boston, « On Point » program, 2022).

⁶¹⁵ J. MARGOLIN, *Op. cit.*, p. 278.

⁶¹⁶ D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 367 ; J. von Lang, *Op. cit.*, p. 201.

⁶¹⁷ J. VON LANG, *Op. cit.*, p. 178.

⁶¹⁸ D. CESARANI, *Op. cit.*, pp. 373, 397 et 464.

⁶¹⁹ Cf. la citation afférente à la note 245.

⁶²⁰ J. MARGOLIN, *Op. cit.*, p. 265.

⁶²¹ Voir la session 105 du procès (www.nizkor.org) [notre traduction].

portent la responsabilité [de mes actes]. À mon avis, cela aussi en fait partie »⁶²²) en substituant non seulement les autorités à la loi morale dont parle Kant, mais aussi l'obéissance à la force extérieure contraignante qu'il venait d'évoquer. Ce qui lui permet d'en arriver à dire : « Et donc, j'ai simplement mis ma vie, autant que je pouvais, au service – je dirais ainsi – de cette exigence kantienne »⁶²³... C'est ainsi qu'il précise qu'il entend, sous le terme « idéalisme », la fidélité au nationalisme et au serment⁶²⁴...

Il exprime que son obéissance constituait pour lui une vertu suprême⁶²⁵ et il met en avant le respect de son allégeance et de la promesse qu'il avait faite en prêtant serment au *Führer* et à sa patrie, mais aussi à la SS, se montrant – lors de l'interrogatoire ou lors du procès – systématiquement revêche ou mordant vis-à-vis de tous ceux qui, parmi les nazis, dès la fin de la guerre et dans les procès d'après-guerre, ont menti, se sont défaussés sur d'autres⁶²⁶ (lui, en particulier) ou ont trahi leur serment⁶²⁷.

Faire valoir l'image du parfait citoyen, fidèle à la loi de son pays, lui permet ainsi, non sans contorsions, d'assumer publiquement ses activités – mais non leurs conséquences – sous le Troisième *Reich* sans pour autant remettre en cause son adhésion au nazisme et son image du parfait nazi, qu'il dissimule.

Notons qu'après une déclaration dans laquelle il affirma avoir appris qu'il ne faut jamais prêter serment – sauf à devoir un jour, dit-il, payer le prix de sa fidélité à celui-ci –, et après avoir signifié qu'il refuserait donc de le faire à nouveau, il décida, le 20 juin 1961, de prêter à nouveau serment, de son plein gré et sans hésiter, pour témoigner pour sa défense⁶²⁸... Il refusa de le faire sur la Bible, et choisit de le faire sur son propre « dieu », fidèle à sa *Gottgläubigkeit*, laquelle est un reflet, comme nous l'avons vu⁶²⁹, de son attachement à l'idéologie national-socialiste.

C'est ainsi que les antagonismes qui transparaissent au travers du plaidoyer d'Eichmann, et qu'il cherche malgré tout à faire converger, reflètent son dilemme entre, d'une part, sa volonté de masquer ses véritables responsabilités dans l'entreprise génocidaire en avançant qu'il aurait des regrets mais n'était qu'un malheureux citoyen lié et contraint par son serment et, d'autre part, son aspiration à se conformer à l'image idéalisée de lui-même, celle d'un « idéaliste », homme de « vertu », d'honneur et de devoir et, dès lors, fidèle à son serment.

⁶²² *Ibidem*. Relevons ici la très nette résonance avec la substitution de l'Idéal du Moi par un objet et l'obéissance à la nouvelle autorité dont parle Freud.

⁶²³ *Ibidem*.

⁶²⁴ J. MARGOLIN, *Op. cit.*, p. 284.

⁶²⁵ D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 464.

⁶²⁶ Un élément relevé par beaucoup parmi ceux qui ont couvert le procès est qu'Eichmann ne dénonce jamais ni ne remet la faute nommément sur un autre que lui, hormis lorsque ce dernier a lui-même « balancé » Eichmann ou lui a fait du tort ; il sera par ailleurs très reconnaissant envers tous ceux qui ont joué pour lui un rôle important ou lui ont apporté de l'aide durant ou après sa carrière.

⁶²⁷ En Argentine, dans des notes en marge de nombre de ses livres, il traitait ceux qui n'avaient pas respecté leur serment de lâches, de traîtres, ou encore de salauds, de scélérats, d'ânes, de pores, de cochons, de canailles, de crapules, de saloperies ou de fumiers... ! (Cf., entre autres, D. Cesarani, *Op. cit.*, pp. 278 et 458).

⁶²⁸ Précisons qu'il lui fut explicité qu'il avait le choix de témoigner « sous serment ou non ».

⁶²⁹ Cf. la fin du chapitre 2. Nous reviendrons également sur cette question dans ce dernier chapitre (Cf. la partie « L'Autre et soi vidés d'eux-mêmes : un désintéressement intéressé »).

Au final, Eichmann n'exprimera en Israël aucun regret personnel⁶³⁰ mais plutôt le sentiment d'être victime d'une erreur de jugement et d'une injustice, comme en témoigne sa déclaration finale après le prononcé de son jugement. Dans cette déclaration, il affirme être victime de sa loyauté et de son obéissance qui est, dit-il, une vertu. Il prétend que les dirigeants nazis ont abusé de sa vertu et qu'il doit payer pour les autres...⁶³¹

De l'auto-tromperie... au « fictionnement » de soi...

Comme nous l'avons vu, arguant à foison qu'il était obligé d'obéir aux ordres et qu'il n'aurait été qu'un rouage anonyme dans un mécanisme compliqué, Eichmann a essayé « *de se cacher et de se déguiser devant la justice* »⁶³² [*s± et hy+ notamment*].

Mais de façon générale en Israël, avec son ton emphatique de pathos moralisant, sa grandiloquence au sujet de l'honneur et du devoir et son prétendu amour de la vérité, « *dans sa propre réalité intérieure, il a voulu tromper sa propre conscience* »⁶³³, notamment en se cachant derrière des stéréotypes et généralités dans son discours : « *il a réellement cherché à persuader le tribunal, son peuple et lui-même qu'il était, au fond, un homme bien, irréprochable, un officier de police modèle* »⁶³⁴.

Mais il y a une dimension que nous n'avons jusqu'ici délibérément qu'entrouverte – et ce, précisément, parce qu'elle est essentielle, et qu'elle mérite d'être traitée pour elle-même : si Eichmann a trompé sa propre conscience, son auto-persuasion quant au fait qu'il aurait été un homme bien et irréprochable prenait d'autant plus de force que c'est d'un véritable « fictionnement » de soi dont il est question. C'est ce que nous allons voir maintenant...

Une « personnalité » à défaut d'un ancrage subjectif : Eichmann et ses masques

Si Eichmann n'a pas baissé les armes et s'il manie toujours en Israël celles qu'il connaît depuis très longtemps – son stylo et l'écriture –, il n'a pas non plus renoncé à son image. Aussi, lorsque nous parlons de sa mise en scène et de son jeu, de sa façon de faire valoir son personnage de citoyen modèle et de bureaucrate [*hy+*], y compris à travers la dimension scopique, c'est également la fonction *k+* – conjointe au *p-* – qui est à l'œuvre et c'est aussi de celle-ci dont il est question. Et dans le cas, par exemple, de ses poses obséquieuses, de la manipulation ou de la séduction, de la totale coopération et même de l'obéissance, c'est aussi dans le cadre d'enjeux identificatoires, d'image propre et d'idéalisation de soi qui dépassent et subsument son *s±* qu'Eichmann mobilise celui-ci dans la bipolarité qui le

⁶³⁰ Nous avons déjà commenté ce qu'il en est de la pseudo-reconnaissance partielle de culpabilité qu'Eichmann exprima dans la déclaration qu'il fit au début de l'interrogatoire de police (Cf. note 331 et notre commentaire afférent dans le texte). Qui plus est, ses propos lors du procès ne feront que confirmer qu'il n'y avait dans cette déclaration aucun aveu authentique de culpabilité (D. Cesarani, *Op. cit.*, p. 362). Dans les seuls moments où il exprime porter une responsabilité ou être coupable d'avoir participé aux déportations, il ajoute toujours qu'il devait exécuter les ordres et y obéir, et ses paroles s'avèrent définitivement creuses.

⁶³¹ H. ARENDT, *EJ*, *Op. cit.*, p. 432.

⁶³² I. S. KULCSAR, S. KULCSAR ET L. SZONDI, *Op. cit.*, p. 33.

⁶³³ *Ibidem*.

⁶³⁴ J. MARGOLIN, *Op. cit.*, pp. 290-291.

compose. De même, son « idéalisme » et son idéalisation de soi participent, symétriquement, de son déguisement, de son camouflage et de son travestissement, de son masque et de sa mascarade [où interviennent les vecteurs *S* et *P*], de par son masquage et son semblant propres [*Sch*] : Eichmann est lui-même pris dans l'illusion de sa propre image.

Aussi, compte tenu de la prépondérance de son Moi Idéal dans sa dynamique psychique et du culte qu'il voue à sa propre image, il n'est pas étonnant qu'il accorde, comme nous l'avons vu, une telle importance à l'image qu'il montre de lui-même et qu'il soit si sensible au regard que porte sur lui la société qui l'entoure, à sa réputation et à son image publique [*hy+*]. Sa focalisation sur l'obtention d'un grade supérieur – pure apparence – et ses lamentations insistantes et incessantes sur le fait que ce n'était pas de sa faute s'il n'avait pas obtenu d'autre promotion⁶³⁵ renvoient sans doute également à cette préoccupation pour l'image qu'il donne à voir, à son aspiration à être reconnu et à sa recherche de validation, dans et par le social, qui lui tient lieu de miroir, de son « honorabilité » et de sa conformité à sa propre image idéale qu'il admire.

Que ce soit au travers de sa participation au projet nazi, ou par la prestation [*hy+*] et l'appropriation [*k+*] du rôle/personnage de « bureaucrate prudent » (comme il disait en Argentine) ajusté à son public mais surtout et avant tout conforme à son image magnifiée et fantasmée, Eichmann n'a jamais renoncé au contrôle, à la maîtrise, à la propriété de son image et à la revendication de son nom. Il interprète, joue et représente d'autant mieux son personnage qu'il s'(auto-)convainc qu'il correspond véritablement à ce Moi Idéal auquel il s'identifie imaginairement et dont il cherche à refléter l'image à travers celle du citoyen exemplaire et du parfait bureaucrate dont il endosse le rôle. Il donne d'autant mieux le change et incarne d'autant mieux son rôle qu'il s'identifie et se vit littéralement comme ce personnage qu'il invente. Il colle à celui-ci. Mieux : il l'a dans la peau.

Rappelons ici que, suivant la proposition de verbes que Mélon attribue aux différentes positions vectorielles dans une tentative d'en signifier le mouvement de la pulsion et dans un effort de désubstantiver celle-ci⁶³⁶, si le clivage *S*+ ± peut être rapproché du verbe « draguer » et *Sch* ± – de « déréaliser », *Sch* + – renvoie à « halluciner ».

Ce que le Szondi d'Eichmann nous a révélé, de manière assez criante, quant aux enjeux identificatoires et aux rapports à sa propre image (vecteur du Moi plutôt fragile en *VGP* et Moi autistique massivement présent en *EKP*) nous avait procuré de fameux indices d'une problématique relative aux identifications, au Moi, et donc à la question (existentielle) de son être. De tels soupçons se sont vus confirmés au travers de l'attention portée à son parcours et de ce que nous avons pu développer jusqu'ici au sujet de sa dynamique pulsionnelle propre au registre moïque.

L'arrière-plan du protocole d'Eichmann renvoie bien, selon nous, à la psychose. En raison d'un défaut d'inscription symbolique et d'un défaut d'identification symbolique, identification de signifiant⁶³⁷, il « fictionnalise » son existence au travers d'identifications

⁶³⁵ H. ARENDT, *EJ, Op. cit.*, pp. 93, 118 et 494-495.

⁶³⁶ P. LEKEUCHE, ET J. MÉLON, *Dialectique des pulsions* (3^{ème} édition revue), Bruxelles, De Boeck-Wesmael, 1990, p. 72.

⁶³⁷ J. LACAN, *L'identification : Séminaire 1961-1962*, leçon du 22 novembre 1961, publication hors commerce de

imaginaires, « palliatives », et ce afin de faire tenir sa réalité psychique et le monde, afin de soutenir le réel. De fait, « *il n'existe pas : Eichmann existe seulement à travers les autres* »⁶³⁸ et à travers le regard qu'ils portent sur lui. C'est ainsi qu'en Israël il emprunte une « personnalité »⁶³⁹ (*persona*⁶⁴⁰ = masque de théâtre ou d'acteur) : il se donne une image, qui est en fait le masque... d'une faille symbolique et subjective. Faille qui ouvre sur un vide intérieur dont il cherche à combler le manque et qu'il cherche à recouvrir à travers l'identification à des images. Nous avons largement vu et commenté la place prise et le rôle joué par le Moi Idéal et les identifications imaginaires d'Eichmann. Et comme l'indique Lacan, le psychotique montre l'importance « *de la fonction, non pas de l'idéal du moi, mais du moi idéal comme place (...) où viennent se former les identifications proprement moiïques* »⁶⁴¹. Mais si, chez Eichmann, les identifications s'établissent essentiellement sur un mode imaginaire ou spéculaire – notamment en appui sur des figures ou des personnes qu'il s'agit d'imiter ou de copier, sur lesquelles il s'agit de se calquer ou de se modeler – peut-être pourrions-nous trouver, dans son parcours, certains éléments qui peuvent faire écho à ces considérations. De fait, si à Jérusalem Eichmann se glisse littéralement dans le costume

l'Association lacanienne internationale, 2009, p. 24.

⁶³⁸ H. MULISCH, *El juicio a Eichmann : Causa Penal 40/61*, Barcelona, Ariel, 2014, p. 107 [notre traduction. Nous traduisons désormais les passages cités].

⁶³⁹ Voici ce que dit Freud, dans un échange épistolaire avec Karl Abraham, à propos du terme de « personnalité » : « *“Personnalité”, de la même manière que le concept de Moi de votre chef, est une expression peu déterminée, qui appartient à la psychologie des surfaces, et qui, pour la compréhension des processus réels, pour la métapsychologie donc, ne fournit rien de particulier. Simplement, on est porté à croire qu'en l'utilisant, on a dit quelque chose qui a un contenu* » (S. Freud, *Sigmund Freud / Karl Abraham – Correspondance 1907-1926*, Paris, Gallimard, [1907], 1969, p. 20). Bien qu'il mentionne le mythe de l'unité de la personnalité et qu'il se montre critique au sujet de la conception propre à l'acception première du terme – entendu comme « caractère » –, avec ce qu'elle implique de statique, Lacan emploie bien le terme, mais dans un sens qui dépasse cette acception première (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III : Les Psychoses*, leçon du 16 novembre 1955, Paris, Seuil, 1981, p. 16 ; J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V : Les formations de l'inconscient*, leçon du 25 juin 1958, Paris, Seuil, 1998, pp. 474-475). Il est à noter, toutefois, qu'aussi bien Freud que Lacan font l'économie d'une théorie de la « personnalité ».

Précisons, enfin, que nous employons ici à dessein le terme de « personnalité » afin de désigner, dans son acception première, l'image qu'Eichmann cherche à se donner, tout autant qu'à donner à voir, et qui se caractérise par un côté inévitablement figé et statique, caricatural et « caractérologique ».

⁶⁴⁰ Le mot « personne » vient de « *persona* », en latin, qui signifie masque de théâtre ou d'acteur, c'est-à-dire ce qui à la fois montre et dissimule, ayant ainsi à l'origine un autre sens que celui qui nous est aujourd'hui familier. Voici ce qu'en dit Arendt, lors d'un discours donné à Copenhague en 1975 à l'occasion de la remise du prix Sonning : « *Persona, en l'espèce, désignait à l'origine le masque qui couvrait le visage individuel, 'personnel', de l'acteur, et indiquait au spectateur son rôle et sa fonction dans la pièce. Mais dans ce masque, dont la pièce commandait le dessin, était ménagée à l'endroit de la bouche une large ouverture au travers de laquelle la voix individuelle et non déguisée de l'acteur pouvait résonner. C'est à cette résonance que le mot persona fait à l'origine référence ; per-sonare, 'résonner à travers', est le verbe dont persona, le masque, est le substantif. (...) Le masque romain illustre très précisément la manière dont nous apparaissions dans la société (...) Autrement dit, la vertu de la notion de persona pour mon propos tient au fait que les masques ou les rôles que le monde nous assigne, qu'il nous faut accepter et dont nous devons même faire l'apprentissage si nous voulons un tant soit peu participer au jeu du monde, sont interchangeables. (...) C'est en ce sens que je puis me résoudre à apparaître ici comme une figure publique, pour les besoins d'un événement à caractère public. Cela signifie qu'après l'événement pour lequel ce masque a été conçu (...) les choses rentreront dans l'ordre. (...) je serai libre non seulement de procéder à l'échange des rôles et des masques que peut offrir le grand jeu du monde, mais aussi de le traverser dans la nudité de mon 'ipséité' identifiable, je l'espère, mais indéfinissable, sans succomber à cette grande tentation de la reconnaissance qui, quelque forme qu'elle assume, ne peut que nous reconnaître quia talis aut talis, c'est-à-dire comme quelque chose que fondamentalement nous ne sommes pas* » (H. Arendt, *Le grand jeu du monde, Esprit*, 67-68 (7/8), 1982, p. 28).

⁶⁴¹ J. LACAN, *L'identification : Séminaire 1961-1962*, leçon du 2 mai 1962, publication hors commerce de l'Association lacanienne internationale, 2009, p. 275.

du bureaucrate⁶⁴², il a auparavant incarné d'autres rôles et emprunté d'autres images.

Relevons tout d'abord à nouveau qu'il vénérât, voire adorait son père, l'autorité absolue à ses yeux, mais qu'il n'avait aucun espoir de parvenir à s'identifier à l'idéal de cette figure paternelle qui était pour lui inaccessible⁶⁴³ et par rapport à laquelle il ne se sentait pas à la hauteur. Bolek, *Gauleiter* de Linz et ami de la famille, était aussi une figure idéalisée par Eichmann, et c'est précisément lui qui l'orienta de manière décisive vers le Parti national-socialiste. Par la suite, Eichmann admira Leopold von Mildenstein, un de ses premiers supérieurs au sein du *SD*⁶⁴⁴ ; Mildenstein parlait parfaitement l'hébreu et le yiddish, et était un auteur qui avait écrit un texte ayant connu un vif succès⁶⁴⁵. Or, nous savons qu'Eichmann s'était donné, durant la guerre, le rôle et l'apparence du parfait hébraïste⁶⁴⁶ ; et nous avons également vu qu'il rêvait de devenir un écrivain reconnu et avait d'ailleurs écrit un ouvrage durant la guerre. Eichmann vénérât aussi Himmler⁶⁴⁷ et vouait à Heinrich Müller⁶⁴⁸, chef de la *Gestapo* et tout un temps son supérieur direct, une vénération sans borne. Il manifeste ainsi un besoin et une recherche de modèle identificatoire : il « *montra toujours un certain attachement aux figures paternelles. De manière répétée, de telles figures d'autorité masculines intervinrent dans sa vie pour lui faire emprunter à chaque fois une direction particulière : son père, Mildenstein, Heydrich, Müller* »⁶⁴⁹.

Mais chez celui qui, dès son enfance, allait se promener avec les soldats, s'intéressait aux récits bibliques de guerre et de batailles, était attiré par l'apparence des nazis et admirait leurs activités « héroïques », rêvait ensuite de devenir combattant et s'identifiait, en Argentine, à un « combattant fanatique », nous pouvons aussi relever l'identification à des images ou figures de combattants ou de héros, voire de guerriers. Dans le cadre de son examen psychologique en Israël, au test du dessin d'une personne⁶⁵⁰, il dessina d'ailleurs spontanément un guerrier indien...

Jusqu'au courant 1937 au plus tard, le rôle qu'il s'appropriait pendant quelque temps est celui qui est associé à l'image-cliché du pouvoir anonyme et redouté dans un long manteau de cuir noir (alors caractéristique du *SD* et de la *Gestapo*). Il considérait à cette époque le fait de se voir mentionner son nom comme un affront inadmissible et se faisait appeler par son titre de service : « *Herr Kommissar* »⁶⁵¹ ! À partir de l'année 1937, Eichmann « *devint* –

⁶⁴² Si Eichmann endosse en Israël le rôle du bureaucrate, est-ce à dire qu'il a renoncé à son idéologie nazie ? Rien de probant ne va dans ce sens, et nombre d'éléments que nous évoquons dans ce chapitre nous permettent au contraire de penser qu'il n'en est rien.

En assumant et en vivant littéralement son personnage de citoyen modèle [*k+ p-*], il assume également ses actes criminels – bien qu'il en refuse la responsabilité – et ne les désavoue jamais. Ses paroles qui qualifient l'extermination des juifs de crime monstrueux ou de crime le plus capital de l'histoire de l'humanité sonnent tout à fait creux, lorsqu'elles n'ont pas été exprimées suite à l'exigence, de la part du Président de la Cour, qu'il cite les faits (Cf. « *Götzen* », p. 12 : <http://www.schoah.org/shoah/eichmann/goetzen.htm>).

⁶⁴³ I. S. KULCSAR, S. KULCSAR ET L. SZONDI, *Op. cit.*, pp. 35 et 40.

⁶⁴⁴ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 55.

⁶⁴⁵ *Ibidem*, p. 293.

⁶⁴⁶ Cf. le chapitre 1 et, notamment, le paragraphe afférent à la note 92.

⁶⁴⁷ *Ibidem*, p. 424.

⁶⁴⁸ *Ibidem*, p. 469.

⁶⁴⁹ D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 28. Nous pouvons encore ajouter l'admiration d'Eichmann pour Willem Sassen et pour Eberhard Fritsch, en lien avec ses qualités d'écrivain pour le premier, et probablement au titre de ses qualités d'éditeur pour le second (B. Stangneth, *Op. cit.*, pp. 231, 355 et 543).

⁶⁵⁰ I. S. KULCSAR, S. KULCSAR ET L. SZONDI, *Op. cit.*, p. 24.

⁶⁵¹ B. STANGNETH, *Op. cit.*, pp. 29 et 117.

notamment parce qu'il le voulait – un symbole de la politique juive des nazis aussi bien dans la perception qu'en avaient les autres [hy+ notamment] que dans son propre comportement [S, P et Sch] et, manifestement, dans l'idée qu'il se faisait de lui-même [k+] »⁶⁵².

Il y a lieu de s'aviser du fait qu'au travers de la compensation imaginaire de sa fragilité identificatoire, compensation qui le fait exister, Eichmann s'avère particulièrement doué pour exploiter l'effet de semblant⁶⁵³ propre au discours, ce dernier étant entendu⁶⁵⁴ comme ce qui, en raison de l'existence du signifiant et du langage, fonde, supporte, détermine et constitue le lien social.

En outre, l'écriture « autobiographique » – que nous allons aborder – lui permet de se donner l'illusion qu'il existe... comme personnage qu'il se raconte avant tout à lui-même⁶⁵⁵. Ce qui fait plutôt d'Eichmann un spécialiste... de l'« autofiction ». Il n'a pas renoncé au symbole associé à son nom, ou plutôt à son nom comme symbole, au statut même de symbole : s'il veut réhabiliter son nom aux yeux des juifs (!) et surtout du monde, il espère et imagine aussi se voir nommé comme symbole inscrit dans l'Histoire du monde⁶⁵⁶... à défaut d'avoir pu être l'auteur de sa propre vie, d'avoir pu l'écrire en sa personne propre.

En définitive, celui qui, suite au procès de Nuremberg, fut dénommé le « fantôme de Nuremberg »⁶⁵⁷, n'était, tout compte fait, pas beaucoup plus consistant à Jérusalem...

2. *Eichmann l'« auteur » ou la réécriture logorrhéique de soi*

En Israël, Eichmann s'avère un véritable « *graphomane obsessionnel : entre son arrivée en Israël le 22 mai 1960 et son exécution le 31 mai 1962, il rédige plus de 8 000 pages* »⁶⁵⁸. Dès son arrivée, en mai 1960, il commença à rédiger « *Meine Memoiren* » (« Mes Mémoires »), texte « autobiographique » de 128 pages dont il achèvera l'écriture à la mi-juin 1960. Il relit, annote et apporte des corrections aux 3564 pages de retranscription de l'interrogatoire de police, pages qu'il paraphe une à une. C'est d'une écriture logorrhéique qu'il rédige également des rapports, des réflexions, des notes et commentaires divers et variés, des lettres, ainsi que d'autres textes, parfois pour la presse, mais tous destinés à sa

⁶⁵² *Ibidem*, p. 117.

⁶⁵³ « *Tout ce qui est discours ne peut que se donner pour semblant, et rien ne s'y édifie qui ne soit à base de ce qui s'appelle le signifiant. Dans la lumière où je vous le produis aujourd'hui, le signifiant est identique au statut comme tel du semblant* » (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII : D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 15)

⁶⁵⁴ J. LACAN, *Lacan in Italia – 1953-1978 – En Italie Lacan*, Du discours psychanalytique, La Salamandra, 1978, p. 37 (conférence donnée par Lacan le 12 mai 1972 à l'université de Milan). Voir également, en ce qui concerne le discours chez Lacan, le séminaire XX (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX : Encore*, Paris, Seuil, 1975), et notamment les leçons du 19 décembre 1972, du 13 février et du 13 mars 1973.

⁶⁵⁵ Que ce soit à Jérusalem ou même en Argentine, ses textes reflètent bien l'automystification et son auto-conviction de détenir la vérité : voir notamment les citations afférentes aux notes 279 (Argentine) et 559 (Jérusalem).

⁶⁵⁶ L'inspecteur de police Less avait lui-même perçu qu'Eichmann voulait entrer dans l'Histoire du monde (J. von Lang, *Op. cit.*, p. 26).

⁶⁵⁷ L'appellation est de Moshe Pearlman (1911-1986), écrivain juif israélien (B. Stangneth, *Op. cit.*, p. 116).

⁶⁵⁸ F. THÉOFILAKIS, *Adolf Eichmann à Jérusalem ou le procès (...)*, *Op. cit.*, p. 71.

défense ou à la promotion de son image, et essentiellement « autobiographiques ».

Une fois le procès commencé, il écrira un témoignage relatif à sa fuite (« *Ma fuite : rapport depuis ma cellule à Jérusalem* »). Durant son procès, il prenait des notes personnelles pendant et après les audiences, notamment des commentaires sur les dépositions, les déclarations et les travaux cités (ou omis) par l'accusation. Il préparait aussi les sessions en écrivant au sein de sa cellule.

Après la fin des dernières plaidoiries du procès (14 août 1961), suite auxquelles la cour se retira pour délibérer, Eichmann rédige également une seconde version de ses « Mémoires », un texte de 1206 pages écrit en vue d'une publication, qu'il intitule « *Götzen* » (« Idoles » ou « Faux dieux »), et dont il aurait terminé la rédaction dès la première moitié de septembre.

Bien qu'il se sentît désabusé au moment où fut prononcé le verdict qui le condamnait à mort, il ne cessera d'écrire. Il rédigera encore divers manuscrits et lettres, et ce jusqu'au moment où on l'emmènera à la potence.

3. « Faux dieux »... ou faux-semblants : « *Götzen* »

« Le titre qui me vient à l'esprit est 'Idoles'. J'ai aussi pensé à 'Gnothi seauton'. En tout cas, je ne souhaite pas qu'un autre titre soit donné au livre sans m'avoir consulté au préalable. Je propose donc ces deux titres au choix. (...) La couverture et la jaquette doivent être d'une seule couleur, gris perle ou gris tourterelle, avec une écriture claire et bien tracée. Il est clair que je ne souhaite pas de pseudonyme, car cela n'est pas dans la nature des choses »

1. Eichmann, 1961⁶⁵⁹)

Pratiquement dès son arrivée en Israël, Eichmann a prétendu désirer témoigner pour la postérité à travers l'écriture d'un livre qui viserait à mettre en garde, à responsabiliser et à préserver les générations futures et la jeunesse allemande des erreurs du passé, mais aussi à leur servir d'exemple⁶⁶⁰. On retrouve ici à nouveau ce désir obsessionnel d'écrire un livre, projet auquel il n'a renoncé à aucun moment, mais dont la véritable ambition serait plutôt d'imposer sa vérité, et le véritable fantasme sous-jacent d'inscrire son nom dans l'Histoire, non plus comme celui de maître d'œuvre de la « Solution finale » comme d'un exploit, mais comme celui d'un exemple⁶⁶¹, d'une victime expiatoire et d'un « idéaliste » mort en « martyr »...

Ainsi, « *même dans sa cellule, Eichmann a poursuivi ses tentatives de justification, qui ont finalement abouti à l'écriture de 'Götzen' : un document du national-socialiste fanatique qui n'a jamais renoncé à ses 'dieux'* »⁶⁶². En effet, conforme à lui-même, qui « *transforme inlassablement sa version de l'histoire selon l'interlocuteur auquel il s'adresse* »⁶⁶³, le long texte d'Eichmann, *Götzen*, écrit en Israël, « *avec son hymne à la philosophie et aux valeurs*

⁶⁵⁹ Passage issu de « *Götzen* », p. 8 (<http://www.schoah.org/shoah/eichmann/goetzen.htm>).

⁶⁶⁰ J. MARGOLIN, *Op. cit.*, p. 274.

⁶⁶¹ Nous renvoyons ici à la fin du point « De l'épisode d'euphorie ou 'bloc d'irréalité' à l'extraordinaire démesure de l'exaltation », au sein du chapitre 4.

⁶⁶² I. WOJAK, *Eichmanns Memoiren und die « Banalität » des Bösen*, *Op. cit.*, 2002, p. 23.

⁶⁶³ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 341.

morales, aux idéaux du droit international et au désir de paix, à la perte des illusions et à un prétendu changement d'opinions »⁶⁶⁴, n'est rien d'autre qu'une tentative d'enfumage qui vise à séduire ou à éblouir les facultés de penser et de juger, à travers la flatterie, la manipulation et la tromperie. Dans *Götzen*, il cherche, tout comme lors de son procès, à se présenter comme spécialiste de l'émigration et à prendre personnellement ses distances avec le projet de déportation vers les camps, afin de minorer ainsi sa propre responsabilité. Ce texte est une tentative d'auto-justification et de minimisation de son rôle dans la politique et les crimes nazis. Il traduit son rejet de responsabilité ainsi que son refus de toute culpabilité. Eichmann s'y auto-apitoie sur son sort et exprime, par exemple, qu'il n'a pas eu de chance, étant « tombé » sur un mauvais gouvernement : « *Lorsque les dirigeants d'un État sont bons, les subordonnés ont de la chance. Pour ma part, je n'ai pas eu de chance, parce que le chef de l'État de l'époque a donné l'ordre d'exterminer les Juifs* »⁶⁶⁵.

4. *Du monologisme à la « ventriloquie autistique »⁶⁶⁶ ou du discours sans autre à une langue sans sujet : la langue morte eichmanienne*

Nous avons déjà évoqué la particularité qui caractérise le langage et le style d'expression orale d'Eichmann⁶⁶⁷. Ceux-ci s'avèrent, indéniablement, d'une extrême singularité, laquelle se manifestera d'une manière particulièrement frappante lors de son procès.

Si nous avons toutes les raisons de penser que cet idiolecte existait déjà depuis bien longtemps, nous disposons, au demeurant, grâce aux bandes magnétiques et aux transcriptions des *Entretiens Sassen* (pour lesquelles Sassen employait des dactylographes auxquels il transmettait des instructions rédactionnelles), d'un témoignage attestant du fait qu'une telle singularité n'était pas feinte⁶⁶⁸ par Eichmann en Israël. Ainsi, comme le dit Wojak : « *Tout comme les juges du procès de Jérusalem plus tard, Eichmann amenait son interlocuteur au désespoir avec des phrases longues et enchevêtrées, si bien que Sassen a ajouté une remarque rédactionnelle avec l'indication que les 'phrases boiteuses' devaient être raccourcies lors de l'édition du livre, sans en altérer le sens* »⁶⁶⁹. Au caractère boiteux des phrases, s'ajoutaient également des mots ou expressions créées de toutes pièces⁶⁷⁰.

Lors de son procès, Eichmann se lançait dans des phrases à rallonge interminables, avec des clauses mal liées entre elles, au point que les traducteurs et même les juges n'étaient

⁶⁶⁴ *Ibidem*, p. 525.

⁶⁶⁵ D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 359. Ce passage est issu du texte « *Götzen* », écrit par Eichmann en Israël, p. 548 (<http://www.schoah.org/shoah/eichmann/goetzen.htm>).

⁶⁶⁶ Nous « empruntons » ici l'expression de « ventriloquie autistique » à Shoshana Felman, qui l'emploie afin de parler du jargon technocratique d'Eichmann tout au long de son procès (S. Felman, *Théâtres de justice : Hannah Arendt à Jérusalem, Les Temps Modernes*, 615-616, 2001, p. 30).

⁶⁶⁷ Cf. la deuxième section de la troisième partie de notre deuxième « réflexion connexe » (« La fermeture au point de vue et à la présence de l'autre : la protection contre l'altérité ») ainsi que la note 419.

⁶⁶⁸ Même s'il est également probable qu'Eichmann en ait rajouté dans ses descriptions et circonvolutions sur les détails de la hiérarchie et les labyrinthes de l'administration afin de faire perdre de vue son propre rôle et sa propre responsabilité en donnant l'impression qu'il n'était qu'un petit rouage dans une machinerie d'une extraordinaire complexité.

⁶⁶⁹ I. WOJAK, *Eichmanns Memoiren : ein kritischer Essay, Op. cit.*, 2001, p. 50 [notre traduction].

⁶⁷⁰ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 446.

plus capables de le suivre ni de le comprendre⁶⁷¹. Le juge Moshe Landau l'interpella à de multiples reprises afin qu'il s'exprime plus clairement et moins rapidement et, après une phrase de 250 mots (vingt-six lignes dans la transcription du procès), il dit à Eichmann : « *Je voudrais dire à l'accusé que le style est une affaire personnelle ; mais si vous voulez que nous vous comprenions, et je parle au nom de mes juges, vous devriez utiliser des phrases plus courtes. Nous savons qu'en allemand le prédicat verbal vient à la fin de la phrase, mais vous mettez trop de temps à arriver au prédicat* »⁶⁷². Malgré cela, l'avocat d'Eichmann dut encore lui-même le rappeler à l'ordre à plusieurs reprises. Mulisch, qui parle de torrent interminable de mots, commente : « *Ce qu'il aimerait vraiment, c'est résumer l'histoire du monde depuis 1933 en une seule phrase. Et ce qui est exceptionnel dans tout cela, c'est que lui-même ne semble pas avoir de difficulté à suivre le fil que nous autres avons depuis longtemps perdu. Il ne doute jamais, il ne s'embrouille jamais* »⁶⁷³. Kulcsar et Less rapportent⁶⁷⁴ aussi que le style oratoire d'Eichmann, lors de leurs rencontres, se distinguait par ses phrases démesurément longues, artificielles, difficiles à déchiffrer et à démêler ; et Kulcsar précise que ces phrases comportaient des termes techniques fréquemment employés dans un mauvais sens ou au mauvais endroit, ainsi que de fréquentes expressions obsolètes. Évoquant notamment ses expressions de langage, confusions de mot ou autres absurdités langagières, Arendt parle, quant à elle, de « *la lutte héroïque d'Eichmann avec la langue allemande, dont il sort toujours vaincu* »⁶⁷⁵.

Notons que son écriture aussi était très particulière, idiosyncratique, et sa calligraphie illisible, au point qu'en lisant ses textes « *on est surtout confronté aux formulations et aux réflexions au moins tout aussi singulières d'un homme qui ne montre aucun sens particulier du langage ou de l'emploi des mots* »⁶⁷⁶.

Un tel rapport aux signifiants et au langage – a fortiori autant d'années après la fin de la guerre – a pour le moins de quoi interpeller, notamment en ce qui concerne la question du rapport d'Eichmann au désir et au manque et, dès lors, à sa position subjective. Le langage technocratique, bureaucratique ou administratif⁶⁷⁷ (*Amtssprache*) qu'il emprunte – qui prévalait au sein des Offices centraux pour l'émigration dans lesquels il avait travaillé –, tout comme celui de l'idéologie et de la « vision du monde » national-socialiste, qu'il emploiera encore en Argentine, lui sont étrangers. Mais c'est bien parce qu'il est étranger à sa propre langue. Ou plutôt parce qu'il n'a pas de langue propre. Parce qu'il est étranger à lui-même. Usant dès lors de « langues » d'emprunt, qui ne sont pas vivantes⁶⁷⁸, et qu'il ne trouve pas plus à habiter que la sienne qui fait défaut, il se donne l'illusion qu'il parle, ne s'exprimant en réalité pas plus qu'une marionnette ou un pantin.

5. Le rapport de Kulcsar : conflictualité et angoisse existentielle

⁶⁷¹ D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 348.

⁶⁷² H. MULISCH, *Op. cit.*, p. 102.

⁶⁷³ *Ibidem*.

⁶⁷⁴ I. S. KULCSAR, S. KULCSAR ET L. SZONDI, *Op. cit.*, p. 28 ; J. von Lang, *Op. cit.*, p. 10.

⁶⁷⁵ H. ARENDT, *EJ, Op. cit.*, p. 116.

⁶⁷⁶ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 298.

⁶⁷⁷ Cf. la dernière section de la troisième partie de notre deuxième « réflexion connexe » (« Mise à distance et protection contre la réalité : les clichés, les euphémismes et le langage bureaucratique »).

⁶⁷⁸ Remarquons ici le curieux écho des propos de Margolin lorsqu'il parle, à propos d'Eichmann, d'« *une voix morte, étrangère d'un possédé* » (J. Margolin, *Op. cit.*, p. 290).

Nous reprendrons ici les principaux éléments du rapport du psychiatre, Istvan Kulcsar, qui peuvent être confrontés ou mis en regard avec le Szondi, nous apporter un éclairage supplémentaire, et qui n'ont pas déjà été évoqués précédemment.

Selon Kulcsar, derrière sa façade superficielle et conformiste et son effort pour s'adapter à son environnement social, Eichmann était dominé par d'intenses affects, et ses défenses ne suffisaient toutefois pas à empêcher des manifestations cliniques d'angoisse. Parmi ses défenses, l'obsessionnalité – qui ressort clairement du protocole szondien et de son avant-plan – a bien été observée par Kulcsar, qui la considérait comme significative, mais opérant principalement en surface plutôt que d'être un mécanisme de défense de base⁶⁷⁹. L'inhibition de sa pulsionnalité et la conflictualité étaient, chez Eichmann, source de grande tension. Il réagissait en sursautant à tout indice d'agression, sa tension ainsi que son état émotionnel se manifestaient constamment par un tic facial autour de ses yeux, tic que ses défenses obsessionnelles, suivant Kulcsar, ne parvenaient pas à contrôler ou à contenir (ces tics apparaissent d'ailleurs de manière manifeste sur les images filmées tout au long du procès⁶⁸⁰). À bien des égards, il tentait de ne pas manifester ses affects⁶⁸¹, et lorsque ceux-ci se manifestaient, c'était toujours, d'après Kulcsar, des affects bruts et « égocentriques » (par exemple l'épisode de la privation de costume évoqué plus haut), avec une tendance à l'impulsivité. Notons que ce tableau est tout à fait cohérent avec les données szondiennes.

Selon Kulcsar, c'est par des accusations tournées vers l'environnement extérieur que s'exprimait l'angoisse causée par ses pulsions⁶⁸². À cet égard, on peut penser que les affects de révolte et le ressentiment, qui ressortent nettement du Szondi, après avoir trouvé une certaine satisfaction en se mettant au service de ses activités durant la guerre, aient pu ensuite s'exprimer à travers les accusations et la « culpabilisation » des juifs : en effet, en Argentine c'est à travers l'écriture qu'Eichmann laissait libre cours à ses agressions contre ce qu'il appelait « l'adversaire ».

De même, à côté de ce registre des affects et de cette angoisse, Eichmann présentait de fortes défenses et inhibitions par rapport aux questions relatives à la sexualité. La seule fois où il a refusé de coopérer durant les entretiens avec Kulcsar a d'ailleurs été lorsqu'on l'interrogea sur sa vie sexuelle. Cette inhibition, ce blocage ou malaise⁶⁸³, ressort également de manière évidente dans les *Entretiens Sassen*. Dans sa cellule à Jérusalem, alors qu'on lui avait transmis pour lecture le livre « *Lolita* » (de Nabokov), Eichmann le remet deux jours plus tard, indigné (« *mais c'est un livre très malsain* »⁶⁸⁴, dit-il), et « *refuse qu'on lui apporte d'autres romans sous prétexte qu'ils sont sources d'idées érotiques* »⁶⁸⁵, ce qui peut nous

⁶⁷⁹ I. S. KULCSAR, S. KULCSAR ET L. SZONDI, *Op. cit.*, pp. 32-33.

⁶⁸⁰ Au prononcé de son verdict, « *le visage d'Eichmann manifesta son choc et ses émotions. Il fut pris de tics presque incontrôlables. Après que le juge lui eut dit qu'il pouvait se rasseoir, il continua à s'agiter et à grimacer pendant une vingtaine de minutes. Comme il l'annonça plus tard à la cour, ce n'était en effet pas là le verdict auquel il s'était attendu* » (D. Cesarani, *Op. cit.*, p. 392).

⁶⁸¹ Arendt fait à cet égard et relativement au tribunal et au public, une remarque tout à fait pertinente, exprimant que, lors du procès, « *l'effort considérable qu'il [Eichmann] faisait pour se dominer les conduisit à tort à le croire 'insensible' et indifférent* » (H. Arendt, *EJ, Op. cit.*, p. 213).

⁶⁸² I. S. KULCSAR, S. KULCSAR ET L. SZONDI, *Op. cit.*, p. 36.

⁶⁸³ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 262.

⁶⁸⁴ H. ARENDT, *EJ, Op. cit.*, p. 117.

⁶⁸⁵ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 263.

évoquer la difficulté à psychiser les excitations sexuelles, difficulté que nous avons envisagée à propos du clivage $h_{\pm} s_{\pm}$; Eichmann insistera même à une autre occasion sur sa difficulté à vivre sans femme⁶⁸⁶. La présence indéniable d'une tension relative à la sphère sexuelle/relationnelle, qui ressortait déjà de l'analyse du protocole, pourrait se révéler être tout autant associée à un fond d'agressivité latente rigide contenue – aussi évoquée précédemment –, rapprochement que fait d'ailleurs Stangneth⁶⁸⁷. Dès lors, ces excitations sexuelles ou cette tension agressive contenue pourraient rendre compte de la recherche d'une voie d'apaisement pulsionnel, qui est exigé. Et si Eichmann n'a jamais été fier de ses diverses conquêtes féminines et s'efforçait toujours de garder le secret sur ses liaisons⁶⁸⁸, c'est tout à fait compréhensible étant donné que pour lui « *le rapport détendu avec sa propre sexualité était plus une exigence qu'une possibilité* »⁶⁸⁹ et que ses aventures ne cadraient certainement pas avec l'image idéale qu'il se faisait de lui-même.

S'il présentait donc des défenses contre les motions agressives ou sexuelles qui l'habitaient, les mécanismes d'ordre obsessionnel, l'inhibition, la répression relative à la sexualité ou les tendances projectives étaient toutefois insuffisantes pour éviter la manifestation de symptômes cliniques. Kulcsar affirmera même qu'« *il n'y a aucune indication de mécanismes de défense névrotiques contre les émotions instables* »⁶⁹⁰.

Si le mouvement totalitaire, la masse, offrait la possibilité d'une identification sur un mode participatif ($p-$), répondant ainsi, comme nous l'avons déjà vu, à une aspiration identificatoire d'Eichmann, le *Reich* représentait également le plus haut degré possible de l'ordre, où toutes choses trouvent leur propre place⁶⁹¹. Or, dès notre premier chapitre, nous avons déjà remarqué, chez Eichmann, une attirance pour l'ordre, qui renvoie sans doute à un besoin dont peut témoigner le tableau présenté par son vecteur paroxysmal et, plus précisément, le facteur $e-$. Nous pouvons présumer que le *Reich* et son mouvement totalitaire étaient en mesure de fournir une réponse à ce besoin pulsionnel d'ordre, de structure, de cadre ou de balises. Selon Eichmann, le *Reich* représentait « *la stabilité, la conformité, l'inébranlable, le fiable. La paix intérieure, la sécurité intérieure. Le contraire de tout ce que je ressens en moi* »⁶⁹². Réconfort donc, contre sa propre agitation, mais aussi contre sa désorganisation interne⁶⁹³, toutes deux sources d'insécurité. Kulcsar parlera bien, en rapport avec le danger de néantisation, de « vertige de l'angoisse existentielle », qui n'est peut-être pas sans lien avec ce qu'il en est de son autonomie et de sa liberté... ; ou encore de la « crainte de SE perdre », « *crainte existentielle [qui] ne menace pas seulement une partie de la personnalité, mais l'ego tout entier* »⁶⁹⁴...

⁶⁸⁶ *Ibidem*, p. 263 (à propos des différentes maîtresses qu'Eichmann a pu avoir : pp. 127, 129, et surtout 257-259 ; ce qui ne l'empêcha pas d'avoir toujours donné beaucoup d'importance à son épouse, à propos de laquelle il s'est toujours exprimé avec respect et admiration, cf. pp. 256-257 ; rappelons d'ailleurs ici que son contact, en *VGP*, donne le plus souvent du $d-m+$).

⁶⁸⁷ *Ibidem*, B. *Op. cit.*, p. 262.

⁶⁸⁸ *Ibidem*, p. 259-260.

⁶⁸⁹ *Ibidem*, p. 261.

⁶⁹⁰ I. S. KULCSAR, S. KULCSAR ET L. SZONDI, *Op. cit.*, p. 41.

⁶⁹¹ *Ibidem*, p. 26.

⁶⁹² *Ibidem*.

⁶⁹³ *Ibidem*, p. 49.

⁶⁹⁴ *Ibidem*, pp. 41-42.

6. *L'Autre et soi vidés d'eux-mêmes : un désintéressement intéressé*

La *Gottgläubigkeit* (« croyance en dieu ») d'Eichmann ainsi que la façon dont il y adhère nous paraissent, à divers égards, révélateurs et riches d'enseignements. C'est pourquoi nous en dégagerons certains éléments significatifs ainsi que certaines implications.

1. La *Gottgläubigkeit* et sa vision de dieu

Tout d'abord, il y a lieu d'apporter quelques éléments afin de mieux saisir en quoi consiste cette *Gottgläubigkeit*⁶⁹⁵. Précisons d'emblée que nous ne parlerons ici que de la *Gottgläubigkeit* nazie dans sa version panthéiste, celle à laquelle adhérait Eichmann. Cette *Gottgläubigkeit* panthéiste était particulièrement répandue au sein de la SS, mais elle était aussi la vision de dieu vers laquelle Hitler a lui-même – rapidement – évolué, dont il se réclamait, et que l'on retrouve chez nombre de nazis les plus engagés (par exemple et parmi bien d'autres, Himmler ou Martin Bormann⁶⁹⁶), notamment du fait qu'elle se règle le plus logiquement et le plus conséquemment sur la « vision du monde » national-socialiste et sur la « Loi de la Nature » comme loi du mouvement et de l'histoire que le genre humain est censé venir incarner sous le régime totalitaire national-socialiste⁶⁹⁷.

Il s'agit d'une forme de religiosité néo-païenne purement immanentiste qui peut être considérée comme un panthéisme naturaliste⁶⁹⁸, suivant lequel dieu aurait créé la nature (et ses créatures) avec laquelle il se confondrait. Selon Hitler, Dieu correspond au « fonctionnement des lois de la nature dans l'univers entier »⁶⁹⁹ : « Dieu, c'est-à-dire la Providence, la loi de la nature »⁷⁰⁰. Dans la mesure où le monde est création divine, les lois naturelles – notamment de sélection – apparaissent comme des lois divines⁷⁰¹. Cela implique « que les lois naturelles deviennent des commandements divins qui, en tant que tels, fondent le système des valeurs, à l'intérieur d'un paradigme où la biologie se transforme en théologie morale. De même, les races étant naturelles, la pensée raciale doit être vue désormais comme une forme de piété. Quant au Volk, ce corps suprême et sacré de la création, il résulte de la volonté ordonnatrice divine et, médiatisé par le clan et la famille, il s'impose à la fois comme le plus grand bien de l'homme et comme le sens de la vie individuelle. On obtient ainsi l'ordre de préséance suivant : Dieu, le Volk, le clan, la famille, l'individu »⁷⁰².

⁶⁹⁵ Nous renvoyons également, au sujet de la *Gottgläubigkeit* nazie, vers les notes 128 et, surtout, 129.

⁶⁹⁶ Martin Bormann (1900-1945), haut dignitaire nazi et membre de la SS, conseiller, protégé et plus proche confident d'Hitler, dont il devient le secrétaire particulier en 1943 – et dont il gère la fortune et une partie des biens –, était un des hommes les plus puissants du Troisième Reich. Il prend en 1941 la direction du Parti nazi, qu'il avait intégré en 1928, succédant ainsi à Rudolf Hess. Condamné à mort par contumace lors du procès de Nuremberg, il serait mort – se suicidant avec du cyanure – lors de la chute de Berlin, son corps y ayant été retrouvé en 1972. En ce qui concerne la position panthéiste de Bormann, voir par exemple : V. Koop, *Martin Bormann : Hitlers Vollstrecker*, Köln, Böhlau, 2012, p. 162.

⁶⁹⁷ H. ARENDT, *OT, Op. cit.*, p. 816.

⁶⁹⁸ A. MINEAU, *SS Thinking and the Holocaust*, Brill, 2012, pp. 35 et 56. Cf. également la note 129.

⁶⁹⁹ A. Hitler, cité par M. Rissmann, *Hitlers Gott*, Zürich, Pendo, 2001, p. 65 [notre traduction].

⁷⁰⁰ *Ibidem*.

⁷⁰¹ A. MINEAU, *SS Thinking and the Holocaust, Op. cit.*, p. 36.

⁷⁰² A. MINEAU, *L'idéologie de la santé et de la performance : le cas Himmler*, Revue d'Histoire de la Shoah, 165, 1999, p. 152.

Comment caractériser la vision de dieu propre à cette *Gottgläubigkeit*? En voici quelques propriétés importantes, auxquelles nous adjoignons divers commentaires d'Eichmann :

ce « dieu » est tellement puissant et omnipotent (« *Je crois en un Dieu grandiose... un grand Dieu* »⁷⁰³, « *tellement immense* »⁷⁰⁴), d'une telle auto-suffisance que l'homme lui est au fond totalement insignifiant⁷⁰⁵ (« *Mon Dieu est trop grand pour se soucier des petites choses des hommes* »⁷⁰⁶), tout comme, lointain et inaccessible, il est étranger à l'homme et quelque part, en définitive, à la fois « tout » et « rien »... et plutôt du côté du « rien » que du « tout »⁷⁰⁷ ;

il est aussi impersonnel (ou désubjectivisé) (« *Mais je ne peux pas personnifier. Je crois en une force créatrice omnipotente et toute-puissante, qui dirige ce qui était, ce qui est et ce qui vient. En « le Dieu » ! Et moi, l'être humain, je suis, conformément à sa volonté et à sa tolérance, un co-écoulement dans le flux du devenir, dans notre être* »⁷⁰⁸) ;

et c'est une sorte de Démonstrateur mécanique (« *Je crois en (...) un grand Dieu, qui a créé l'univers et qui le maintient en mouvement* »⁷⁰⁹).

Nous pouvons déjà relever ici, point important, que cette vision de dieu de la *Gottgläubigkeit* n'est pas sans faire écho, à divers égards, à la relation d'Eichmann (et des nazis) avec l'altérité – aussi bien celle de tout étranger au *Volk* que celle qui l'habite personnellement –, dont nous avons vu, au sujet de l'idéologie national-socialiste et de l'absence de pensée, quelle était sa place : l'Autre est étranger, insignifiant (« rien »), dépersonnalisé et désubjectivisé... Il s'agit d'en être coupé, tout autant que de soi-même.

⁷⁰³ A. Eichmann, cité par H. Mulisch, *Op. cit.*, p. 100.

⁷⁰⁴ A. Eichmann, cité par D. Cesarani, *Op. cit.*, p. 403.

⁷⁰⁵ D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 403 ; W. L. Hull, *The struggle for a soul*, New York, Doubleday, 1963, p. 36 [notre traduction. Nous traduisons désormais les passages cités].

⁷⁰⁶ A. Eichmann, cité par W. L. Hull, *The struggle for a soul*, *Op. cit.*, p. 23.

⁷⁰⁷ Au sujet du caractère tout à fait exceptionnel de la toute-puissance divine dans la *Gottgläubigkeit*, voici un extrait d'un discours confidentiel tenu par Hitler à l'occasion de l'inauguration du château de l'*Ordensburg* [établissement de formation du Parti nazi] Sonthofen, où étaient présents la plupart des responsables politiques et des personnalités du Parti de l'époque, le 23 novembre 1937 : « *Ce monde entier, qui est si clair pour nous dans son apparence extérieure, est tout aussi obscur pour nous dans sa finalité. Et c'est là que l'humanité s'est humblement inclinée devant la conviction de se trouver en face d'une immense puissance, d'une toute-puissance si inouïe et si profonde que nous, les hommes, ne sommes pas capables de la saisir. C'est une bonne chose ! Car cela peut donner à l'homme du réconfort dans les mauvais moments, cela évite cette superficialité et cette suffisance qui amènent l'homme à penser que lui, un tout petit bacille sur cette terre, dans cet univers, domine le monde et qu'il détermine les lois de la nature qu'il peut tout au plus étudier* » (T. Schirrmacher, *Hitlers Kriegsreligion*, Band 2 : Zitatband, Bonn, Verlag für Kultur und Wissenschaft, 2007, p. 48 [notre traduction]).

Les *gottgläubige* nazis devaient démontrer « *une croyance et une acceptation du concept d'une puissance supérieure, puissance qui avait créé ce monde et l'avait doté des lois de lutte et de sélection qui garantissaient l'existence continue de la nature et de l'ordre naturel des choses* » (H. F. Ziegler, *Nazi Germany's New Aristocracy : The SS Leadership, 1925-1939*, Princeton, Princeton University Press, 1989, p. 86).

⁷⁰⁸ Passage issu de « *Götzen* », p. 592 (<http://www.schoah.org/shoah/eichmann/goetzen.htm>).

⁷⁰⁹ A. Eichmann, cité par H. Mulisch, *Op. cit.*, p. 100.

2. L'opération inconsciente sous-jacente à la *Gottgläubigkeit*

Mais si on y regarde de plus près, c'est à partir de la prémisse – donnée indiscutable – d'une (certaine idée de) toute-puissance divine – toute-puissance comme force pure –, que découlent logiquement, dans la vision d'Eichmann, les implications précitées : on retrouve dès lors nettement, dans cette « croyance », la logique d'un raisonnement « idéo-logique » dont nous avons déjà parlé précédemment, et dont Eichmann se montre ici encore prisonnier. Bien qu'il se fonde sur un pseudo-savoir précritique (une toute-puissance divine comme force pure) qui exclut le doute, Eichmann fait preuve, à partir de cette certitude, d'un raisonnement d'une grande « logicalité », et il va au bout de sa logique lorsqu'il considère, par exemple, que s'il avait existé à proprement parler un Être suprême et tout-puissant – force pure –, alors il aurait nécessairement imposé allégeance à tous les hommes⁷¹⁰, ou bien quand, réfutant dès lors l'existence d'un tel Être⁷¹¹, il situe la toute-puissance divine ailleurs, en l'occurrence dans la Nature.

D'un tel raisonnement découle aussi le fait que tout suive le cours des choses « voulu » par ladite Nature : c'est parce que, selon Cesarani, ce « dieu » d'Eichmann « *était si puissant que tout était prédéterminé, si bien que l'individu n'avait ni volonté libre ni responsabilité (...) [et que] de manière paradoxale, cette divinité omnipotente libérait l'homme de toute contrainte morale* »⁷¹². De la mise en évidence de cette idée-prémisse et de cette « logicalité », nous pouvons dès lors conclure et constater que, suivant le raisonnement d'Eichmann, la toute-puissance divine est, dans tous les cas, nécessairement et inévitablement inconciliable avec la liberté humaine. Comme si celle-ci constituait un poids ou un fardeau qui devait à tout prix être évacué...

Mais d'où cette idée-prémisse de toute-puissance divine comme force pure peut-elle venir ? Nous pouvons penser qu'elle découle simplement de l'idée de « Loi de la Nature », d'autant plus que, comme le précise Arendt, la Nature y est à entendre comme étant une force surhumaine et démesurée⁷¹³. « *Tout ce qui n'est pas soutenu par la croyance au cosmos ne m'intéresse pas* »⁷¹⁴, dira d'ailleurs Eichmann en Israël, venant là encore confirmer – sur le mode du refus – le biais et la fermeture a priori qui caractérisent son raisonnement.

Afin de mieux saisir la nature de l'opération en jeu dans la *Gottgläubigkeit*, il nous faut considérer de plus près ce parallèle et ce rapprochement entre l'idée de l'omnipotence divine considérée comme force pure, telle qu'elle ressort de la *Gottgläubigkeit* et du discours d'Eichmann, et la « Loi de la Nature » – avec ce qu'elle implique de lutte des races qui légitime en quelque sorte de l'entendre également comme loi du (des) plus fort(s) –, sur laquelle repose le projet nazi : si la première se calque sur la seconde (ce que nous pouvons déduire chez Eichmann), il ne serait pas tant question de l'établissement ou de l'adoption d'une « loi » censée procéder du divin que de l'absolutisation de puissances terrestres

⁷¹⁰ D. CESARANI, *Op. cit.*, pp. 403-404.

⁷¹¹ Dans le raisonnement d'Eichmann, le fait que le Dieu chrétien n'ait pas sauvé son fils de la mort constituait la preuve qu'il n'était pas tout-puissant et, partant, qu'il ne pouvait exister. Pour Eichmann, la toute-puissance ne peut se situer ailleurs que dans la pure démonstration de force (H. Mulisch, *Op. cit.*, p. 100 ; D. Cesarani, *Op. cit.*, pp. 403-404).

⁷¹² D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 404.

⁷¹³ H. ARENDT, *OT, Op. cit.*, pp. 815, 819 et 820, notamment.

⁷¹⁴ A. Eichmann, cité par W. L. Hull, *The struggle for a soul, Op. cit.*, p. 45.

vénérées⁷¹⁵. Celle-ci participerait alors de l'instauration d'un « dieu » artificiel qui n'est nullement promoteur d'une loi symbolique et dont toute dimension transcendante serait relativisée sinon même évincée, réduit qu'en serait dès lors celui-ci à témoigner du déterminisme des lois naturelles. En ce sens, ce « dieu »-artefact, construit de toute pièce (sauf à en considérer des emprunts hétéroclites⁷¹⁶, dont le vernis de christianisme⁷¹⁷), pourrait même contribuer, en sa dimension de « faire-valoir », à un redoublement idéologique⁷¹⁸ de la légitimation à appliquer l'extermination au nom de la prétendue Loi de la Nature.

C'est là un aspect utilitaire et fonctionnel de ce « dieu », qui nous amène à considérer plus directement ce qu'il en est du bénéfice – notamment narcissique – en jeu pour le sujet « croyant ». Reprenons à cette fin la façon dont Hitler qualifie, en juillet 1933, la *Gottgläubigkeit*, s'exprimant au sujet du peuple allemand : il s'agit d'une foi « *en Dieu dans la nature, en Dieu dans leur propre peuple, en Dieu dans leur propre destin, dans leur propre sang* »⁷¹⁹. Le concept étant dès lors : « *Le Dieu vivant : nous-mêmes* »⁷²⁰. Cette « croyance en dieu » participerait ainsi de l'illusion de toute-puissance narcissique. Dès lors,

⁷¹⁵ À cet égard, Stangneth relève de manière selon nous très pertinente la fonction de consolation ou de réconfort, par rapport aux crimes commis, de cette « croyance » en la « Loi de la Nature », qui s'articulait directement, chez Eichmann, avec sa « croyance », la *Gottgläubigkeit*. Selon Eichmann, le seul espoir résidait dans « *le sentier peut-être consolateur à travers les événements naturels* » (A. Eichmann, cité par B. Stangneth, *Op. cit.*, p. 333). Une des façons dont il se procurait concrètement cette consolation, admirant le spectacle du crépuscule, tenait d'ailleurs de sa vénération pour la « Nature » : « *S'il supportait la visite d'Auschwitz dans la journée, c'est que le soir son [officier d'] ordonnance se présentait ponctuellement et emmenait le courageux spécialiste des questions juives afin qu'il soit à l'heure pour célébrer le culte très personnel qui emplissait son activité meurtrière du sens de l'immuable : « Herr Obersturmbannführer, le soleil se couchera dans quinze minutes ! »* » (B. Stangneth, *Op. cit.*, pp. 333-334).

⁷¹⁶ Notamment du côté d'anciens cultes germaniques (A. Mineau, *SS Thinking and the Holocaust*, *Op. cit.*, p. 36), voire de la mythologie pseudo-germanique (ancêtres soi-disant germaniques) (A. Gerdmar, *Germanentum als Überideologie. Deutsch-schwedischer Theologenaustausch unter dem Hakenkreuz* dans U. Puschner et C. Vollnhals, (Hg.), *Die völkisch-religiöse Bewegung im Nationalsozialismus: Eine Beziehungs- und Konfliktgeschichte*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2012).

⁷¹⁷ L'expression freudienne de « mal baptisés » (S. Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, *Op. cit.*, p. 171) et les développements qu'il en propose trouvent ici un intérêt particulier, bien qu'ils mériteraient discussion, qu'il n'est toutefois pas possible de proposer ici.

⁷¹⁸ Si l'on ne peut pas parler ici de « déisme », dans le sens défini et explicité par Arendt (H. Arendt, *OT*, *Op. cit.*, pp. 824-825), sens suivant lequel l'idée de dieu sert à expliquer le cours du monde, c'est parce que, dans le cas du nazisme, l'idée de dieu n'est tout au plus que secondaire voire annexe par rapport à celle de la « Loi de la Nature » – dans une vision raciale – qu'invoque le national-socialisme. De là découle d'ailleurs probablement la tendance – logique – à ce que le « dieu » des *gottgläubige* se voit confondu avec ladite « (Loi de la) Nature » de laquelle il est issu – comme production logique –, sinon s'y voit à tout le moins – logiquement – conformé : plus encore au sein de l'élite nazie, chez nombre de ses hauts dirigeants et chez les SS, gardiens de l'idée national-socialiste – comme d'un temple – et enclins à en faire une idole ou à l'absolutiser, mais aussi chez nombre d'autres nazis, on retrouve ainsi un panthéisme naturaliste « scientifique ». Non pas de « dé-isme », on pourrait alors penser qu'il s'agit plutôt ici d'une idéologie dont une certaine idée de la « Nature » servirait à rendre compte du mouvement de l'histoire, à savoir un « natural-isme » raciste (empreint de « darwinisme social »), la croyance nazie aux lois de la race faisant de celles-ci « *l'expression en l'homme de la loi naturelle* » (H. Arendt, *OT*, *Op. cit.*, p. 817). Mais ce naturalisme raciste, sur lequel se fonde le national-socialisme, n'en est pas moins, en définitive, une forme de racisme (« rac-isme » : l'idée de race y est au centre de la doctrine) dont les manifestations idéologiques ont « *transformé la nature* » pour faire de celle-ci une force démesurée dont le mouvement/le processus traverse l'humanité et entraîne chaque individu (H. Arendt, *La nature du totalitarisme*, Paris, Payot & Rivages, [1954], 2018, p. 41).

⁷¹⁹ A. Hitler, cité par H. Rauschnig, *Gespräche mit Hitler*, Zürich, Europa Verlag, 2005, p. 50 [notre traduction].

⁷²⁰ P. STELLNBERGER, *Gottgläubig war ich im Leben. Gottgläubig sterbe ich ! – 'Gottgläubigkeit' als Ausweis eines nationalsozialistischen Weltbildes ?*, *Zeitschrift des historischen Vereines für Steiermark*, 114, 2023, p. 346 [notre traduction. Nous traduisons désormais les passages cités].

revêtu d'une toute-puissance qui sert le propre narcissisme de ce singulier « croyant » qu'est le *Gottgläubiger*, ce « dieu » renforce sa « légitimité » à « faire la Loi » – ce qui équivaut et revient bien ici à « se faire Loi », ainsi qu'à l'/s'imposer –, « Loi » prétendument dictée par une « Nature » que les nazis ne feraient qu'accélérer ou rendre plus efficace⁷²¹ en s'en faisant le prolongement ou les bras droits⁷²² à travers une logique exterminatrice.

3. La *Gottgläubigkeit*: un reflet du fanatisme national-socialiste

Si Eichmann cherche à se réapproprier pour lui-même le contenu de sa *Gottgläubigkeit* (« *J'ai trouvé dieu à ma façon à travers la nature* »⁷²³ ; « *Je connais Dieu à travers ce que les philosophes ont écrit* »⁷²⁴), ce qui lui donne l'illusion de réfléchir par lui-même – sans doute en rapport avec son assimilation/intériorisation de la « vision du monde » et de l'idéologie national-socialistes [*k+* (*p-*) de l'EKP] –, sa vision et ses idées spirituelles s'avèrent toujours en définitive s'inscrire dans le cadre restreint de l'idéologie national-socialiste et de la vision panthéiste de la SS, cadre dans lequel sa pensée est enfermée.

Mais, dans le cadre de ces limites, il ressort, d'après notre enquête, qu'Eichmann ne fait rien d'autre qu'adopter une vision et des idées spirituelles extrêmement fidèles à l'idéologie nazie et à sa « vision du monde »⁷²⁵ et extrêmement conséquentes et logiques par rapport à celles-ci. Extrémisme et logique qui ne sont autres que ceux d'une radicalité de l'enchaînement logique de l'idéo-logique, enchaînement qui est ainsi poussé jusqu'au bout. Mais cela n'a rien d'étonnant si l'on considère à la fois le nouage entre son Moi Idéal et la Cause national-socialiste, auxquels il s'identifie, et le fait que la *Gottgläubigkeit* « *était intégrée dans la vision du monde national-socialiste* »⁷²⁶, que les *Gottgläubige* « *étaient des nationaux-socialistes fanatiques* »⁷²⁷, immergés dans l'idéologie nazie et qui « *attribuaient une mission 'sacrée' au mouvement nazi* »⁷²⁸.

À elle seule, la *Gottgläubigkeit* signe le fanatisme d'Eichmann qui, comme l'indique Alfred Six – qui fut un de ses supérieurs au SD et qui témoigna librement lors de son procès –, « *a toujours agi selon la doctrine du parti entendue dans son interprétation la plus extrême* »⁷²⁹.

Conclusion : Szondi... ou Eichmann : l'assentiment au destin... ou la négation du devenir-homme

⁷²¹ H. ARENDT, *OT*, *Op. cit.*, p. 822.

⁷²² B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 333.

⁷²³ A. Eichmann, cité par W. L. Hull, *The struggle for a soul*, *Op. cit.*, p. 36.

⁷²⁴ *Ibidem*, p. 83.

⁷²⁵ Ainsi, par exemple, de la croyance d'Eichmann selon laquelle la mort n'existe pas et que l'on continue, lorsque notre forme d'existence prend fin, de vivre sous des formes organiques ou inorganiques (I. S. Kulcsar, S. Kulcsar et L. Szondi, *Op. cit.*, p. 25) car on constitue une partie du tout. Selon lui, et suivant sa « croyance aux lois du cosmos », l'âme serait libérée à la mort du corps et vivrait pour toujours.

Une telle vision, suivant laquelle tout ne s'arrêterait pas avec la mort, est, selon nous, particulièrement cohérente avec la *Gottgläubigkeit* nazie, et elle était aussi partagée par un certain nombre de nazis, dont Himmler, opposés au matérialisme (F. Kersten, *The Kersten memoirs 1940-1945*, London, Hutchinson, 1956, pp. 150-153).

⁷²⁶ P. STELLNBERGER, *Gottgläubig war ich im Leben. Gottgläubig sterbe ich ! (...)*, p. 321.

⁷²⁷ *Ibidem*, p. 320.

⁷²⁸ *Ibidem*, p. 347.

⁷²⁹ D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 456.

« Même dans le Caïn le plus sanglant, il reste une touche d'Abel, une touche d'humanité : tout espoir n'est pas perdu après tout. C'est peut-être ce qui m'a maintenu en vie, malgré tout »

(L. Szondi, 1982⁷³⁰)

« Le terme de 'destin' connote le fait qu'il s'agit avant tout de la question de l'homme 'en tant qu'homme' car seul l'homme a un destin »

(J. Mélon⁷³¹)

Le terme *Schicksal* (« destin ») est particulièrement employé par Eichmann. Comme l'indique Kulcsar, qui l'avait aussi remarqué, il avait l'habitude d'expliquer son parcours de vie en s'y référant⁷³². Qui plus est, Eichmann emploie précisément ce terme (*Schicksal*) à des moments très significatifs : dans son allocution finale en Argentine ; au moment de sa capture à Buenos Aires⁷³³ ; dans la déclaration qu'il fit au début de son interrogatoire de police en Israël⁷³⁴ ; lors de son examen psychologique avec Kulcsar ; lors de son procès, dans sa déclaration le dernier jour de sa déposition sous serment⁷³⁵ ; dans sa lettre adressée à son épouse, écrite le jour de sa mise à mort⁷³⁶ ; dans la déclaration qu'il fit juste avant son exécution.

Remarquons enfin que lorsque Kulcsar mentionna à Eichmann que Szondi avait survécu à la guerre du fait du train Kasztner organisé par Eichmann et envoyé vers Bergen-Belsen, ce dernier indiqua que c'était « la main du destin »⁷³⁷ ! Cette expression, très parlante, nous renvoie directement à ce qu'il en est de la vision du destin (et, dès lors, de la vie) chez Eichmann : une prise ou une emprise sur l'homme, inéluctable et inexorable, un destin-fatalité⁷³⁸. Voici ce qu'il en dit : « *Dans ma conception, Dieu, en raison de sa Toute-Puissance, n'est pas un Dieu punisseur, pas un Dieu en colère, mais plutôt un Dieu qui embrasse tout, dans l'ordre duquel j'ai été placé. Et son ordre [le destin] règle tout. Tout*

⁷³⁰ Ces propos sont extraits d'une interview de Szondi qui fut publiée par le journaliste Alexandre Szombati le 9 mai 1982 dans le *Guardian*. Szondi y mentionne préalablement qu'après avoir exprimé à un gardien SS du camp de Bergen-Belsen que les quatre manuscrits que ce dernier voulait lui ôter étaient « l'œuvre de toute sa vie », le gardien en arracha toutes les pages annotées – qui auraient pu être des notes concernant la vie dans le camp –, avant de lui permettre de les emporter. Szondi les publiera après sa libération (L. Szondi, cité par R. Hughes, *Schicksalsanalyse and Religion Studies, The Journal of Religion*, 87(1), 2007, p. 62) [notre traduction].

⁷³¹ Texte de Jean Mélon sur « Léopold Szondi. L'homme et l'œuvre », disponible sur le site internet Szondi.fr, à l'adresse suivante : <https://www.szondi.fr/leopold-szondi-biographie/>

⁷³² I. S. KULCSAR, S. KULCSAR ET L. SZONDI, *Op. cit.*, p. 44.

⁷³³ D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 295.

⁷³⁴ Déclaration dans laquelle, mentionnons-le, il fait référence au fait d'avoir été consulter un diseur de bonne aventure (médiu) à Buenos Aires en janvier 1960.

⁷³⁵ D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 360.

⁷³⁶ B. STANGNETH, *Op. cit.*, p. 165.

⁷³⁷ I. S. KULCSAR, S. KULCSAR ET L. SZONDI, *Op. cit.*, p. 44.

⁷³⁸ D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 404. Si, pour Eichmann, à bien le lire, la prédétermination pourrait ne pas porter absolument sur tout, laissant dès lors une certaine marge qui relèverait de la décision et du choix de l'homme, il est selon lui impossible et inconcevable de changer l'ordre (prédéterminé) des choses et du monde – tout comme d'échapper au destin –, et donc complètement vain et inutile d'essayer de le faire, ce qui signifie en définitive que la liberté humaine serait illusoire ou trompeuse.

être et tout devenir – y compris moi-même – sont soumis à cet ordre »⁷³⁹. Dès lors, Eichmann croit que « *le futur de chaque homme est prédestiné par la plus grande Puissance* »⁷⁴⁰.

Si cette vision du destin d'Eichmann est, comme nous l'avons vu avec Cesarani, nettement liée à sa *Gottgläubigkeit* – compte tenu, de surcroît, du fanatisme avec lequel il y adhérerait –, il s'avère qu'elle est déjà contenue dans l'idée de la « Loi de la Nature » comme loi de mouvement d'une force pure, surhumaine et démesurée qui est loi de l'histoire ; la *Gottgläubigkeit* trouvait à s'intégrer dans la « vision du monde » nazie et n'en constituait qu'une rallonge spirituelle.

Mais l'idée de prédétermination, ainsi que celle de prédestination⁷⁴¹ – qui reconfortait Eichmann⁷⁴² –, ont bien pour corollaire, comme l'indiquait Cesarani et dès lors qu'elles ne laissent pas place au doute, l'effacement de toute idée de liberté et de responsabilité, ainsi que de toute contrainte morale. Elles permettent alors de se délester du fait d'avoir à répondre de son désir – et donc de ses actes – et du fait d'avoir à exister en propre. Façon de céder sur son désir en n'en voulant rien savoir et en le sacrifiant...

À la question de savoir ce que serait devenu Eichmann s'il n'avait pas accédé au pouvoir, Kulcsar donnait la réponse suivante : « *Ni l'histoire, ni probablement même le pouvoir judiciaire, n'auraient prêté attention à son existence* »⁷⁴³. Dans le même sens, Cesarani indiquait que « *la clé pour comprendre Adolf Eichmann ne réside pas dans l'homme, mais dans les idées qui s'emparèrent de lui, dans la société au sein de laquelle ces idées purent circuler librement et dans les circonstances qui les rendirent acceptables* »⁷⁴⁴. Ce à quoi nous apporterions cette nuance que l'accession au pouvoir et l'aliénation à des idées relèvent aussi en partie du sujet.

Occasion de rappeler que les coordonnées du destin, en son entendement proprement szondien, se déclinent en ses composantes de contrainte et de liberté, duplicité intrinsèque dudit destin qui le rend, de fait, irréductible à toute idée de fatalité.

Le choix, par définition, implique la liberté. Et si, comme le dit Szondi, « c'est le choix qui fait le destin » (*Wahl macht Schicksal*), et que le destin est le propre de l'homme, alors il s'agit de concevoir que prendre son destin en main c'est prendre le risque d'emprunter un chemin dont on ne sait où il mène... car il n'existe pas. Il est à faire. Seule façon de devenir pleinement homme...

Au-delà même du fait de « *doter l'homme nouveau d'une personnalité, d'une identité nouvelle, de fabriquer le sujet nazi, fanatiquement dévoué à 'Führer, Volk und Reich'* »⁷⁴⁵, ce

⁷³⁹ A. Eichmann, cité par W. L. Hull, *The struggle for a soul*, *Op. cit.*, p. 149.

⁷⁴⁰ W. L. HULL, *The struggle for a soul*, *Op. cit.*, p. 68.

⁷⁴¹ Comme le mot l'indique, la prédestination n'est pas une destination, et ne laisse dès lors pas place pour un destin et pour un cheminement propre. En outre, l'usage du terme de destin, comme l'entend Eichmann, c'est-à-dire comme ordre (du divin) qui règle tout, et, de manière générale, au sens d'un destin-fatalité, peut être une façon – tout comme peut l'être également le terme de Providence – de placer du savoir à la place d'un non-savoir ou d'un réel qui échappe, ou même de recouvrir ce que l'on ne veut pas (sa)voir (de soi).

⁷⁴² I. S. KULCSAR, S. KULCSAR ET L. SZONDI, *Op. cit.*, p. 39.

⁷⁴³ *Ibidem*, p. 52.

⁷⁴⁴ D. CESARANI, *Op. cit.*, p. 466.

⁷⁴⁵ J. CHAPOUTOT, *Le nazisme et l'Antiquité*, Paris, PUF, Quadrige, 2012, p. 10.

que vise le mouvement totalitaire, c'est la fabrication d'« *une sorte d'espèce humaine qui ressemble aux autres espèces animales et dont la seule 'liberté' consisterait à 'préserver l'espèce'* »⁷⁴⁶, c'est-à-dire à abolir la liberté et même jusqu'à toute spontanéité humaine, et à rendre les hommes superflus.

Mais si, en définitive, le totalitarisme vise bien à rendre les êtres humains superflus, « *la nature humaine ne peut être changée, le nihilisme sera vain et une aspiration à la liberté et à la vérité montera toujours du cœur et de l'esprit de l'homme, même là où elles ne sont pas enseignées et où l'endoctrinement est envahissant* »⁷⁴⁷.

Celui pour qui l'anonymat était une hantise finira par être mondialement médiatisé de son vivant... avant que son nom ne devienne même, post-mortem, un symbole. Non pas, toutefois, celui d'un idéal(iste) dans le sens noble, tel qu'il l'espérait et tel qu'il s(e l)'imaginait illusoirement. Mais plutôt dans celui auquel demeurera sans doute à jamais intimement liée l'image du fonctionnaire de la mort, de la bêtise révoltante dans sa plus monstrueuse banalité. Dans le sens de ce que peut être un « idéal » dans sa version la plus funeste et la plus macabre qui soit...

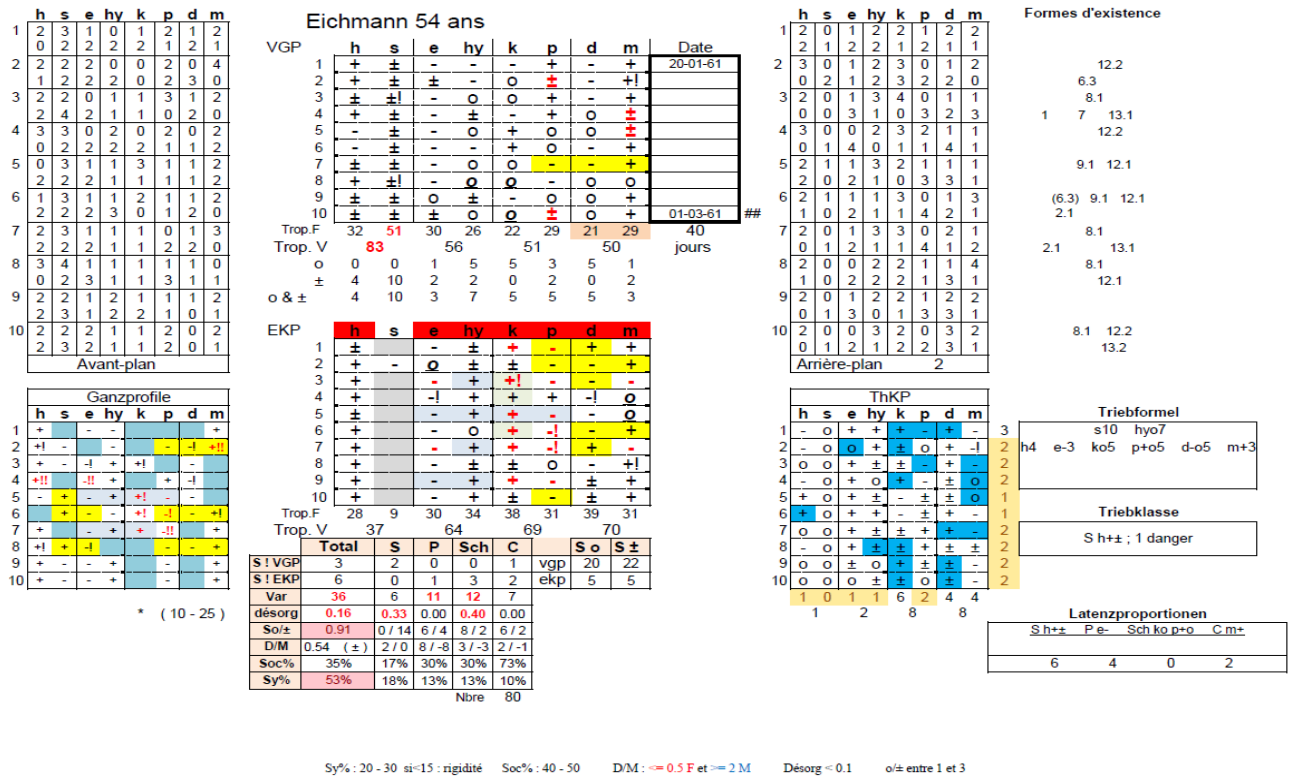
Le totalitarisme⁷⁴⁸, emprisonnement de la pensée, empire de la non-pensée, est institution de la banalité du mal. Cette institution, c'est sa routinisation. Routinisation de l'horreur qui, comble de son abjection, s'autorise du « Bien » pour commettre le pire. Non seulement tentative de bâillonnement d'une voix, la banalité du mal, une fois instituée, se mue en volonté d'assourdissement à une voix qui souffre et qui crie malgré tout : celle de l'humain en l'homme. Mais le crime nazi porte pourtant bien la marque de l'homme, celle d'un être qui, s'il peut choisir le silence et la surdité, peut leur préférer la voix ou le cri. Par la présente contribution, c'est avant tout à un tel cri que nous avons voulu prêter notre voix.

Annexe : protocole Szondi corrigé d'Adolf Eichmann

⁷⁴⁶ H. ARENDT, *OT, Op. cit.*, p. 783.

⁷⁴⁷ H. ARENDT, *Réflexions sur la révolution hongroise*, dans *OT, Op. cit.*, p. 916.

⁷⁴⁸ Il revient toutefois à chacun d'entre nous de ne jamais céder aux tentations de la non-pensée, mais au contraire de maintenir éveillée notre attention pensante et, ainsi qu'Arendt n'a jamais cessé de nous inviter à le faire, de refuser de vivre comme des somnambules.... En effet, « *les solutions totalitaires peuvent fort bien survivre à la chute des régimes totalitaires sous forme de tentations fortes qui surgiront chaque fois qu'il semblera impossible de soulager la misère politique, sociale et économique d'une manière qui soit digne de l'homme* » (H. Arendt, *OT, Op. cit.*, p. 812).



Abstract

Adolf Eichmann and his destiny: (Self)portraits, historiographical writing and Szondian portraiture

Nowadays, we have several works and analyses, starting with Szondi's own, on the Szondian protocol of Adolf Eichmann, the Nazi genocidaire and war criminal.

Szondi's analysis, carried out in a particular context shortly before the start of the « Eichmann trial » in 1961, remains highly valuable, although it is a « blind » diagnosis and interpretation. However, it does have its limitations, intrinsic to such an approach. Because it is not linked to the signifiers specific to a subject who is enunciating himself – or, failing that, biographical ones –, which are essential for « making the protocol speak » as closely as possible to the clinical real, the analysis runs the risk of drawing a drive logic and dynamic which don't respect, or insufficiently, the singularity of the case.

Subsequently, within a Szondian perspective, other authors again examined the protocol, sometimes adding a few additional interpretative comments. Nevertheless, their position has always been to take up Szondi's « blind » analysis as such, confining themselves moreover (almost) exclusively to an approach which, starting from the testological material, neglects a sufficiently thorough articulation/confrontation of the protocol with the authoritative historiographical works, sometimes even limiting themselves to a brief, factual, overview of Eichmann's life.

However, if we are dealing with a case for which we do not have a « case history » (*Krankengeschichte*), would it be written by the subject himself, recourse to historiographical data could perhaps, in this case, constitute a substitute for this clinical material. All the more so since, as we have stipulated, such data does exist. Better still : over and above biographical and historiographical works, but also thanks to and through them, we now have access to the subject's own words. Indeed, Eichmann left behind a considerable number of notes and various manuscripts, as well as around thirty hours of recorded interviews in which he took part after the war, then transcribed.

Our aim is to reintroduce these words, as well as those of the subject's history, where they were lacking, in order to show how they not only illustrate but actually can nourish our clinical development, enrich the Szondian reading, and contribute to underlining all the better its relevance, as well as the diagnostic potential and the richness of its instrument.

Instruction for authors

Submission and publishing process

All new and revised manuscripts must be submitted electronically in Rich Text Format (.rtf) or Microsoft Word Format (.doc or docx) to the email address szondiana@szondiassociation.org or robert.maebe@telenet.be Portable Document Format (.pdf) will not be accepted as submission format.

The file must exactly copy, in all respects and in a single file, the complete APA-style printed version of the manuscript.

The official language of Szondiana is English. Manuscripts submitted in French or German are also accepted. All manuscripts have to include an abstract in English.

All manuscripts published in Szondiana have to include a structured abstract of up to 250 words. The Abstract, presented in paragraph form, should be typed on a separate page (page 2 of the manuscript), and must include each of the following sections:

- **Objective:** A brief statement of the purpose of the study
- **Method:** A detailed summary of the participants as well as descriptions of the study design, measures, and procedures
- **Results:** A detailed summary of the primary findings that include effect sizes or confidence intervals with significance testing
- **Conclusions:** A summary of the research and implications of the findings after the abstract, please supply three to five keywords.

Whenever appropriate, statistical analyses should include effect sizes and confidence intervals and figures should include error bars.

The length of the manuscript should not exceed 6000 words in experimental works, 10000 words in theoretical works and 1000 words in reviews.

The author can include figures and tables in the manuscript but the number of figures and tables cannot be higher than 5.

Submission letter of each manuscript has to include the following statements:

- a statement of compliance with international ethical standards
- a statement that the manuscript or data have not been published previously and that they are not under consideration for publication elsewhere
- a statement to reflect that all listed authors have contributed significantly to the manuscript and consent to their names on the manuscript
- a brief statement of how the article content is relevant to the domain of Szondiana

Accepted types of articles

Empirical report: An empirical study is a report of original research in which a hypothesis is tested; data is collected; and the results are presented and evaluated.

Theoretical article (essay): Theoretical articles use existing research to advance theory. The development of theory is traced in order to expand and refine theoretical constructs. A new theory may be presented, or an existing theory may be analyzed to highlight flaws or showing the advantage of one theory over another.

Literature review: A literature review is a critical analysis of published work. The purpose of the literature review is to: define and clarify the problem; summarize previous research by identifying trends, similarities, differences, contradictions, gaps, and inconsistencies; and suggesting directions for future research.

Case study: Case study is a [descriptive research](#) approach to obtain an in-depth analysis of a person, group, or phenomenon.

Methodological article: In methodological articles, new approaches, changes to existing

methods or the discussion of quantitative and data analytic approaches to the research community are presented.

Review of a publication: A review is a report. It is a form of literary criticism in which a publication is analyzed based on content, style, and merit.

All types of papers have to meet the APA style requirements.⁷⁴⁹

Detailed information: <https://szondiassociation.org/szondiana>

Peer review

All papers will be peer reviewed by at least one member of the editorial board or by another qualified person appointed by them. We will aim to move swiftly and normally provide a response within two months of submission.

ISA / ISG / SIS

<https://szondiassociation.org/>



Devenir membre / Mitgliederschaft / Membership

<https://szondiassociation.org/index.php/association/membership>

Internationale Szondi Gesellschaft

Hölderlinstrasse 10,

CH 8032 Zürich, Switzerland

General member: 50 CHF/year

BA/MA Student: 20 CHF/year*

IBAN: CH18 0900 0000 1658 8718 5

BIC-code: POFICHBEXXX

Bank: PostFinance Bank

CH 8098 Zürich

* reduced rate